



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



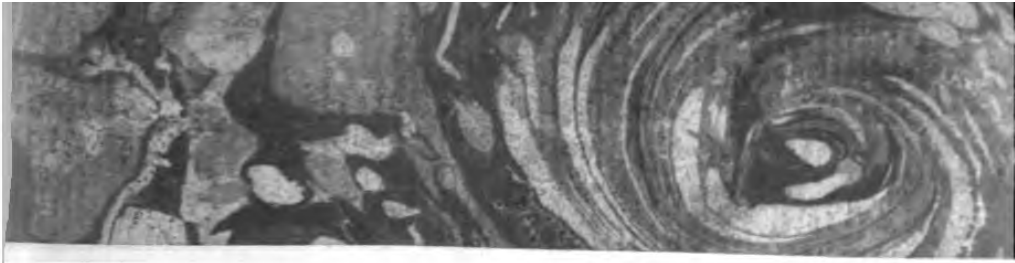
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



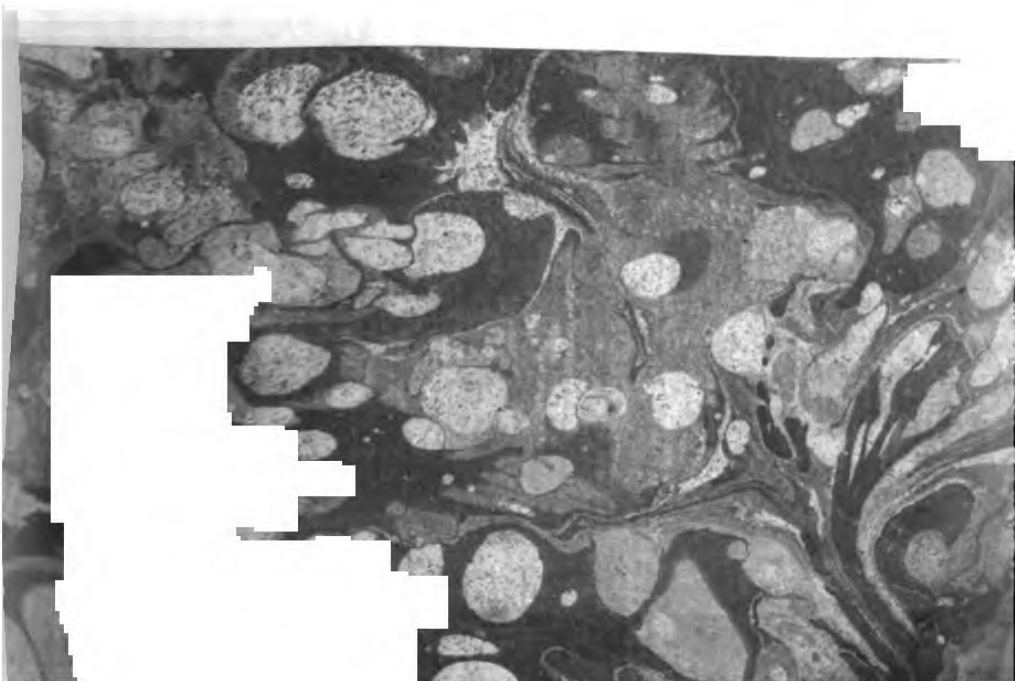
**IUVAT INTEGROS AC-
CEDERE FONTES ATQUE
HAURIRE, IUVATQUE NO-
VOS DECERPERE FLORES.**



ex LIBRIS K.T.BUTLER



Finch MM. 17



$\frac{4}{n, 25}$

15



LETTRES
DE
M. GODEAU,
EVESQUE DE VENCE;
SUR
DIVERS SUJETS.



A PARIS,

Chez { ESTIENNE GANEAU, rue saint Jacques
vis-à-vis la Fontaine Saint Severin,
aux Armes de Dombes.
ET
JACQUES ESTIENNE, rue S. Jacques,
à la Vertu.

M. DCC. XIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
130 St. George Street
Toronto, Ontario
M5S 1A5
Canada



UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
130 St. George Street
Toronto, Ontario
M5S 1A5
Canada



AVERTISSEMENT.

L'On a toujours regardé les Lettres des Grands hommes comme des restes précieux de leurs pensées & de leurs sentimens. Mais il faut avoüer qu'ordinairement ce sont les Pieces les moins travaillées. Comme ils écrivent familièrement à leurs amis , sans songer que ce qu'ils écrivent sera un jour donné au public , ils negligent leur style , & quelquefois-même ils ne font pas assez d'attention à la justesse des raisonnemens. C'est ce qui fait que la plûpart des Lettres publiées après la mort de ceux qui les ont écrites , sur tout celles des Modernes , ne leur font pas beaucoup d'honneur. Le public a même paru avoir quelque espece de dégoût pour ces sortes d'Ouvrages. Et ce n'est pas sans raison : Il y en a dont le style est pitoïable : les gens les plus polis n'ont fait que badiner agréablement dans leurs Let-

AVERTISSEMENT.

tres : celles de spiritualité sont souvent ou seches ou si mystiques qu'on ne les entend point ; celles d'érudition ne traitent communément les matieres que superficiellement ; il y en a dont les sujets sont peu interessans : Enfin les Grands hommes paroissent quelquefois petits dans leurs Lettres familiares. On ne craint point de dire que celles-ci n'ont aucun de ces défauts , qu'elles méritent de voir le jour & d'être bien reçûes du public. Elles sont écrites avec toute la politesse & toute la delicateffe que l'on peut souhaitter : elles sont nobles dans les expressions , les sentimens en sont élevez , & quoique le pieux Evêque qui les a écrits , les tourne presque toutes du coté de la pieté & de la Religion , il le fait d'une maniere si naturelle & si touchante qu'il est presque impossible qu'elles ne fassent une impression agreable. Elles sont pleines de réflexions solides , d'avis salutaires , de consolations vraiment Chrétiennes.

AVERTISSEMENT.

On y voit par tout une lumière répandue qui éclaire l'esprit, & des sentimens d'une charité toute pure qui touchent vivement le cœur. Je n'en dirai pas davantage, la lecture en fera mieux connoître le prix que tous les Eloges que l'on en pourroit faire dans un Avertissement.





A P P R O B A T I O N.

J A Y lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit, qui a pour titre (*Lettres de Messire Antoine Godeau, Evêque de Vence.*) Le nom celebre de cet illustre Auteur, met son Ouvrage au dessus de tout ce que j'en pourrois dire. Fait à Paris le 20. Avril 1712.

Signé, ANQUETIL.

P R I V I L E G E D U R O I.

L O U I S P A R L A G R A C E D E D I E U
R O I D E F R A N C E E T D E N A V A R R E S
à nos Amz & Feaux Conseillers les gens tenans nos
Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires
de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôts, Ballifs,
Senéchaux, leurs Lieutenans & à tous autres nos Juges
& Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre Amé
Jacques Estienne Libraire à Paris, nous a très humble-
ment fait exposer qu'il lui a été remis un Manuscrit
intitulé, *Lettres de Messire Antoine Godeau Evêque de
Vence sur divers sujets*, qu'il desireroit donner au public
s'il Nousplaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilège
sur ce necessaires. A CES CAUSES, desirant favorable-
ment traiter l'exposant, nous lui avons permis & accordé,
permettons & accordons par ces presentes, d'imprimer,
faire imprimer, vendre & débiter dans tous les lieux
de nôtre obéissance, par tel Imprimeur qu'il voudra
choisir ledit Recueil intitulé, *Lettres de Messire Antoine
Godeau Evêque de Vence, sur divers sujets*, en tant de
Volumes, de telle marge, caractere & autant de
fois que bon lui semblera, pendant le tems de six ans,

nées consécutives, à compter du jour & date des présentes. Deffendons à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer ou contrefaire, vendre ni débiter lesdites Lettres, & d'en faire aucuns Extraits sous quelque pretexte que ce puisse être, même d'impression étrangere, sans le consentement par écrit de l'exposant, ou de ses aians cause, sous peine de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris & l'autre tiers à l'exposant, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens dommages & interêts; à condition de faire enregistrer ces presentes dans trois mois du jour de leur date sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris; que l'impression dudit Livre sera faite en beaux caracteres, sur de beau & bon papier dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, conformément aux reglemens de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliothèque publique, un dans le Cabinet des Livres en nôtre Château du Louvre, & un dans la Bibliothèque de nôtre très-cher & très-Féal Chevalier Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'exposant ou ses aians cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêchement. **V O U L O N S** que la Copie des presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour deüement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huisfier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans qu'il soit besoin d'autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & autres Lettres à ce contraires. Car

tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le quinzième
jour de Janvier, l'an de grace mil sept cens treize, &
de nôtre Regne le soixante & dixième.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LAUTHIER,

*Registré sur le Registre N^o. 3. de la Communauté
des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 652. N^o. 609.
conformément aux Réglemens, & notamment à l'Ar-
rêt du Conseil, du 13. Août 1703. A Paris, ce 24.
Janvier 1713.*

Signé, L. JOSSE, Syndic,



LETTRES



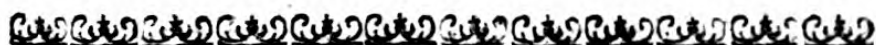
I

LETTRES

D E

M. GODEAU,

EVESQUE DE VENCE.



LETTRE I.

*A Madame de Longueville , sur la mort
de Mr. son Eoux.*



MADAME,

Je viens d'apprendre la mort de Monsieur de Longueville , & on m'écrit en même temps , les soins que V. A. a pris de lui , pour l'assister durant sa maladie , & à ce terrible passage d'où dépend l'éternité. Je n'en attendois pas moins de vôtre vertu, qui vous a délivrée , il y a long-tems , des

A

foibleſſes de vôtre ſexe , & qui vous rend la femme forte de nôtre ſiècle. Après avoir ſacrifié à Dieu de vos propres mains , une perſonne qui vous étoit ſi chere ; je m'aſſûre que vous conſerverez le fruit du ſacrifice , & que vous ferez voir à la Cour , l'exemple d'une affliction véritablement chrétienne. Les Chrétiens , Madame , pleurent ; mais ils pleurent comme Chrétiens , & non pas comme des Gentils , qui n'ont point d'eſperance. Ce n'eſt pas la nature qui tire les larmes de leurs yeux , c'eſt la charité qui les fait répandre. Elles ne viennent pas de l'humidité de leur cerveau, elles ſortent de leur cœur , & c'en eſt le ſang le plus pur ; c'eſt pourquoi ils ne les prophéant pas , & ils les verſent avec meſure. Vous aurez donc pleuré la mort , mais vous aurez davantage pleuré pour l'effet du peché , qui eſt la mort. Vous aurez pleuré ſur Monsieur vôtre mari , & vous aurez pleuré ſur vous-même. O qu'il fait bon de pleurer ainſi , & que je n'ai garde de condamner vos larmes ! l'Ecriture ſainte leur donne une voix , & dit que Dieu l'entend , & qu'il les met en ſa preſence. En effet , elles diſent ce que la bouche ne peut dire ; leur ſilence eſt plus éloquent que les diſcours les plus étudiés. Elles perſuadent , & perſuadent un Dieu d'oublier nos ingratitudeſ. Elles le violentent , pour

ainsi dire ; elles le desarment. Il faudroit donc toujourns pleurer ; il faudroit nous repaître , comme David , du pain de larmes ; & ce pain nous seroit bien délicieux , si nous avons le goût des choses divines. En verité , Madame , plus je considère le monde , plus je m'étonne que l'on y puisse trouver des sujets de joie. Mais quoi-qu'il ait perdu l'apparence même de la séduction , comme disoit S. Augustin, du monde de son tems ; neanmoins on l'aime toujourns , on le sert toujourns , on vit toujourns selon ses maximes. Vous en êtes par la grace de Dieu parfaitement détrompée , & il vous met en l'état de la viduité , où vous en triompherez encore plus hautement. C'est un état très-saint , & qui approche de celui des Vierges , lesquelles une veuve peut surpasser , si elle a plus d'amour & plus d'humilité. Mais , Madame , je ne prens pas garde qu'insensiblement j'entre dans une grande mer. Il faut donc que je finisse , & que je supplie V. A. de croire que je prens très-sincerement part à sa perte , & que je serai toute ma vie avec un profond respect ,

MADAME ,

Vôtre très-humble & très-obéïssant
 Serviteur ANTOINE Ev. de Vence.

A ij

L E T T R E II.

*A Monseigneur l'Evêque d'Autun , sur la
mort de M^e.la Comtesse de More sa Sœur.*

MONSEIGNEUR,

La perte d'une Sœur, telle que Madame la Comtesse de More, ne peut être qu'infiniment sensible, à un frere tel que Monseigneur l'Evêque d'Autun ; mais je puis dire aussi que la mort d'une si genereuse & heroïque amie, ne sçauroit donner qu'une douleur extraordinaire à un cœur comme le mien. Ce n'est donc pas un compliment commun de vous dire, que je prens part à vôtre affliction, puisque le sujet me touche si sensiblement ; & que je n'ai gueres moins besoin d'être consolé que vous. En verité, cette nouvelle a été un coup de foudre pour moi ; je n'avois rien sçû de sa maladie, & la premiere chose que l'on me mande, est sa mort. Ce sont des surprises capables d'étonner une ame plus forte que la mienne ; car je ne sçai pourquoi, encore que je la visse très-souvent malade, je ne m'étois jamais préparé à la perdre. Il est vrai que c'est parler peu episcopalement & même peu chrétiennement, que de me servir de

ce terme. Il n'y a que ceux qui meurent dans le peché que l'on perde. Pour les personnes qui font la fin de Madame vôtre Sœur , elles quittent seulement une prison fort incommode pour entrer dans leur patrie : C'est la nôtre , & nous y devons vivre en esprit. Quoi-que nous la nommâssions une bonne Païenne , je suis presque assuré qu'elle n'aura point été dans le Paradis des Païens. Son paganisme étoit une force chrétienne , & une étendue de cœur, une fidélité , une générosité digne des premiers siècles de l'Eglise , aussi-bien que de ceux de la Republique Romaine. Voila comme toute la pure vertu se retire du monde ; voila comme Paris est abandonné des personnes qui le peuvent rendre aimable. Il ne me reste plus que deux ou trois amies de ce poids , encore sont-elles sur leur couchant. Cela me dégoûte de jour en jour de la vie présente , & m'attache davantage à mon désert. J'y puis pleurer en liberté , & y prier en silence pour cette chere Sœur , Dieu veuille recevoir en odeur de suavité , les Sacrifices que je lui offrirai pour le repos de son ame. Pour vous, Monseigneur, vous trouverez en vous-même des forces que je n'ai pas : mais je crains bien que quoi-que le raisonnable Evêque soit maître du frere sensible , ce combat n'altère vôtre santé ; ayez-en soin , s'il vous plaît , pour

le bien de l'Eglise, à qui vous êtes si utile; aimez-moi toujours, & croïez que je suis de tout mon cœur, &c.

L E T T R E III.

*A la Reine de Pologne, sur les révolutions
de Pologne.*

MADAME,

Il y a si long-temps que je ne m'étois servi de la grace que V. M. m'a faite, de me permettre de lui écrire quelquefois, que je n'avois plus la hardiesse de l'entreprendre; mais l'impression de mes Poësies chrétiennes, que l'on vient de faire, est une occasion qui m'oblige, ce me semble, de me servir d'un si glorieux privilége. Le nom de V. M. paroît à la tête de ce volume, comme sa sauve-garde, & sa principale gloire. Dans l'Epitre dédicatoire, je ne faisois que des pronostics' des grandes choses, qu'elle a depuis executées. Encore que je sois presque dans un autre monde que V. M. le bruit des grandes révolutions qui sont arrivées en Pologne, n'a pas laissé d'y pénétrer, & de me faire sentir de la joie, de la crainte, & de la tristesse tout ensemble; car quand je ne serois pas attaché autant

que je le suis , aux interêts de vôtre Grandeur , & à la feureté de vôtre Roïale personne , que la vertu me rend encore plus précieuse que son Diadème ; il m'étoit impossible , tenant le rang que je tiens dans l'Eglise , d'apprendre les nouvelles du bouleversement d'un Etat aussi considerable dans la Chrétienté , qu'est celui où vous réglez , sans être agité de tous ces mouvemens. Vôtre Couronne , Madame , me paroît d'autant plus glorieuse , qu'elle a été jusques ici plutôt herissée d'épines , que brillante de diamants , ou parsemée de fleurs. Je tremble pour tous ceux que la Providence fait asséoir sur les Trônes de la terre , parce que leur condition les éloigne davantage du Roïaume des Cieux , qui n'est promis qu'aux petits & qu'aux humbles , & que les Puissances sont menacées dans l'Ecriture sainte , d'être tourmentées puissamment. L'autorité suprême , la puissance de faire tout ce qu'on veut , les richesses , les délices , & la flaterie continuelle de ceux qui approchent les Rois , sont tout-à-fait opposées à l'esprit de l'Evangile , qui est un esprit de croix , de souffrance , & d'abjection. Mais quand les Rois se trouvent dans la souffrance , dans les révoltes , & dans les dangers ; il leur est aisé de se desabuser de l'amour de la grandeur du monde , & ils peuvent pratiquer beaucoup

de vertu en cet état de calamité , dont ils ne trouveroient pas l'occasion dans la prospérité de leurs affaires. V. M. a si bien usé de tous les malheurs où elle s'est vûë engagée , & elle a montré un cœur si Roïal, & si Chrétien tout ensemble , que j'estime cette grace plus grande sans comparaison , que celle qui l'a portée sur le Trône. Toutes les Princesses peuvent être Reines , mais toutes les Reines ne sont pas de saintes Amazones comme vous. J'espere qu'enfin Dieu , qui a éprouvé vôtre vertu par des attaques si rudes , la couronnera par un repos profond & assuré. Je ne cesserai de lui demander cette grace , & c'est par là seulement que je puis témoigner avec quelle passion & quel respect, je suis de V. M. &c.

L E T T R E I V.

A Monsieur Balzac , pour le remercier d'un Livre dont il lui a fait présent.

Cette Lettre est écrite du stile de celui à celui à qui elle est écrite.

M O N S I E U R ,

C'est un riche & fâcheux présent , que celui que j'ai reçu de vôtre part. Je n'ai vû dans le titre que Lettres choisies ; & dans la lecture j'ai trouvé les mysteres de la Philosophie , l'idée de la parfaite éloquence ,

les graces de la Poësie , les secrets de la Politique , & le caractere de l'honnête homme. Il y a dans le Ciel des étoiles qui ne brillent point , mais il n'y a pas une ligne dans vos deux volumes , qui ne jette de la lumiere ; je n'entens pas cette lumiere qui ébloiit , & qui ressemble à celle des éclairs & des comètes , mais à celle que l'esprit conduit par une souveraine raison , & éclairé le premier par une heureuse nature , seme dans les ouvrages : Lumiere qu'on peut comparer à cet éclat lumineux qu'on voit sur les fleurs , lorsque le Soleil se leve , & qu'on pourroit appeller la fleur des fleurs mêmes. Vous ne maniez-pas toujours de l'or , mais la forme de vos matieres est toujours précieuse ; quand vos Sujets se trouvent riches , vous leur donnez par votre art de nouvelles richesses ; ils reçoivent toujours plus de l'ouvrier qu'ils ne lui fournissent. La beauté de l'enchasseure surpasse le prix des diamans que vous mettez en œuvre , & vous sçavez faire plus de sortes de bouquets , que la nature ne sçait faire de fleurs pour les composer. De grace , apprenez-moi où vous avez trouvé ces mines ; quel est ce climat si favorisé du Ciel , qui produit de si admirables parfums ? En quel antre allez-vous rêver de si belles choses ? qui est le génie qui vous apprend tant de mysteres ? n'auriez-vous point trouvé quel-

que recueil de tout ce qu'Apollon & les Muses, les Grecs, & les Romains ont jamais pensé, & dit d'agréable ? Mais en même temps que je parle ainsi de vôtre présent, & que je tâche de vous faire entendre l'estime que j'en fais, je le trouve fâcheux & incommode ; parce qu'il m'ôte le moïen de vous en bien parler, & de vous témoigner comme je voudrois, ma reconnaissance. Vous avez pris tout l'or, toutes les pierreries de l'éloquence ; vous avez épuisé tous les genres dans les complimens, les remerciemens, les consolations & les loiianges : Dans le grave & dans le sérieux, vous n'avez rien laissé que ce que vous n'avez pas crû digne d'être choisi. Ne pouvant donc vous remercier des plus belles Lettres du monde, que par une Lettre fort médiocre ; je veux que mon affection pour vous, n'ait point de médiocrité, & vous aimer avec autant d'ardeur, que vous sçavez écrire avec force. Je me trompe fort si ce paiement ne vous satisfait, & si vous ne vous plaisez davantage au feu du sacrifice qu'à la fumée de l'encens. Si tous ceux qui vous ont présenté en prose & en vers cette fumée, eussent eu la chaleur d'un véritable sacrifice, comme ils en faisoient paroître la lumière ; vôtre siècle vous auroit rendu plus de justice, & vous ne seriez pas du nombre de ces excellentes personnes ; qui en le ren-

dant illustre par leur merite , le deshonoreroient par son ingratitude , au jugement d'une équitable posterité. Mais depuis qu'il y a des hommes , il y a des tirans , des fols , des aveugles , des ingrats , & des injustes ; & il ne faut pas penser que les honnêtes gens du monde , qui est sur son déclin , soient de meilleure condition que ceux du monde en la vigueur de sa jeunesse. Ils ont en eux-mêmes ce que le monde ne leur peut donner ni ravir , & ils peuvent dire avec plus de raison que Medée dans Senéque :

Fortuna semper omnis intra me stetit.

Je ne vous souhaite ni plus de bien ni plus d'honneur , mais je voudrois bien que votre ame fût mieux logée , & que la nature eût pris la peine de lui bâtir une aussi douce & commode demeure , que Monsieur votre pere a fait bâtissant Balzac. La migraine ne dévroit être que pour les têtes qui produisent les galimatias , & qui sont comme des zones inhabitables pour les bons raisonnemens. Le rhûme ne dévroit remplir que les cerveaux creux ; la fièvre ne dévroit allumer que ce sang qui est de glace , & où on ne peut pas dire comme les Hebreux *me ait son siège*. Enfin , il faudroit que le monde Reine habitât dans un palais commode , s'il n'étoit

beau & magnifique. Il est fâcheux qu'elle ne puisse ni en sortir ni y demeurer, qu'à toute heure il se fasse une brèche à sa prison, sans qu'elle soit une porte pour sa liberté, & que sa chaîne étant pesante, elle soit encore honteuse. Mais comme nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, il faut nous souffrir tels que nous nous trouvons, & n'empirer pas nôtre condition par nos murmures. Le Christianisme s'éleve plus haut; car il veut que nous nous glorifions en nos infirmités, & c'est où la Grace fait éclater sa puissance. Le corps est un esclave qui s'érige en tiran, aussi-tôt qu'on le laisse faire le maître: il n'emploie sa force qu'à pousser sa rebellion le plus loin qu'il peut; & il fait des armes de tout ce qui est en lui, aussi-bien que de tout ce qu'il trouve à sa rencontre. Il est bon qu'une tête, qui est un ciel par la sublimité de ses raisonnemens, devienne quelquefois une terre pesante par le catharre, & que la douleur tempere la volupté que produisent les excellens ouvrages de l'esprit, afin que l'homme reconnoisse qu'il n'en est ni le pere ni le maître; qu'il luit par une lumiere empruntée, & que son partage naturel est la foiblesse & la pauvreté. Mais je ne m'apperçois pas, qu'ayant commencé une Lettre, je fais un Sermon; c'est mon métier à la verité, mais vous n'en avez pas

besoin , & je me dois contenter de vous dire que je n'ai jamais plus ardemment souhaité de sçavoir écrire comme vous , que pour vous remercier de ce que vous avez écrit pour moi , & pour tant d'excellentes personnes , avec qui vous me donnez une si glorieuse place dans vôtre Livre. Je ne leur dispute point le mérite , mais je ne leur puis céder en l'estime de vôtre vertu , & en la passion avec laquelle je serai toute ma vie , &c.

L E T T R E V.

A Madame de la Villauclers , sur la naissance de Mr. son fils.

MADAME,

Je prie N. Seigneur & sa sainte Mere , de vous donner leurs plus cheres benedictions. Je me réjouis d'apprendre que vous êtes mere , & que vous l'êtes d'un fils ; mais je me réjouis bien davantage , de ce que vous voulez en être mere selon la grace , plutôt que selon la nature , & de ce que l'offrant à Jesus-Christ , vous lui offrez une partie de vous-même. Dans l'ancienne Loi les peres ne cherchoient dans leurs mariages que le Messie , & tous desiroient d'avoir

part en sa génération , & de lui être liez selon la chair : C'est pourquoi le frere épou-
 soit sa belle sœur , & la stérilité étoit une
 peine. Mais puisque le Messie est venu , les
 Chrétiens le doivent regarder dans leurs
 mariages en une autre maniere , non pour
 lui appartenir comme ses peres , & pour
 avoir l'honneur de le compter entre leurs
 descendans ; mais pour lui donner des servi-
 teurs , & pour avoir moïen de lui faire des
 sacrifices. Et certes , nous devons nous
 souvenir que par la foi nous sommes en-
 fans d'Abraham , qui voulut immoler son
 fils avec tant de courage & de promptitu-
 de , & qui connoissant la sainteté de Dieu ;
 connoissoit bien qu'il n'y a rien sur la terre ,
 ni dans nous-mêmes , ni dans ce qui nous
 appartient de plus près , qui mérite de sub-
 sister devant cet Estre ineffable , & qui ne
 fût heureusement détruit , si par sa destruc-
 tion il le pouvoit honorer. La mere de
 Néron disoit , *qu'il me tuë , pourvû qu'il ré-
 gne* : mais une mere chrétienne doit dire
 de Dieu , qu'il le tuë , qu'il m'ôte la vie
 en même tems , ou qu'il me la laisse , pour-
 vû qu'il régne , pourvû que ses saintes vo-
 lontez s'exécutent. L'amour de la Vierge
 pour Jesus , étoit sans doute le plus pur &
 le plus grand de tous les amours. Cepen-
 dant comme Jesus au premier moment de
 sa vie nouvelle , s'offre à son pere : ainsi

Marie aussi-tôt qu'elle est mere , fait aussi-tôt l'office de prêtresse , & offre à Dieu ce cher Fils qu'il lui a donné , & s'en des-faproprie entre ses mains ; non pour l'établir sur le trône de David qu'il lui a promis , mais pour l'immoler sur la Croix. Voila , Madame , les oblations que vous pouvez imiter par la vôtre ; voila le moïen d'être veritablement devote. Car encore que la devotion , qui est réglée par la charité divine , n'ôte pas aux peres la charité naturelle , ni le soin de leur famille , & même qu'elle leur permette de faire quelque chose pour l'élever ; toutefois il est certain que la pieté sincere ne souffre point ces passions furieuses pour sa maison , ces interêts si ardens , si déraisonnables pour la soutenir , ou pour y mettre de nouveaux honneurs ; cette inquiétude continuelle qu'elle ne manque , ou par faute d'heritiers , ou par la pauvreté , ou par une violence étrangere ; & il faut bien prendre garde de qui on prend avis sur ce point : car il arrive ordinairement que les consultants & les conseillers sont interressez , & qu'ils ne songent pas assez à cette abnégation que nous avons voüée au Baptême , & ensuite de laquelle Jesus-Christ nous a reçûs pour ses membres. Si cette verité étoit bien gravée dans le cœur de la plupart des personnes du monde , elles jouï-

roient d'un profond repos d'esprit, & trouveroient tous les siècles heureux, & toutes sortes de gouvernemens raisonnables. On ne feroit point une cabale de la piété; on éviteroit mille scandales, qui deshonnorent la Religion. Je voudrois que ce saint abandonnement s'étendit aussi jusques aux choses où nous pensons qu'il s'agit de la gloire de Dieu, jusqu'à nos amitez que nous estimons saintes; car c'est en cela qu'il se commet beaucoup de fautes: Les affections qui sont purement naturelles, civiles ou sensuelles, sont suspectes d'abord; mais celles qui ont la devotion, l'avancement spirituel, ou quelque autre bien pour prétexte, sont plus mal aisées à épurer. Nôtre passion s'y mêle; on s'engage dans le piège sans y penser; nôtre simplicité se laisse facilement surprendre; quelquefois nous allons jusqu'à l'injustice, & nous songeons autant à deffendre, ou nôtre premier choix ou l'ouvrage de nos mains, que le plus raisonnable parti. Enfin, la grande règle de l'Apôtre, nous fait nôtre leçon, & elle ne veut point que nous soions ni à Paul ni à Cephass, mais à J. C. O quel avantage de n'être qu'au tres-bon Jesus; de ne connoître que Jesus en la terre, & de n'aimer les choses qu'à proportion qu'elles sont en lui, & qu'il est en elles. Demandez-lui qu'il me fasse cette grace, & croiez

s'il vous plaît , que je me souviens très-souvent à l'Autel , de tous vos besoins ; Dieu les connoit , & je le conjure qu'il y survienne par celui auquel il ne peut rien refuser. C'est en lui que je suis , &c.

Du 3. Decembre 1637.

L E T T R E V I.

A Mademoiselle de Bourbon , sur le mépris de la grandeur.

M A D E M O I S E L L E ,

Je suis bien glorieux d'apprendre que celle qui est dans le cœur de tout le monde , craigne de n'être pas dans ma memoire. Quand elle seroit un temple , vous y pourriez avoir place ; jugez donc si je n'ai pas intérêt de vous y conserver , afin que vous la rendiez précieuse , de pauvre & d'infidelle qu'elle est naturellement. C'est principalement à l'Autel , Mademoiselle , que vous m'êtes présente , parce que c'est là que mon souvenir peut m'acquitter des obligations que j'ai à votre bonté. Je demande bien à Dieu qu'il goûte d'autres lys à ceux de votre Couronne ; mais je lui demande aussi qu'il y mêle l'amour des épines de son Fils , & qu'il vous affermis-

dans ces genereuses maximes du mépris de la grandeur où je vous ai vûë. Nôtre Seigneur ne hait pas les Princes & les Princesses ; mais il ne les aime pas fort tendrement. Ses caresses sont pour les pauvres , & parmi cette foule de Saints que l'Eglise honore , le nombre des Rois & des Reines est bien petit. En effet , les Chrétiens sont oints dans le Baptême pour être Rois , mais ils ne commencent l'exercice de leur Roïauté qu'après la mort ; & tout ce qui a de la pompe & de la splendeur , a de la malignité , & quelque chose de contraire à la sainteté ; mais la grace est capable de porter les fardeaux les plus pesans , & je ne doute point que vous ne la demandiez souvent à Dieu : il me semble qu'il veut faire quelque chose de fort extraordinaire dans vôtre ame. Tâchez , s'il vous plaît , qu'il la trouve comme une cire capable de recevoir toutes ses impressions , & ne lui faites pas retirer la main qu'il avance pour vous attacher ; & en vous attachant , vous mettre sur la tête une couronne incomparablement plus riche que celle que vous portez. Elle merite bien que vôtre cœur se donne tout entier à lui pour la posséder , & je vous assure que vous recevrez beaucoup plus que vous n'aurez donné. Pour un Roi , quelque grand qu'il fût , ce seroit beaucoup ; mais pour le Roi des Rois , per-

mettez-moi de vous dire , que ce n'est rien ; qu'il vous fera grace en le recevant , & qu'il faut qu'auparavant il le rende digne de lui : C'est ce que je demande pour vous à sa bonté , & il me semble que je ne puis mieux vous témoigner que je suis véritablement, &c.

Du 18. Decembre 1637.

L E T T R E V I I.

*A Monsieur Bouchard ; remerciement d'un
Eloge Latin. Projets des Poëmes de Clovis
& de la Pucelle Loëz.*

M O N S I E U R,

J'ai reçu le cinq de ce mois la Lettre du quatre Septembre , dont il vous a plû de m'obliger , avec l'Eloge latin , par la voie de M. Gassendi : Il faudroit que je me servisse de toutes vos paroles pour vous en rendre d'aussi belles , & d'aussi puissantes que celles que vous m'avez écrites. Votre générosité ne s'est pas contentée d'un présent ; elle m'en a fait deux à la fois , si riches , si précieux , que l'on voit bien que vous êtes à la source de l'éloquence. Pour moi que la Providence a confiné parmi des rochers , & qui suis séparé de Rome , & de Paris par tant de mers & de montagnes ;

il ne faut pas que vous vous étonniez , si je vous réponds sans ornemens & sans graces. C'est beaucoup que mon stile ne se sente pas encore de la barbarie , dont je suis voisin ; & qu'ayant commencé une periode en françois , je ne la finisse pas en provençal. Il est vrai que la Provence est le berceau de nos Muses ; mais aussi n'y ont-elles rien fait que begaïer : il a fallu qu'elles aient passé la Durance & le Rhône , pour apprendre à parler , & qu'elles aient établi leur demeure sur les rivages de la Seine : là , non-seulement elles ont trouvé des personnes qui les ont vêtues , mais aussi qui les ont parées , qui leur ont appris l'usage de leurs beautés , qui leur ont fait reconnoître leurs forces , & qui les ont introduites dans le cabinet. Tous les jours elles s'enrichissent , & si on leur donne quelques chaînes , ce sont des chaînes de perles & de diamans : elles ne se contentent plus du chalumeau ou de la lyre ; elles prennent la trompette , & ont envie de donner une Pucelle au Heros du Tasse , qui ne sera point indigne de sa valeur ; elles veulent même remonter plus haut dans nôtre Histoire , & témoigner dans un Clovis baptisé , qu'un de mes amis entreprend , qu'elles sont capables de fournir plus d'une longue carrière. Pour moi je revere ces grands desseins , & je me contente de les consulter quelquefois au bord

de nos fontaines , sur des sujets proportionnez à ma foiblesse ; mais je les quitterai volontiers pour oüir la Prose qu'elles vous inspirent. En verité , j'y trouve une pureté qui n'est point de ce siècle , & un air qui se sent de cette Rome , qui étoit aussi-bien la maîtresse de l'empire de l'éloquence que de celui du monde. Continuez donc , s'il vous plaît , à travailler ; & en faisant l'éloge des hommes illustres de nôtre siècle , assurez-vous que vous composez le vôtre. Je suis , &c.

Du 5. Decembre 1637.

L E T T R E V I I I .

A Madame la Princesse de Condé. Qu'il n'y a nulle comparaison des richesses & des grandeurs de la terre , avec celles du Ciel.

M A D A M E ,

J'avois toujourns bien crû que vôtre bonté étoit grande , mais je n'eusse pas crû qu'elle eût été si diligente ; & il me sembloit que c'étoit assez de me faire l'honneur que j'ai reçu par vôtre Lettre sans me le faire si-tôt : Mais vous avez considéré que le regret d'être si loin de vous , avoit besoin d'un prompt remede , & vous avez voulu sur-

passer & tromper mes esperances en même tems. Je vous avouë que du côté de la terre , je n'en ai point de plus cheres , ni de plus douces , que celles d'avoir quelque part en vôtre souvenir ; & je me plains un peu , Madame , de ce que vous me dites , que vous croïiez que je vous eusse oubliée : ma memoire n'est jamais infidelle quand elle doit être reconnoissante , & j'ai de trop étroites obligations à vôtre bonté , pour ne les avoir pas sans cesse devant les yeux. Je m'interresse d'une façon toute particuliere à ce qui vous touche , & principalement à ce qui regarde vos affaires de l'autre monde ; car elles sont les plus importantes , & je serois ravi de vous voir Reine en Paradis , après vous avoir vûë Princesse en la terre. Certes , vous avez beaucoup plus de chemin à faire qu'un autre pour y arriver ; & il n'y a pas si loin de la cellule de vos cheres Carmelites , que d'un grand Palais : Mais il y a moïen de trouver la cellule dans le Louvre ; il ne faut qu'un peu d'attention aux choses , pour mépriser tout ce que l'on a coûtume d'adorer dans le siècle. De loin les choses ont de l'éclat , & de près on en reconnoit bien-tôt les taches. Les Grands, s'ils le veulent , sont les plus capables de fouler aux pieds la grandeur ; ils s'aveuglent eux-mêmes aussi souvent qu'ils sont aveuglez , & d'ordinaire ils com-

posent le breuvage qui les assoupit : Ils se plaignent que leur qualité leur pese , & ils la rendent plus lourde par mille embarras volontaires auxquels ils s'engagent , faute de songer un peu à leur principale affaire en ce monde qui est leur salut : Ce soin n'est pas un soin qui ôte la joie ; au contraire , il donne la véritable gaieté ; on sent quelques épines , mais la piqueure en est précieuse ; & avec un peu de courage , on surmonte toutes les difficultez , on chasse de son cœur tout ce qui le dérobe à Dieu , le partageant avec les créatures , dont l'amour est toujours accompagné de trouble & de repentir. N'est-ce pas une chose étrange , qu'ils soient si jaloux de conserver le rang où la naissance les a élevez ; & que quand on les choque de ce côté-là , ils fassent voir les éclairs & les tonnerres , & qu'eux-mêmes prostituënt la grande & presque incompreensible dignité d'enfans de Dieu & d'heritiers du Paradis , sans rougir jamais pour cela de la moindre honte ; pourquoi ne se servent-ils pas dans ces occasions de ce grand cœur que le sang leur donne ? Mais , Madame , je fais une question ridicule , puisque ce grand cœur est le cœur de la vieille créature , & qu'il faut celui de l'homme nouveau , pour aimer les véritables grandeurs du Roïaume de Dieu , & pour avoir les sentimens de sa condition. Avec

un cœur terrestre , il ne faut pas s'étonner qu'on aime la terre ; & pour aimer le Ciel, il faut un amour céleste que la naissance ne donne point : c'est celui que je demande pour vous à Dieu , & je crois qu'il ne vous peut faire une plus grande faveur. Vous m'avez ordonné, Madame, de vous parler avec liberté ; voila comme je vous obéis simplement , & j'espère que vous recevrez en bonne part , la franchise de mes paroles ; comme , &c.

Du 21. Decembre 1637.

L E T T R E I X.

*A Madame de la Villauclers ; description vive
d'une personne pénitente,*

MADAME,

L'objet du rocher de la sainte Amante de Jesus , m'occupe l'esprit de telle sorte , qu'encore qu'il y ait quatre jours que j'en sois parti ; toutefois il m'est impossible de vous parler d'autre chose : Et certes , j'ai assez de connoissance de vôtre pieté & de la dévotion particuliere que vous avez pour le miracle de l'amour & de la pénitence , pour croire que vous aimerez mieux que je vous dise quelque chose d'elle ; que si je
m'ex-

m'excusois de ne vous avoir pas encore rendu compte de mon voïage ; mais ne vaudroit-il pas mieux d'un autre côté pleurer avec Madeleine , qui ne parle que par ses larmes au Fils de Dieu , qui se confesse par ses larmes, qui est toujourns à ses pieds , où elle l'écoute sans l'interroger , & qui passe trente ans dans une grotte sans faire parler d'elle, & sans parler à personne. Que pouvons nous dire de celle que Jesus a voulu cacher, dont la vie cachée honora si parfaitement celle dont il vit dans le sein de son pere, qui étoit si parfaitement attachée à Jesus-Christ selon l'esprit, & qui avoit une union si ineffable avec lui ? Respectons le secret de sa grace par nôtre silence , Madame ; que nôtre delicatessè nous humilie à la vûe des rigueurs de sa pénitence. Madeleine nourrie dans les plaisirs , Madeleine assurée du pardon de ses fautes , Madeleine élevée de la terre , dans l'Ordre Seraphique du divin amour , laisse la compagnie de la sainte Vierge , des Apôtres , du Lazare , de Marthe , & va s'ensevelir toute vivante dans un rocher ; où on peut dire , quand on considère son élévation, qu'elle vola sur les aîles de son amour. De tous côtez , il n'y a que des précipices affreux qui le bordent , on n'y entend que le bruit des torrens , le Soleil n'y luit que la moitié de l'année , il semble que l'hiver y a choisi sa

demeure , de tous côtez l'eau distile , & se
glace devant que de tomber à terre. Voilà,
Madame , le palais de la Madeleine , voilà
son cabinet , ses vases de cristal , ses ta-
bleaux , ses bras d'argent , ses cassoletes ,
ses tapisseries ; là elle couche sur une
pierre ; elle s'abreuve de ses larmes , elle
repasse dans l'amertume de son cœur , tous
les jours de sa vie , & porte son Epoux sur
son sein , non pas comme un bouquet de
fleurs d'orange , mais comme un bouquet
de myrrhe. Et nous , Madame , qui n'a-
vons jamais peut-être pleuré nos pe-
chez , qui ne sçavons , pas si tant de con-
fessions que nous avons faites , ne sont
point autant de sacrilèges , qui depuis
la grace du Baptême , avons si lâchement
violé toutes nos promesses ; adoré le mon-
de , aux pompes duquel nous avons re-
noncé ; méprisé la Croix de Jesus-Christ ,
dont nous nous étions chargez : nous , dis-
je qui sommes en cet état , ne pouvons pas
seulement souffrir le mot de pénitence. Les
meubles les plus riches ne nous contentent
pas , les appartemens les plus superbes ,
nous semblent petits , le luxe manque d'in-
vention pour nous satisfaire , nous ne prions
pas Dieu à nôtre aise , si ce n'est dans des
lieux magnifiques , & au milieu des par-
fums. C'est sans doute un aveuglement bien
déplorable , & dont je crains bien que nous

ne nous repentions trop tard. Souffrons-donc , Madame , & si nôtre condition ne nous permet pas de certaines austeritez , prenons bien garde à ne point passer dans l'extrémité contraire. Ici nôtre chant doit être un chant de colombe , qui gémit ; aimer & pâtir est la devise commune de tous les veritables Chrétiens , & ceux qui sont à Jesus-Christ , dit l'Apôtre , crucifient leur chair avec toutes leurs convoitises. Beni soit à jamais son saint Nom , de ce que vous entendez & pratiquez ces maximes : Je le supplie de tout mon cœur de me les faire suivre , & de vous dépouïller de jour en jour de vous-même , afin que vous soïez toute à lui. Je suis , &c.

Du 14. Septembre 1637.

L E T T R E X.

A Monseigneur l'Eminentissime Cardinal Bentivoglio. Il le remercie de son Histoire dont il fait l'éloge.

M O N S E I G N E U R ,

Il faudroit pour vous remercier dignement du Livre que j'ai reçu par l'ordre de vôtre Eminence, que vous m'eussiez fait part des richesses de ce grand esprit & de cette

merveilleuse éloquence qui l'ont composée; car quelque bonne opinion que je puisse avoir de mon esprit , & de la richesse de ma langue naturelle , je n'y trouve rien qui vous puisse témoigner à mon gré , le sentiment que j'ai d'une si glorieuse marque de vôtre souvenir , & l'estime que je fais d'un si rare présent. L'un m'apprend à quel haut point vous possédez la générosité ; & l'autre , avec quel avantage vous surpassez tous les Ecrivains de vôtre siècle. J'ai souvent admiré les grands Poètes que l'Italie a portez , & je n'ai jamais lû leurs Ouvrages sans transport. L'œconomie de leurs Poèmes , la richesse de leurs descriptions , la majesté du langage , la douceur des nombres , la sublimité des pensées me les font reconnoître dignes successeurs d'Horace & de Virgile ; & je suis bien aise de voir que pour les Vers , la nouvelle Italie ne doive rien à l'ancienne. Mais je vous avouë , Monseigneur , que vôtre Histoire m'a dégoûté de leur lecture , & que la verité revêtue de ce chaste habit que vous lui donnez , m'a paru plus belle que leurs mensonges , parez avec tant d'art & de magnificence. Vous ajoûtez une nouvelle grandeur aux choses grandes ; vous portez le flambeau dans les desseins les plus cachez , & les intentions les plus secretes ; vous mêlez clairement les narrations les plus

embrouïllées ; vous instruisez par la bouche des Espagnols & de leurs ennemis , tous les Capitaines qui doivent naître. Enfin , pour devenir un parfait politique & un grand General d'armée, pour apprendre tout le secret de l'art de commander, pour sçavoir conquérir & conserver ses conquêtes , il ne faut que lire attentivement vôtre Histoire : Elle immortalise beaucoup de personnes ; mais elle ne met point de si durable & de si précieux laurier sur le front d'aucun que sur celui de son Auteur , qui s'y bâtit un temple sur les monumens qu'il dresse à la memoire de ceux dont il parle. Depuis la fondation de ce grand Empire , qui fut le maître de tous les autres , on n'a vû rien de si prodigieux que la naissance de la Republique de Hollande , & il n'y a point de politique qui n'y ait perdu toutes ses mesures. Les commencemens en paroïssent plutôt ridicules que redoutables , & on ne voïoit rien de ce qui est nécessaire pour former un grand corps , & lui donner une solide consistance , mais au contraire , tout ce qui a de coûtume de faire avorter les desseins de cette nature s'y rencontroit ; l'instabilité de l'esprit des peuples , les timiditez naturelles , l'accoutumance au repos , les jalousies des Chefs , l'établissement de l'autorité legitime , & l'affection naturelle des Flamans pour leur Prince. Mais Dieu a

voulu en cette occasion confondre la prudente politique des hommes , & leur montrer que comme c'est lui seul qui empêche que la mer ne noie la Hollande ; c'étoit lui seul qui la retenoit dans la fidélité ; & qu'ayant fondé de nouveaux empires, par des Conquerans & par des Soldats, il peut fonder des États par des gueux , & rendre des besaces aussi terribles que des épées. Ces gueux sont maintenant plus riches que leurs maîtres ; de la liberté où ils se sont mis , ils ont passé à la conquête ; & après avoir fait un si grand bruit dans l'Europe , ils en feront dans le nouveau monde , & leurs flottes de Marchandises ruinent les flottes de guerre des Espagnols ; ils leurs laissent foüiller l'or dans les mines avec beaucoup de travail , & ou ils le leur volent sur la mer , ou ils le leur font dépenser sur la terre inutilement. Qui n'eût dit lorsque ces païs, où l'or & l'argent ne sont pas des métaux précieux , parce qu'ils sont communs , furent découverts , que la Providence leur mettoit entre les mains un moïen indubitable de parvenir à la Monarchie universelle ; & que joignant le secret de la guerre à l'ardeur de l'ambition , à la sagesse de la conduite , à la fermeté dans les desseins, & au courage des Soldats , rien n'étoit capable de leur résister. Mais on ne songeoit pas que Dieu creusoit un abîme en

Hollande pour y faire perdre tous les lingots du Perou. Le appelle ce païs un cautere, mais ce nom est trop sale en nôtre langue, & puis c'est plutôt le pur sang d'Espagne, que ses mauvaises humeurs, qui s'est vuïdé par ce petit coin de terre. Mais je ne songe pas que je m'embarque sur une grande mer & qu'il vaut mieux revenir au port & ne pas dérober davantage de tems à vôtre Eminence, puisque ce seroit le faire perdre à la Republique des Lettres.

L E T T R E X I.

A Monsieur Habert Abbé de Cerisy sur la mort de M. Habert son frere.

MONSIEUR,

Je viens d'apprendre la mort de Monsieur vôtre Frere : connoissant l'amitié, que j'avois pour lui, vous jugerés aisément quelle doit être ma douleur, & si je ne suis pas en état d'avoir besoin de consolation au lieu d'en donner. Je mesle mes larmes avec les vôtres, je repete toutes vos plaintes, & je sens; ce me semble, tout ce que vous sentez, vous perdez un excellent frere, & je perds un incomparable ami. Le lien du sang est bien étroit, celui de l'af-

fection est bien fort , & les choses qu'elle attache ne se separent pas avec moins de violence , que celles , qu'unit la Nature. Celle-ci fait la liaison des cœurs sans nous , mais celle-la est un ouvrage de nôtre raisonnement , & un effet de cette glorieuse puissance que l'homme a de disposer de soi-même ; c'est pourquoi quand elle est pure , il est bien mal-aisé d'exprimer quels sont ses sentimens dans ses pertes ; mais enfin comme elles ne sont pas irreparables , ses regrets ne doivent pas être éternels. L'ame de nos amis n'étant pas enfermée dans le tombeau , il n'est pas juste que nôtre pensée n'en veuille jamais sortir. Leurs cendres sont de pitoyables reliques de ce qu'ils ont été , & de plus chers gages de ce qu'ils seront. En les perdant , nous avons perdu des compagnons de nos chaînes , & un jour nous les embrasserons en qualité de compagnons de nôtre royauté. Car vous sçavez qu'en la Jerusalem nouvelle , il n'y a point d'habitans , qui ne soient Rois , & que ce monde nouveau souffre aisément plusieurs Monarques , aussi-bien que plusieurs Soleils. Saint Paul , que vous voulez bien que j'allegue , ne console les Chrêtiens , que par cette esperance , & en son langage pleurer toujours les morts , & n'être Chrêtien que de nom. c'est la même chose. Donnons donc à Dieu tout ce qu'il nous prend ; faisons lui , puisqu'il le veut , des

offrandes de ses biens mêmes, & ne soyons pas fâchez que son Empire soit accru d'un nouveau sujet, qui ne peut plus lui être rebelle. Pour moi je vous dirai, que quand je vois des personnes, que j'aime ou auxquelles j'ay de particulieres obligations, s'élever aux dignitez, vivre dans l'estime & l'approbation de tout le monde, & jouïr de tout ce qu'on appelle bien en la vie, ma joye est extrêmement temperée, lorsque je songe, que toutes ces faveurs peuvent être des punitions; que peut-être demain, ils seront ou insolens dans la puissance, ou immoderez dans les plaisirs; & que d'un innocent devant les hommes, il se fait bien-tôt un coupable devant Dieu. La mort qui nous unit à Jesus-Christ, nous y unit d'une chaîne également forte & precieuse, & on entre dans une heureuse necessité de l'aimer, qui vaut mieux que nôtre liberté de lui pouvoir déplaire. Pourquoi ne croirai-je pas Monsieur vôtre frere en cet état? Quand je le vis la derniere fois, il me parut tel que je desirois, & je me persuade qu'il avoit la même disposition à cet important moment, duquel dépend l'éternité. La grace Chrétienne sanctifie toutes les conditions, & bien que le bruit des canons soit ordinairement plus fort, que celui de sa voix, qui parle doucement au cœur, il n'est pas toutefois impossible, qu'elle n'i soit entenduë, & que le feu

de la poudre ne fasse quelquefois des holocaustes pour le Ciel. En tout tems il est avantageux de faire ce voyage ; mais il est souhaitable de le faire au tems où nous sommes , & il me semble qu'on ne doit pas avoir grand regret de quitter le païs de la peste , de la guerre , & de la famine ; par tout les ennemis publics , ou plutôt les fidelles exécuteurs de la Justice divine font des ravages , qui passeront un jour pour fables dans nos histoires. Les grandes Provinces deviennent de grands deserts. Ici on voit des Sceptres brisez : là des Couronnes foulées aux pieds. Les Souverains qui pouvoient faire des liberalitez prodigues , sont reduits à chercher des aumônes honteuses , & les plus pauvres n'ont pû s'exempter d'éprouver les furies de l'avarice des soldats ; les peres redemandent leurs enfans , les maris leurs femmes , les filles leur pudeur , les villes leurs ornemens , les Temples la Religion. Quoy ! en ce general bouleversement de l'Europe nous plaindrons - nous , que la verge du Pere offensé nous touche ? & par quelle raison nos Familles seront-elles inviolables ? Je n'ajouâterai, Monsieur, à ces considerations , que celle , que je tire de la grace de l'état Ecclesiastique , qui nous tirant de nôtre Famille , pour nous faire entrer dans celle de l'Eglise , nous doit détacher de l'amour de nos parens , d'une façon

très-pure & très-sainte. Ce n'est pas que je veuille, que nous nous dépoüillions des sentimens de la nature, mais il les faut sanctifier, il les faut soumettre à la grace du Sacerdoce, qui est une grace de sacrifice, d'oblation à Jesus-Christ de tout ce que nous sommes, & de tout ce que nous possédons; une grace de dés-appropriation de nôtre propre volonté, & de tout ce qui est au monde. Mais je me laisse insensiblement emporter au plaisir douloureux, que j'ay de m'entretenir avec vous sur nôtre commune perte. Je finis donc pour vous laisser en liberté de chercher dans vous même des raisons plus solides, que les miennes, & je n'ai plus rien à vous dire sinon que je suis, &c.

A Marseille ce 31. Aoust. 1637.

LET TRE XII.

*A Monsieur d'Andilly, sur la mort de
Madame d'Andilly sa femme.*

MONSIEUR,

Je pensois que ma dernière Lettre dût être une excuse de mon silence, il faut qu'elle soit un témoignage de ma douleur. Je l'ai ressentie, d'autant plus vivement, que j'y étois moins préparé, ayant laissé Madame

vôtre épouse dans une santé si vigoureuse , qu'il n'y avoit point de sujet de craindre si-tôt un si funeste accident ; l'esperance de la revoir quelque jour , encore qu'elle fût éloignée, ne laissoit pas de me donner de la joye , & je songeois à lui rendre compte de mon nouveau ménage. C'est ainsi que Dieu dans les conseils profonds de sa sagesse se mocque de nos pensées. Que pouvez-vous faire autre chose , que les adorer , & que vous y soumettre ? vous vous y soumettez sans doute, & vous ne laissez pas de baiser sa main , quoi qu'elle vous ait touché bien rudement. C'est maintenant que ces baisers , s'ils ne sont pas doux , sont chastes , & que s'ils ne témoignent vôtre contentement , ils témoignent vôtre fidélité. Qui n'iroit après Jesus-Christ lorsqu'il entre en triomphe dans Jerusalem , tout le peuple se presse à sa suite dans cette rencontre , on arrache les rameaux des arbres , & on étend ses habits sous ses pieds : mais il n'y a que Marie , Jean , Magdeleine & quelque petit nombre de femmes , qui l'accompagnent au Calvaire ; & c'est-là cependant qu'il repose en son midi ; c'est-là où il se montre à nous dans les ardeurs de sa charité ; c'est-là qu'il se plaît & qu'il trouve ses delices à converser parmi les enfans des hommes. Vôtre femme vous a abandonné , là il porte l'abandonnement & la separation de son Pere : mais il la porte

en sainteté, & nous mérite grace pour supporter tous les états, qui aprochent en quelque façon que ce soit de celui-là. En la vûë de l'oblation qu'il lui fait de soi-même, seroit-il possible que nous ne nous estimassions pas heureux de lui en faire une de tout ce que nous sommes, & de tout ce que nous possédons; & si le courage nous manque pour la commencer; du moins ne devons-nous pas consentir de bon cœur qu'il nous prenne ce que nous differons à lui offrir? L'Ecriture dit particulièrement que c'est lui qui donne une bonne femme; mais en la donnant il se reserve le droit de l'ôter, & si un mari est reconnoissant, il faut qu'il le remercie de ce qu'il la reçûë de sa main, & non pas qu'il se plaigne, de ce qu'il l'en prive. Celle que vous pleurez étoit sans doute de ce nombre, & je vous confesse, que sa bonté m'empêchoit de vous estimer malheureux, lorsque je voyois la fortune si ennemie de votre vertu. D'abord il semble que cette considération vous doit rendre moins capable d'être consolé, mais il est tres-vrai, que c'est celle qui vous doit faire recevoir plus aisément la consolation, parce qu'elle est une plus ferme assurance du bonheur, dont elle jouit maintenant; & quelle meilleure preuve d'amour lui pouvez vous donner, que de vous réjouir non seulement de sa liberté, mais encore de son triomphe? la chaîne qui l'unissoit avec

vous , lui étoit sans doute bien agreable , mais celle qui attachoit son ame à son corps , ne pouvoit que lui être fort pesante : & ne sçavez-vous pas , qu'à tout moment par la corruption de la nature elle pouvoit offenser celui , de l'honneur duquel vous devez être plus jaloux que de vôtre contentement ? de foy l'homme n'a que le peché & n'est que peché. Il y a en tout ce qui est en nous une malheureuse opposition à Dieu , & une déplorable nécessité de l'offenser sans le secours de sa grace. Cette source de venin est bouchée dans plusieurs , mais elle n'est tarie en personne. Quelquefois elle se débordé lorsque l'on y pense le moins , & on se trouve plutôt noyé , que l'on ne s'est aperçû du torrent. Les Prophetes deviennent homicides & adulteres , les Etoiles tombent du Ciel , & les plus pures sources ou se troublent ou sont empoisonnées. Mais quand la mort nous unit à Jesus-Christ , c'est d'une union qui ne se peut plus rompre , & nous entrons dans la participation de l'immuabilité divine , qui fait que nous sommes des colonnes dans la maison du Dieu vivant ; ô qu'une seule minute en cette sainte maison est preferable aux siècles , qui se passent en la terre ! que bienheureux sont ceux , qui l'habitent , & que nous aurions sujet d'envier leur condition. C'est de cette sainte demeure que vôtre chere

femme vous regarde, avec plus d'amour sans doute, qu'elle ne faisoit ici, puisque ce n'est plus avec ses yeux propres, mais avec ceux de Jesus-Christ: car vous sçavez qu'il est tout en tous les bienheureux, & qu'ils peuvent véritablement dire, ce n'est plus nous, qui vivons, qui regardons, mais Jesus nôtre vie vit, & regarde en nous. C'est à lui, Monsieur, c'est à l'onction interieure de son Esprit à vous consoler parfaitement, & tout ce que je vous écris est plutôt pour le remede de ma douleur, que de la vôtre. Au saint Autel je lui ai demandé ce matin, & je lui demanderai encore plusieurs jours, que cette perte vous soit un nouveau degré de grace, car l'affliction est un talent, qu'il donne pour negocier, & c'est avec cette sorte de commerce que l'on achete ces biens qui ne tombent point sous le commerce des hommes. Croyez que personne n'est plus que moi. Votre &c

A Aix ce 6. Septembre. 1637.



L E T T R E X I I I .

A Monsieur Bouchard , sur différentes nouvelles de Litterature , & particulièrement sur la Pucelle de Chappelain, sur M. Peyresc, & sur l'Histoire du Concile de Trente de Fra-Paolo.

M O N S I E U R ,

Ce seroit assez de vos Lettres pour me faire riche , mais vous y voulez toujourns ajouter d'autres trésors : j'appelle ainsi la Piece que vous m'avez envoyée, dont j'ay fait part à Monsieur Chapelain ; vous scavez qu'il est un grand Maître en ces matieres , soit pour le sujet , soit pour l'expression. Il travaille tout de bon à sa Pucelle , & je pense qu'il est au troisiéme Livre ou au quatriéme. L'embarras de Paris & sa reputation lui dérobent beaucoup de tems , & il auroit besoin d'une aussi profonde solitude que la mienne , pour achever un Ouvrage qui doit à mon avis ôter à la France la juste jalousie que le Tasse lui avoit donnée. Les Muses , pour y être sévères, ne paroîtront pas moins aimables , toutes leurs chaînes seront d'or & de diamans , & elles ne perdront que ce qui n'est pas seant à des vierges & à des Déeses. Ce n'est pas que je ne voulusse que

nos oreilles fussent accoûtumées à la liberté des vers Italiens , elle donneroit sans doute plus d'espace à l'esprit pour s'étendre , & les bonnes choses ne se perdroient pas à faute d'une rime ou d'une cesure. Mais dans la république des Lettres, aussi-bien que dans la politique , il faut suivre les loix que l'on trouve établies , & les changemens sont toujours plus souhaitables que faciles. Pour moi qui ne m'engage point dans de grands Ouvrages, j'ai moins de sujet qu'un autre de me plaindre de la contrainte de nôtre Poësie. J'aurois volontiers employé tout ce que j'y sçai pour honorer la memoire de Monsieur de Peyresc , qui m'est infiniment précieuse. Mais comme vous me marquez qu'il seroit besoin de le faire en diligence , je suis bien fâché que les affaires de mon Diocèse dont je suis accablé , ne me permettent pas maintenant ce devoir. Permettez-moi donc de differer une chose , où mes inclinations me portent avec plaisir , soit que je considere ce qui est dû à la vertu d'un si grand Homme, soit que je regarde vôtre desir qui m'est comme une loi inviolable. Si vous voulez , j'écrirai à deux où trois de mes amis qui ont plus de commerce avec les Muses que moi , & qui sçavent mieux l'art de faire des couronnes pour les testes aussi illustres que celle de nôtre ami. J'attens avec impatience vôtre Oraison Funebre , & c'est une étrange

injustice que de trouver quelque difficulté à sa publication , sous pretexte de quelques loiianges de doctrine données à des heretiques. Lucifer est un démon qui ne peut plus se convertir , & toutefois je ne pense pas que l'on puisse trouver mauvais que l'on dise qu'il est plus sçavant que tous les Docteurs des Universitez de l'Europe. Il y a de la difference entre la lumiere de la Foi, & celle de la sçience ; celle-la est sans doute la plus pure , comme elle est la plus certaine ; mais celle-cy a son excellence : & par consequent elle peut être loiiée sans préjudice de la doctrine Orthodoxe. Si la vraie generosité ne souffre pas dans la guere qu'on méprise , où qu'on diminuë les bonnes qualitez de son ennemi , & bien moins qu'on l'accuse de choses dont il n'est pas coupable , pourquoi dans les livres voudra-t-on qu'on derobe aux ennemis de la vraie croyance , l'estime qu'ils meritent pour les qualitez de leur esprit , ou pour les ouvrages qui sont partis de leurs mains , quand cela n'a rien de commun avec les disputes de la Religion. Un heretique ne peut-il être ni excellent Orateur , ni bon Historien , ni grand Medecin , ni profond Philosophe ? je ne vois point que les Saints Peres , & entre tous saint Augustin, fassent difficulté de reconnoître sincerement la science & l'éloquence de leurs adversaires. Il y auroit plus de raison de s'é-

tonner qu'on loüât tous les Auteurs anciens qui ont été ennemis declarez de la Religion Chrétienne. Je ſçai qu'on a blâmé dans l'histoire de Monsieur de Thou, les éloges qu'il fait de beaucoup de personnes qui s'étoient séparées de l'Eglise, & que leur condition, ou leur conduite ne sembloit pas rendre dignes d'y tenir une place si remarquable. Mais cet exemple n'a pas de lieu contre vous, qui ne faites pas une histoire, dont les Loix sont très-rigoureuses, mais une Oraison Funebre qui n'est pas si contrainte, au contraire qui par l'obligation de loüer un mort, impose souvent une nécessité de loüer plusieurs vivants, sans considerer si en d'autres choses, que celles dont on parle, il y a quelque chose qui leur manque : mais cette difficulté est digne de l'érudition des gens à qui vous avez à faire ; & ils ne trouveroient pas si mauvais que vous eussiez loüé Machiavel. J'attens avec impatience cet essay dont vous me parlez sur l'Histoire du Concile de Trente. Le Pere Maître fera un miracle, que peu de gens attendent, s'il ôte le credit à l'Histoire de Fra-paolo ; vous ſçavez que le Cardinal de sainte Susanne disoit qu'elle étoit veritable, mais que les conséquences étoient fausses. Je n'en veux pas même dire tant ; mais à ne regarder que la forme, il faut avoüer que c'est une grande Piece de jugement & d'esprit, L'Eglise sera

obligée à celui qui fera voir la fausseté bien clairement, & qui dira la vérité d'aussi bonne grace, qu'il a dit le mensonge dont on l'accuse. J'ai lû les Prédications du Pere Maître, sur les Litanies de la Vierge, mais elles ne me font pas esperer cela de lui, & pour vous dire la vérité, je ne les trouve nullement dignes de la reputation de leur Auteur. Mais je ne songe pas que je vous ennuye, & qu'il est tems de vous dire que je suis.

A Grasse ce 15. Avril 1638.

L E T T R E X I V.

A Mademoiselle de Ramboüillet. Exhortation a imiter l'humilité de l'Enfant Jesus.

MADEMOISELLE,

Avec la nouvelle année je vous souhaite de nouvelles graces du Ciel, car pour celles de la terre vous possédez les plus souhaitables en un degré si éminent, que vous avez autant de sujet d'en être fatisfaite, que les autres d'en être jalouses. C'est donc en la grace de nôtre Seigneur que je desire que vous avanciez, & certes c'est le seul bien qui merite l'amour, la recherche, & l'insatiabilité d'une grande ame comme la vôtre.

Tout ce que le monde vous peut promettre est indigne de vous , & je sçai combien clairement vous en reconnoissez la vanité. Vous êtes en un lieu où chaque jour vous fournit de nouvelles raisons de le mépriser , & de dépendre avec plus de fidélité & de repos , de la conduite de la Providence. C'est une guide qui ne manque ni de sagesse ni de bonté , elle applanit les chemins les plus rudes , elle comble les precipices les plus profonds , elle nous donne la main & nous fortifie , quand il nous semble que nous ne pouvons plus faire un pas. Offrons lui donc cette année , & pratiquons le conseil de Jesus-Christ , de vivre sans soin du lendemain , c'est à dire , sans nous mettre en peine de ce qui nous arrivera. Usons de la grace qui nous est donnée aujourd'hui , demain nous mettrons en œuvre celle qu'il plaira à nôtre Seigneur de nous départir. Ne songeons pas dans la santé à la maladie , ni dans la maladie à la santé , pour nous inquiéter par des desirs inutiles du changement d'état , au lieu de nous sanctifier dans l'état & par l'état où nous sommes. Comment pourrions-nous refuser de nous laisser conduire à Jesus-Christ, lui qui se laisse maintenant conduire à sa mere : Car comme il est dans l'enfance , il en veut porter toutes les humiliations, entre lesquelles je remarque principalement la dépendance du soin d'autrui. Il pourroit

bien instruire la Vierge du dessein d'Herode & lui marquer le chemin qu'elle doit tenir dans sa fuite : mais les enfans dans le cours de la nature , n'ont pas accoutumé d'être les guides de leurs meres ; il les faut porter sur le sein , ou entre les bras , & ils n'apportent aucune repugnance. Il est vrai que c'est un Dieu , mais pourquoi pensons-nous que ce Dieu se soit fait homme , si ce n'est afin que l'homme ne soit plus homme , & que sortant de ses inclinations corrompues , qui le portent à se confier trop sur sa propre prudence , il entre dans l'imitation de l'Enfant Jesus , qui est l'Ange du grand Conseil , & qui toutefois suit le conseil d'un Ange. Mais je ne prens pas garde qu'au lieu d'une lettre je vous écris un Sermon , il en est le jour , & je m'assure que vous n'aurez pas de fâcheux que je vous donne vos Estrenées de cette sorte. Je suis.

A Grasse le 1. Janvier 1639.

L E T T R E X V.

A Mademoiselle Paulet , sur le même sujet.

M A D E M O I S E L L E ,

Nous ne pouvons mieux commencer l'an-

née que comme nôtre Seigneur la commence. Il entre aujourd'hui dans la plus profonde humiliation où il pouvoit descendre : car lui qui est le Fils du Dieu vivant , & le Saint de Dieu ; lui qui n'est point un fruit de la nature , mais de la grace ; lui qui vient pour effacer le peché , & détruire son regne, veut toutefois prendre la marque du peché, & passer pour pecheur. Telle n'est pas la conduite de l'orgueil humain qui nous fait prendre tant de soin , pour étaler nos bonnes qualitez , & nous fournit tant d'excuses pour couvrir nos fautes. Je ne voudrois pas conseiller à personne un mépris absolu de la reputation , car c'est un bien nécessaire dans la vie civile , & l'édification du prochain nous obligeant à ne rien faire , dont il se puisse justement scandaliser , nous oblige aussi de nous justifier pour l'amour de lui , lorsque la dissimulation d'une calomnie pourroit produire dans son esprit les mesmes effets que la faute. Mais il me semble que d'ordinaire , on est trop delicat & trop pointilleux en de certaines rencontres , où on peut supporter de petits mépris pour avoir quelque conformité avec Jesus-Christ qui semble être insatiable d'opprobres , sans que notre honneur coure beaucoup de danger. Il faut faire de bonnes actions sans doute , mais il ne faut pas les faire , afin qu'on les voye , & bien moins afin qu'on les louë.

Nous ne devons pas nous mettre en peine , de quelle façon le monde les juge : car nous sommes assurez , que si elles sont approuvées de Jesus-Christ elles ne peuvent l'être de son ennemi. Le monde a crié après lui : *beni soit le fils de David* , mais aussi a-t-il crié : *crucifiez-le*. Sa loüange n'a duré que quelques momens , & elle a été arrachée de sa bouche par une force superieure , mais la malediction est partie du cœur & enfin l'a attaché à la Croix. Un Chrétien peut-il faire quelque estime après cela des acclamations du siecle , selon l'esprit duquel il ne doit pas vivre ? Ne doit-il pas rougir de paroître juste devant les hommes , & d'être criminel devant son Juge ? En verité nous ne sommes , que ce que nous sommes devant ses yeux , & si la grace est vivante en nous , rien ne nous doit tant donner de peine que l'approbation publique. Moÿse , dit Saint Paul , étant fortifié par la Foi , voyant par sa lumiere la nature des choses , préfera aux trésors de l'Egypte , à la possession de ce grand Empire , & aux loüanges de la Cour & du peuple , l'opprobre de Jesus-Christ. Nous ne pouvons pas tous faire ces actions heroïques , mais si nous sommes fidelles , nous trouverons assez de petites occasions de témoigner à nôtre Seigneur , que nous voulons avoir quelque part à ses humiliations. En vous écrivant ceci je me fais mon

procès

procès moi-même : car je me trouve bien éloigné de ces excellentes pratiques. Priez Dieu qu'il me change , & faisons une heureuse resolution de ne vivre que pour lui durant cette année. Considerons-la comme la dernière de notre vie , & n'en laissons pas perdre une minute , sans l'employer pour l'éternité. Dieu qui a fait le temps , nous le donne afin que nous le changions en éternité , & l'abus que nous en faisons n'est pas un petit sacrilege : Mais peut-être que je vous le fais perdre . Je finis donc & vous prie de croire que je serai toute ma vie:

A Grasse le 1. Janvier 1639.

L E T T R E X V I.

A Madame la Comtesse d'Alais , pour la disposer à souffrir chrétiennement les douleurs de l'enfantement.

M A D A M E ,

Il est bien raisonnable que je vous rende compte d'un voyage , dont il vous a plu de prendre tant de soin , & qui ne pouvoit par cette raison être que fort heureux : je serois le plus ingrat des hommes , si je ne vous honorois pas parfaitement, & si non

content de desirer ardemment de vous rendre service, je ne vous étois pas tout dévoué. Il est vrai que j'ay tous les jours entre les mains un moyen non seulement d'égaliser, mais de surpasser toutes vos faveurs. C'est le Fils de Dieu, Madame, que j'offre à l'Autel pour vous, & par lequel je demande à Dieu qu'il vous fasse plus grande dans le Ciel, que vous n'êtes sur la terre, où il n'y a que l'ombre de la véritable grandeur. icy vous êtes Princesse, là je souhaite que vous soyez Reine, & Reine d'un Empire qui ne craint point d'ennemis, & qui durera autant que Dieu même. Le chemin pour y parvenir est la Croix & vous en portez une maintenant dans les incommoditez de votre grossesse; la nature vous la rend pesante, la grace vous la peut rendre legere, & il faut que vous soyez soigneuse de bien ménager cette occasion de participer un peu aux souffrances de Jesus-Christ. Si la premiere femme n'eût point conçu le desir superbe, & l'orgueil secret qui lui fit ouvrir l'oreille aux conseils ridicules du serpent, elle n'eût point conçu en douleur & les enfans qui eussent été les fruits du mariage en l'état d'innocence, aussi-bien qu'ils le sont dans l'état du peché, fussent tombez des arbres qui les portoient, comme des fruits murs sans les ébranler tant soit peu; mais dans la malediction où le sexe est soumis, ce

sont des fruits douloureux & bien souvent de mort, de sorte qu'une mere chrétienne se doit considerer dans cet état, comme une pecheresse qui porte un ennemi de Dieu dans ses flancs, qui par consequent peut être justement l'objet de sa colere ; mais c'est le moyen de l'éviter, que de se tenir dans cet état, & c'est faire de son corps comme une espede d'autel où l'on se sacrifie avec l'enfant que l'on porte par l'esprit de la penitence. Votre condition vous met dans toutes les commoditez de la vie & dans toutes les delices ; de sorte que vous n'avez presque point d'occasions de souffrir quelque chose pour Dieu, que celles où des maladies, où de la grossesse, en quoi il n'y a point de distinction entre les Princesses & les femmes les plus pauvres du monde. Faites donc un saint usage des incommoditez, qu'elle vous apporte, & considerez que c'est le fruit, & la punition du peché, & que par une fidele patience, vous les pouvez convertir en un remede contre le peché, & une invention salutaire pour faire du progres dans le chemin de la vertu. N'occupez pas votre esprit de la pensée & du desir violent de faire un Prince qui conserve le grand nom de Valois, mais offrez à Dieu l'enfant que vous portez, recevez-le de sa main & priez-le d'en faire un membre du Corps de son Fils par le Baptême. Il ne peut avoir de grandeur en la terre qui

quæ præcipuum apud me locum semper retinebit. Jacebat misera Provincia domesticis angustiis, annonæ inopiâ, vectigalium immenso pondere, & ære alieno oppressa. Ad portas Annibal erat, miserandaque illa insularum facies, cum sub hostis crudelissimi & superbissimi potestate, miseram serviebant servitutum, ob oculos versabatur. Justaque suspitione ab illo denuð tentarentur. Tu inexpectato Dei maximi beneficio, à Rege justissimo tot ruinis refarciendis præfectus, omnium vota superasti, militum insolentiam repressisti, tam sædâ peste urbes, & oppida liberasti; cumque littoribus nunc hostes minitarentur, ita Provinciæ salutis consulisti, ut illam intempestivis præfidiis, & frequenti copiarum deambulatione non obrueris, inertio otio, inutilique sumptu, nobilium animos non exasperasti, inanes moles non extruxisti; denique non solum Proregis prudentissimi sed amantissimi patris partes egisti. Quid de tuâ singulari abstinentiâ dicam? Cum in celeberrimo hominum conventu; gratulantibus omnibus de ingenti aureorum summâ tibi offerendâ, non pro exolvendis acceptis à te beneficiis, sed grati animi significandi causâ deliberatum esset. Tu quidem regis planè verbis Valesiorum Magnificentiâ dignissimis, significasti te non pecuniam, sed populi amorem quærere: satis tibi esse con-

fecta Regis negotia , teque paratiorem Provincia inopiam tuis opibus sublevare, quam illam largitionibus adeò intempestivis exhaurire , non recusare amoris indicia , sed hoc contentum esse quo magni Principes solent, & debent scilicet meruisse. Plura adderem , nisi verecundia tua prohiberet. Balbutientis stili asperitatem pro tuâ humanitate excusabis. Desuetudine scribendi factum est ut jam nec latinè , nec latina dicam. Qui litteras reddet, is est , Excellentissime Princeps , cui in tuâ legione vexillum assignasti. Spero fore ut te nunquam de collato beneficio pœniteat , optimis moribus est honestissimo apud suos loco , & exploratâ animi fortitudine. Utinam hoc æstivo tempore , littora nostra tuta sint & quieta. Tu manu , consilio , copiis , pericula , hostesque propulsabis. Nos precibus Deum placare studebimus ; qui docet manus beliatorum ad bellum ; qui ut sapientibus sapientiam, ita fortibus fortitudinem occulto sed semper justo iudicio adimit. Hunc precor ut te , & Provinciæ ; & Regno servet incolumem. Vale Excellentissime Princeps , & nos ama.

Grassa anno Incarnationis millesimo sexcentesimo trigesimo nono die Martii 20.

L E T T R E X V I I I .

*A Monsieur *** Abbé. Exhortation à
mener une vie chrétienne & conforme
à son état.*

M O N S I E U R ,

L'Interêt, que beaucoup de considérations m'obligent de prendre a vôtre salut, le zele, que ma profession veut que j'aye pour l'honneur de l'Eglise, les plaintes de tous les gens de bien, les desirs de vos amis particuliers, sont cause que je prens la liberté de vous écrire sur la plus importante affaire que vous puissiez jamais avoir au monde; c'est vôtre salut, dont il semble que vous ayez abandonné le soin, après avoir donné des marques si publiques à chacun, que desormais il vous seroit cher. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous êtes Chrétien, & que la grace du Baptême vous tirant du nombre des enfans d'Adam & des ennemis de Dieu, vous à fait membre de Jesus-Christ. Que vous êtes appelé à la plus haute fortune qui se puisse imaginer, puisqu'elle n'est pas moindre que de régner éternellement dans le Ciel, & d'y jouir d'une félicité qui n'aura non plus d'amertume,

que de fin. Souvenez-vous que vous êtes particulièrement du rang de ceux qui ont pris le Seigneur pour leur partage & qui sont la portion du Seigneur : qu'en quittant vos cheveux, par la tonsure vous avez dû quitter toutes les prétentions du siècle, que l'habit du monde desormais est ignominieux pour vous, tant s'en faut qu'il vous pare; que vous devez être revêtu de Jesus-Christ, & qu'il ne vous est plus permis ni de marcher, ni de parler même comme les autres hommes: que la modestie, la gravité, la retenue sont vos propres & naturels ornemens, que les railleries sont des blasphêmes en votre bouche, que la reputation de galant ou d'homme de bonne compagnie vous deshonore, que les gens de vertu s'offensent de voir votre conduite toute seculiere, que les débauchez s'en moquent, & que si devant vous la prudence les empêche de vous blâmer, en votre absence on nomme les choses par leur nom, & on tombe d'accord que vous n'êtes rien moins qu'Ecclesiastique. Souvenez vous de grace, que la jeunesse s'envole, que ces plaisirs, qui vous arrêtent, vous dégoûteront bien-tôt, que si vous ne les quittez ils vous quitteront, que mille fâcheuses rencontres vous feront regretter de n'avoir pas aimé votre profession, que la conscience est un témoin que l'on ne peut démentir, que les remords vous feront paier

l'usure des délices passageres , qui vous emportent , que vous vieillirez , & qu'enfin il faut mourir , & aller rendre compte à celui qui sera & votre Juge & votre partie tout ensemble , & entre les mains de qui c'est une chose terrible que de tomber. Mais souvenez-vous que déjà vous avez vû la foudre prête de cheoir sur votre tête , qu'il vous a fait paroître l'éclair , & qu'il a retenu la main pour vous donner le tems de vous corriger. Auriez - vous perdu la memoire de ces promesses si solemnelles que vous avez faites au Dieu jaloux , à sa sainte Mere , à ses Anges , à ses Saints & à tous les hommes de vous faire Prêtre , & de suivre une autre façon de vie ; pensez-vous que le Dieu des Chrétiens soit comme les dieux des Poëtes , qui se moquent des sermens des amoureux ? qu'après avoir souffert avec tant de patience le mépris de ses inspirations , il endure vos parjures , qu'après vous avoir rendu la vûë par un miracle visible , il souffre que vous ne vous en serviez que pour l'offenser ? a-t-il besoin de votre ame ? votre salut est-il necessaire à sa gloire ? sera-t-il moins Saint si vous n'êtes bienheureux ? tous les jours les enfers ne se peuplent-ils pas de ceux qui abusent de sa bonté ? qui l'ayant reclamé dans leur maladie , le blasphément dans leur santé ? qui oublient sur le rivage le vœu qu'ils ont fait durant la tempête ?

n'est-ce pas le traiter avec moins de respect qu'un homme commun ? n'est-ce pas fouler aux pieds son sang ? n'est-ce pas lui détacher par force les mains , que l'amour attache sur la Croix ? les morts subites , les tonneres , les précipices , les assassinats , & tant d'autres instrumens de ses vengeances ne vous font-ils point de peine ? les larmes qui sont tombées de vos yeux ne peuvent-elles pas revenir ? mais les ténèbres du péché , de l'endurcissement du cœur , de la reprobation , de l'impénitence finale , de la mort desespérée , ne vous font-elles point de peur ? quelle esperance pouvez vous avoir en la mere d'esperance que vous avez trompée ? elle est l'Avocate des pécheurs , mais des pécheurs qui se repentent , elle est la consolation des affligés , mais des affligés qui font bon usage de leurs afflictions , elle est l'Avocate des hommes envers leur Juge , mais elle est la Mere & le Juge , & enfin elle ne peut endurer , qu'on se serve de sa clemence pour l'offenser. Donc par le sang de Jesus - Christ répandu pour vous , par le sein de la mere d'amour , qui vous est encore ouvert , par la charité des Saints , dont vous pouvez être un jour compagnon , par la gloire éternelle du Ciel , par les tourmens de l'enfer , par le soin de votre honneur , par le souhait de toutes les personnes vertueuses , par l'intérêt de votre famille

songez que vous êtes Chrétien , & Ecclésiastique. Ne rougissez point de vivre selon les loix de vôtre profession , qui vous donne un rang si honorable. Rompez tous les liens , qui vous attachent , prenez une résolution genereuse de servir celui , à qui servir c'est régner , & n'écoutez ni la nature , ni l'habitude , ni le monde , qui tâcheront de vous détourner. Croïez - moi vous trouverez au service de nôtre Seigneur des plaisirs , que vous ne pouvez rencontrer , ni dans le jeu , ni aux bonnes tables , ni parmi les femmes. Il est la lumiere de l'esprit , la joie du cœur , le trésor de la memoire , le flambeau de la volonté , la loi des passions , le calme de la conscience. Vous n'en ferez point plus mélancolique , au contraire vous jouïrez de la véritable gaieté. La joie de vôtre esprit passera jusques à vôtre corps & vous éprouverez , que véritablement Dieu est un bon Maître & le monde est un cruel tyran. Les sages vous beniront , & les vicieux auront pour vous du respect. Vous rirez innocemment de la folie de ceux , dont vous vous ferez séparé. Vous benirez éternellement les miséricordes qui vous auront retiré du précipice , & les journées seront trop courtes pour entretenir vos saintes pensées. Je vous écris ces choses avec plus de zele , que d'ordre & d'éloquence , aussi ne cherchai-je qu'à vous être utile , & je se-

DE M. GODEAU. Et
rois coupable devant Jesus-Christ, si je n'a-
vois suivi le mouvement qu'il me donne
de vous adresser cette Lettre, je me promets,
que vous la lirez plus d'une fois, & que cha-
que mot fera quelque impression particulie-
re dans vôtre cœur. S'il falloit l'écrire de
mon sang je n'en serois pas avare, & j'esti-
mérois ma vie bien employée pour vous met-
tre dans les voyes d'un bon Abbé. Je ne
cesserai de demander cette grace à l'Auteur
de toutes les graces, & cependant permet-
tez-moi de me dire.

LETTRE IX.

*A Monsieur Giry (Loüis) Advocat au Par-
lement. Il le congratule sur la traduction
des harangues de Symmaque & de saint
Ambroise, sur l'Autel de la victoire im-
primée à Paris en 1636.*

MONSIEUR,

Vôtre Lettre seroit un assez grand present
toute seule pour m'obliger à vous remer-
cier. Car outre que vôtre esprit y fait pa-
roître sa delicatesse, vous m'y donnez des
marques si cheres de la continuation de vô-
tre amitié, que je ne puis rien voir de plus
agréable. Je desirerois seulement que vous

eussiez pris un peu plus de soin de ma modestie, & que vôtre affection eût été tendre sans être flâteuse ; mais vous voulez que vôtre humilité triomphe, aussi bien que vôtre plume dans l'admirable version des Pièces que vous m'avez envoyée. J'avois toujours souhaité que la France pût entendre ces deux Orateurs qui ont été le miracle & les délices de leur siècle. La cause que saint Ambroise deffend est si illustre, il la soutient avec tant de force & de lumiere, son ennemi le combat avec tant d'adresse, & le mensonge dans sa bouche a de si belles couleurs, que j'aurois de la peine à souffrir que toutes ses richesses demeurassent inconnues. Il est vrai qu'avant que de vous connoître je ne vois personne capable d'exécuter heureusement ma pensée ; mais depuis que j'ai vu vôtre Apologie de Tertulien, où vous avez passé sur autant d'écueils qu'il y a de paroles, avec une adresse merveilleuse, j'ay toujours eu envie de vous proposer la tâche que vous avez si heureusement achevée. Je n'ai pas conféré encore les Originaux avec les Copies ; Car j'ay reçu mon Paquet sur le chemin de Grasse. Mais je suis très-assuré que vous parlez mieux François, que vos Auteurs ne parlent Latin, & que vous leur avez donné de nouveaux ornemens. Vôtre stile est pur & fort tout ensemble, il n'y a rien d'affecté, les mouve-

mens y font dans toute leur force , & les figures y brillent de tous côtez. Ne vous laissez pas, Monsieur, de travailler pour l'Eglise, & puisque vous connoissez ce miracle d'un Evêque , dont la vie fut un continuel triomphe, qui vit les Empereurs à ses pieds, & qui s'estima plus fort avec sa Mître, qu'eux avec leurs diadêmes & leurs armées ; ne le quittez pas si-tôt ; c'est un trésor caché que ses Livres , & s'il vous plaît de lire le Traité des Vierges , je m'assure que vous formerez aussi-tôt le dessein de le rendre François. C'est-là que la delicatesse de son esprit paroît avec plus d'éclat , qu'il semé son discours de Lys & de Roses , que la pureté de ses pensées égale celle de son sujet. Vous répondriez à Dieu du talent qu'il vous a donné pour la traduction, si vous negligiez de l'emploier pour l'instruction des hommes. Dans ce travail vous vous instruirez des plus belles veritez du Christianisme , vous prendrez l'air de cette ancienne Eglise, si agreable en son austerité , si sévère en sa discipline , si religieuse en ses cérémonies, si constante en ses maximes ; vous vous affermirez en cette solide devotion , éloignée de fard & de finesse , laquelle étoit pratiquée en ces heureux tems , & ainsi vous recueillerez le premier une abondante moisson de vôtre peine. Je suis.

A Marseille le 7. Mars 1639.

L E T T R E X X.

A Mademoiselle Paulet. Fruits que l'on doit tirer de la méditation sur la passion de Jesus - Christ.

M A D E M O I S E L L E ,

Cette Lettre vous sera renduë en un tems qui doit être tout consacré à la Passion du Fils de Dieu, & où les Chrétiens ne doivent converser qu'avec lui sur le Calvaire. C'est pourquoi je ne veux pas la faire longue. Que nous serions heureux, si nous pouvions bien mourir avec Jesus-Christ, & bien ressusciter avec lui ! lorsque nous entendons parler de ses ignominies, de ses peines, de ses langueurs, nous sommes un peu émus, nous répandons quelques larmes ; mais qu'elles sont bien-tôt tariées, & que nôtre ressentiment à peu de durée ! que cette mort opere foiblement en nous ! Toutesfois que ne devrait-elle, & que ne pourroit-elle operer ? Sur la mort même elle a operé la mort, & elle est une source de vie pour ceux en qui elle agit selon toute son étenduë ; elle apporte avec elle dans les cœurs la lumière & la paix ; elle y établit le règne du nouvel homme ; elle y jette les semences d'une

gloire qui ne finira jamais ; elle nous détrompe des erreurs communes qui abusent les hommes ; enfin pour tout dire , elle nous fait vrais enfans de Jesus-Christ ; les coups en sont sensibles , mais leur rudesse est adoucie par des consolations ineffables. Il ne faut qu'un peu de courage , & on se mocque de ce qui nous faisoit horreur : mais à qui parlai-je de courage ? à la plus vaillante fille que je connoisse. Tâchez de devenir la plus sainte ; vous la serez indubitablement , si vous êtes la plus humble & la plus patiente.

A Grasse ce 3. Avril 1639.

L E T T R E X X I.

*A Monsieur d'Andilly. Aimer sa solitude
& les charmes de la grace.*

M O N S I E U R ,

Parlez Hermite de Pompone au Chartreux de Grasse ; dites lui à quoi vous songez sous vos Poiriers au bord de la Marne, il vous dira à quoi il songe sous ses Orangers au rivage de la Mer. Je suis bien assuré que vous ne songez gueres au monde , si ce n'est pour le mépriser ; je ne l'estime pas beaucoup aussi , & il me semble que tout ce

qu'il y a de plus grand , doit paroître bien petit à une ame née pour posséder un Dieu. Nous avons trop bonne & trop mauvaise opinion de nous - mêmes. Nous nous donnons pour esclaves au démon , & quelle plus grande bassesse ! c'est donner à trop bon marché sa liberté : nous ne voulons pas nous soumettre à Jesus - Christ , nous refusons la conduite de sa grace & de son esprit , quel plus ridicule orgueil ! que la franchise dont nous jouissons en nous-mêmes & pour nous-mêmes est funeste ! & qu'il est bien vrai que si le Fils ne nous délivre , nous ne pouvons être bien libres , qu'hors de sa servitude , il n'y a que tenebres & que captivité. Faisons ce qu'il nous plaira , il faut que nous aïons ou un Maître ou un Tyran , nous ne pouvons vivre sans dépendance , & il faut malgré nous porter des chaînes. Mais puisque nous les pouvons choisir par la lumiere de la grace , serons-nous si malheureux que de préférer les plus rudes & les plus honteuses à celles qui sont si douces , & si honorables ; & qui pour mieux parler, sont moins des liens pour nous charger ou nous captiver , que pour nous empêcher de tomber dans le precipice , & dont Dieu un jour fera notre couronne dans l'éternité ! en passant à Marseille j'ay voulu voir toutes les galeres. D'abord je confesse que je fûs touché de pitié , voyant

ces misérables qui y sont attachez à la rame, qui sains & malades dorment sur un ais, qui sont à demi-nuds, & qui ne mangent que ce qui est nécessaire pour ne mourir pas de faim: mais quand on m'en montra plusieurs, qui après avoir fait leur tems ne vouloient pas sortir de cette miserable condition; je fus si surpris d'un si grand étonnement, que cela me parut presque incroyable. Il n'y a rien toutesfois de plus vrai, & les Forçats même me le dirent en se mocquant de la pitié que j'avois d'eux. Cela me fit faire une autre réflexion plus sérieuse sur l'état de ceux qui demeurent dans la servitude du peché avec tant de joie, & qui sont si insensibles à tout ce qu'il y a de rude, & de violent. Dieu nous preserve d'un si grand malheur qui est le comble de tous les autres; aimons bien nôtre désert, & tâchons à couler en paix de mauvais jours, comme font tous ceux de la vie humaine; soyons spectateurs des tragedies qui s'y jouient, mais ne montons pas sur la scene; elle finira un de ces matins sous les pieds des Acteurs, & plus elle est élevée, plus grandes seront les ruines qui les accableront. Je suis.'

A Grasse le 30. Avril 1639.

L E T T R E X X I I .

Au Cardinal Bentivoglio. Il souhaite que son Histoire soit bien-tôt achevée.

M O N S E I G N E U R ,

Vous me promettez par la dernière de vos Lettres un bien si souhaitable & si souhaité , que je ne puis m'empêcher de vous presser de dégager votre parole dans peu de tems. Je suis trop hardi , je le confesse , de vous demander comme une dette , ce que je dois recevoir comme un effet de votre libéralité. Mais accusez-en , s'il vous plaît , la valeur du présent que vous me faites espérer , qui ne peut souffrir que je l'attende avec patience. Que votre Histoire soit une Venus, ou une Minerve, mais qu'elle n'ait pas le malheureux destin d'avoir besoin d'une main qui l'acheve , & de n'en pouvoir rencontrer. N'ôtez pas à demi la gloire à Theucidide & à Tite-live ; arrondissez votre couronne , & gagnez le prix à la fin de la carrière ; ouvrez les trésors de votre politique ; déployez toutes les richesses de votre langue , n'y laissez point d'efforts d'éloquence & de jugement à faire à d'autres qu'à vous. Tout cela veut dire que Votre Eminence doit conduire son

DE M. G O D E A U. 69
Histoire à sa perfection. J'y prens un plus
grand interêt que vous ne pensez ; parce que
je suis plus que je ne puis dire.

A Grasse le 3. Avril 1639.

LE T T R E X X I I I .

*A Monsieur le Comte d'Alais Gouverneur de
Provence, Louis Duc d'Angoulême. Eloge
des vertus Chrétiennes de ce Prince.*

M O N S E I G N E U R ,

Je baïsse les armes & vous les rends de bon cœur. La langue de la vielle Rome est triomphante en vôtre plume , & jusques à ce que j'aye consulté long-tems ces illustres morts , qui la rendent aussi glorieuse , que ses conquêtes , je ne suis pas d'avis d'entreprendre de vous répondre. Il y a de la gloire à être vaincu , & à tomber d'une main aussi Noble que la vôtre. J'en ay revéré tous les caracteres & n'ai pû garder de moderation dans une joïe si juste , que celle que m'a donné la lecture de vôtre lettre. J'en ai admiré la pureté , & le raisonnement , mais je vous avouë que j'ai pris beaucoup plus de plaisir à y voir le mouvement de l'affection dont il vous plaît de

qui le menacent en particulier par le voisinage de l'ennemi , qu'en levant les mains au Ciel & m'offrant comme victime pour tout mon peuple , tandis que vous combattrez pour lui , & que vous ferez voir que vous avez autant de courage pour défendre la Province , que de sagesse pour la gouverner. Je suis.

A Grasse le 8. Avril 1639.

L E T T R E X X I V .

*A Madame la Comtesse de * * * Que la parfaite amitié est fondée sur le Christianisme.*

MADAME ,

J'ai reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , qui me témoigne que vous êtes toujours bonne Chrétienne & bonne amie. Cette seconde qualité dépend de la première , & comme le monde n'a point de véritable sagesse , aussi n'a-t-il point de parfaite amitié. L'intérêt seul de la fortune ou du plaisir fait presque toutes ses liaisons , & il y a plus de sujet de se défier de leurs forces , plus il assure qu'elles seront immuables. L'âge & les humeurs séparent aisément les personnes qui paroissent
soient

soient très-étroitement unis. La vertu même purement morale n'est pas un fondement assez ferme pour établir une affection constante, puisqu'elle même, quelques titres que nôtre vanité lui donne, n'a que fort peu de lumiere, & encore moins de solidité. Il n'appartient qu'à la grace de Jesus-Christ, qui est une participation de la nature divine, d'élever l'homme à quelque stabilité, & d'arrêter ce funeste cours qui le porte au néant avec tant de violence. Toutes les choses en leur être propre sont basses, foibles, impures, & indignes d'un cœur capable de posséder celui par qui toutes choses ont été faites. Tout est où il se trouve, & il n'y a rien où il n'est pas. C'est la robe qui nous pare, & sans lui, fussions-nous revêtus d'un manteau Royal, ou couronné d'une Thiare, cet équipage pompeux ne seroit devant ses yeux qu'un habillement de theatre, qui ne nous donneroit aucune véritable grandeur. Il est vrai que comme maintenant il est humilié en ses membres, aussi bien qu'il l'a été autrefois en sa personne, les dignitez séculieres, & les qualitez exterieures sont plus respectées aujourd'hui, que les qualitez chrétiennes qui sont cachées; & qu'il veut même que, sans considérer le peché, nous honorions les pecheurs qu'il a mis dans les charges. Mais en cela nous devons reconnoître une conduire d'hu-

miliation sur l'Eglise qui finira après le Jugement, car dans le Ciel chacun sera honoré selon le mérite & la sainteté de sa grace, & un Saint sera grand Saint, selon que Jesus-Christ le Roi des Saints sera en lui, le penetrera & l'unira par lui à son Pere. La Hierarchie Ecclesiastique cessera, & il n'y aura plus, ni Papes, ni Evêques ni Docteurs; à plus forte raison ne verra-t-on plus cette distinction que l'ordre de la Providence souffre ou établit dans le siecle. Tous les habitans de cette sainte demeure feront Prêtres & Rois, comme leur Chef est Prêtre & Roi éternellement. Cependant ceux qui marchent selon son Esprit, doivent avoir cette vérité imprimée dans le cœur. Que la creature n'est point digne d'un amour solide, quand Jesus-Christ ne regne pas en elle, & que sa grace est la première chose à laquelle nous devons du respect en quelque lieu qu'elle se rencontre. Le vrai moyen de l'acquiescer & de la conserver cette grace si précieuse, est de porter la croix. Vous dites que vous en avez eu de petites qui ne sont pas comparables aux grandes Croix, mais ne sçavez-vous pas que c'est à Jesus-Christ à les tailler pour nous. Il prit celle que les Juifs lui donnerent. Il ne s'informa ni de sa pesanteur, ni de sa longueur, ni de quel bois elle étoit faite, mais il la chargea promptement & gayement sur ses épaules & s'y sacrifia.

Voilà nôtre leçon ; qu'il nous attache à de grandes , à de lourdes , ou à de legeres croix , laissons-le faire , demeurons seulement attachez avec fidelité , peut-être descendrions nous bien vîte d'une plus pesante & plus élevée. Nous devons toujours croire que nous n'en meritons pas une moindre : Mais je dois prendre garde aussi que ma Lettre est trop longue. Je suis.

A Grasse le 10. Avril 1639.

L E T T R E X X V .

A Monsieur de Montmaur , sur la mort de Monsieur son pere.

M O N S I E U R ,

La Gazete m'a appris la mort de Monsieur vôtre pere , & l'amitié me commande de vous témoigner que je sens cette perte avec vous ; je connois la bonté de vôtre naturel & vôtre tendresse , mais je connois aussi la force de vôtre esprit & l'éminence de vôtre pieté ; de sorte que si d'un côté je suis obligé de mêler mes larmes aux vôtres , & d'être affligé de vôtre affliction : de l'autre vôtre constance me doit consoler , & vôtre resignation à la volonté divine m'apprendre

à m'y soumettre parfaitement. Le Fils de Dieu dans l'Évangile deffend aux Chrétiens de nommer quelqu'un sur la terre leur pere, & d'abord cela semble contraire au Commandement d'honorer ceux qui nous ont donné la vie, auquel seul il y a une récompense temporelle attachée. N'est-ce pas aussi détruire les plus innocens mouvemens de la nature, & ne semble-t-il pas que jamais la Loi écrite sur la pierre & donnée au milieu des foudres, n'eut rien, ni de si dur, ne de si effroïable; l'esprit du vieil Adam raisonne de la sorte, Monsieur; mais l'esprit du nouvel homme a bien d'autres pensées. Car comme la grace Chrétienne établit un nouvel ordre de creatures sur la terre, & une nouvelle generation qui n'est plus ni de la chair ni du sang, elle apporte aussi une nouvelle paternité, qui n'est plus humaine; c'est-à-dire que les Chrétiens doivent tenir pour leur vrai Pere, celui qui se nommoit le Dieu d'Abraham & de Jacob; qu'ils ne lui appartiennent plus en qualité de serviteurs, mais en qualité d'enfans, & que la paternité naturelle à leur égard, est un rapport & une image de cette divine Paternité, dont elle dépend comme de sa source, selon la pensée de l'Apôtre. De là vient qu'ils doivent honorer leurs peres par un motif plus élevé que celui de la vie qu'ils en ont reçue, laquelle est une vie de misere

& de peché ; qu'en les possédant ils sont plus obligez de dépendre de Dieu qui est leur véritable Pere , & qu'en les perdant ils ont une raison plus forte de se consoler. Car à proprement parler ils ne peuvent être orphelins , & leur filiation à l'égard du Pere celeste est plus parfaite , quand l'interposition du pere charnel est ôtée ; parce qu'il est bien mal-aisé de purifier tellement son cœur en l'amour de celui-ci , que l'on ne blesse la fidelité , que l'on doit à celui-là ; qui nous ordonnant de le haïr , nous enseigne qu'on peut le mal aimer. Je ne doute point que ces veritez ne fassent impression sur vôtre esprit , & que s'il y restoit quelques nuages trop épais de tristesse , elles ne les dissipent incontinent. Il y a une tristesse salutaire , & il y en a une qui donne la mort ; il y en a une permise aux serviteurs de Jesus-Christ ; & une qui leur est deffendue. Celui qui a pleuré le Lazare , qui étoit son ami , ne s'offense pas quand nous pleurons nos peres , mais il faut tâcher de pleurer comme lui , & d'entrer selon que nôtre foiblesse le peut permettre , dans les hautes & saintes dispositions avec lesquelles il pleuroit. Si ses larmes sanctifient nos larmes , qu'elles seront heureuses ? il les mettra en sa presence , comme parle David , & il les entendra : elles auront une voix puissante pour monter jusques à son Trône & une

force merveilleuse pour éteindre sa colere: elles retomberont sur nous comme une pluie salutaire, & feront germer dans nos cœurs la sainte indifférence à tout ce qui est au monde, la separation de ses pompes, l'abnegation de son esprit, la renonciation à ses maximes, & l'établissement de toutes ses esperances en Jesus-Christ: la pluie ordinaire ne fait éclore que des fleurs, & celle-ci engendre des diamans & des perles. Disons donc souvent avec le Prophete. *Qui donnera ces larmes à nos yeux, & à nôtre tête une source de cette eau divine.* Pleurons l'ingratitude des hommes, pleurons leur aveuglement, pleurons tant d'abominations qui se commettent, pleurons sur nous-mêmes, & non pas sur les morts qui dorment dans le tombeau. Mais je ne m'aperçois pas que cette Lettre est déjà bien longue, & qu'il est tems de vous dire que je suis.

A Grasse le 12. Mai 1639.

L E T T R E X X V I.

*A la Superieure des Religieuses Bernardines
d'Antibe, sur ses devoirs envers ses Sœurs
en qualité de Superieure.*

MA C H E R E S O E U R ,

Je prie nôtre Seigneur de vous donner son

amour pour jamais. Vous avez raison de m'écrire avec confiance & comme une fille à son pere, car bien que je n'aye pas beaucoup de lumiere dans l'esprit, j'ay sans doute beaucoup d'affection dans le cœur, & un grand desir de vous aider à la sanctification de vôtre ame, & de ces autres bonnes Filles que nôtre Seigneur vous a données à conduire. Le prix de chacune est si grand que vous avez raison de vous défier de vos forces, & de craindre les moindres manquemens; car Jesus - Christ est un Epoux plein de jalousie qui vous en demandera un compte exact, & la conduite du firmament & de tous les Cieux ensemble n'est pas si noble ni si importante. Mais ne croïez jamais qu'il vous abandonne en une chose, où il daigne s'interresser. Vos sœurs sont à lui & non pas à vous; il sçait les desseins qu'il a sur elles, la gloire qu'il veut tirer de leur service, les voyes par lesquelles il les veut mener, & il se servira de vôtre main pour les soutenir, pour les empêcher de tomber, ou pour les relever après leur chute. Il vous donnera un cœur assez grand pour les loger toutes, il vous éclairera afin que vous puissiez les éclairer, il jettera les fondemens de leur édifice spirituel, il en élèvera les murailles, & enfin il y mettra le comble. Donnez-vous donc toute entiere à lui, renoncez à la prudence humaine, & aux

maximes de l'esprit d'Adam. Ne confidez pas vôtre fondation comme vôtre ouvrage : Car combien seroit-il petit , s'il étoit de vous , & s'il ne dépendoit que de vous ? quel besoin en auroit l'Eglise de Dieu ? qu'il faudroit peu de vent & de pluie pour l'abatre ! mais considerez-le comme l'œuvre de nôtre Seigneur , & vous serez en repos. Laissez-lui gouverner les commencemens , il sçait quels progres il y veut donner , quand & par qui il le veut achever. Humiliez-vous seulement beaucoup sans perdre cœur , & soyez dégoûtée des creatures , mais soyez dégoûtée de vous la premiere ; dégoûtée neanmoins sans chagrin & sans orgueil , car bien souvent nous sommes plus superbes en nous méprisant qu'en nous estimant. La nature aussi peut contribuer à ces humeurs , où tout nous fait peine , & le démon y entre souvent pour sa part. *Soiez joyeux & toujours joyeux* , dit l'Apôtre , nous sommes en un tems de joie toute l'Octave du saint Sacrement , & que ne pouvez-vous pas faire avec l'Epoux celeste que l'Eglise tient exposé sur ses Autels ? il est la force des foibles , il peut encore faire des Judiths , s'il se trouve des Holofernes. Offrez-moi à lui , je vous prie , & croyez que je suis en lui sincerement vôtre très-affectionné serviteur.

A Grasse le 27. Juin 1639.

L E T T R E X X V I I .

*A Monsieur d'Andilly , sur la défitte de
notre armée , commandée par Monsieur de
Fouquieres le cinquième Juin. Sentimens que
doit avoir un Chrétien sur les événemens
publics de l'Etat.*

M O N S I E U R ,

Je pensois n'avoir qu'à répondre aux civilités & aux témoignages d'affection , dont votre dernière Lettre est toute pleine , mais les nouvelles que Monsieur Chapellain m'a données du malheur arrivé devant Thionville m'obligent de changer de stile, & de vous dire que ce coup regardant les intérêts de votre Famille , aussi-bien que ceux de la France , il est impossible que je ne le sente d'une façon toute particulière. J'ay assez de zèle , ce me semble , pour le bien des affaires publiques , je me réjouis des heureux succès de nos armes , & m'afflige de nos pertes ; mais c'est d'une sorte que je crois conforme aux maximes Chrétiennes , & principalement à cette vûë que nous devons avoir des jugemens de Dieu sur les Roïaumes. Car puisque nous disons si souvent que la volonté soit faite en la terre comme elle est dans le Ciel , ne devons nous pas pratiquer ce que

nous fouhaittons, si nous ne voulons être injurieux à la Divinité ? Or dans le Ciel les Saints lavent les mains dans le sang des pecheurs , & se réjouiſſent de voir la puissance & la justice de leur Roi triomphante dans les enfers sur les démons , & sur les réprouvez. La vûë de ce lieu d'horreur ne leur en fait point : leurs gemiſſemens leurs heurlemens , leur rage ne peuvent ni les troubler, ni les attendrir par une pitié qui ſeroit criminelle , & dont la perfection de leur amour les rend incapables. Nous eſperons de regner un jour avec eux ; pourquoi donc ne commencerons-nous pas en quelque façon dès la terre à benir tous les jugemens de Dieu sur nous & sur les autres. Il est vrai, que comme nous n'en connoiſſons pas les raisons , & que les cœurs de ceux qu'il châtie , ſont des abîmes que nous ne pouvons ſonder, & que la gloire , qu'il tire de tant d'étranges événemens que nous voyons , est un ſecret qu'il ſe reſerve , il y auroit de la témérité à paſſer de certaines bornes en nôtre aquieſcement ; il doit être humble & non pas orgueilleux ; il doit être un effet de nôtre obéiſſance , & non pas un Arrêt pour condamner , ou pour abſoudre les heureux & les misérables. Puisque la choſe arrive , il est certain que Dieu la veut ou la permet , & qu'il en ſçaura bien tirer quelque gloire pour lui ; cela nous doit ſuffire pour demeurer en re-

pos, & benir cette volonté & cette permission, qui sont également adorables. Mais il est encore certain, que puisque toutes choses cooperent en bien aux prédestinez, & même les pechez, dit saint Augustin, nous, qui esperons de l'être par la grace de nôtre Seigneur, nous devons tirer profit de tous les accidens soit publics, soit particuliers, qui arrivent dans le monde. Combien de fruits ne se peuvent-ils pas cueillir de cette dernière calamité ? quels actes d'oblation n'y a-t-il point à faire à Jesus-Christ, de la reputation de ses proches, de l'honneur de sa famille, des esperances de la fortune, des interêts domestiques ; des jugemens du monde toujours injuste aux malheureux, du mécontentement des Puissances, qui ne justifient gueres les mauvais événemens pour les autres, de peur que le malheur de l'issuë ne fasse reconnoître quelque faute en l'entreprise ; certes il ne faut qu'une affliction, comme celle-ci, pour faire beaucoup de Saints ; je suis bien assuré, qu'elle vous fera encore avancer dans la route où Dieu vous a mis, d'un entier dégagement du monde. Son image passe, & ce qui nous paroît un corps si solide, n'est qu'une ombre. Qu'il est bon de le mépriser ce monde ennemi de Jesus-Christ, & de faire de son mépris son principal honneur. Je veux croire, qu'il sera juste en cette occasion & que l'on ne

voudra pas , qu'un chef puisse vaincre & combattre tout seul. Je vous prie de me mander les particularitez de cette affaire , qui se peuvent écrire , & de croire que je suis parfaitement.

A Grasse le 3. Juillet 1639.

L E T T R E X X V I I I .

A Mademoiselle Paulet , sur les motifs que doivent avoir les Prêtres & les Auteurs Chrétiens en écrivant.

MADEMOISELLE,

J'ai lû les vers , que vous m'avez envoiez , où j'ay trouvé beaucoup d'esprit , & de grace , & hors quelques affectations qui semblent un peu mal-séantes en un sujet si Saint , l'ouvrage se peut dire bon. Je conseille à l'Auteur de continuer à travailler sur ces matieres , qui peuvent l'instruire & le rendre meilleur , pourvû que la pieté le pousse , & non pas la vanité. Car l'un des plus grands sacrileges que l'on peut commettre , est de se servir du Nom de Dieu , pour faire connoître le sien , & de chercher de la gloire dans l'explication des mysteres ,

qui ne sont révélez qu'aux humbles. Je ne blâme pas ceux qui composant une Ode pour un homme , songent autant à gagner des admirateurs de leur esprit, qu'à faire honorer sa vertu, & qui sous pretexte de l'immortaliser, cherchent à s'immortaliser eux-mêmes. C'est peut-être l'objet , qu'ont eu les meilleurs Ecrivains des siècles passez dans leur Panegyriques , où sans parler d'eux , ils ne laissoient pas de se louer ; puisqu'à proportion qu'ils sçavoient l'art de louer leur sujet, ils se rendoient dignes des loüanges de la posterité. Il semble aussi qu'il étoit bien juste , qu'aïant ordinairement travaillé pour des Princes ingrats , ils fussent paiez par leurs propres mains , & que le don qu'ils leur faisoient leur servit de récompense. Mais quand on parle du Roi des Rois , il ne faut rien que de pur & de saint dans ce commerce. On doit trembler en une entreprise qui surpasse toutes nos forces ; & puis qu'il nous permet de bégaiër en sa presence , il faut du moins bégaiër respectueusement. Or peut-on violer plus cruellement ce respect que de faire porter à des Vers un titre , qui les lui consacre, & qui en effet les donne au monde , afin que ses applaudissemens flâtent nôtre vanité ; au monde son ennemi , au monde qui ne le connoit point & ne le peut connoitre ; au monde le plus inique juge , qui se puisse mêler de prononcer sur les

questions de la Religion & de la piété. Quand on est poussé de cet esprit dans la composition, il me semble qu'il est aisé de le reconnoître dans l'ouvrage même, lequel manque d'un je sçai quoi, que l'on voit, & que l'on ne peut pas bien dire. L'amour de la souveraine beauté a un langage que les infideles ne peuvent parler correctement. Ils en ont bien quelques mots ; mais l'accent fait bien-tôt voir qu'ils sont étrangers en ce país de la sainte dilection. Ce langage ne s'apprend pas dans les Livres, ni dans l'Academie ; Jesus-Christ l'enseigne au pied de sa Croix. Nous tenons la plume, mais il faut qu'il la conduise, & qu'il donne vie aux caracteres qu'elle forme premierement dans nos cœurs & après sur le papier. Mais il vaudroit encore mieux le sçavoir bien aimer & se taire. Car que pouvons-nous dire de celui qui seul sçait ce qu'il est, & combien de grands Saints ont vécu en la terre sans avoir jamais ni écrit, ni prêché, ni disputé pour celui pour lequel ils eussent volontiers souffert la mort ; & nous autres nous écrivons, nous prêchons, & nous disputons ; mais nous avons peine à souffrir une piqueure. Pour moi j'aurois quelquesfois envie de ne sçavoir pas lire, car il me semble que je sçaurois mieux aimer & que je serois plus humble. La sainteté que je ré-

vére davantage est la sainteté inconnue ,
 aussi est-ce la plus sainte puisqu'elle approche de plus près de celle du Saint des Saints.
 Je le prie qu'il vous fasse toute sainte , toute
 angelique , toute brebis pour les autres ,
 toute lionne contre vous-même , & contre
 le peché. Ce n'est pas assez de gronder
 contre lui , il faut rugir , il faut déchirer
 & devorer ; c'est proprement être la lion-
 ne des Cieux , & je vous réponds d'une
 place , non pas entre les Astres , mais au-
 dessus de tous les Astres , si vous êtes en
 effet ce que l'on vous a fait être par galan-
 terie , dont j'ai crû devoir tirer ce sens
 Chrétien. Adieu.

A Grasse ce 11. Juillet 1639.

LETTRE XXIX.

*A Monsieur l'Abbé de Saint Nicolas ,
 H. Arnaud depuis Evêque d'Angers. Con-
 solation sur la défaite de Monsieur de Feu-
 quieres son parent.*

MONSIEUR,

Vous ne doutez pas que je ne sois tres-
 sensible à tous les intérêts de votre Famille
 qui sont ce me semble les miens. Je ne puis

toutefois m'empêcher de vous le témoigner en particulier dans la rencontre du malheur arrivé à Monsieur de Feuquieres ; mais de la façon que la chose s'est passée , il merite autant de loüange , que s'il avoit été le victorieux , & son armée lui a manqué plutôt qu'il n'a manqué à son armée. Des membres si lâches ne meritoient pas d'avoir un Chef si généreux , & un Chef si vaillant étoit digne d'une meilleure fortune ; mais le Dieu de la guerre se fait appeller chez les Poëtes , douteux , & la prudence non plus que le courage n'est pas toujours l'arbitre de la victoire. Parlons plus chëtiennement , il y a un Dieu des combats qui ôte le cœur aux hommes quand il lui plaît , qui dispose des évenemens de nos conseils , & confond toute nôtre sagesse : il met des bornes aux conquêtes aussi-bien qu'à la mer , & il dit aux conquerans comme aux vagues , vous viendrez jusques ici & briserez tout vôtre orgueil contre ce petit monceau de fable. Certes il y a dequoi le remercier en vôtre affliction plutôt que de se plaindre ; car on ne peut rien desirer d'un Capitaine & d'un soldat que Monsieur de Feuquieres n'ait fait , & ce qui me console est , que le Roi & son Eminence ont rendu à sa vertu le témoignage qui lui étoit dû , avec des paroles & des effets dignes de leur justice & de leur bonté. J'apprens encore que la

DE M. GODEAU. 89

blesure ne lui laissera point de ces fâcheuses marques de valeur , dont la gloire est si incommode à ceux qui les portent : Je la souhaite entière à mes amis & non pas estropiée. Connoissant vôtre sagesse , & vôtre pieté , je n'ajoute point les usages que la grace vous oblige de faire de cette affliction , car je parlerois à mon maître , & il vaut mieux que je finisse par l'assurance d'être toute ma vie.

A Grasse le 14. Juillet 1639.

LETTRE XXX.

A une Religieuse ; conduite qu'elle doit garder dans un Monastere où l'Observance n'étoit pas tout à fait reguliere.

MA SOEUR ,

Je prie nôtre Seigneur de vous fortifier de son esprit , & de graver son saint amour au fonds de vôtre ame. J'ay eu une extrême joye d'apprendre la résolution que vous avez faite , non seulement de servir Jesus-Christ , mais d'employer toutes vos forces , afin qu'il soit servi dans la Maison où vous êtes. Madame de la Villeauclers m'a donné ces bonnes nouvelles , & a voulu

que je vous écrivisse pour vous fortifier en ce bon dessein , je crois que vous ne le trouverez pas mauvais , & que vous ne penserez jamais que je doute de votre zele , ou que je veuille entreprendre de vous faire des leçons. J'ai trop de connoissance & de vous & de moi pour avoir ces pensées. Je veux seulement vous rafraîchir la memoire des choses que vous sçavez aussi-bien que moi , & m'instruire en vous consolant. Les filles qui entrent dans des Monasteres, où la Regle est sévèrement gardée , où chacune par une sainte émulation s'efforce de devancer sa compagne , où l'on ne sçait ce que c'est ni des biens particuliers, ni de volonte propre , où l'on obéit au moindre signe des Supérieures ; les filles , dis-je , qui entrent en de tels Monasteres font un sacrifice , qui répond à ceux que faisoit nôtre Seigneur durant sa vie à son Pere éternel, de toutes ses œuvres. Mais celles qui entrent dans une Maison , laquelle n'a pas même la forme religieuse , où l'on ne sçait ce que c'est ni de modestie dans le Chœur , ni d'Oraison dans la Cellule , ni de silence dans le Cloître ; où chacune a son ménage & ses affaires ; où les Directeurs qui devroient bannir le desordre , le fomentent ; où il n'y a que moqueries pour celles qui veulent vivre selon l'esprit de leur Institut : celles-là , dis-je , qui entrent en de telles

Maisons , offrent un sacrifice qui répond à celui qu'offrit Jesus-Christ sur l'arbre de la Croix au milieu des blasphèmes de ses bourreaux , & dans les détresses d'un abandonnement universel de toutes les creatures. Or nous devons suivant les conseils de l'Apôtre , être soigneux d'imiter le plus parfaitement que nous pouvons dans les voies de l'amour , les actions les plus parfaites de l'amour de nôtre bon Maître. Ne sembloit-il pas que comme en mourant sur un bois infâme & maudit , au milieu de deux larrons , il faisoit l'action de la plus profonde humilité , il donnoit à son Pere la plus grande satisfaction qu'il lui pouvoit donner , qu'aussi il devoit en cet état recevoir de plus grandes consolations de lui ? il en est toutesfois abandonné , & tellement abandonné , qu'il s'en plaint avec les paroles du Psalmiste : *Mon Dieu , mon Dieu , pourquoi m'avez - vous delaisé*. Il arrête les influences de sa nature divine , & se met en un point où il peut dire que les douleurs de la mort l'ont environné , & que les eaux de l'affliction sont entrées au fonds de son ame. Ne devez-vous pas être bien-aïse de pouvoir participer à ces saintes & heureuses détresses , & à ces divins abandonnemens à l'égard des hommes ; car pour ce qui est de lui , ne croyez pas qu'il vous puisse abandonner véritablement , encore qu'il

vous abandonne sensiblement. N'est-ce pas à lui que vous vous donnez ? N'est-ce pas lui que vous voulez engendrer dans le cœur de vos Sœurs ? que cherchez-vous que les épines ? quelle prétention avez-vous que la Croix ? si vous le cherchez donc, & le cherchez comme il le faut chercher sans doute vous le trouverez, où pour mieux dire vous l'avez déjà trouvé ; mais il ne se fait pas connoître afin d'éprouver votre amour & votre courage. Tout vous paroît difficile ; il n'y a pas apparence que celle-ci veuille quitter la propriété, que cette autre se puisse résoudre à la severité de la clôture. On vous menace, on vous querelle, tel qui vous devrait aider vous empêche : attendez un peu, pensez-vous que le diable change de procédé pour vous seule ? & a-t-il jamais souffert qu'on instituât des Religions, où qu'on en reformât sans trouble & sans contradiction ? S'il n'a pas épargné le Fils de Dieu, voulez-vous qu'il vous respecte ? s'il a persecuté les Apôtres, desirez-vous qu'il vous flâte ? s'il a fait mettre à l'Inquisition les Fondateurs des Ordres Monastiques, attendez-vous qu'il vous donne des applaudissemens ? Non, non, il ne faut pas s'étonner de ses violences & de ses ruses ; quand on lui veut dérober des ames, il combat comme un desespéré ; dans le Ciel il ne peut résister à Dieu dont il affectoit

le Trône ; mais sur la terre par une sainte disposition de la Providence , il lui résiste quand il le veut chasser d'une ame dans laquelle il commandoit. Nous avons tous des inclinations mauvaises à vaincre ; or vous sçavez qu'il y auroit de l'orgueil à s'étonner & à se fâcher de sentir ces mouvemens déraisonnables , & de ne les pas étouffer dès qu'on commence à servir Dieu , il faut travailler fidelement à corriger nos imperfections ; mais il les faut porter patiemment ; il faut aimer la confusion qu'elles nous donnent , comme l'ayant méritée , & desirer d'en être délivrés , non pas pour être saints aux yeux des hommes & aux nôtres , mais pour être agréables à Dieu. Conduisons-nous de même envers notre prochain , si étant Religieux il ne l'est que de l'habit , s'il se mocque de nos avis , s'il refuse les remèdes que nous lui présentons , s'il nous tient pour ses ennemis quand nous travaillons à le sauver, endurons ses mauvaises humeurs. La charité est benigne & patiente , corrigeons son amertume par notre douceur , rompons sa colere par une humble réponse ou par le silence , pressons - le discrettement , rendons - lui des benedictions pour ses injures , attendons l'heure que Dieu à marquée pour sa conversion. Cependant pleurons sur lui , prions pour lui , affligeons nous pour lui , & sans doute

nous le gagnerons. Hélas ! si nous sçavions ce que c'est que de sauver une ame , il n'y auroit rien qui nous pût faire perdre courage. Nous adorons le Pere éternel qui engendre un Fils Dieu comme lui , nous honorons la sainte Vierge & nous la nommons Reine des hommes & des Anges , parce qu'elle a conçu ce même Fils. Si vous voulez , ma Sœur , vous aurez part à cet honneur, vous ferez pere & mere d'un Homme-Dieu , l'engendrant dans le cœur des autres par vôtre exemple , & par l'assistance que vous rendrez à vôtre Supérieure , dont j'honore la vertu , sur le témoignage de Madame de la Villeauclers , & sur le dessein qu'elle a entrepris de reformer son Abbaïe. Aïez donc courage & soïez robuste en vôtre foi. Jesus vôtre Epoux & vôtre amour a interêt dans vos affaires , vous travaillez à purifier ses Epouses , & à les réconcilier avec lui , il vous fortifiera de sa vertu , il fera cesser les murmures qui s'éleveront d'abord , & vous le benirez bien-tôt pour le calme qu'il vous aura envoyé. Faites toutes vos devotions en la vûë de son abandonnement sur la Croix , & pour l'honorer, foyez bien-aïse d'être abandonnée de celles qui vous devroient aider en vôtre dessein. Souvenez-vous de ce que dit David , mon pere & ma mere (c'est-à-dire tout le monde)

m'ont délaissé ; mais le Seigneur m'a pris en sa protection. Le Seigneur est mon salut & ma lumière, quand je serois au milieu d'une armée ennemie, je n'aurois point de crainte, sçachant qu'il est pour moi ; je le prie qu'il vous fasse être éternellement à lui, & en lui ; puisque hors de lui il n'y a que mort. Demandez-lui pour moi que je ne sois plus à moi, mais que j'entre dans la servitude, qui est la véritable liberté. Je suis.

A Grasse le 14. Juillet 1639.

LET T R E X X X I.

A Monsieur d'Andilly, sur la mort de Monsieur Arnand son Frere.

M O N S I E U R ,

Je ne trouve plus de paroles, ni de raisons pour vous consoler de cette dernière perte qui me met moi-même en état d'avoir besoin de consolation. La nouvelle m'a tellement surpris, que je l'ai lûë plusieurs fois, esperant que je trouverois quelque blessure & non pas la mort. Elle ne pouvoit être plus honorable pour le monde, ni plus dangereuse pour le salut : je vous avoüe, que comme je prétends aimer mes

amis dans le Ciel plus parfaitement , que je ne puis faire sur la terre , je ne sçaurois quasi me refoudre en cette occasion , où un de ceux que je cherissois le plus tendrement , n'a pas eu le loisir de nous laisser des marques de sa pénitence. Il étoit bon , & par la grace de Dieu exempt des plus grands vices attachez à sa profession ; mais les jugemens divins sont si redoutables , qu'il n'y a point de juste , qui puisse répondre un pour mille , comme dit le chef-d'œuvre & le miroir de la patience. Toutefois la miséricorde preside à ses jugemens , & nous n'avons pas pour juge le Dieu des batailles ; mais le Fils de l'Homme , qui sçait en un instant operer dans la volonté des siens des choses admirables , & une conversion digne du Paradis. Cette esperance me console , & je sens un mouvement extraordinaire qui me presse à y acquiescer. Ce qui est indubitable , Monsieur , en cette affliction , que je vois commune à tant d'honnêtes gens , mais que la bonté de vôtre naturel vous rend avec raison si sensible , est que nôtre Seigneur veut que nous lui sacrifions de bon cœur cette victime , qu'il a prise comme le maître de la vie & de la mort de tous les hommes ; mais outre cette qualité , il est Prêtre éternel & par l'autorité de ce divin Sacerdoce , il peut sacrifier nos freres , nos amis , & nous-mêmes. Or
il

il faut , s'il est possible , que ce sacrifice imite le sien , & que comme il l'accomplit sans ouvrir sa bouche pour murmurer , nous consentions au nôtre sans proférer d'autres paroles que de benediction. Ne sommes-nous pas heureux de lui pouvoir donner quelque chose , & d'être mis par l'affliction en état de faire des actes meritoires , faisant des actes de justice & d'obligation. Qu'il regne à jamais sur nous , qu'il dispose de tout , qu'il nous ôte & le bien & l'honneur , & la vie & la santé , & les freres & les amis ; aussi-bien tout est à lui , aussi-bien nous doit-il être toutes choses. Pleurons les morts , mais non pas comme ceux qui n'ont point d'esperance ; pleurons plutôt sur nous , & de ce que nous ne sommes pas morts , comme nous le devons être ensuite du Bapême. Hélas ! en écrivant ceci je ne fais pas ce que je dis ; car je ne puis rétenir mes larmes pour ce cher Frere si digne d'être pleuré : demain je l'offrirai au saint Autel & demanderai à nôtre Seigneur qu'il vous fortifie contre tant d'attaques , qui viennent en foule heurter vôtre vertu. Elles sont terribles , & vous pouvez dire que les eaux sont entrées bien avant dans vôtre ame ; mais il faut ajouter : *salvum me fac Deus* , & assurément il vous conduira au port par ces orages , qui valent bien mieux que le calme de tant d'autres. Je suis.

A Grasse ce 22. Juillet 1639.

L E T T R E X X X I I .

*A Monsieur l'Abbé de Saint Nicolas, sur
la mort de Monsieur Arnaud.*

M O N S I E U R ,

Selon la maxime du Sage il n'y a point de maison en France , où la demeure soit meilleure que dans la vôtre , car elle est par excellence la Maison de larmes & de tristesse. Il semble que Dieu n'a pour elle que des rigueurs , qu'il la choisit entre les autres pour la combler d'amertume , & qu'il en est plutôt le Juge que le Pere. Depuis deux ans vous avez pleuré une Belle-sœur, un Cousin, un Frere, & un Neveu qui ne laisse pas d'être mort quoi qu'il soit en vie. Vous avez pensé perdre un Allié devant Thionville ; enfin vous êtes les hommes de douleurs : mais ce titre que le monde abhorre est précieux devant Dieu. Son Fils l'a porté en la terre & l'a aimé , & il le communique plus parfaitement à ses serviteurs selon qu'il les aime. La Vierge qui tient la premiere place dans son amour à été la femme de douleurs , & nulle d'entre les meres ne souffrira jamais en mettant un fils au monde , ce qu'elle a souffert.

quand le sien en sortit. Alors elle païa avec usure le privilege d'avoir enfanté sans travail, & fut véritablement une desolée *Mara*, & non plus une agreable *Noëmi*. Lisons toutes les Histoires des Saints, nous trouverons dans les plus grands de plus grandes croix, plus de pertes, plus d'infamies plus de mépris, plus de pauvreté; ne voudrions-nous pas marcher par un chemin que tant d'illustres voïageurs ont battu ? J. C. est un divin jardinier, mais il ne sème point de roses dans le jardin de son épouse, où elles sont toutes environnées d'épines; & elles tirent leur pourpre du sang de ceux qui les cueillent. Il y coule des fontaines pour l'arroser, mais ces fontaines qui ont la pureté du cristal, ont l'amertume de l'absinthe; on y est en seureté, mais c'est parce que des haïes piquantes l'environnent de toutes parts: on y voit meurir des fruits, mais ils ne fâtent point le goût. Mangeons-en toutesfois volontiers, & assurons-nous que nôtre esprit les trouvera infiniment agreables. Les pommes qui croissent au bord d'un lac infâme, cachent de la cendre sous une peau fleurie, & celles qui naissent sur le Calvaire, couvrent des fleurs & du miel sous une peau de cendre. C'est à cette figure que se doivent conformer tous les Chrétiens. Mais les Prêtres y sont principalement obligez, puisqu'ils mangent tous

les jours à l'Autel ce pain cuit sous la cendre, en la vertu duquel il n'y a point de si haute montagne à la cime de laquelle on ne puisse arriyer. Quoi ! ceux qui tous les jours immolent Jesus-Christ à l'Autel & qui annoncent sa mort, ne seront-ils pas eux-mêmes en disposition de se sacrifier eux & toutes les choses qu'ils aiment ? Si tandis qu'ils offrent au Pere éternel l'Agneau sans tache, ils reservoient leur vie, ou celle de leurs proches, ne seroient-ils pas des mocqueurs plutôt que des Prêtres ? la nature n'acquiesce pas tout d'un coup à ces sentimens ; aussi n'est-ce pas selon la nature que nous vivons, mais selon la grace, qui nous rendant enfans du Pere celeste & freres de Jesus-Christ nous oblige d'aimer nos peres & nos freres terrestres, avec dépendence de cette paternité & fraternité toutes divines. Pleurons sur lui, mais pleurons faiblement, & preparons-nous à pleurer encore beaucoup d'autres, auxquels nous ne songeons pas. Pour moi je pleure tout de bon, & je ne fais presque rien de ce que je vous écris, ni ne puis dans mon affliction vous écrire autre chose, sinon que je suis.

A Grasse ce 22. Juillet 1639.

L E T T R E X X X I I I .

*A Monseigneur le Cardinal Bentivoglio.
Eloge de son Histoire.*

MONSEIGNEUR,

Vôtre Eminence me jugera peut-être importun , lui écrivant si souvent , mais je ne me puis empêcher de lui rendre ce devoir , achevant la lecture de son incomparable Histoire , qui n'a rien de mauvais & de fâcheux que de n'être pas plus longue. J'ai mille fois souhaité , que la Trêve ne se fût pas si-tôt conclüe , puisqu'en finissant la guerre , elle devoit finir nôtre contentement & arrêter le vol glorieux de vôtre plume , digne d'écrire non seulement les triomphes d'une nation , mais ceux des plus grands Conquerans , qui ont jamais été dans tous les siècles. Je vous conjure par l'honneur de l'Italie , par celui des belles Lettres , par celui de vôtre Nom de ne demeurer pas oisif , & si vous ne voulez pas entreprendre quelque grande carrière , d'en choisir une qui soit courte : Je vous répons , qu'elle sera glorieuse , & un monument éternel de vôtre esprit. J'avois autrefois eu la pensée d'écrire quelques vies parti-

culieres des plus grands Evêques de l'ancienne Eglise, pour mon instruction particuliere, & pour essayer si nôtre langue est capable du stile historique; mais je vous avouë que vôtre Livre m'a fait tomber la plume des mains, & qu'y appercevant l'idée parfaite de ce genre d'écrire, j'ai reconnu que ni mon travail, ni ma capacité, ni mon genie, ne me permettoient pas d'esperer de vous pouvoir suivre des yeux seulement. Je suis bien-aïse toutefois qu'un si noble modele me fasse perdre courage, & je vous ai une extrême obligation de m'avoir dérompé de la bonne opinion, que peut-être j'avois de moi-même. J'en ai une si haute de vôtre generosité, que j'ose vous demander vôtre protection & vôtre faveur pour le Religieux qui vous rendra cette Lettre, & que je me persuade que vous me croïez toujours.

A Grasse le 8. Août 1639.

L E T T R E X X X I V.

Au même, sur le même sujet.

M O N S E I G N E U R ,

Je viens de recevoir l'illustre present qu'il plaît à vôtre Eminence de me faire,

qui m'a rempli d'une joie que je ne puis exprimer, me donnant une preuve si chere & si glorieuse de vôtre estime & de vôtre affection. La Lettre qui l'accompagne étoit toute seule capable de me ravir, & vous voiant répandre à pleines mains, comme vous faites, les perles & les diamans, il faut bien reconnoître que vous êtes le Souverain de la terre qui les portez, & que l'éloquence n'a point de trésors qui ne soit en vôtre Puissance. Vôtre Histoire n'a pas besoin d'Apologie, & les plus beaux esprits seront toujours plus en peine de la louer dignement que de la deffendre. Rome la payenne n'a rien à reprocher en ce genre à Rome la Sainte. Il n'y a point de paravinité dont les plus délicats vous puissent accuser, comme on faisoit Tite-live. Enfin il semble que le genie de l'Histoire a lui-même travaillé à la vôtre, & mon seul regret, est que vous ne soiez pas né François pour écrire avec un stile tout Roial les affaires de la premiere Monarchie du monde; & encore cette vaste carriere auroit-elle été trop étroite pour un esprit aussi vaste que le vôtre, dans lequel je trouve des qualitez que jusques ici j'avois estimées contraires. L'impatience que j'ay de vous entretenir en Flandres m'empêche de vous entretenir à Rome. Vous me permettrez donc de vous laisser pour

vous reprendre, & de finir mes tres-humbles remerciemens par une tres-sincere protestation de demeurer toute ma vie.

A Grasse.

L E T T R E X X X V.

*A Madame de Remboüillet Abbessse d'Yeres.
Avis salutaires sur les devoirs d'une Abbessse.*

M A D A M E ;

Je prie nôtre Seigneur & sa sainte Mere de vous donner leur benediction.

J'ai appris, il y a quelque tems, par les Lettres de Mademoiselle Paulet que vos Bulles étoient venuës, & que dans peu de tems vous deviez partir pour aller en vôtre Abbaie. C'est un grand voïage, encore qu'il n'y ait que cinq lieuës à faire, & vous devez vous fournir de beaucoup de choses. Je pense que la premiere est une grande défiance de vos forces, pour une charge aussi pesante que celle qu'il a plû à nôtre Seigneur de vous commettre : il y a de certaines fonctions morales & politiques dans lesquelles on se peut promettre de réüssir, quand on possède de certaines qualitez ou naturelles ou acquises, comme sont le bon jugement, la science, l'éloquence, la douceur,

& la dextérité de l'esprit. Mais lorsqu'il est question de conduire les ames, de les retirer du peché, ou de les entretenir dans la grace, de leur faire connoître leurs obligations, & de les porter à y satisfaire, on a beau être éloquent, aroit, sage, sçavant, patient, généreux, toutes ces qualitez sans l'onction interieure de l'esprit de Dieu demeurent inutiles. C'est elle qui parlera au cœur tandis que vous parlerez aux oreilles, qui l'éclairera, qui l'échauffera, qui le troublera, & qui enfin le contraindra de se rendre. C'est elle qui fera valoir vos exemples, qui adoucira vos censures, & qui ne laissera pas même votre silence inutile. Or pour la mériter, le meilleur moïen est de vous en estimer tres-indigne, de la demander avec beaucoup d'humilité, & de reconnoître souvent devant nôtre Seigneur le besoin que vous en avez.

Cette défiance de vous-même étant seule, elle vous rempliroit d'inquiétude, & vous ôteroit le courage, c'est pourquoi il faut qu'elle soit suivie d'une ferme assurance en la protection de celui, au nom duquel vous gouvernez vos Filles. En lui vous pouvez tout : il n'y a désordre que par lui vous ne reformiez aisément, constitutions si rudes que vous n'établissiez, courage si rebelle qui ne s'adouisse.

Et s'il vous semble quelquefois que vous

êtes seule , & qu'il vous abandonne , ne vous troublez pas , mais en même tems , faites un Acte d'adoration vers Jesus-Christ comme celui qui est vôtre force , & ensuite un Acte de foi , lui protestant que bien que vous ne le sentiez pas , toutefois vous croïez qu'il est auprès de vous & en vous pour vous assister.

Ces Actes serviront encore pour vous garentir d'une tentation qui arrive presque à toutes les personnes qui commencent l'exercice d'une charge pareille à la vôtre. Car dans le zele qu'elles ont de sanctifier les ames qui leur sont commises , la moindre longueur qu'elles trouvent en leur conversion les inquiète & les fâche : or pour l'ordinaire cette fâcherie vient d'un secret amour propre qui desire être satisfait par le prompt changement de ceux que l'on a sous sa conduite , en quoi il y a de l'estime & de la reputation à gagner. Il faut donc que vous travailliez fidelement & courageusement à sanctifier des Filles : & si les années entieres se passent sans qu'elles soient telles que vous desirez , ne perdez pas cœur pour cela , mais humiliez-vous devant le Fils de Dieu , pensez que vous n'êtes pas digne de les convertir , que leur endurcissement vient de quelque faute que vous ne reconnoissez pas en vous ; priez plus ardemment que jamais , & faites quelques pé-

nitences pour elles. Regardez souvent Jesus-Christ qui n'a pas instruit ses Apôtres tout d'un coup, & qui prêchant à dix mille personnes n'en touchoit quelquefois qu'une. Le Medecin corporel ne laisse pas de s'aquiter de son devoir encore que le malade meure; car son art est l'art de panser le corps, & non pas de le rendre immortel. De même le Medecin spirituel a fait ce qui dépendoit de lui, quand il a apporté tous ses soins & toute son industrie pour changer un pecheur, bien qu'il demeure endurci; à cause que la conversion dépend d'une autre main, & que pour lui il n'est que l'instrument de la grace. Rentrez aussi dans vous-même & voyez si tout d'un coup vous avez répondu aux inspirations divines. Si vous n'avez pas long-tems disputé contre le saint Esprit, si vous avez quitté vos imperfections aussi-tôt qu'il vous les a fait connoître. La charité après cette reflexion vous apprendra à souffrir de vos Sœurs ce que Dieu a souffert de vous. Jesus-Christ avoit appelé Judas à l'Apostolat, & quand Judas le trahit, il tâche bien de lui faire connoître sa perfidie, & de l'obliger au repentir par la douceur de cette parole, *Ami que veux-tu faire? tu trahis par un baiser le Fils de l'Homme.* Mais il ne se trouble pas davantage, il adore le jugement de son Pere, & le remerciant de ce qu'aucun de ceux qu'il

lui a donnez ne perit , il ne se plaint point qu'il permette que ce Disciple se perde.

Mais quand je vous conseille la patience je ne vous conseille pas la lâcheté , & vous devez bien prendre garde à distinguer les motifs dont vous serez portée , afin de ne vous pas tromper la premiere en trompant vos Filles.

On peut considerer leurs obligations en 4. manieres. 1^o. envers Dieu 2^o. envers vous. 3^o. envers la Communauté. 4^o. envers elles-mêmes. Pour ce qui regarde l'honneur de Dieu vous en devez être extrêmement jalouse , & ne rien souffrir qui le des - honnore , comme seroient les péchez publics & énormes contre les vœux , ou bien contre les Commandemens ; car dissimuler en ces rencontres , c'est trahir la cause de vôtre Epoux qui vous feroit rendre un compte bien sévère de vôtre negligence. Ce n'est pas qu'il faille pour cela manquer à la douceur & à la prudence , car le Dieu qui est offensé est le Dieu de la charité ; seulement ne soiez pas tiède & paresseuse , sous ombre que le mal n'est pas en état de recevoir les remedes.

Quant aux fautes qui vous concernent , comme les murmures , les desobéissances , les repliques indiscrettes , les gestes insolens , les brigues , les factions , je vous conseille de vous y préparer , non seulement en arrivant à vôtre Maison , mais de les accepter

tous les jours devant Dieu à la fin de vôtre
 méditation, s'il veut permettre qu'elles ar-
 rivent. Et pour faire cette acceptation sain-
 tement, je voudrois bien que vous vous
 missiez en esprit aux pieds de nôtre Seigneur
 humilié, persecuté, maudit, durant ses
 Prédications & l'operation de ses miracles.
 Car de cet Acte d'adoration & de cette
 vûë, vous tirerez beaucoup de lumiere &
 de force. Ne vous informez pas trop cu-
 rieusement de ce que l'on dit de vôtre per-
 sonne & de vôtre conduite, & n'apprenez
 des discours de la Maison que ce qui vous
 pourra servir pour mieux gouverner. Il
 seroit bon qu'à cet effet vous eussiez
 quelque Sœur auprès de vous sage & dis-
 crete, qui sans vous rapporter ce qui ne
 vous touche qu'en particulier, vous avertit
 charitablement de ce qui vous touche com-
 me Abbessë. Je dis que cette Sœur doit
 être bien sage & bien éprouvée, afin qu'elle
 n'invente jamais aucune chose, pour se
 mettre en vos bonnes graces aux dépens
 des autres, & qu'elle ne vous rompe point
 la tête de mille niaiseries. Songez aussi à user
 prudemment des rapports qu'elle vous fera des
 autres Sœurs; que celles qui auront fait quel-
 que faute croient que c'est vous qui vous en
 êtes apperçue; Car il arrivera de là qu'elles
 auront meilleure opinion de vôtre esprit,
 qu'elles se desfieront moins de celle qui les re-

garde, & que la paix sera plus ferme dans la Maison. Il y a de certaines desobéïssances publiques lesquelles vous ne devez jamais tolerer sans les châtier par l'imposition d'une pénitence, que je voudrois qui fût legere, ou du moins par quelque parole de correction ferme & courageuse, qui fit voir aux autres que la charité seule vous porte à souffrir, & que vous imitez les nourrices qui sentent l'égratigneure & ne battent pas neanmoins l'enfant qui les égratigne. Vous ne scauriez rien faire qui vaille si vous n'êtes autorisée, mais ce doit être d'une autorité humble, & qui ne sente rien de la domination seculiere. Vous vous souvenez bien de ce que nous avons dit de quelques Supérieures, qui pensent que pour faire les Abesses, il faut qu'elles soient toujours assises dans une grande chaise, & qu'elles parlent à leurs Religieuses comme à des laquais; quelles aient leur table, leur chambre, leur promenoir à part, & des Filles que l'on nomme les Filles de Madame; tout cet équipage est ridicule, pour ne pas dire abominable; car l'Abbesse, en François, ne veut rien dire qu'une bonne mere & qu'une soigneuse servante qui se prive du repos, afin que les autres qui sont sous sa charge en jouissent, qui les porte toutes dans son sein, qui les aime toutes en J. C. leur Epoux, les aime toutes également, qui les prévient d'honneur com-

me veut l'Apôtre , qui les acüeille à toute heure & n'est jamais empêchée pour elles.

En troisiéme lieu vos Filles doivent quelque chose à la Communauté , comme le bon exemple , la douceur reciproque dans les conversations , le suport des infirmités , le service mutuel soit en santé , soit en maladie , l'exercice fidele des charges de la maison , & autres semblables. Vous devez les porter doucement à y satisfaire , & d'abord n'exiger pas d'elles , tout ce que vous pourriez en rigueur de justice. Car les mauvaises habitudes se perdent avec peine , & quand la langue a pris un certain cours , il y a de la peine à l'arrêter si-tôt. La voie de l'exemple sera tres-utile ; parlez à elles d'un ton gracieux & affable , caressez-les saintement , estimez tout ce qu'elles vous diront , & à la recreation rémoignez leur de la joie & de la confiance ; dans leurs maladies visitez les soigneusement & non par maniere d'acquit ; montrez-vous diligente en vôtre office , & ne perdez , s'il est possible , aucune heure de Communauté dans ces commencemens. A mon avis vous retirerez un grand fruit de cette pratique.

Sous ce qu'elles se doivent à elles-mêmes , qui est le dernier devoir , je comprends l'interieur & l'exterieur ; l'interieur regarde leur salut ; l'exterieur leur contenance , leurs habillemens , leurs paroles , leurs amitez , leurs

intelligences. Pour leur salut vous le procurerez comme nous avons déjà dit : premièrement par la défiance de vos forces, après par la confiance en Jesus-Christ au Nom duquel vous gouvernez, ensuite par les instructions domestiques, & puis par les exemples. Mais comme il y a des remedes qui ne dépendent pas de vous, il faut en dire un petit mot.

Ces remedes sont à mon avis 1°. les Sacremens de l'Eucharistie & de la pénitence, 2°. les prédications, 3°. les conférences spirituelles, 4°. les lectures, 5°. les austérités.

Pour la Communion vos Regles prescrivent quand vos Filles en doivent approcher. Si d'avanture elles y manquent vous pourrez aisément leur faire connoître le bien dont elles se privent, & les porter à la fréquentation par votre exemple. Mais si passant dans une autre extrémité comme peut-être il arrivera, elles veulent communier trop souvent, je vous conseille d'être fort réservée, & de ne l'accorder qu'à celles en qui vous verrez un notable progrès en la sainte devotion. Quelquefois même il sera bon que vous vous priviez de cette viande celeste, afin de ne causer point de murmures: & selon que vous le jugerez à propos, vous pourrez ordonner après quelque tems que celles-là communient ex-

traordinairement à qui vous l'aurez refusé.

Quant à la Confession c'est une affaire de merveilleuse importance, & la paix de votre Monastere dépend de là. Il est à craindre que gardant l'ancien Confesseur tout n'aille pas si droit que je souhaite; qu'il y ait de vieilles intelligences & quelques fomentations de mécontentement; outre cela que la coutume de se découvrir à un homme, ait ôté la pudeur qui empêche si souvent de commettre beaucoup de pechez, & que cet homme soit trop mol & trop indulgent, & même ennemi de vos desseins. Mais d'un autre côté je me trouva bien empêché au choix; car je crois qu'il doit être âgé, sage, expérimenté, éloigné de toute prétention de gouverner vos Filles, & de partager votre autorité. Je desire qu'il soit spirituel, & spirituel de la bonne sorte, sans austerité d'esprit & de paroles; qu'il aime la retraite, son Oratoire, & ses Livres; qu'il sçache bien donner l'absolution, & quelque petit avis, mais non davantage. Car je vous le repete encore, il faut que vous soyez Abbessse & non pas que le Confesseur soit Abbé. Il faut que vos Filles s'accoutument, s'il est possible, à vous découvrir leur interieur, & qu'elles trouvent en votre sein les remedes de leurs peines. Que si le Confesseur est tel que j'ai décrit, il vous les remettra tou-

tes entre les mains, & vous preparera seulement les moïens de la guérison. Où le trouverai-je, me demanderez-vous ? demandez-le à nôtre Seigneur avec beaucoup de zele, & de larmes, & communiez pour ce dessein. J'ai appris que feu Madame la Generale du Calvaire que je crois être une grande sainte dans le Ciel, demandoit à Dieu ses moindres domestiques, & elle s'en trouvoit fort bien. A la priere joignez unpeu de diligence, & consultez le bon Monsieur Vincent, où le Pere Gondren General de l'Oratoire qui se connoissent en hommes, & qui vous assisteront avec charité. Tous les ans vous pourrez appeller des Confesseurs extraordinaires ; mais prenez garde à les choisir dans des Communautés fort desintereffées, & qui aient après peu de communication avec vos Filles. Je vous conseillerois volontiers les Peres de l'Oratoire, ou ceux que la Providence vous adressera. Mais je ne voudrois pas qu'en toutes rencontres vous accordassiez des Confesseurs extraordinaires ; car cette licence est quelquefois cause de beaucoup de maux.

Pour les Prédications, si elles sont bonnes, il n'y a rien de plus utile pour porter vôtre Communauté à la parfaite observation de ses Regles. Mais si elles sont faites sans application particuliere aux besoins de vos Filles, il n'y a rien de plus dan-

gereux : car elles entretiendront leur curiosité. Elles leur feront croire qu'elles sont déjà fort parfaites, & le moindre mal qui en puisse arriver est l'inutilité. Ne permettez donc pas à tout les Passans de prêcher, & s'ils veulent payer leur écot, que ce soit avec un Chapelet plutôt qu'avec un Sermon qu'ils disent par tout : les jeunes hommes qui commencent de monter en Chaire ne vous sont pas propres, & il faut qu'ils aillent ailleurs faire leur apprentissage. Choisissez quelque Prêtre ou quelque Religieux expérimenté ; donnez lui connoissance de l'état de votre Maison sur ce qu'il est important qu'il sçache, afin qu'en general dans les rencontres il donne des avis propres à chacune, & cela si adroitement qu'il ne paroisse point que vous y aiez part. Avant le sermon je voudrois bien que vous leur fisses prendre la coutume d'adorer Jesus-Christ comme Docteur de la verité, au Nom duquel tout Prédicateur doit parler. Après avoir ouï la Prédication vous pourrez à la recreation interroger les unes & les autres sur le discours qui aura été fait, & inculquer de nouveau les conseils importants, empêchant qu'aucune ne censure celui qu'elles doivent écouter comme leur precepteur.

Du Sermon je passe aux Conférences spirituelles, qui peuvent apporter un grand

bien, si elles sont faites par des personnes douées des conditions que je desire en un Confesseur, & par dessus cela d'une grande connoissance de la vie Religieuse. Je pense même qu'étant faites comme je le desire, elles profiteroient beaucoup plus que les Sermons; car alors chacune est plus attentive & mieux disposée à prendre pour soi ce qui se dit; parce qu'on parle & qu'on écoute avec plus de liberté. Mais ces Conférences doivent être publiques pour l'ordinaire, & les particulieres ne sont à propos qu'en des rencontres rares & que les circonstances de la personne qui consulte, & de celui qui est consulté vous feront juger nécessaires. Je suis ennemi sur tout des changemens & de l'attachement trop grands, je veux dire qu'il n'est pas bon qu'une Religieuse demande tous les jours un Pere nouveau, ou qu'elle ne veuille se confier qu'à celui qu'elle a choisi; en l'un il y a de la legereté, & en l'autre il pourroit y avoir une liaison dereglée; prenez garde aussi qu'il n'est point à propos que chacune ait son Directeur à part; car cela met des jalousies & des partis dans les Maisons, qui y causent de terribles desordres.

Les lectures sont de grande consequence, & je vous exhorte d'y avoir l'œil; ne permettez pas qu'aucune ait des Livres, sans que vous les voiez, & s'il est possible re-

duisez votre Bibliothèque à quelques Paraphrases approuvées de la sainte Ecriture , à l'Introduction à la vie devote , & aux autres œuvres du Bienheureux Evêque de Geneve ; l'Imitation de Jesus-Christ , Grenade , du Pont , la Perfection Chrétienne de Rodriguez , la Vie des Saints , la Vie des Peres Hermites , & de quelques saintes Religieuses , les Méditations du Pere Bourgoüin de l'Oratoire , la Vie de Jesus-Christ du Pere de Montreüil , les œuvres de sainte Therese , & sur tout le combat Chrétien composé par un P. Theatin que l'on trouve toujours nouveau.

Il reste à dire un mot des austeritez : contentez-vous pour vous & pour vos Filles de celles que la Regle ordonne. Votre complexion est foible & delicate , & je pense que vous ferez assez de porter vos infirmités en patience. Comme elles sont une juste excuse pour vous de garder tous les jeûnes de l'Ordre , d'assister aux Offices tant de jour que de nuit , il faut aussi qu'elles obtiennent dispense pour les autres ; en ces commencemens je vous conseille un peu d'indulgence. Tâchez de mortifier le corps par l'esprit. Si vous leur faites comprendre qu'une bonne Religieuse ne doit point avoir de propre volonté , qu'elle est une morte vivante , que son Cloître est son tombeau , que tous ses plaisirs sont à la

Croix, assurez-vous que le reste suivra, & qu'elles quitteront bien vite toutes ces affecterics indignes des Epouses de Jesus-Christ crucifié. Au contraire si vous les choquiez trop rudement en de certaines choses (j'entens qu'elles ne soient pas scandaleuses) vous n'aurez rien d'elles du tout.

Enfin, Madame, que la charité vous rende ingenieuse & forte. Votre faix est pesant, mais Jesus-Christ le portera en vous, aïez beaucoup d'amour pour lui, vous aurez beaucoup de soin des ames qu'il a rachetées de son Sang. Faites de Jesus-Christ votre conseil, votre trésor, votre refuge, votre Directeur principal, & vous marcherez sans jamais faire un faux pas. Je ne puis assez vous recommander cette devotion particuliere vers nôtre Seigneur, car c'est d'elle que vous devez tout attendre. Je vous conseille que deux fois le jour, ou une du moins, vous l'adoriez au saint Sacrement comme Epoux de vos Sœurs, lui demandant grace en cette qualité pour les sanctifier.

Rendez aussi quelque honneur particulier à la sainte Vierge comme votre mere commune, & gouvernez votre Maison sous sa dependance.

Aïez devotion à l'Ange Gardien de votre Ordre, à celui de votre Monastere & aux particuliers de chacune de vos Religieuses.

A la fin de votre examen du soir, ne manquez jamais à former un Acte de contrition pour les pechez qui se commettent en votre Maison, & si vous voulez appliquer à cela quelque œuvre de pénitence, je le trouverois fort bon.

Voila quelques devotions interieures pour vous bien acquiter du gouvernement, Jesus-Christ seul en sera le témoin; mais il repandra sur vous une benedictoin publique.

Pour les moiens exterieures, j'en ai deja touché les principaux, & il ne me reste à vous dire que deux choses.

La 1. est qu'il faut bâtir votre Maison de pierres neuves, vous entendez bien que je veux parler des Novices qui prennent l'esprit que vous desirez y établir; & soiez, je vous prie, très-exacte à les choisir. Ne faites pas d'un Couvent un Hôpital, où toutes sortes de malades sont reçus, & encore moins une Hôtelerie, où celui qui paie davantage est le mieux venu. La Maison d'Yeres sera riche quand elle sera sainte. Une grosse pension vous apportera peu d'utilité, & la Pensionnaire beaucoup de dommage; que les plus excellentes vocations soient toujours les plus considerables articles de vos Contrats, & ne marchandez pas tant pour donner la main à celles qui se noient: il n'importe que votre Eglise soit dorée, pourvû que les Temples vi-

vans soient précieux ; ni que votre Famille soit nombreuse , pourvû qu'elle soit florissante.

La seconde chose par laquelle je finirai , est la recommandation du silence & de la retraite : Croïez-moi , le diable perd beaucoup dans votre Chœur , où vous chantez les loüanges de Dieu avec modestie & avec amour ; dans vos Cellules où vous méditez & lisez de bons Livres ; dans vos Conférences & dans vos Chapitres : mais il se récompense de toutes ses pertes à la grille. Aux lieux les plus reformez on commence par les discours de devotion , & on acheve par les nouvelles. Aux autres qui sont plus libres , je n'oserois écrire ce qui s'y dit & ce qui s'y fait : c'est peu quand la conversation n'a été que dangereuse ou qu'inutile. Et quelle perte plus déplorable , à vôtre avis , se peut jamais faire que celle du tems ? Les lèvres des Religieuses sont sacrées , elles ne doivent s'ouvrir que pour benir leur Epoux , & le benir en secret. Pensez-vous qu'elles retournent dans leurs Cellules avec une belle disposition pour prier , après avoir entendu parler de tous les mariages qui se sont faits dans Paris , de tous les balets , de toutes les promenades , de toutes les modes , ou de toutes les affaires de leurs Familles & de l'Estat : & c'est de cela cependant qu'on parlera à vos grilles

grilles si vous n'y prenez garde, & peut-être fera-ce par de bonnes personnes qui ne regardent pas de si près à la perfection de votre genre de vie. Le remede que vous y pourriez apporter, est d'ordonner à vos Filles de n'aller jamais au Parloir, qu'après avoir adoré le saint Sacrement, & fait un Acte d'adoration de Jesus-Christ conversant sur la terre; & au sortir, d'en faire un autre de contrition pour les pechez commis dans l'entretien. Il seroit bon aussi de vous trouver quand votre santé le permettra au commencement de la conversation, & de témoigner que vous ne prenez aucun plaisir aux discours vains & inutiles.

Quelques personnes vous diront que je suis trop severe, & que j'y apporte trop de façons; mais vous savez bien que pour être Religieuse véritablement, il ne suffit pas de n'être point débauchée & scandaleuse; ni même d'être devote comme les autres femmes. La qualité d'Epouses de Jesus-Christ demande de celles qui la portent, une fidelité très-exacte en toutes choses; & la meilleure maxime que vous puissiez tenir, est que tout importe en Religion. Laissez parler beaucoup de gens qui vous iront voir, & qui jugeront de ce que vous devez faire selon leur esprit. Il n'est pas juste qu'elles vous croient en matiere de modes, & de galanterie: aussi n'est-il pas

raisonnable que vous suiviez leurs avis en la conduite de vos Filles. C'est une science qui ne s'apprend pas dans les compagnies, & qui a d'autres regles que la morale, le sens commun, ou la politique. Aimez beaucoup Jesus-Christ qui en est le Maître, & vous y deviendrez sçavante en peu de tems. Je le prie de tout mon cœur de favoriser vos travaux de ses benedictions. Je me suis laissé insensiblement aller à vous écrire beaucoup de choses que vous sçavez sans doute. Excusez le desir que j'ai de contribuer quelque chose à l'œuvre qui vous est commise, & croiez qu'en toutes occasions vous pouvez user de moi avec franchise. Il y a des montagnes & des rivières qui nous separent; mais ceux qui s'aiment en Jesus-Christ sont toujours proches; au saint Autel je lui demande souvent les graces qui vous sont nécessaires, & j'espere de sa bonté que la sainteté du Ministère couvrira les défauts du Ministre qui pourroient rendre ses prieres moins efficaces: souvenez-vous de moi dans les vôtres, car je manque de tout, & je ne merite rien que l'enfer.

A Nôtre-Dame de Gnasse le 22. Septembre 1638.

LETTRE XXXVI.

A Monsieur Chappelain. Dispositions de Monsieur Godeau dans l'acceptation de l'Evêché de Grasse, ses sentimens pour le retenir.

MONSIEUR,

J'ai lû avec étonnement dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, qu'il court à Paris un bruit, que je traite avec un Conseiller du Parlement pour changer mon Evêché contre des Benefices simples. Vous avez eu raison de soutenir que ce commerce étoit bien éloigné de ma pensée; en effet un semblable dessein n'y est jamais tombé; & si ce n'est quelque malicieux qui fait courir cette nouvelle, c'est assurément par quelque équivoque qu'elle s'est débitée. Vous scavez aussi bien que personne, que lors qu'il plût à son Eminence de me proposer au Roi pour l'Evêché de Grasse, j'avois l'esprit bien éloigné de cette prétention. Je me connoissois assez pour ne pas m'estimer capable d'une dignité, dont à peine un Seraphin seroit digne; il n'y avoit que huit jours que j'étois Prêtre, & je ne songeois qu'à servir Dieu, en repos dans cette fonction, à laquelle je croïois qu'il m'eût

appelé par beaucoup de circonstances extraordinaires qui ont accompagné ma vocation, dont il n'est pas nécessaire de parler maintenant. J'avois fait quelque étude des obligations d'un Evêque, & dans la fréquente méditation du prix des âmes pour lesquelles le Fils de Dieu est mort, j'avois ce me semble, reconnu que le compte qu'il en falloit rendre, étoit extrêmement dangereux, & qu'il n'y avoit rien de plus déplorable, que de voir une alliance monstrueuse d'une mediocre vertu avec la plus sainte dignité qui soit sur la terre. Je considérois encore que son Eminence aiant jusques là fait choix de personnes remarquables par leur doctrine & par leur pieté, c'eût été offenser mortellement sa prudence, & son zele de croire qu'il eût voulu jetter les yeux sur moi, qui ne pouvois gueres bien justifier son choix par mes bonnes qualitez. Outre cela m'étant depuis trois ans rendu Hermite au milieu de Paris, je me persuadois être un de ceux qu'on ne compte plus entre les vivans. Cette obscurité m'étoit bien douce, & je me promettois dans ma retraite de goûter des délices innocens, que je n'avois jamais pû trouver dans le monde; le partage que je faisois de mon temps étoit entre l'Autel & mes Livres. Nôtre Seigneur aiant déjà beni mon travail, il me sembloit qu'il vouloit que je conti-

nuasse à le servir par ma plume ; & pour cela il m'étoit absolument nécessaire de mener une vie tranquille , & sans autres soins que ceux où la charité m'obligeoit nécessairement. Mais celui entre les mains duquel les hommes sont comme l'argile entre les mains du Potier , à voulu faire de moi un Vaisseau d'honneur en son Eglise , & m'y mettre en un rang infiniment au-dessus de mes mérites. Je ne vous veux point dire beaucoup de particularitez qui se passerent durant les six semaines qui précéderent mon Brevet : mais seulement je me souviens qu'un grand serviteur de Dieu , par la direction duquel je me conduisois , me dit que considérant le petit revenu de l'Evêché , l'éloignement de mes parens , & de mes amis , la rudesse de ceux avec lesquels j'avois à vivre , la privation en un mot de tout ce que la nature souhaite , il croiroit que j'étois obligé d'accepter une dignité qui m'étoit vendue si cherement ; & que s'il y avoit de l'ambition de mon côté , j'aurois loisir d'en faire pénitence. Je reçûs ces paroles comme un arrêt , & résolus de baisser le cou sous une Charge dans laquelle j'ai trouvé plus d'épines que de fleurs d'oranges ; bien que je sois au pais d'où on ôble les porcs. Je sçai ce que beaucoup de gens ont dit en cette rencontre ; mais le témoignage de ma conscience me

suffit, & j'estime qu'il est bon d'être humilié dans le tems que l'on est élevé. Voici la troisième année qui court depuis que je reside, & par la grace de Dieu la mélancholie n'a point abbattu mon esprit. Je jouis d'une parfaite santé, & vous sçavez que ce bien m'est d'autant plus doux, que j'ai vécu 15. ou 16. ans dans de continuelles langueurs, aussi fâcheuses que les grandes maladies. Après avoir rendu mes devoirs à l'Autel, je consulte des morts sans crainte d'être accusé de magie. Je cherche dans les Livres de ces grands Evêques de la primitive Eglise, la pureté des mœurs dont à peine avons nous l'ombre dans nôtre siècle. Je contemple ces admirables modeles de generosité, de prudence, de piété, de zele, de charité, & de toutes les autres qualitez necessaires à ceux qui tenant le premier rang dans l'Etat du Fils de Dieu, doivent être plus élevez au dessus du peuple par leurs vertus que par leur caractère. C'est une verité qui me confond, & me donne véritablement quelquefois des desirs assez violens d'être delivré d'une charge qui m'accable. Mais il ne m'est jamais tombé dans l'esprit de faire cet échange dont on vous a parlé. Je crois avoir épousé une femme, & que ce mariage est d'autant plus saint & plus grand en Jesus-Christ & son Eglise, qu'il ne represente

pas le mariage de Jesus-Christ avec l'Eglise, mais qu'en effet il est ce mariage avec l'Eglise. Or si la figure est indissoluble que sera la vérité ? il est vrai que ma Femme est pauvre, dure comme des rochers, rude, incivile, & mélancholique; mais il la faut aimer puisque je l'ai prise, & croire même que l'époux a beaucoup plus de mauvaises qualitez que l'épouse. Un Evêque peut-il se plaindre d'avoir affaire à des gens ingrats, considerant que Jesus-Christ a vécu parmi les Juifs, & qu'en voyant ses Apôtres dans le monde, il leur dit qu'il les envoïoit comme des brebis au milieu des loups, si le Maître a trouvé des hommes qui le nommoient Samaritain, forcier, & yvrogne, qui le vouloient lapider, & qui enfin l'ont crucifié; les serviteurs doivent-ils trouver étrange, qu'on les charge d'injures, que l'on donne un mauvais sens à leurs actions les plus innocentes, qu'on leur dresse des pièges, qu'on se moque de leurs remontrances, & qu'on les persecute. Tertullien dit que la vie du Chrétien est un apprentissage du martyre: mais cela est plus véritable de la vie des bons Evêques, qui doivent souhaiter de pouvoir essayer tous les jours dans les petites persecutions le courage dont ils ont besoin dans les grandes. Nos anciens Evêques ont pris la Croix Pectorale, afin que les Fideles qui se mettoient autre-

fois à genoux, les rencontrant dans les ruës, honorassent les Reliques des Martyrs, enfermées dans ce signe de salut, plutôt que leurs personnes; & cette Croix d'or, sur nôtre estomach; ne nous enseigne-t-elle pas, qu'il faut que nous soions disposez à en porter une de fer sur les épaules quand la gloire de nôtre Seigneur le voudra? Tous ceux qui font profession de la doctrine de Jesus-Christ se font obliger au Baptême à participer à sa mort, & l'Apôtre dit qu'ils sont morts & ensevelis avec lui. Outre cette obligation, nous en contractons une autre à nôtre Sacre; quand nous recevons l'Ordre Episcopal qui est la dernière perfection de la Hierarchie Ecclesiastique, & où il se fait une nouvelle generation intérieure quand on y est appelé de celui qui ne s'est point élevé lui-même à l'honneur de la Prêtrise, mais qui a été nommé Prêtre selon l'Ordre de Melchisedech, par celui qui lui dit, vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Aussi n'a-t-il reçu son Sacerdoce sur la terre que dans les souffrances, les travaux, & les ignominies; & enfin il s'est offert en sacrifice à la Croix, étant revêtu d'infirmité, & portant non seulement la similitude du peché; mais toutes les peines dûës au peché. Que l'Evêque le plus éloigné de sa Patrie, le plus destitué de tout

secours humain , & de toute consolation , le plus méprisé , le plus persécuté , considère attentivement ces veritez , il trouvera sa condition douce , & il louera nôtre Seigneur de la grace qu'il lui fait d'être plus semblable à lui que les autres. Nôtre condition étant réverée comme elle est , quand les richesses , l'estime , la puissance , l'approbation publique , les delices , les conversations des amis ou des parens , & les autres douceurs de la vie l'accompagnent , il est bien à craindre que l'on ne s'enyvre aisément de vanité , & que l'on ne passe pour le moins à une vie molle selon les inclinations de la nature , lesquelles sont bien contraires à la grace Episcopale. Pour ce qui me touche , je reconnois que si ma Mirre étoit accompagnée de toutes ces choses , je ne vaudrois rien du tout , n'ayant pas fait d'assez bons fondemens en la vertu , pour demeurer ferme contre les attaques de ces vents d'Aquilon & de ces fleches du midi. Il ne tient qu'à moi que je ne passe tous les jours à l'Oraison , ayant peu ou point d'affaires pour mon Diocèse qui n'a que 16. Parroisses assez bien réglées , & n'étant jamais en peine de me cacher pour me sauver des visites importunes. Quand je ne voudrois pas m'abstenir des dépenses superflues par l'obligation de ma Charge , je m'en abstiendrois

par la nécessité d'œconomie. Et enfin je me trouve en un état , où à chaque heure une occasion de devenir meilleur se presente à moi. Jugez donc si je ne dois pas aimer mon desert , mes rochers , & mes épines. Il y a des roses mêlées si je les sçai bien cueillir , & je dois confesser qu'un homme plus vain que moi auroit sujet d'être satisfait des témoignages d'estime , & d'honneur que toute la Province m'a rendus jusques ici. S'il y a quelques particuliers dans mon Diocèse à qui je ne plaise pas , serois-je assez fou de m'en mettre en peine , & de penser que jamais il se trouve quelqu'un qui plaise à tout le monde. Je cherche le salut de ceux que nôtre Seigneur m'a donnez en charge : je suis leur pere , & quand ils me donneroient des coups de pieds , je les dois souffrir , & avoir plus de pitié de leur ingratitude que de ressentiment ; je leur dois rendre des benedictions pour leurs injures , & du service pour leurs persecutions. Voilà quelles sont mes pensées , & comme je songe à permuter mon Evêche. Dieu seul m'a envoyé en Provence sans que j'y songeasse , ou que je le souhaitasse , & j'ajoute sans que je le deusse souhaiter. Il m'y laissera aussi long-tems qu'il plaira à sa sainte Providence , à laquelle je me soumets le plus aveuglement que je puis ; car je sçai qu'elle est acompagnée d'une

bonté infinie, & d'une sagesse incomprehen-
sible, & que ma propre conduite au contraire
seroit aveugle, & pleine d'erreur. Je me
console encore dans la ferme creance que
j'ai, que ceux qui m'aiment sont bien aises de
me voir au lieu où je dois être, & que les
rivieres & les montagnes qui nous sepa-
rent de corps, ne nous diviseront point de
cœur. Les nouvelles frequentes que j'en re-
çois me les rendent presents en quelque
façon; & je ne suis pas si fort attaché à
mon Diocèse, que quelque jour je ne doi-
ve esperer de les revoir. Vous êtes un des
plus fermes, & vous croïez bien aussi qu'à
votre exemple je suis avec une fermeté in-
violable votre serviteur.

A Grasse le 12. Septembre 1639.

LETTRÉ XXXVII.

*A Monseigneur le Cardinal Duc de Richelieu.
Refus de l'Evêché que le Cardinal lui offroit.*

MONSIEUR,

J'ai appris deux choses en même tems de
la bouche de Monsieur de Chavigni, que
vous avez resolu de donner de bons Evê-
ques à l'Eglise, & que vous jettez les yeux

sur moi pour un Evêché qui vaque en Provence. La premiere resolution est digne de celui qui a terrassé l'heresie , & relevé les Autels abbatués en tant de Provinces ; mais la connoissance que j'ai de moi même me fait douter si la seconde est de même nature , & si vôtre bonté & quelques rapports avantageux n'ont point aidé à vous la faire prendre. Je suis donc obligé pour vos interêts , pour ceux de l'Eglise & pour les miens , de vous dire comme à l'oracle par lequel je crois que Dieu me parle en cette rencontre , tout ce que je considere en une chose de si grande importance. J'ai crû le devoir faire par écrit plutôt que de vive voix , craignant de n'avoir pas l'esprit assez present devant vous , ou d'abuser de vôtre tems dont toutes les minutes sont précieuses. J'ai appris de saint Paul que les lévres des Evêques sont dépositaires de la science , qu'ils doivent être saints en leur vie , irreprehensibles en leurs mœurs , sages en leurs conseils , experimenter en la conduite des ames , genereux dans leurs resolutions , desinteressés , patiens , morts à eux-mêmes , enfin que toutes les qualitez qui leur sont necessaires , sont celles qui me manquent. A peine suis-je Prêtre , & vous sçavez mieux que moi , qu'il est dangereux d'imposer les mains aux Neophites. Tous ces grands Evêques dont nous

honorons la memoire , & révérons les cendres , ont fui le fardeau , que vôtre Eminence desire que je prenne. N'aurois-je pas perdu le jugement si je ne le redoutois ? je ne compte pour rien l'éloignement , le climat , les humeurs fâcheuses des peuples , la pauvreté : Car toutes ces choses sont sensibles , & je sçai qu'il n'est pas permis de les regarder , quand il s'agit du service de l'Eglise, qui n'a jamais été si florissante que quand ses Ministres n'ont eu que la Croix pour revenu. La sainteté seule de la charge m'épouvante , & je me persuade que si vôtre Eminence veut peser mes raisons devant Dieu , elle ne trouvera pas mauvais si je la supplie de faire un choix plus avantageux à l'Eglise & plus honorable pour elle. J'attens de Dieu la place qu'il me veut mettre pour le servir ; mais je ne sçaurois croire encore qu'il m'en veuille donner une si haute. Je ne trouve point de paroles pour vous exprimer combien je me sens obligé de l'opinion que vous avez conçûë de moi , & de la pensée que vôtre bonté vous a donnée pour mon avancement plutôt que ma vertu. J'assurerai seulement vôtre Eminence qu'elle ne me rendra pas moins son redevable , agréant mes tres-humbles excuses , que si je ressentois les plus signalez effets de sa liberalité ; & que je ne serai jamais à l'Autel que je ne prie celui qui est le Prê-

tre & la Victime tout ensemble, de vous conserver long-tems à la France, comme le plus digne Ministre qu'elle ait jamais eu. Il ne me reste dans la bassesse de ma fortune que ce moïen de vous faire voir qu'encore que je ne sois pas tous les jours à vôtre porte, je suis néanmoins avec autant de zele & de sincerité que personne.

L E T T R E XXXVIII.

A Monsieur . . . sur sa premiere Messe. Excellens effets de l'oblation du Sacrifice.

MONSIEUR,

J'ai appris que vous avez dit vôtre premiere Messe aux Chartreux ; si j'eusse sçû le jour j'y eusse assisté en esprit, & demandé à Dieu pour vous les dispositions nécessaires pour bien offrir un si redoutable Sacrifice tout le tems de vôtre vie. Que vôtre engagement à l'état Sacerdotal est heureux, mais qu'il est terrible ! qu'un bon Prêtre est excellent & digne d'honneur, mais qu'il est difficile d'être tel ! qu'il y a de richesses à gagner en s'approchant du saint Autel, mais qu'il y a de punitions à craindre quand on ne s'en approche pas saintement ! Vous avez maintenant goûté com-

bien il est doux , je me promets que jamais il ne vous dégoûtera. Vous êtes un des dispensateurs de les Mysteres , vous ferez sans doute fidele ; vôtre ardeur ne se refroidira point , s'il plaît à celui qui est un feu consumant & nourrissant en l'Eucharistie. C'est à quoi il faut que nous prenions garde. L'Apôtre avertit son cher Disciple de ressusciter à la grace qu'il a reçûe par l'imposition des mains ; le terme dont il se sert a plus de force & signifie rallumer la grace , souffler ce feu sacré par une continuelle méditation de sainteté. Nôtre course dans la devotion est toute contraire à celle du Soleil , quand il monte sur l'horison , il n'est pas si lumineux , ni si chaud , que quand il est avancé ; nôtre orient dans la pieté d'ordinaire est plus ardent , & plus brillant que nôtre midi. Quand je dis ma premiere Messe , j'eûs de la peine à contenir mon cœur , les ennemis les plus redoutables me paroissoient petits , & rien sur la terre ne me sembloit digne d'être regardé ; j'eusse avec beaucoup de joie mêlé mon sang avec celui de la victime que j'offrois , je devois vivre toute ma vie dans un esprit de mort pour imiter Jesus-Christ dans ce Sacrifice : enfin je faisois des resolutions admirables. Mais Dieu vous preserve , Monsieur , de la froideur dans laquelle je suis maintenant tombé. Dieu vous

fasse la grace d'être plus fidele que je ne suis, & de profiter mieux du Pain de vie. Il ne se passe point de jour où je ne dise la sainte Messe, si ce n'est que je sois malade; mais je crains bien de manger ce Pain celeste, comme un pain quotidien, sans goût, & sans reflexion, & ce qui est de pire sans qu'il me serve de nourriture. Je voudrois bien pouvoir considerer la Messe que je vais dire comme ma premiere & comme ma derniere; car à l'une avec combien de soin se prepare-t-on d'ordinaire, & pour l'autre avec quelle devotion tâcherois-je de la celebrer, si je croïois de l'Autel aller devant le tribunal du Fils de Dieu immolé par mes mains. Quelquefois j'ai été tenté de ne celebrer pas tous les jours, m'imaginant qu'il falloit dire à nôtre Seigneur avec S. Pierre, *Recede à me Domine, quoniam homo peccator sum*, mais j'ai trouvé que c'étoit une tentation, & qu'une Messe devoit servir de preparation à l'autre. Je vous conjure donc d'être exact en cela & de vous imposer cette agreable sujétion de laquelle vous retirerez des avantages que je ne puis vous exprimer. Nous sommes jeunes tous deux, nous avons à nous garder de beaucoup d'ennemis, & le plus redoutable est celui que nous portons en nous-mêmes. C'est pourquoi nous devons toujours nous défier de nos forces, & en chercher de nouvelles

dans ce Sacrifice ou l'on mange le Pain des
 forts. Permettez-moi de vous dire dans la
 franchise que nôtre ancienne amitié me
 donne, qu'étant dans le monde comme vous
 êtes, vous avez encore plus de besoin de
 préservatif, puisque vous vivez au milieu
 des poisons. Il est vrai que la maison de
 Monsieur le Chancelier est une Ecole de
 vertu & de piété, mais vôtre condition,
 vôtre âge, vôtre esprit, & les affaires
 vous exposent parmi d'autres compagnies.
 Les enfans d'Adam ont je ne sçais qu'elle
 mauvaise influence de laquelle il s'évapore
 des esprits malins qui corrompent la piété
 sans qu'on s'en apperçoive : C'est pourquoi
 la retraite est une des premières maximes
 que nous devons établir pour la conduite
 de nôtre vie, j'entens selon que nôtre con-
 dition le peut permettre ; car la vie des
 Prêtres est une vie commune & appliquée
 au prochain pour l'amour de Dieu. Jesus-
 Christ alloit aux festins & conversoit si fa-
 milierement avec les pecheurs, que les
 Pharisiens lui reprocherent d'être leur ami.
 Allons trouver ceux-là à la bonne heure,
 & ne craignons rien quand la prudence &
 la charité nous y conduisent. Les person-
 nes que l'on nomme spirituelles sont bien
 plus dangereuses, & je ne puis m'empê-
 cher de vous dire, que vous devez fuir les
 grilles des Religieuses, comme des écueils ;

la moindre perte qui s'y fasse d'ordinaire est celle du tems. Je ne trouve rien dans ma charge de plus pèsant que leur conduite. Je me suis laissé emporter insensiblement à mon affection, excusez moi & croïez que je suis.

L E T T R E X X X I X.

*A Monseigneur le Cardinal. Il se plaint d'une
saisie faite des biens de l'Evêque
& du Chapitre.*

MONSEIGNEUR,

La protection que le Clergé a toujours reçûë de vôtre Eminence, nous donne l'assurance d'y recourir dans une occasion la plus importante à l'honneur de l'Eglise, qui se soit présentée, depuis que nos Rois en sont les Fils aînez. En vertu d'un arrêt du Conseil donné sans oïir nos Agens, on a saisi tous nos revenus, tant de nos Menses, que de celles de nos Chapitres. Ce coup de foudre qui nous a surpris, nous eût terrassé, si en même tems, nous ne nous fussions souvenus, que nôtre Cause, où plutôt celle de l'Epouse du Fils de Dieu étoit la vôtre, & qu'en cette rencontre vos interêts vous obligeoient à nôtre conservation. L'Eglise que par des procédures

extraordinaires on veut dégrader de sa dignité , & mettre sous la servitude d'un honteux tribut , vous reconnoît pour un de ses Princes ; de sorte qu'on ne lui peut faire d'injure , qu'on ne vous offense , & que tout ce qui ternit l'éclat de son autorité , ternit celui de la pourpre dont elle vous a si justement revêtu. Ses biens jusques ici ont été tenus sacrez. Quand la nécessité des affaires publiques a obligé nos Rois d'en tirer quelque soulagement , ç'a été avec un respect digne de la pieté de ceux , qui pour leur plus glorieux titre , prennent celui de Tres - Chrêtiens. Ils ont voulu que toutes les formes prescrites par les Saints Canons fussent observées, & ont crû que l'or des Autels leur seroit un or fatal , s'ils ne le recevoient comme un present de ceux qui en font les dispensateurs , & non pas les maîtres. Aussi en ces occasions les Ecclesiastiques ont toujours considéré que faisant partie de l'Etat , & la plus noble , ils étoient obligez de contribuer aux dépenses nécessaires pour la conservation. Ils ont gaiement donné des sommes immenses dans leurs Assemblées. Et aujourd'hui que les necessitez du Roïaume croissent , tous ceux de nôtre Ordre , particulièrement dans cette Province quoique la plus pauvre , ont autant d'affection & d'envie de porter leur part des charges publiques que leurs predecesseurs.

Mais il croient, Monseigneur, que si le devoir des bons & fideles Sujets demande d'eux quelque assistance, le devoir des bons Evêques, lequel n'est pas moins étroit, ne leur peut permettre de consentir que l'on rende l'Eglise tributaire, sans se plaindre de cet outrage. Quel exemple seroit ce pour d'autres tems, où il n'y aura pas un Cardinal de Richelieu qui ait l'autorité entre les mains? Nous l'y voyons avec plaisir, nous souhaitons qu'elle y demeure plusieurs années; & nous ne doutons point que vous ne vous en serviez, pour nous garantir de l'outrage qui gronde sur nos têtes. S'il n'étoit question que d'ouvrir notre bourse, nous n'ouvririons pas la bouche pour nous plaindre; mais il y va de l'honneur de l'Eglise, duquel nous sommes les desiraires, & non pas les arbitres; il y va de l'honneur du Roi, dont la piété est si connue, & que Dieu a beni si manifestement, pour le véritable respect qu'il a toujours porté aux choses saintes; nous ajouterons dans la passion extrême que nous avons pour vos intérêts, qu'il y va de votre gloire, & que vos ennemis ne peuvent rien voir de plus agreable, qu'une si honteuse imposition sur le Clergé durant le Ministère de votre Eminence, encore que vous n'y aiez point de part, & que ces tonnerres se forment dans une region au dessous de celle que vous

habitez : toutesfois leur malice les opposeroit à ceux qui ont fait tomber les murailles de la Rochelle , & vôtre' memoire pourroit être accusée des fautes d'autrui. Nous ne voulons point parler des malheurs que pourroient attirer les cris des pauvres , desquels on prendroit le bien , parce que nous croions assurément que devant que nos prieres arrivent jusques à vôtre Eminence , le mal sera détourné , & qu'elle aura sauvé l'heritage du Fils de Dieu , des mains de ceux qui desirent de s'en engraisser , plutôt qu'ils ne songent à secourir le Roi dans ses necessitez. Il nous ouvrira son cœur si vous nous daignez ouvrir son oreille , & nous ne doutons point que vous ne soiez nôtre protecteur auprès de sa Majesté en toutes les rencontres. Cependant vôtre Eminence nous pardonnera , s'il lui plaît , la liberté que nous avons prise de lui adresser nos plaintes , & de recourir à elle comme à nôtre seul azile , & nous fera l'honneur de croire que nous serons toujours.

L E T T R E X L.

A Madame la Princesse. Consolation sur la maladie de Monseigneur le Duc son fils.

M A D A M E ,

Vous avez bien raison de croire que j'ai

senti vôtre douleur apprenant la maladie extrême de Monseigneur le Duc ; car outre les obligations infinies que j'ai à vôtre bonté, j'ai une si particuliere tendresse pour tout ce qui vous regarde, qu'un moindre sujet que celui-là me donneroit beaucoup d'affliction ; Dieu est le premier Pere, Madame, & il faut tenir de lui ses enfans, si on les veut conserver ; il est justement indigné contre ceux qui s'appuient plus sur leur vie ou sur leur grandeur, que sur sa Providence ; & d'ordinaire rien ne l'oblige plutôt de les retirer à soi, que quand on en fait ou ses idoles ou son appui principal. S'il les laisse au monde il trompe les esperances que l'on a conçûes d'une façon plus cruelle, permettant qu'ils fournissent autant de sujets de douleur, par leur mauvaise conduite, que l'on s'en étoit promis de satisfaction. Il seroit donc à souhaitter que toutes les meres chrétiennes, & principalement les Princesses, eussent un peu de la fidelité & du courage d'Abraham qui sacrifie son fils, avec autant de joie qu'il en avoit senti en le voiant naître contre son attente ; Dieu non seulement leur rendroit leurs fils, mais il les combleroit de ses benedictions, & ils seroient la couronne de leur vieillesse. Je crois que voiant le vôtre en cette extrémité, la grace plus forte que la nature, vous a fait adorer la main de son maître prête à

l'immoler; & croïez aussi que c'est cette of-
frande qui vous l'a redonné : elle a été
beaucoup plus sainte que mes prieres parti-
culieres , je vous les dois , & vous avez
raison de les exiger de moi ; mais je vous
assure , Madame , que de bon cœur je m'ac-
quite de cette dette , & que je suis avec une
inviolable fidelité & une ardente passion.

Le 3. Mai 1641.

LE T T R E X L I.

*A Mademoiselle de Bourbon. Reflexions sur
l'état des Princes & des Grands.*

M A D E M O I S E L L E ,

Je serois indigne de l'honneur qu'il vous
plaît de me faire dans la Lettre de Madame
vôtre mere, si je ne vous en rendois particu-
lièrement de tres-humbles actions de gra-
ces. Cette bonté ne m'étonne point, car j'en
ai déjà reçu mille preuves, & j'espere bien
que celle-ci ne sera pas la dernière. Il y a
de la gloire à vous devoir ce que l'on ne
vous peut païer. Comme j'ai senti vôtre
douleur durant la maladie de Monseigneur
le Duc , je sens vôtre joie maintenant que
j'apprens qu'il se porte bien. Vous voïez

que la fièvre allume aussi bien le sang Roïal que celui d'un pauvre, & qu'en un moment il ne reste aux Princes que les marques de l'infirmité de la nature, & de la peine du peché. Du lit des nôces on va au tombeau, & en un instant toutes les pensées de la prudence se dissipent en fumée. Il n'y a rien de grand que Dieu, & à proportion que l'on est attaché à lui, à proportion on a de la grandeur; celle qui a un autre fondement ne peut durer tout au plus que la vie. Et de quelle durée est la plus longue, en comparaison de l'éternité? Quel avantage d'avoir une érudition éminente, & d'être sujet aux plus honteuses foibles des esclaves? Quelle douceur en la Puissance qui ne sert qu'à tourmenter les autres, ou qui ne leur fait point de bien? Quelle satisfaction dans l'honneur extérieur que l'on reçoit lorsqu'il n'est pas accompagné d'une véritable estime? Enfin, Mademoiselle, pour ne vous pas faire un grand sermon après le Carême, je vous conseille puisque vous êtes née si grande en la terre, de songer à vous faire sainte dans le Ciel, & de répondre fidelement à la grace extraordinaire que nôtre Seigneur a répandue dans vôtre ame. Il est bon, mais il est jaloux, & il vaudroit mieux n'avoir jamais goûté son esprit, que de s'en dégoûter, & le laisser peu à peu éteindre. Les roses ont des épines

épines qui deffendent leur beauté, mais les Princesses font au milieu des roses, qui ne les garantissent pas des tentations que les plaisirs du monde leur inspirent. Tout ce qui les aborde, les flâte, & tout ce qui les flâte, les perd peu à peu; elles se trouvent dépourvues de cette belle robe de devotion, & sans y prendre garde, elles se trouvent revêtues des habits du monde. On remet à une autre heure, une pratique de vertu, après on passe un jour sans y songer, ensuite on la neglige, & enfin on la meprise; mais on s'en repent, & c'est bien souvent lorsque le tems de la pénitence est passé. Or cela ne vous arrivera pas s'il plaît à celui qui vous a prevenu dès votre enfance. Je vous offre souvent à lui, & suis avec une passion extrême.

A Grasse, ce 3. Mai 1641.

LET T R E X L I I I.

*A Monsieur de Noyers Secrétaire d'Etat,
sur la saisie des biens de son Eglise.*

M O N S I E U R ,

Dans l'étonnement où nous met la saisie de tous les revenus des Mens Episcopales & Capitulaires en cette Province, nous avons crié qu'après le secours du Ciel, nous

G

n'en pourrions implorer un plus puissant & plus favorable que celui de son Eminence & le vôtre. Nous avons donc pris la liberté d'écrire à son Eminence la Lettre dont nous vous envoions un *duplicata* : & nous estimons qu'elle ne contient rien dont elle ne soit satisfaite, ou qu'elle ne pardonne aisément à la juste douleur que nous avons, de voir des mains profanes détruire de cette sorte l'heritage de l'Epouse du Fils de Dieu. Vous avez dans toutes les occasions témoigné tant de zèle pour la conservation de son honneur, & de sa franchise, que nous croions très-assurement qu'en celle qui se presente, vous serez semblable à vous-même, & que comme elle est plus pressante, vous redoubleriez votre zèle, afin d'empêcher que l'éclair qui nous fait peur ne soit suivi de la foudre. Il semble maintenant qu'elle ne tombera que sur nos têtes; mais vous avez trop de connoissance pour ignorer que le patrimoine du Crucifix a toujours été fatal à ceux qui l'ont voulu convertir en d'autres usages. Les biens du Clergé sont ou pour les pauvres, ou pour les Ministres de l'Autel, ou pour les Fabriques; prendre ce qui revient aux Fabriques, c'est vouloir que les lieux destinez pour célébrer les Sacrifices, tombent en rüine, que le Service divin cesse, que les Prédications finissent, enfin que l'exercice de la Religion soit presque aboli; & cela

arrivera particulièrement en cette Province où les Evêques, les Chapitres, & les Abbez étant Curez primitifs de toutes les Cures de leurs Diocèses, si on tient tout leur revenu saisi, ou si on leur en prend le tiers, comme ce sera le plus liquide, il faudra necessairement qu'ils tombent dans l'impuissance de fournir à l'entretien, & aux charges des Benefices qui dépendent d'eux : d'où il ne peut arriver que beaucoup de scandale & de desolation. Dans les Cathedrales, les distributions manüelles obligent les Chanoines d'assister aux divins Offices, les Chapellains ne vivent d'autre chose. Si elles sont arrêtées, comment les pourrons-nous obliger de venir au Chœur ? ils nous demanderont du pain, comment leur en donnerons-nous, si nous n'en avons pas nous-mêmes ? Comment subsisteront ceux dont le revenu est très-mediocre, & qui ont pris de l'Evangile à ne point thesauriser ? Comment renvoieront-ils les pauvres qui sont par grosses troupes à leur porte, s'ils sçavent quelle raison nous empêche de les assister ; comment détournerons nous l'effet de leur clameur qui montera vers le Ciel, & que Dieu écoutera ? Nous sçavons assurément que vous n'avez point de part en ces sortes d'affaires, & que quand on vous en parle on vous les déguise : mais nous sçavons aussi quelle est vôtre pieté ; nous regar-

dons avec étonnement vôtre moderation dans une si grande autorité , la simplicité de vôtre vie dans la disposition absolue de ce qui porte les autres au luxe ; & vôtre zele ardent pour la gloire de Dieu parmi celui des intérêts de l'Estat. C'est ce qui nous donne l'assurance de vous décharger nôtre cœur, & de vous faire nos plaintes en une occasion où nôtre silence seroit criminel. Il n'y a point d'Ecclesiastique qui ne contribue volontiers aux dépenses nécessaires pour la conservation du Roïaume , où leur Ordre a l'honneur de tenir le premier rang. Vous sçavez les sommes que l'on a données dans toutes les Assemblées , & avec quelle facilité ! mais comme le devoir de Sujets nous oblige à cette contribution en de certaines rencontres , le devoir de Dispensateurs des biens de l'Eglise, & de Chefs de la Religion, nous oblige aussi à ne souffrir pas qu'on l'outrage & qu'on la rende tributaire , sans recourir aux moïens qui le peuvent empêcher. Après celui de la priere à Dieu , nous n'en sçaurions & nous n'en voulons point employer d'autre , que celui de la plainte que nous portons à son Eminence. Vous avez son cœur , nous vous demandons son oreille , & vous conjurons par la grande pieté dont vous faites profession , de vouloir en cette occasion nous assister de vos bons offices auprès de lui , afin qu'il recoive de

bonne part la Lettre que nous avons pris la liberté de lui écrire, & le témoignage de respect que nous essaions de lui rendre. Cette Province a particulièrement le bonheur d'être sous votre protection, & elle en a souvent senti les effets. L'Eglise y est pauvre, & elle se jette entre vos bras pour se sauver de ceux qui la veulent détruire; refuserez-vous d'assister celle pour qui Jesus-Christ est mort, celle dont vous êtes fils, celle pour qui les Rois doivent regner, dont ils seront les nourriffiers, & que jamais ils n'offensent impunément; voudriez-vous laisser un si dangereux exemple à un autre siècle, & donner sujet aux ennemis de ce grand Cardinal de Richelieu, de reprocher à sa mémoire une taille imposée sur l'Eglise, contre toutes sortes de formes, & avec toute sorte de rigueur durant son Ministère. Si les Ecclesiastiques n'usent pas de leurs biens comme ils doivent, leur mauvais usage n'en charge pas la nature. Il y en a beaucoup de bons, entre les mains desquels ils ne font que passer pour d'écouler sur les membres de Jesus-Christ. Nous vous prions de nous excuser, si ce sujet nous a emporté si loin, & vous demandant derechef votre protection, nous vous assurons d'être toute notre vie, &c.



L E T T R E X L I I I .

Petro Gassendo Ecclesiæ Diniensis Præposito
dignissimo, Antonius Godeau Episcopus
Grassensis. S. P. D.

*Il remercie Monsieur Gassendi de son ouvrage
dont il fait l'Eloge.*

Ingratus & inhumanus essem, vir doctissime, si clarissimi viri historia absque voluptatis quam ex illius lectione cepi, ingenuâ significatione in manus tuas rediret. Cùm primùm audivi ab amicis tuis, te hanc spartam excolendam suscepisse, non dubitavi, quin exornares, sed, ut verum fatear, non existimabam litterati hominis mores & studia justam posse conficere historiam. Dii boni! quàm-nobilem, quàm omnibus numeris absolutam, quibus, quantisque scientiarum artium ornamentis illustrem fecisti. Ita nobilissimi & suâ famâ majoris hominis, præclaram indolem, ingenii vim, memoriæ felicitatem, inexhaustam discendi cupiditatem, in scientiis & disciplinis illustrandis, ab erroribus vindicandis, & compendiosiori viâ explicandis, indefessum studium, ita miram in naturæ miraculis explorandis, variisque experimentis probandis diligentiam, ita generosum opum con-

temptum, morum innocentiam, in amicitis retinendis constantiam in omnibus bonis juvandis & colendis charitatem & sollicitudinem, ita inquam hominem, ad verum exprimit, ut Peirescium audire, & Præsentem contemplari mihi viderer, cum conditissimos, & certissimos tuos commentarios legerem dignus sanè ille vir qui posteritati commendaretur, sed felix qui Gassendum laudum suarum præconem invenit. Quidquid librorum Gemmarum, Iconum, Numismatum, & cæterorum id genus, summâ cum diligentia, nullisque parcens sumptibus, in unum colligere potuit, injuriâ temporum, vel alio casu distrahi facile potest: sed tu illa omnia in tuto collocasti, cum ita accuratè de singulis posteros voluisti certiores facere. Mirus stili candor, infinita eximiæ eruditionis argumenta, exquisitæ de rebus occultissimis conjecturæ, omnia ut uno verbo perficiam, & Peirescio, & Gassendo, & melioribus sæculis, & æternâ hominum memoriâ dignissima. Scis quam procul sim ab adulatione, itaque mi Gassende, crede me ex animo tuum opus laudare. Noli, quæso, litteratis hominibus litterarum decus & præsidium in tuis scriptis redivivum invidere. Hoc à te manes Peirescii postulant, hoc à te respublica litteraria expectat. Hæc currente calamo scripsi, non dubito quin barbaro stylo; sed aures tuæ

stili barbariem , ut sunt humanissimæ , facile excusabunt. Saluta meo nomine illustrissimum comitem , nec ita illum tibi totum serva , ut illius amantissimo & observantissimo copiam non facias , pluribus amicis tantus vir potest sufficere. Vale & nos ama , id ipsum ut faciant carissimi amici nostri D. D. de Beureceuil & de Ber-ville , opto , enixè peto & facturos spero. Fruere dulcissimo illorum convictu , nos rupibus nostris affixi , animi tœdium & solitudinis molestias ferre conabimur jucundiùs tui gratissimi adventùs expectatione. Vale iterùm , & loquacitatem excusa.

Toloni die 19. Decembris 1641.

L E T T R E X L I V.

*A Monsieur de Noyers Secretaire d'Etat.
De la Paraphrase de l'Auteur sur les Epîtres
de S. Paul. Eloge du Cardinal de Richelieu
& de Monsieur de Noyers.*

M O N S I E U R ,

Je prens la hardiesse de vous envoier un present , mais ce n'est ni pour vous remercier , ni pour vous corrompre. Considerant la Paraphrase de saint Paul comme venant de moi , elle est infiniment au dessous des

Obligations dont je vous suis redevable, & la regardant comme l'explication des oracles du Ministre de l'Eglise, je suis bien assuré qu'elle ne vous peut être que très-utile. Il parle avec la liberté digne d'un homme du troisième Ciel, il ne sçait ce que c'est que d'accommodemens, quand il s'agit des preceptes du Christianisme, & il n'y a point de condition dont il ne fasse connoître les devoirs. Vous aurez la satisfaction d'apprendre de lui que vous vous acquitez parfaitement bien des obligations de la vôtre. Jusques ici on avoit crû qu'un Chrétien & un homme d'Etat étoient deux personnes différentes; mais la conduite de son Eminence a bien fait voir que les maximes de la prudence civile se peuvent accorder avec celles de la Religion. Il a fait tout ensemble le personnage d'un grand Ministre & d'un bon Cardinal. Il n'a pas moins travaillé à assurer les Autels du Roi des Rois, que le Trône du plus juste des Rois de la terre, & si quelqu'un en doute après la prise de la Rochelle, il mérite d'être envelopé dans ses ruines. Vous sçavez plus de nouvelles de cette vérité que personne, vous qui avez plus de part en sa confiance, & qui voïez tous les jours avec quelle pureté d'intention il agit dans les affaires dont nous ne voïons que les dehors. De sorte que quand la piété n'auroit pas eu en vous de si profondes ra-

cines avant que vous fussiez ce que vous êtes, vous n'auriez pû apprendre sous un Ministre plus religieux la conduite & les maximes d'un parfait Chrétien. J'en ai fait une épreuve très-favorable. Car vous m'avez toujours regardé par les yeux de la charité, qui ne voit point de défaut dans le prochain ; ou qui les diminue, & qui grossit toutes les bonnes qualitez. Ainsi croïant que je valois quelque chose, vous avez pris un soin particulier de mes interêts, & j'ai bien reconnu, que vôtre main a toujours suivi le mouvement de vôtre cœur. Faites-moi l'honneur de croire, que le mien en conserve un parfait ressentiment, & que je suis.

Le 22. Decembre 1639.

L E T T R E X L V.

A Madame du Vigean. Consolation sur la mort de son fils.

MADAME,

Je fus hier chez vous. Je ne sçai si je dois dire pour vous consoler de la perte que vous avez faite ; car j'apprens que vous la supportez avec tant de courage & une si parfaite resignation à la volonté de Dieu,

qu'il me semble qu'on doit plutôt vous donner des loiianges , que vous écrire des consolations. J'ai toujours eu une grande opinion de la fermeté de vôtre ame , mais je vous confesse que je ne croïois pas qu'elle pût aller si loin. Je vous estimois capable de voir mourir vôtre fils sans murmurer , mais non pas de le sacrifier de vos propres mains , & l'avoir assisté jusques au dernier soupir avec tant de force & de tranquillité. Avoir étouffé tous les sentimens de la nature pour ne lui en donner que de pieté. Avoir si genereusement prononcé , *il faut mourir* , à celui pour qui volontiers vous fussiez morte. L'avoir regardé comme Chrétien , & non pas comme vôtre fils , n'est-ce pas l'avoir offert en holocauste ? & ne devez vous pas benir toute vôtre vie la grace extraordinaire dont vous avez été assistée en cette occasion. La premiere & la plus essentielle obligation de la creature est d'adorer Dieu par le sacrifice. En l'ancienne Loi on s'en acquittoit aux dépens des Boucs & des Taureaux , & ainsi les innocens païoient pour les coupables. En la nouvelle ce culte sanglant est aboli , & nous devons nous-mêmes être les victimes sous la main de Jesus-Christ. Non seulement il a sur nous l'autorité souveraine de Roi , il a encore celle de Prêtre par laquelle il peut sacrifier & détruire toute ce qui est à nous , & nous mêmes , com-

me lui-même s'est détruit & sacrifié pour la gloire de son Pere. C'est ce qui oblige l'Apôtre de conjurer souvent les Chrétiens de s'offrir à Dieu comme des Hosties vivantes, saintes, & agreables au Seigneur. C'est ce que vous avez fait en la personne de votre fils. Et comme il étoit une partie de vous-même, on peut dire que vous avez été l'hostie à moitié. Vous l'aviez fait entrer criminel dans le monde, vous avez tâché de l'en faire sortir innocent. C'est de cette seconde vie dont il se tient beaucoup plus étroitement obligé que de la premiere. Il lui est bien plus avantageux d'avoir expiré entre vos bras de cette sorte, que d'y avoir été reçu en naissant. S'il eût vécu vous n'en eussiez pû faire qu'un grand Seigneur, & en lui aidant à bien mourir, vous en avez fait un grand Roi. Son âge, la corruption du siecle, les mauvais exemples, les écueils de sa profession, l'exposoient à mille dangers de perdre la grace de Dieu & même la vie. Il vous pouvoit être ravi par un duël qui pour le moins vous eût laissée incertaine de son salut. La fortune pouvoit ne répondre pas à vos esperances: Il pouvoit n'être qu'un illustre malheureux. Sa mort vous délivre de toutes ces craintes, & le met en un état où il n'y a plus rien à souhaiter pour sa grandeur. Ce sont les raisons que vous devez vous alleguer à vous-même, si

dans la suite du tems la douleur s'efforçoit
 d'abattre la constance , que jusques ici vous
 avez conservée. Ce n'est pas que je vous
 veuille obliger à étouffer les plaintes dans
 vôtre bouche , & à ne pas laisser couler une
 seule larme de vos yeux. La soumission
 à la volonté de Dieu ne demande point cette
 violence. Jesus-Christ versant des larmes
 pour le Lazare a justifié celles que les Chré-
 tiens repandent en des occasions legitimes ,
 & si vous lui presentez les vôtres comme un
 tribut de l'amour maternel & de l'infirmité
 humaine , il les mettra en sa presence &
 les écouterá. C'est là la façon de parler de
 l'homme selon le cœur de Dieu , qui pleura
 long-tems la mort d'un fils , lequel lui avoit
 voulu ôter la couronne. On doit craindre
 dans toutes les vertus tout ce qui a quelque
 éclat extraordinaire. Il faut garder sa fer-
 ce pour le Seigneur , comme dit encore le
 même David , & laisser volontiers paroître
 quelque foiblesse au dehors , afin de nous
 garantir de la flèche qui vole en plein jour ,
 je veux dire de la vanité. Notre Seigneur
 qui a obéi si constamment à son Pere jus-
 ques à la mort de la Croix , a voulu aupa-
 ravant confesser que son ame étoit triste
 jusques à la mort , & celui qui mourroit
 volontairement pour nous , a prié que
 le Calice de sa passion passât loin de lui.
 Dans les tenebres du Paganisme il y a eu des

peres qui ont donné leurs enfans pour le bien de leur Patrie , il y en a eu qui apprenant leur mort ont continué leurs sacrifices, & remis le chapeau de fleurs sur leurs têtes. Mais l'orgueil faisoit la moitié de leur constance , & leur cœur ne s'accommodoit gueres bien avec leur bouche. Le Christianisme veut que l'on agisse d'une autre sorte , & je louë Dieu derechef de ce que vous en pratiquez si bien les maximes. Elles seules ont une verité constante, qui est que la figure du monde passe , que la veritable pieté consiste non seulement à n'aimer point le monde , mais à s'en separer , & que si nous sommes obligez d'en user par nôtre condition, il faut que ce soit comme n'en usant point. Il ne faut que le considerer un peu pour le mépriser beaucoup, & c'est le principal usage que vous devez faire de vôtre perte. Ce vous doit être encore une puissante raison pour continuer à souffrir patiemment , de voir que tous les honnêtes gens la ressentent, & qu'on vous rend par l'estime de sa vertu les devoirs que la seule civilité fait souvent rendre aux autres meres. Pour moi quoi que je n'eusse point l'honneur de le connoître , je l'ai toutefois pleuré , & ne pouvant esperer de vous voir pour vous témoigner de bouche la part que je prends en vôtre affliction , j'ai crû que je devois vous écrire , & que vous me pardonneriez bien , si n'ayant fait que pré-

DE M. G O D E A U. 159
chet dans cette ville depuis que j'y suis ar-
rivé, ma Lettre sent le Sermon. Je n'ay pas
songé à vous faire voir un bel ouvrage ,
mais à vous témoigner que je suis.

LETTRE XLVI.

*A Monsieur le Comte d'Alais. Consolation
sur la mort de son fils.*

MONSEIGNEUR ,

Je voudrois bien vous pouvoir témoigner
de vive voix & non pas par cette Lettre ,
combien la perte que vous avez faite m'est
sensible ; car je me promets de l'honneur de
vôtre amitié que vous m'écouteriez volon-
tiers , & qu'après les puissantes consolations
que vous tirez de vôtre propre sagesse , celles
que m'inspireroit mon affection ne vous se-
roient pas desagreables. Vous êtes pere , &
cette qualité excuse (ce semble) les plus
violens transports de la douleur , mais vous
êtes Chrétien , & ce titre oblige ceux qui
le portent à être moderez dans les afflictions
les plus violentes. La grace excuse les pre-
miers mouvemens de la nature : mais elle
en condamne la suite , & les détruit ou les
purifie. Il faut lui laisser secher nos lar-
mes plutôt qu'au tems , qui est le Medecin

des ames vulgaires , & suivre sa conduite quand elle est rude aussi bien que quand elle est douce & accommodée à nos inclinations. C'est une eau mêlée de sang qui sort du côté de Jesus-Christ mourant. Nous étonnerons-nous si elle se sent du lieu de son origine , si elle nous crucifie , si elle nous donne des coups de mort. Quelle conformité auriez vous avec le Fils de Dieu , si vous ne portiez point de Croix après lui. Que ne devriez vous pas craindre dans votre condition, qui a quelque malignité en soi opposée à la sainteté , qui porte à l'insolence , à l'orgueil , à la violence & à tous les autres déreglemens de l'esprit. Si par ce mélange de calamitez domestiques , nôtre Seigneur ne nous faisoit souvenir de la vanité de toutes les grandeurs de la terre , & en vous faisant boire un peu de fiel de son Calice , ne vous donnoit sujet d'esperer qu'il ne vous oubliera jamais , & ne permettra pas aussi que vous l'oubliez. C'étoit vôtre aîné que ce cher enfant qu'il a pris , & ne savez-vous pas que les aînez lui appartiennent ? mais deja il en avoit pris un autre : Il vous en a donné un troisième , & devez vous être fâché d'être pere de deux Anges ? vous les eussiez sans doute bien élevez , mais qui vous peut assurer que vos soins eussent réussi : qu'ils eussent été dignes du nom des Valois , que les exemples de vôtre vertu eussent eu

plus de pouvoir sur leurs esprits que les mauvais exemples des autres ? & que pour parler comme Salomon , ils eussent été la couronne de votre vieillesse , à combien de tentations , à combien d'écüeil & de pièges ne sont point exposez les jeunes Princes dans la Cour ? & qu'il est mal-aisé de ne se corrompre pas dans un país de corruption. Ils sont hors de ce danger quand ils sont enlevés jeunes hors du monde , & l'Ecriture dit que Dieu en use ainsi d'ordinaire de peur que la malice ne les corrompe. Ce sont les chers & inseparables suivans de l'Agneau celeste , ce sont ses petits favoris , ses delices & sa Cour d'élite. Et il n'y a rien de si agreable que l'oblation volontaire que les peres lui en font , soit devant soit après leur perte. Il n'y a qu'un Abraham , auquel il ait dit , *va prend ton fils , & me l'offre en sacrifice sur la montagne que je te montrerai.* Mais il dit à tous les peres , quand je vous ôterai vos enfans , je veux que vous approuviez mes jugemens sur eux & sur vous , que vous me donniez ceux que je vous enleverai. Et certes il arrive bien souvent que l'on perd le second , parce que l'on n'a pas bien porté la perte du premier. Quelquefois deux coups si sensibles sont plutôt des effets d'amour que de justice , & je crois que ceux que vous avez reçu sont de cette nature. Profitez-en donc , s'il vous plaît ,

& ne laissez pas échaper une si grande occasion de vous avancer en l'amour de celui qui sert d'enfans aux peres steriles , comme il sert de Pere aux enfans orphelins. Pour moi je sens vôtre douleur plus que je ne vous puis dire , & je pense que vous n'en doutez pas , sçachant que je suis.

A Paris le 18. Novembre 1639.

L E T T R E XLVII.

A Madame la Comtesse d'Alais. Consolation sur la mort de son fils.

MADAME ,

Si ma santé me le permettoit , je prendrois la poste pour vous aller témoigner de vive voix , combien la perte que vous avez faite m'est sensible , & pour vous rendre en cette funeste occasion toutes les assistances dont je suis capable. Mais nôtre Seigneur ne veut pas que je fasse rien de ce que je veux , il me donne de grands desirs d'assister les personnes que j'honore & que j'aime , dans leurs afflictions ; mais ces desirs sont sans effet pour l'ordinaire , & depuis deux mois j'en fais deux experiences étranges en Monsieur le Cardinal de la Vallete & en vous. Oüi, Madame , je vous permets de pleurer , de

soupirer , de crier , & de vous plaindre ; laissez agir la nature. Ne songez pas seulement à arrêter ces premiers mouvemens ; que ce torrent se déborde , qu'il bruie qu'il écume ; que ce soit un torrent & non pas un ruisseau qui fait peu de bruit & qui court toujours. Il faut après que vous aurez fait le personnage d'une bonne mere que vous fassiez celui de chrétienne , & que la grace gouverne votre affection & votre douleur. Hélas ! qu'il est fâcheux de perdre un aîné , un petit Prince qui promettoit beaucoup , sur lequel on fondoit ses esperances : mais qu'il est doux de songer que l'on peut gagner beaucoup en cette perte , que celui qui vous l'ôte est celui qui vous l'a donné , qu'en approuvant le jugement de la Providence en sa mort , & trouvant bon qu'il ait disposé de ce qui lui appartient , c'est un sacrifice que vous lui faites : qu'à ce coup vous lui pouvez donner une veritable preuve de votre fidelité , & assurer la vie du fils qui vous reste , ne murmurant point pour en avoir perdu deux avec tant de malheur. Ce malheur est seulement pour vous & peut-être pour la France , que sans doute ils eussent dignement servie ; car pour eux ils ont sujet de louer éternellement les bontez de celui qui les a retirez du siècle , devant que la malice les pût corrompre , pour en faire des Anges , qui seront les gardiens & les

avocats de votre Famille. Ils sont maintenant à la suite de l'Agneau celeste , ils ne l'abandonneront point : ils ont part en tous ses secrets. Jugez s'ils vous peuvent oublier , & s'ils ne se serviront pas de leur faveur pour une si bonne mere. Mais sçachez qu'ils aiment encore plus leur Maître que vous , & que s'ils ne vous voient soumise à ses volontez , ils renonceront aux affections du sang , dont ils ne sont plus capables , qu'entant qu'elles sont purifiées par la grace , & conformes au bonheur & à la sainteté de leur état. Ils laissent de bon cœur les fleurs de Lys à leur Cadet , & ils ne voudroient pas quitter ces guirlandes de fleurs , dont leurs têtes sont couronnées pour le diadème. Réjouissez-vous donc de leur gloire , & ne les plaignez pas trop , de peur que l'on ne vous accuse de vous plaindre de vous même. Souvenez-vous qu'il vous en reste un , & que le meilleur moïen , de le conserver , est d'acquiescer au jugement de Dieu qui vous a ravi votre aîné. Il ne faut que cette occasion pour vous faire sainte : la voulez-vous laisser échapper ? ne voulez vous point répondre , aux desseins de Jesus-Christ qui desire sans doute de vous éprouver , & vous attacher à lui d'un lien plus étroit que vous ne l'êtes. Son père l'a donné au monde , afin qu'il mourût pour le monde. Donnez le votre à Dieu , afin que vous soyez digne

de vivre avec lui en Dieu. Remerciez-le de ce qu'il a beni le fruit de vôtre ventre : de ce que d'un enfant d'Adam il en a fait un Ange , & d'un petit Comte un grand Roi dans le Paradis. Peut-être l'eussiez vous pleuré plus amèrement s'il eût vécu davantage. Sa naissance qui le relevoit beaucoup, l'exposoit aussi à beaucoup de chûtes. La jeunesse , la beauté , le bien , la qualité sont de grands écriteils pour la vertu ; & quand elle seroit à l'épreuve du vice , est-elle à l'épreuve de la fortune ? & ce que nous voïons ne nous doit-il pas faire craindre tout ce que nous pouvons voir ? c'est une chose fâcheuse de vivre plus que ceux auxquels on a donné la vie ; mais c'est une douleur que l'on ne peut exprimer de les voir vivre assez longtemps pour être ou malheureux ou coupables. Nous ne sçavons d'ordinaire ce que nous demandons , quand nous demandons la vie pour nous ou pour les nôtres , & il vaut bien mieux ne rien désirer & ne rien refuser. Jesus-Christ desire & refuse , car il est debout devant le Trône de Dieu pour demander les choses qui nous sont propres. Quand nous ne sommes pas exaucez , c'est un effet de sa bonté , qui a pitié de nôtre ignorance. Donnez-vous bien à lui , Madame , donnez courageusement vôtre fils mortel au Fils du Pere éternel , au Fils auquel appartient l'immortalité. Baïsez la main dont il vous a

frappé & il vous guerira , il vous embrassera , & il vous fera plus gagner que vous ne perdez. Que rien ne vous sépare de son amour , non pas la mort du fils , non pas la mort du mari , non pas la vôtre , non pas la persécution , non pas la calomnie , non pas le deshonneur. Il ne regarde gueres les Princesses , il n'aime point la Principauté ; il parle à une femme au bord du puits , il ne daigne pas répondre à un Roi , il va chez un Centenier , & il ne va pas chez Abgare qui l'en fait supplier , si nous en croïons quelques Auteurs. Mais quand une Princesse est affligée , alors il la trouve digne de ses yeux ; & si l'affliction est une conjecture de salut pour les autres , c'est une preuve pour les Grands de la terre qui ont besoin de cette leçon pour se souvenir qu'ils sont hommes , & qui leur fait voir la vanité de leur condition. Je sçai par la grace de Dieu que vous êtes bien détrompée ; mais quand on est toujours parmi des poisons , il faut toujours porter des contre-poisons. Enfin un Chrétien n'est point une personne heureuse , contente , louée , reverée , à qui tout vient à souhait : Tertullien dit que la vie est un apprentissage du martyre. Il n'y a de beatitude que pour ceux qui pleurent : & les meres les plus heureuses du nouveau Testament , sont les meres des Innocens qu'un Tyran fait immoler à ses soupçons &

à sa cruauté. Cette vérité vous semblera un peu rude ; mais enfin vous la goûterez. Je le demande à Dieu de tout mon cœur , & le prie de vous consoler , lui qui est l'Auteur de toute consolation. Pour moi vous ne doutez pas que je ne sente vôtre mal & que je ne sois ; &c.

Le 18. Novembre 1639.

L E T T R E X L V I I I .

A Monsieur de Chaudebonne. Il le congratule sur sa conversion, & l'exhorte à continuer.

M O N S I E U R ,

Je sçai que ni comme le Monsieur de Chaudebonne du tems passé , ni comme celui du tems present , vous ne m'aimez pas moins quoique je vous écrive si peu , & que vous n'entrez en aucune défiance, ni de mon souvenir, ni de mon affection. Vous voiez que je vous parle bonnement , & que je ne me sers plus avec vous des termes du siecle , aux maximes duquel vous avez renoncé. Qui les a bien connuës , les a en grand mépris , & en grande horreur tout ensemble ; mais quelle misericorde de les avoir suivies , & de les abhorrer ? ô que cette grace deman-

de une grande fidelité, & une humble reconnoissance. Il faut marcher avec crainte, & comme si on étoit au bord du precipice, il faut continuellement dire avec David ; *Seigneur vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une Hostie de louange, & j'invoquerai continuellement votre Nom.* Aïons en même tems pitié de ceux qui sont encore engagez dans les filets, mais une pitié qui procede de la charité, & non pas de la complaisance en nous-même, & de l'orgueil secret de l'esprit. Profitons de leur erreur, & tâchons de leur profiter par nôtre exemple, sans leur vouloir donner des loix ; pensons que peut-être demain ils seront libres, & nous engagez comme auparavant dans les filets. Le monde en est plein : il y en a pour ceux qui marchent dans les voies de Dieu, pour ceux qui courent, & pour ceux qui volent. Il y a une flèche qui vole en plein jour pour les parfaits, & il faut avoir bonne veuë pour la découvrir ; car la lumiere qui devoit ce me semble la faire voir, la cache & lui aide à penetrer sans bruit jusques au fonds du cœur, de sorte qu'on sent la blessure avant que de sentir le coup, & comme les plaies corporelles qui sont faites par des armes extrêmement deliées, sont difficiles à guerir, à cause qu'il n'y a que peu d'ouverture, de même les plaies spirituelles que fait l'amour propre dans les

CŒURS

cœurs des personnes avancées dans la vertu étant presque imperceptibles, sont bien plus dangereuses que celles que fait la concupiscence grossiere & charnelle. Qui nous peut deffendre de ces traits mortels ? la verité de Dieu, bouclier impenetrable. Et cette verité est la disposition de nôtre ame vers lui desinteressée, degagée de tout ce qui est en nous, & hors de nous. Adorer Dieu en esprit & en verité, c'est l'adorer parce qu'il est adorable, c'est vouloir que tout ce qui est en nous serve à son adoration, que toutes choses l'adorent, que tout soit à lui & pour lui. Mais je ne m'apperçois pas que je m'engage dans un grand discours & que je passe deja les bornes d'une Lettre. Excusez-moi, s'il vous plaît, je sçai que je ne vous dis rien de nouveau, mais je sçai aussi que vous prenez plaisir à entendre & à lire les veritez que vous connoissez & que vous pratiquez. Nôtre Seigneur Jesus-Christ, par lequel seul nous pouvons & devons adorer Dieu, repand de jour en jour dans vôtre cœur l'esprit de sa véritable adoration chrestienne. Je suis en lui.

Le 3. Juillet 1641,

L E T T R E X L I X .

*A Messieurs les Ecclesiastiques de S. Lazare,
Dispositions que doit avoir un Prêtre,*

M E S S I E U R S ,

Je prie nôtre Seigneur de vous donner la sainte benediction. J'ai beaucoup de honte & de regret , d'avoir laissé passer tant de tems , sans vous témoigner par mes Lettres , que je suis toujours lié avec vous par le lien qui ne peut être rompu, je veux dire, par celui de la charité. Il ne se passe gueres de Mardis que je ne songe au profit que je ferois dans vôtre Assemblée, & que je n'accuse ma negligence durant mon séjour de Paris , y aiant été si peu assidû. La privation d'un si grand bien m'en fait connoître la valeur , quand je n'en puis jouir , & quand il me seroit le plus necessaire ; car en ce lieu , *Ego relictus sum solus*. Vous avez l'abondance des secours dont je souffre une extrême disette , mais il faut sçavoir abonder & souffrir l'indigence , plût à Dieu que je le peusse faire comme son saint Apôtre , c'est peut-être mon amour propre , qui fait ces plaintes & qui cherche les consolations. Tout ce qui est tant soit peu rude , le blesse mortel-

lement , & il ne manque jamais de raison pour excuser la paresse. Il me fait imaginer que si j'avois deux ou trois de vôtre compagnie , je ferois des merveilles , & si je les avois je ne doute point qu'il ne desirât autre chose. Mes tres-chers freres , travaillons bien à le mortifier cet amour malheureux si opposé à l'esprit de la Prêtrise , qui ne tend qu'à établir l'amour de Jesus dans les ames , & en nous sacrifians les premiers à Dieu , à preparer les cœurs des autres , pour être ses holocaustes vivans. Il disoit aux Juifs , *non in sacrificiis arguam te* , mais il dit le contraire aux Prêtres , & nôtre jugement se fera sur nos Sacrifices. Il faudra rendre un grand compte de celui des Autels , si saint , si redoutable , que nous presentons , comme membre du Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech. Mais le sacrifice de nos cœurs dont celui là doit être une protestation véritable , ne sera pas moins rigoureusement examiné , & s'il n'a été tout entier , Dieu le reprouvera. Il nous demandera encore d'autres victimes , & heureux qui pourra dire , *introibo domum tuam in holocaustis*. C'est lui qui nous en fera dignes ; c'est devant lui que je me prosterne & c'est à lui que je vous conjure de demander pour moi cette disposition dont je suis si éloigné , je me promets cette grace de vous , comme celui que vous sçavez bien être.

Ce 3. Juillet. 1641.

H ij

L E T T R E L.

A Monsieur Fenicle. Sentimens de l'Auteur sur ce qu'un Ministre de la R. P. R. avoit dit ou écrit contre un Hymne qu'il avoit composé sur la Vierge. Grandeur de la Vierge. Caractère d'un bon Prêtre nommé le P. Bernard.

MONSIEUR,

Je prie nôtre Seigneur de vous donner sa sainte benediction. Vous avez beaucoup plus de charité pour moi que de justice, prenant tant de part en ce qui me touche, car je ne vous ai jamais rendu assez de services pour vous obliger à cette tendresse : elle est ençore une marque de vôtre pieté en l'occasion, où il vous plaît de me la témoigner, & vous avez sans doute apprehendé que les coups que me tirent nôtre Ministre, ne retombent sur la sainte Vierge. Mais son dessein est plus criminel que son execution n'est dangereuse, & ses objections n'empêchent pas le cours de l'honneur de la Mere du Fils de Dieu. C'est une devotion plutôt naturelle qu'aprise & chaque bon Catholique l'a gravée dans le fond de son cœur. C'est un sujet où l'on n'a point de peine à persuader les

Auditeurs : & il faut plutôt songer à les retenir dans leur zele , qu'à les échauffer. Nous étonnerons-nous que ceux qui connoissent si peu les grandeurs & la sainteté de l'humanité de Jésus-Christ , qui la bornent toute glorieuse qu'elle est , à la façon des corps mortels , ne comprennent pas les privileges de celle dont il a pris cette humanité ? leur union est si étroite en l'ordre de la nature , & de la grace hypostatique , la maternité de Marie emporte tant de droits & d'excellence , que quand nous la connoîtrons un jour dans la lumière de la gloire , nous nous étonnerons d'en avoir crû & dit si peu de chose. Les loüanges que l'on trouve excessives dans mon Poëme , mon Hymne & ma Priere , n'approchent point de celles que lui donne saint Gregoire de Nazianze devant un Concile assemblé dans une Eglise consacrée sous l'invocation de son Nom. Mais c'est assez parler de cette matiere Je suis ravi de voir vos sentimens sur la manifestation que fait nôtre Seigneur de la gloire de Monsieur Bernard , je l'ai toujours considéré comme un homme extraordinaire & plein de cet esprit Evangelique qui paroît extravagance devant les hommes. Chaque siecle a eu ses défauts , & à chacun Dieu a pourvû de remedes. Le nôtre marche dans la lumière , l'élevation , la doctrine , les hautes pensées ; les Chaires ne raisonnent

que de conceptions sublimes , de forts raisonnemens , & de périodes nombreuses ; la devotion va dans les nuës , tous les termes sont d'un autre monde , toutes les pratiques si subtiles , qu'à peine les peut-on entendre. D'un autre côté ceux qui ne font pas profession de pieté donnent tout à la prudence politique , à la conduite de l'esprit , à la representation , & à l'apparence. Dieu a voulu susciter le bon Monsieur Bernard pour instruire les uns & confondre les autres. Il n'avoit point de science éclatante , son zele paroïssoit indiscret plutôt que prudent en beaucoup d'occasions , ses discours publics sembloient ridicules , on trouvoit mille choses à redire à sa conduite ; enfin on ne le regardoit point comme un homme d'une sagesse parfaite. Toute sa vie se passoit dans les cachots & dans les prisons. Les galériens, les pendus & les rouës étoient ses delices, le recit de leur mort servoit d'ornemens & de pointes à ses belles harangues. Cependant son sort est entre les Saints. Voila que cet idiot tout simple est sur le chandelier de l'Eglise ; voila que les sages , les doctes & les prudens se rejouïssent & confessent qu'il a trouvé le chemin de la vie. Je sçai , Monsieur , que la grace n'exclut ni la doctrine ni la prudence. Nous honorons la memoire des Basiles , des Chrysoftomes , & des Augustins , qui ont eu la clef de la science , & dont toutes les

actions sont grandes & illustres. Mais, il est vrai toutefois, que dans la science & la grandeur il y a une malignité secrète & un danger éminent pour le salut : la voie de la simplicité & de la bassesse est plus assurée, & elle est sanctifiée par Jesus-Christ qui l'a choisie, & qui n'a promis son Roïaume qu'aux pauvres d'esprit. Le nouvel homme que l'Evangile enseigne à revêtir, est abjet aux yeux de la prudence de la chair. Il ne s'éleve point, il n'éclate point, il ne donne point de loix, il ne se fait point admirer; au contraire il s'abaisse, il se cache, il écoute, il obéit, il se réjoüit des mépris & les cherche, il en fait ses delices; car il sçait que son Maître à été l'opprobre des hommes, & que le serviteur ne doit pas prétendre un autre traitement que le Maître. Ce n'est pas ici le lieu de sa manifestation. Sa vie se cache en Dieu avec Jesus-Christ. Il fait horreur au monde, & le monde lui est aussi en abomination. Mais quand Jesus-Christ apparoîtra en sa gloire & se fera voir admirable en ses Saints, alors ils apparoîtront en majesté, & jugeront pour toute éternité ceux qui durant quelques momens les ont jugez avec tant de temerité & d'ignorance. Soïons donc bien humbles, affectons & pratiquons les vertus obscures, & embrassons de bon cœur la folie de la Croix. C'est la véritable sagesse. Je suis.

L E T T R E L I.

*A Mademoiselle de Paulet. Utilité des croix ;
qu'il les faut aimer.*

MADEMOISELLE,

Je commence ma reponse par la fin de votre Lettre. Il y a peu d'amis , dites vous , dans les Croix. S'il y en avoit beaucoup , il n'y auroit plus de croix , ou elle seroit bien legere. Les nôtres pour être saintes doivent être taillées sur celles du Fils de Dieu. Car lui seul à levé l'opprobre de la malediction du bois ignominieux , parmi les Juifs , aussi-bien que parmi les Gentils. Ce n'est pas assez d'être attaché , il faut l'être avec lui , comme saint Paul s'en glorifioit , encore dit-il qu'il y étoit enté : or vous sçavez que l'ente fait partie de l'arbre , & vit de la vie de ses racines. Sur le Calvaire il y avoit trois Croix, deux étoient des gibets & ceux qui y étoient pendus , y expioient leurs méchancetez. Considerez ce qui se passe dans nôtre siècle, il y a des Croix pour toutes conditions , pour tous âges , pour toutes personnes. Ceux qui les taillent aux autres , ont les leurs , & si elles ne leur paroissent pas si pesantes c'est un effet de l'insensibilité

malheureuse , où tombent les méchans par la]reprobation de Dieu. Disons-nous néanmoins que toutes ces croix , soient Croix de Jesus-Christ. Il ne faut que voir comment elles sont souffertes , & quel usage on en fait. On les porte parce qu'on ne s'en peut décharger , & on ne s'avise gueres de benir la main qui les a faites. On cherche par tout quelque second , ou du moins veut-on en être crû indigne & recevoir des plaintes si on ne peut recevoir de l'assistance. C'est la maniere d'agir du vieil homme , c'est la conduite de l'amour propre ; & en qui , ma chere Fille , le vieil homme n'est-il pas vivant ? qui se déffend de ces flèches douces & empoisonnées , de l'amour propre ? Hélas ! qu'il est difficile d'être sur la Croix comme Jesus. Ses Apôtres ne s'y trouvent point pour le secourir , ou pour le consoler. Un d'eux l'a renié quelques heures auparavant. Il est vrai que sa Mere est à ses pieds , mais cette assistance perce son cœur , & si la Vierge meurt avec lui , si elle sent toutes ses douleurs , il sent aussi toutes celles de la Vierge. Saint Jean s'y trouve pareillement , mais l'affliction lui ferme la bouche , il ne peut soulager son bon Maître. Au contraire il l'afflige par sa tristesse & augmente innocemment ses peines interieures. Si nous jettons les yeux dans le Ciel, C'est de-là qu'il nous semble d'abord

que les consolations doivent descendre. Déjà un Ange en est venu pour le fortifier dans l'agonie du jardin des Olives ; maintenant qu'il souffre pour la gloire du Pere éternel , n'en recevra-t-il pas une assistance toute particuliere. Celui qui a dit , le voïant dans les eaux du Jourdain , *c'est mon Fils bien-aimé* , ne le viendra-t-il pas embrasser ? Tant s'en faut , Mademoiselle , que ce Juge rigoureux se gouverne ainsi , il ne répond point à sa voix , il se retire de lui & il l'abandonne si sévèrement , que Jesus , qui n'a point ouvert la bouche pour se plaindre des foüets , des épines , & des cloux , crie à haute voix , *Mon Dieu , mon Dieu , pourquoi m'avez-vous délaissé*. Et c'est en ce délaissement que consiste à proprement parler l'excès des peines du Fils de Dieu sur toutes les peines des Martyrs. Ce délaissement qui étoit une impression secrette & puissante de la justice de Dieu sur l'ame de Jesus , & un effet inexplicable de la rigueur de sa sainteté , ne pouvoit être porté que par un Fils de Dieu. Nous n'en sçaurions parler dignement , mais il nous doit apprendre que l'essence de la Croix est l'abandonnement des creatures , & celui de Dieu - même selon le sentiment. Car quand il fait sentir au cœur les impressions de sa grace , la Croix est plus douce que toutes les voluptez de la terre , & il n'y a point de miel en Babylone qui vaille le fiel du Calvaire , détrempé par les mains de

l'amour de nôtre Sauveur. Que si nous devons nous résoudre à porter l'abandonnement du Maître, nous sera-t-il permis de nous plaindre de ses serviteurs ? devons-nous nous étonner, que ces amis, qui ne nous aimoient que pour leur plaisir, nous fuient quand il faut pleurer avec nous. Au tems que nous les divertissons, ils quittent leurs affaires pour nous voir, & les jours ne sont pas assez longs pour la conversation. Ce ne sont que caresses, que confidences, que tendresses, que loüanges. Le tems de l'orage vient-t-il, nôtre bonne humeur passe-t-elle par la véhémence de l'affliction, on trouve mille excuses, & mille grandes raisons pour ne nous point voir, & la seule honte fait bien souvent que l'on ne nous laisse pas tout-à-fait. La douleur est une peste, que chacun fuit, & peuvent plus volontiers en la maison de deuil qu'en la maison de joie. L'une est toute fois plus assurée que l'autre. On y trouve plus aisément Jesus-Christ qui a prononcé, *Bienheureux ceux, qui pleurent, & ceux qui soupirerent, tandis que le monde se réjôit & quelquefois se mocque des larmes & des souffrances de l'innocent.* Aïez donc bon courage, & ne dites pas, que vous soïez seule sur la Croix, puis que Jesus-Christ y est avec vous. C'est vôtre unique & parfait ami, & celui à qui il ne suffit pas, rien ne lui peut suffire.

Voilà insensiblement un Sermon dans une Lettre ; mais je n'ay pû retenir ma plume que mon cœur a conduit. Je suis.

A Grasse ce 9. Juillet 1641.

L E T T R E L I I.

A Monsieur Renat Prêtre. Des merites du bon Prêtre Bernard.

M O N S I E U R,

Je prie nôtre Seigneur de vous donner sa sainte benediction. Vous ne trouverez pas mauvais que je vous détourne pour un moment des fonctions de charité auxquelles vous êtes continuellement occupé , pour vous demander un recit fidele & veritable des merveilles que Dieu , à ce que l'on m'a écrit , fait par le bon Monsieur Bernard. Je l'ai toûjours crû un grand serviteur de Dieu, & sa conduite m'a paru tres-sainte , parce quelle choquoit en toutes choses , ou au moins en la pluspart, la conduite de la prudence humaine. C'est celle-ci que saint Paul nomme ennemie & inimitié de Dieu & dont il dit qu'elle ne lui peut être sujete. Cela nous fait bien voir sa malignité & les dangers où elle expose ceux qui la suivent. Cependant qui nela suit dans la vie spirituelle

même & dans les actions, qui en doivent être les plus éloignées? les uns le peuvent faire exprés, & ceux-là sont des profanes ; qui osent mêler leur esprit avec l'Esprit de J. Christ , qui pensent pouvoir accorder ces contraires , & que la Sageffe éternelle n'est pas assez puissante toute seule. Les autres sont bien souvent trompez & suivent le chemin , que de mauvais guides leur montrent. Il est beaucoup plus agreable , par ce qu'on voit à chaque pas , que l'on avance, on raisonne ; on est applaudi , on est imité , on ne trouve gueres d'épines , on ne choque personne , & enfin on trouve un lieu agreable pour se reposer. Mais il faut craindre , que de ce repos on ne tombe dans le precipice ; & loüé soit Dieu, si le precipice n'est que pour cette vie, & si on en sort par la confusion. Ce n'est pas qu'il ne faille être prudens comme les serpens ; mais c'est qu'il est bien mal-aisé d'être en même tems simples comme des colombes. Le serpent seul rampe contre terre , & la colombe s'éleve dans le Ciel. Le serpent est maudit & la colombe est conviée par l'Epoux à entrer dans les trous de la pierre. Nous devons dans nôtre ministere faire l'alliance de l'un & de l'autre. Le zele ne nous excuse pas , quand il nous fait faire des fautes. Il faut qu'il soit selon la science , parce qu'il doit conduire , & que soit par malice , soit par imprudence le Pasteur ne doit pas perdre

son troupeau. Il y a des rencontres, qui desirerent la magnanimité & l'éclat des actions, & alors la charité veut qu'on s'éleve, & qu'on fuie ce qui pourroit être une sainte bassesse, en une autre occasion. Mais heureux ceux qui ne sont point obligez de sortir de cette bassesse ! bienheureux ces pauvres d'esprit, qui ne font point de bruit par leurs Lettres, par leurs discours, & par leurs actions ! bienheureux ceux dont le monde se mocque, qu'il va ouïr pour rire, & qu'il ne croit capables de rien ! ils demeurent dans la bouë, ils sont souvent eux-mêmes foulez aux pieds comme la bouë, & ils servent de joïet & de risée à ceux, qui boivent le vin des plaisirs du siecle, mais leur mort arrive & se trouve precieuse devant Dieu. Ces prudens, ces sages sont bien étonnez, quand ils voient ces hommes méprisables à leurs yeux, élevez à la gloire des Saints. Il faut qu'ils changent de langage, qu'ils confessent que leur conduite étoit remplie de la veritable sagesse, & que celle dont ils font profession n'est que vanité. Certes je ne crois pas qu'il y ait Docteur au monde, qui ne voulût bien être à la place du pauvre Prêtre. Nôtre Seigneur l'a mené par un chemin, où l'amour propre n'entre gueres volontiers; mais ce chemin a abouti au Paradis. Benissons le Maître en ses serviteurs, & tâchons d'être du nombre. Je suis.

A Grasse ce 9. Juillet 1642.

L E T T R E L I I I.

*A Monsieur de Cerisai. Avis salutaires pour
continuer la vie Chrétienne qu'il avoit
commencée.*

M O N S I E U R ,

Je vous declare d'abord que je n'entens point vous obliger à une reponse afin que vous lisiez ma Lettre , & que vôtre paresse ne prenne pas l'alarme ; toutefois , si elle vouloit faire un effort & se résoudre à m'écrire , je vous confesse que je m'en sentirois tres-obligé. Il ne faut point venir du bout du Fauxbourg S. Germain, au bout du Marais, il ne faut que prendre du papier & une plume, écrire sans songer à ce que vous écrivez ; & croyez sur ma parole que ce sera de belles choses , après les nouvelles de vôtre santé & de celles de J'apprendrai avec plaisir celles de vôtre progrès en la devotion ; car je croi que vous y en avez fait un grand , aiant si genereusement commencé. C'est un chemin où il n'est jamais permis de s'arrêter, si ce n'est pour reprendre haleine , afin de marcher après avec plus de courage & de diligence. Il ne faut point regarder derrière soi , mais devant , sans nous étonner de la longueur de la carrière qui nous reste à

fournir. Celui par la grace duquel nous l'avons commencée nous la fera achever, & il suffit de se tenir bien à lui. Notre amour propre voudroit voler, sortant du port, il voudroit avoir achevé la navigation, il colore sa paresse à la crainte de la peine, du specieux prétexte du desir de la perfection. C'est à quoi il faut bien prendre garde, pour ne perdre pas courage, & de peur de retourner en arriere tout d'un coup. L'orgueil secret de la nature aime l'excellence, & comme elle se trouve dans la victoire des passions, & la pratique des hautes vertus, on se fâche aisément de sentir encore les unes, & on aspire ardemment à la possession des autres. On voudroit ne plus toucher la terre, être revêtu entierement du nouvel homme, avoir toutes ses pensées, routes ses affections en Dieu que l'on commence de goûter. Qu'y a-t-il, ce semble, de plus juste que cette prétention ? mais ne nous trompons pas ; regardons si c'est pour Dieu ou pour nous ; si nous cherchons la sanctification de son Nom ou nôtre complaisance ; si nous ne demandons pas les faveurs dûës aux amans, avant que d'avoir expié les fautes que nous avons faites étant ses ennemis. Aïons un ferme desir de lui plaire. Ménageons fidelement la grace qu'il nous met en main, & ne songeons point à une autre, dont il ne nous rendra nullement

comptable. Marchons quand il voudra & comme il voudra. Courons s'il nous en donne la force, mais volons à lui, afin de nous éloigner davantage du monde, & de nous-mêmes. Dans la fable, Dedale n'entreprend de voler que pour sortir de prison & revoir son païs natal. Nôtre païs, nôtre séjour, c'est le sein de Dieu où Jesus-Christ nous veut cacher avec lui. Heureux celui qui s'y perd; il est bien assuré dans cet azile, il se moque bien de tous ces orages qui grondent sous ses pieds en quel lieu de la terre ne grondent-ils pas, & quelles têtes se sauvent de leurs coups & de leurs menaces. Mais le juste a la retraite dont je parle, où ni les flèches qui volent en plein jour, ni les démons du midi, ni ceux de la nuit, ne peuvent le troubler. Tous les mouvemens de nôtre siècle montrent bien sa nécessité, & quiconque a éprouvé ses délices ne les changera jamais, s'il n'est ennemi de soi-même. Mais il est tems de finir pour ne l'être pas de vos affaires. Je vous deffie de m'ennuyer par la longueur de vôtre reponse, & de m'obliger à cesser d'être, &c.

A Grasse ce 20. Juillet 1641.

L E T T R E L I V .

*A Madame de Villefavrin ; sur les devoirs
des Evêques.*

MADAME,

Vous me remerciez d'un present que je vous devois ; c'est être bien bonne , & à ce prix , il y auroit plaisir d'être vôtre débiteur. Je le veux être toujours puisque je demande la continuation de vos bonnes graces & de vos prieres. J'espere obtenir cette faveur de vôtre charité , mais il faut qu'elle couvre aux yeux de vôtre jugement toutes mes imperfections , & c'est un de ses offices selon l'Apôtre. Nous devons regler nôtre amour vers le prochain sur celui que Dieu nous porte ; quelles graces , quelles bonnes qualitez trouve-t-il en nous pour nous aimer ; il fait son objet & ne le présuppose pas , & de cette sorte aimant le juste , il aime son ouvrage. Nous ne pouvons pas donner à nôtre frere les vertus qui lui manquent. Ne laissons pas toutefois de l'aimer , quand nous voïons qu'il a bonne envie de les acquerir , & aidons-le en cette acquisition , si ce n'est par les conseils , au moins par les vœux & les

prieres. Il est vrai , c'est aux Evêques à prier pour les autres ; mais ils ont besoin à leur tour que les Fideles demandent pour eux à Dieu , des mains dignes de s'élever vers lui. Saint Paul conjure les Fideles auxquels il écrit , de rendre graces à Dieu pour les faveurs qu'il lui fait , & de demander ses benedictions pour le progrès de son Evangile par son ministere. Il en connoissoit bien la pesanteur , il le voïoit avec des yeux bien clairs & bien sains , & à cause de cela il ne se croïoit pas assez fort tout seul bien qu'il eût eu Jesus-Christ pour son Maître. Miserable que je suis ! que deviendrai - je ? De qui ne dois-je point implorer le secours pour n'être pas du nombre des Pasteurs qui s'engraissent de la chair & du lait des brebis , & qui ne se soucient pas de les préserver du coup ? Il a plû à Dieu ces jours passez d'en retirer un à soi qui étoit véritablement fidele. Vous jugerez bien-tôt que je veux parler de Monsieur de saint Brieux , Estienne de Vilazel I I I. Toulousain , mort le 1. Juin 1646. L'Eglise de France y fait une grande perte , & rien ne m'en console que son Successeur. On peut attendre de lui de grandes choses , & je crois qu'elles surpasseront nos esperances. Je lui souhaite une plus longue carrière. Il est vrai que l'importance est d'arriver au but & de recevoir la couronne. Qu'elle est riche , qu'elle mérite bien que

nous ne nous ennuions pas de courir & de combattre ! Que toute la grandeur du siècle est peu de chose à celui qui voit avec les yeux de la Foi ce prix proposé à ceux qui n'aiment point le siècle , ou qui étant obligez d'en user , en useront comme n'en usant pas ! Cette abstraction est bien difficile , & on a besoin d'une forte grace pour la faire comme il faut. Je prie nôtre Seigneur de l'augmenter de jour en jour dans vôtre cœur , & de vous faire du nombre des captifs qui pleurent au bord du fleuve de Balylone, afin que toute sa pompe n'empêche pas de songer à la celeste Jerusalem. Qu'elle soit le commencement de nôtre joie. Que dis-je, que toute seule elle fasse toutes nos delices. Enfin que tout ce qui n'est pas Dieu ; que ce qui n'est pas Jesus-Christ ne nous soit rien. Je suis en lui.

Le 10. Juillet 1641.

L E T T R E L V.

A Monsieur d'Andilly. Des Stances Chrétiennes de Monsieur d'Andilly ; réflexions sur la mort de Monsieur de Saint Brieux, Devoirs des Evêques.

M O N S I E U R ,

Vous avez raison de blâmer ma paresse ;

vous obéissant si tard pour les Stances que vous m'avez envoiées ; mais comme le jugement que vous desirez de moi n'est gueres considerable , j'ai crû qu'il n'y avoit pas grand danger d'être long à le faire. Je l'ai donc fait avec plus de franchise & d'affection , que d'habileté ; pour mieux dire je vous envoïe mes soupçons & mes ignorances ; vous n'en tiendrez que le compte qu'il vous plaira , & recevez , s'il vous plaît , mes remarques comme un effet du pouvoir que vous avez sur moi , plutôt que comme une critique imperieuse ou sçavante qui se fâche quand on ne la veut pas suivre ; si je suis habile en quelque chose , ce n'est pas en cette partie : je confesse que je n'ai point les yeux d'Aigles , qui découvrent au fond des abîmes une petite proie , & qui sans lunettes d'approche voient des tâches dans le Soleil ; les grains de sable ne me choquent pas. J'ai voulu néanmoins sur vos Stances m'arrêter à des choses qui ne sont gueres plus lourdes , & j'ai eu si peur que vous ne m'accusassiez , ou de peu de sincerité , ou de manquement d'affection , que j'ai passé mes maximes ordinaires de censurer : or je ne vous dis pas tout ceci , comme si je croïois que vous dussiez trouver mauvais , que j'aie librement marqué mes pensées sur votre Ouvrage , car j'ai trop de connoissance de votre vertu & de votre jugement. L'une

vous empêche de songer à la vaine gloire de l'esprit, & l'autre vous fait bien connoître que nous ne sommes pas bons juges de nous-mêmes, parce que nous sommes parties. Loüé soit Dieu de ce que vous vous reconciez li avec les Muses, & que vous n'abandonnez pas le Parnasse Chrétien. Il vous regarde comme un de ses deffenseurs, & il vous offre des Lauriers de la nature de ceux, que vous aimez si fort. Je serois ravi que vous voulussiez entreprendre quelque Ouvrage d'haleine, où vous auriez moïen d'entendre tout vôtre esprit; vôtre solitude en seroit adoucie, & en profitant aux autres; vous ne seriez pas inutile à vous-même; vous avez un feu, qui veut luire au dehors, & il faut le laisser faire, afin qu'il ne vous devore pas au-dedans. Plût à Dieu que Pomponne fût un peu plus près de nos montagnes, j'irois vous y divertir malgré vous, & vous empêcher d'être seul, afin de vous donner moïen après, d'être mieux seul. Mais il faut demeurer au lieu que la Providence nous assigne, & les Chrétiens ne peuvent être separez, ni par les mers ni par les montagnes. Par tout nous faisons un même Corps, & sommes réünis sous un même Chef pour vivre d'une même vie. Ainsi proprement, nous ne sommes pas absens l'un de l'autre, non plus que du bon Monsieur de S. Brieux quoi qu'il soit au lieu du repos, & nous

au lieu du combat. Je ne doute point que cette mort ne vous ait sensiblement touché , il méritoit l'amitié & le respect de tous les gens de bien , & vous connoissiez particulièrement sa vertu. Il en reçoit la récompense & repose en paix dans le sein de Dieu , tandis que nous voguons sans sçavoir si nous arriverons au Port. L'Eglise de France auroit besoin de beaucoup d'Evêques aussi fermes & aussi zelez. Les premiers siècles ont vû jusqu'où pouvoit aller la liberté des Ministres du Fils de Dieu. Les nôtres voient jusqu'où peut aller l'intérêt & la bassesse de courage. Le Souverain Pasteur veuille regarder en pitié son Epouse & ressusciter parmi nous cette genereuse modestie qui n'offensoit personne , mais qui ne craignoit personne. Aussi quand nous serons Saints comme nos Peres , on nous respectera comme eux , & les Ambroises trouveront des Theodoses. Quand nos biens seront les biens des pauvres , on les tiendra sacrez , & on craindra d'y mettre la main aussi-bien que sur l'encensoir ; mais si nous continuons à les prophaner les premiers , nous trouverons justement des mains qui ne croiront pas faire des sacrileges , en nous les ravissant. Qui a établi les Evêques, que Jesus-Christ ? en quoi consiste leur dignité, si ce n'est en la continuation des fonctions de Jesus-Christ ? Qu'est que ce

caractere si sacré , sinon la marque & le Sceau de Jesus-Christ qui les met au rang de ses freres , & les consacre d'une maniere tres-sainte & très-ineffable ? Or comment pouvons-nous demander qu'on nous traite comme tenant la place de Jesus-Christ , si nous l'avons entierement dépoüillé , & s'il ne paroît en nous que cet homme , qui est son ennemi. Quelle folie ! on se moque de la Religion , & on veut recevoir des honneurs , & des privileges qui ne sont dûs que par les maximes & l'ordre de la Religion. Nous n'entendons point les cris des pauvres à nos portes , & nous voulons qu'on entende & qu'on craigne les nôtres comme des foudres. Mais je ne m'apperçois pas que je passe les bornes & le stile d'une Lettre. Je vous prie que vos yeux seuls lisent celle-ci , je vous parle à cœur ouvert , & comme à Monsieur d'Andilly, Je suis,

Ce 22. Juillet 1641.

L E T T R E L V I,

A Mademoiselle de P... Consolation de la mort d'un Comte.

M A D E M O I S E L L E ,

Vôtre derniere Lettre du 12. Juillet me
confirme

confirme la nouvelle de la mort de Monsieur le Comte. C'est un événement si extraordinaire & si épouventable, que je ne suis pas encore revenu de l'étonnement où il m'a mis. S'il ne fait voir aux Grands la vanité de leur grandeur & de leurs desseins, la faiblesse de leur force, & l'incertitude de leur espérance, je ne sçai ce qui leur peut faire connoître. C'est un coup de la droite de celui qui tient leurs cœurs entre ses mains, & par des secrets adorables de sa Justice, les incline comme il lui plaît pour l'exécution de ses volontez sur eux & sur les peuples; il renverse leurs conseils, il trouble leurs prudences, & leur donne un esprit de vertige & d'assoupissement qui ne leur laisse plus de lumière pour voir, ni de raison, ni d'équité. Peu à peu ils viennent à ce malheureux état, & les petites injustices sont les degrez des grandes. Mais rien ne les y conduit si-tôt que l'usage insolent de leur puissance, & une certaine yvresse d'autorité dans laquelle ils s'entretiennent, qui à peine leur permet de voir au dessus d'eux, celui devant lequel cependant ils ne sont que poussière. L'Écriture sainte ne dit point que Nabuchodonosor fut changé en bœuf pour ses adulterez, ou ses cruautés, ou autres vices semblables, mais seulement pour avoir eu trop de complaisance en la beauté de Babylone qu'il avoit bâtie, & pour avoir dit,

n'est-ce pas la celeste Babylone que j'ai édifée en la force de mon bras & en la splendeur de ma gloire. A peine avoit-il achevé la derniere parole , qu'il est chassé de cette ville superbe, & relegué parmi les bêtes pour paître l'herbe comme elles. La grandeur n'appartient proprement qu'à Dieu , & tout ce qui est en la terre, n'en a qu'une subalterne, qui est plus une apparence qu'une verité. C'est pourquoi le Tres-haut ne peut souffrir que ceux auxquels il l'a communiquée pour le bien des autres , en abusent , s'en enflent, & la veiillent posséder contre ses desseins , & ce semble , avec independance de sa conduite ; il s'en sert en sa colere pour chatier d'autres crimes par ce crime. Par Absalon il fait porter à David la peine de son peché : mais Absalon demeure attaché à un arbre , & David en est plus fidele & plus saint le reste de sa vie. David qui pleure ce fils ingrat , & qui avoit tant recommandé qu'on l'épargnât , nous enseigne à pleurer le pauvre Prince dont je vous parle. Sa haine à été sa conseillere , & pour se mettre en seureté il s'est perdu. Les suites de sa victoire ne pouvoient être que bien funestes , & il n'y point de maux qui ne vailent mieux que ces remedes. Les étrangers n'eussent gueres songé au soulagement des peuples. Et ce que ces gens de guerre commençoient dans Sédan , étoit un beau prélude

pour la Champagne. Quelle satisfaction peut-on faire de ces désordres ? & quel compte en faut-il rendre à Dieu ? J'espère qu'il n'aura pas été un Juge de colere pour Monsieur le Comte. Il a un fonds de misericordes que rien ne peut épuiser , & nous ne pouvons penetrer dans les secrets de son Tribunal , qui juge d'une façon bien différente de nôtre justice ordinaire. Songeons à nous humilier & à craindre pour nous-mêmes , qu'il ne nous laisse à nôtre propre conduite. C'est le chemin du précipice & de la mort. Tâchons de desarmer par la pénitence le bras que Dieu nous montre levé, & détourner ce tonnerre dont nous avons vû l'éclair , &c.

Le 31. Juillet 1641.

L E T T R E L V I I .

A Monsieur le Chancelier. Consolation sur la mort du Marquis de Coëstin , tué au siège d'Aire, en Juillet 1641.

M O N S I E U R ,

Je suis bien fâché de commencer à vous écrire pour une occasion aussi funeste que celle de la mort de Monsieur de Coëstin. Mais j'ai crû que tous vos serviteurs vous

témoignant la part qu'ils prennent à vôtre affliction, je ne devois pas être un des plus paresseux, mais un des plus affectionnez. Aujourd'hui même j'en ai reçu la nouvelle, & je ne veux pas differer davantage de vous témoigner combien elle m'a été sensible; il merite qu'on le regrette pour l'amour de lui-même, & il le fera sans doute tout de bon & du fonds du cœur, de ceux qui le connoissoient. Le rang de la parenté auquel il touchoit, son éminence lui pouvoit faire des sevitours interessez; mais sa modestie, sa bonté, & son courage lui ont fait des veritables amis. Sa réputation étoit connue dans cette Province où sa personne ne l'étoit pas, il a glorieusement confirmé la bonne opinion qu'on avoit de lui. Je souhaiterois que c'eût été d'une façon moins funeste; mais il est bien mal-aisé que les prosperitez publiques ne soient les calamitez de quelques particuliers, & ceux qui comme vous, aiment pour l'honneur de leur maître & de leur Patrie que leur Maison, se consolent aisément de leurs pertes domestiques, quand elles ont contribué à la gloire generale. Vous portez sans doute encore la vûë plus haut, & vous vous consolez par des maximes plus saintes. Dieu qui donne des victoires les mêle de deuil, comme il lui plaît, & ne suit, ni nos interêts, ni nos inclinations au choix des personnes

qu'il nous ôte. Il ne fait rien néanmoins qu'avec une bonté aussi grande que sa Sagesse ; & il y a , ce me semble , un grand plaisir à recevoir tout ce qui nous vient de sa main. Mais je ne prens pas garde qu'au lieu de demeurer dans les termes d'un simple compliment , je m'embarque dans une cōsolation que vous pouvez trouver en vous-même. Vous avez jetté de si profondes racines dans la véritable pieté , que si ce coup vous ébranle un peu, il ne vous abbattra pas, & qu'il vous confirmera d'avantage dans l'estime & le jugement que les véritables Chrétiens doivent faire de l'éclat du monde présent. L'Apôtre dit que la figure de ce monde passe , & en ce peu de mots nous enseigne une merveilleuse vérité. Je vous en dis une quand je vous assure que je suis avec le respect que je dois.

Ce 16. Août 1641.

LE T T R E L V I I I .

A Monsieur de Scuderi. Avis Chrétiens à Monsieur de Scuderi sur ses Poësies.

M O N S I E U R ,

Il faut que je me plaigne de la conjuration du frere & de la sœur contre ma ten-

dresse ; elle est si puissante , & si agreable , que j'ai bien de la peine à me résoudre de songer à m'en deffendre. Jugez comme j'y pourrai resister. Le present que j'ai donné ordre qu'on vous fit de ma part , est une dette que l'on vous a païée ; vous voulez toutefois vous en tenir obligé & m'en remercier. C'est être bien genereux ; je souhaitterois que l'on eût fait à Dieu le trophée des voix, des Luths, & des Harpes, dont vous parlez , & que toutes parlassent de ses grandeurs. Ces Hymnes sont de tous les tems , & on n'y peut trouver d'hiperboles. Judas seul s'offensa entre les Apôtres , du parfum que Magdeleine répandit sur Jesus-Christ. Les Odes d'Horace ne se lisent qu'en quelques Cabinets, & les Pseaumes de David se chantent par tout le monde. Si j'ai ajoûté quelques cordes à la Harpe , je l'ay profanée & effeminée , & je méritois qu'on les coupât , comme fit cet ancien , celles qu'un Musicien avoit trouvées de nouveau. Nos rimes , nos cesures , nos pointes sont trop foibles pour exprimer les sentimens d'un homme selon le cœur de Dieu , qui parloit selon son esprit. Je ne sçai si ce que vous loüez dans les Eglogues, n'est point ce qui me condamne , & j'ai peur que l'Iris ne soit trop ajustée pour un Berger de la Palestine. Lycidas pourroit bien avoir trop retenu du langage de l'Egypte ; pour le moins il tâche d'en

retirer son cœur, il n'a pas le poulmon assez fort pour la trompette, & en cette occasion l'Evêque cede la place à son Chapelain. Il ne tiendra qu'à vous de faire ces grands desseins, & je serois ravi que vous en voulussiez choisir un dans l'Histoire sainte; les choses muettes loüent le Dieu qui les a ornées. Pensez-vous, que sans ingratitude vous puissiez lui refuser l'hommage de votre voix. Après les Eudoxes ne voulez-vous point faire parler les Agathes ou les Ceciles. Le théâtre de la celeste Jerusalem merite bien, ce me semble, qu'on ne le laisse pas vuide. Que vous auriez d'illustres spectateurs! que votre loüange seroit solide! que votre recompense seroit glorieuse! Croyez moi, Monsieur, il n'y a que Dieu qui soit grand & qui merite qu'on le loüe. Je n'ai point encore reçu les Livres que Mademoiselle Paulet m'a mandé, que vous me faisiez la grace de m'envoïer: j'ose en juger par avance, & prononcer qu'ils ont toutes les beautez de leur genre. Pour nos Muses, elles dorment il y a long-tems. Quand le Berger craint le loup, il ne s'amuse pas à jouer du chalumeau. Je suis.

A D. ce 16. Août 1641.

L E T T R E L I X.

A Mademoiselle de Scuderi. Sentimens humbles de l'Auteur sur ses Poësies.

M A D E M O I S E L L E ,

Au lieu de vous remercier de l'éloquente Lettre que vous m'avez écrite, il faut que je m'en plaigne, & que je vous en fasse une correction. Ne sçavez-vous pas qu'il en est des Ecrivains, & sur tout des Poëtes, de même que des femmes. Si vous leur dites une fois qu'elles sont belles, le diable le leur redit cent, & elles ajoutent plus de créance à ce pere de mensonge qu'à la glace la plus fidele d'un miroir. L'esprit aime toutes ses productions, parce qu'en l'état du peché où nous sommes, l'amour propre infecte toutes les puissances de nôtre ame, & sur tout celle qui est la plus divine; mais comme il a plus de part dans les Vers, que dans les autres Ouvrages de Prose, étant, s'il faut ainsi dire, comme créateur de ceux-là, il en est aussi plus jaloux, pour ne pas me servir d'un terme plus rude. Pourquoi donc prenez-vous tant de peine à me faire avaler un poison, dont je suis déjà tout plein? Si vous pensez que la civilité vous y oblige, elle est

bien cruelle : si vous croïez ce que vous dites, il faut que je vous détrompe, & que je vous dise que dans le Livre dont vous faites tant de cas, il n'y a rien de précieux que la matiere. C'est sans doute ce qui vous a fait tomber en erreur, & vous avez fait comme les amans, qui trouvent que toutes les peintures de la personne qu'ils aiment, sont des chefs-d'œuvres, & ne distinguent pas celles de l'ouvrier, de celles de leur passion. Pour moi je vous jure sincèrement, que parmi tant de pieces, je vois peu de choses, qui me satisfassent, & beaucoup qui me déplaisent. Ma paresse naturellem'a empêché de les corriger, & j'ai crû que cela n'empêcheroit pas la fin que je me suis proposée, qui est de rendre quelque service à Dieu, en détournant les hommes des lectures profanes, au moins pour quelque tems. Croïez-moi, il n'y a point de gloire dans la terre dont on doive faire beaucoup de compte, les Panegyristes sont vains, les loüanges vaines, & ce qui en reste, fumée & vanité. Sur tout je ne puis concevoir comment il est possible, que considerant avec un peu d'attention la grandeur des Mysteres de Dieu, on puisse s'imaginer que l'on en parle, je ne dirai pas dignement, mais médiocrement. Je le prie qu'il me pardonne mes fautes en cette occasion, & qu'il approuve, ou plutôt, qu'il purifie mes intentions pour l'ave-

nir. Je vous conseille aussi de vous repentir de vos cajoleries , elles ne m'ont que trop plû ; mais ce qui m'oblige davantage , c'est l'assurance qu'il vous plaît de me donner que je suis dans vos bonnes graces. Croïez que je vous honore sincerement & que je suis.

A Grasse ce 16. Août 1641.

L E T T R E L X.

A Monsieur l'Abbè Thomassin. Avis pieux & salutaires , sur l'humilité que doit avoir un Ecclesiastique.

M O N S I E U R ,

Je ne puis m'empêcher de vous témoigner la joïe que j'ai , d'apprendre la bonne édification que vous donnez à la Compagnie des Ecclesiastiques de saint Lazare , par vôtre humilité & vôtre douceur. J'aime cœtte chere Compagnie avec des tendresses que je ne puis exprimer. C'est l'Ecole que nôtre Seigneur m'a ouverte, pour y apprendre des maximes bien éloignées de celles que jusqu'alors j'avois étudiées. J'y ai entendu des veritez & vû des exemples qui me confondront devant le Tribunal de Jesus-Christ , & m'ôteront toutes sortes d'excuses. Le

feu que j'y devois concevoir me devoit durer un siècle , & cependant j'éprouve tous les jours qu'il se refroidit. Je deviens de glace avec des personnes tièdes avec qui la Providence a ordonné que je vive , & au lieu de les échauffer , elles éteignent ma ferveur. Mais je voulois parler de vous , & insensiblement je parle de moi-même , dont je ne puis rien dire qui vaille. Beni soit le Souverain Evêque de nos ames , & le Prince des Pasteurs , de ce qu'il vous donne l'esprit du Sacerdoce ; encore qu'il fût Roïal , il l'a toutefois exercé sous la forme de serviteur , & même de pecheur sur la Croix. Il a caché les thrésors de sa Sagesse , & a même souffert qu'on le nommât fou , lui qui est la Sagesse éternelle. Quelle leçon pour ceux qui sont Prêtres selon son ordre ! Quel exemple d'abaissement & de confusion de soi-même pour les sciences & les qualitez de l'esprit ! Mais le vieil Adam n'écoute pas volontiers ces leçons , & il suit plus difficilement ces exemples. C'est un pauvre glorieux qui prend du sable pour de l'or , & qui s'estime magnifiquement paré avec des haillons. Lui demander qu'il soit humble dans la possession des avantages de l'esprit , c'est lui proposer des maximes , que par son esprit il juge extravagantes , & le vouloir obliger à l'impossible. Mais c'est ce que fait le nouvel homme , c'est ce qu'il trouve également

juste & facile. Il connoît que l'esprit humain n'aïant aucune proportion avec Dieu n'en peut rien concevoir qui approche tant soit peu de sa grandeur, & qu'il porte en soi une indignité d'avoir aucune communication avec lui. Que si la Foi lui apprend quelque chose, c'est une lumiere qui ne lui est point dûë ; si par la vivacité de son entendement, & l'assiduité du travail, & la benediction particuliere de Dieu, il penetre dans le Sanctuaire, à mesure qu'il entre plus avant, son repos s'augmente, & il apprend mieux à se servir de ces connoissances selon la conduite de l'esprit de Jesus Christ qui est humble & ennemie de tout éclat, & de toute recherche de soi-même ; car Jesus-Christ, dit l'Apôtre, ne s'est point plu en soi-même. Or voila ce que l'on professe dans cette Assemblée où vous donnez tant d'édification. Continuez, Monsieur, & nous faites voir en ce tems que la science n'enfle pas toujours, & qu'il y en a qui la foumettent aux pieds de Jesus-Christ, qui bégaiënt avec Jesus-Christ dans la Crèche, qui se font petits avec les petits, & ne veulent rien sçavoir que la Croix. O que ce Livre contient de choses ! qui ne l'étudie point est malheureux & ignorant. Je suis,

A. Grasse ce 19. Aoust 1641.

L E T T R E L X I.

*Au même sur son Ordination ; instructions
sur les devoirs de la Prêtrise.*

M O N S I E U R ,

Depuis que vous êtes Prêtre , & que je sçai que vous êtes bon Prêtre , je vous avoie que mon amitié s'augmente pour vous , & que je sens des tendresses extraordinaires de cœur pour votre personne , dans la confiance que j'ai de votre perseverance , & de votre avancement : l'inclination naturelle & les belles qualitez de votre esprit , m'ont premierement donné à vous ; mais aujourd'hui la grace m'y joint si puissamment , que ce triple nœud difficilement se peut rompre. Et certes toutes les autres liaisons sont vaines & fragiles. Le tems & les interêts les affoiblissent , s'ils ne les retiennent tout-à-fait. Mais comme Jesus-Christ , selon le langage de l'Apôtre , est hier & aujourd'hui & dans les siècles des siècles , les cœurs , qu'il joint , ne sont point sujets aux vicissitudes humaines. Il est leur unique pré-tention , & il se communique à eux diversement sans jalousie. N'est-il pas vrai , qu'il est infiniment bon à ceux qui l'aiment ; &

que hors de son service il n'y a ni paix, ni joie, ni lumiere, ni verité. Vous êtes maintenant dispensateur de ses thrésors & de lui-même. Cela demande une grande fidelité. Car si nous devons rendre un compte si exact de l'usage des creatures, quel sera celui-ci de Jesus-Christ. Beni soit-il à jamais de ce qu'il vous a inspiré de vous mettre dans une Compagnie, où véritablement il est connu, & où ses maximes sont pratiquées; trois Conférences sont plus utiles que vingt ans d'étude, pour acquérir l'esprit Ecclesiastique, sans lequel nous avons comme cet Evêque de l'Apocalypse, un nom qui marque la vie, & cependant nous sommes morts. Vous y donnez de si bons exemples, que je ne puis m'empêcher de vous témoigner la joie que j'ai d'en apprendre des nouvelles. Continuez, Monsieur, & sacrifiez de bon cœur à la simplicité Evangelique tout l'or & les diamans de votre éloquence: prêchez Jesus-Christ crucifié. Qu'assis dans votre cœur comme sur un trône il parle par votre bouche & enseigne ses maximes à ces bienheureux pauvres auxquels son Roïaume appartient. Laissez crier le monde, ne vous informez pas seulement de ce qu'il dit, & des jugemens qu'il prononce sur vos desseins. Si vous lui plaisez, assurez-vous que vous déplaisez à Jesus-Christ qui l'a déjà jugé. Que nous

servent toutes nos doctrines ? Le bon , Monsieur , Bernard qui a passé pour un homme simple , est maintenant honoré comme un saint , & il condamne ceux qui ont condamné ses simplicités . Le bel esprit est un grand don de Dieu ; mais il est dangereux , & si l'esprit de Jesus-Christ ne le rectifie , c'est une essence qui s'évapore , ou pour mieux dire , un parfum qui empoisonne souvent ceux qui le portent : mais il est tems que je finisse , pour ne vous pas détourner de quelque meilleure occupation . Encore un coup , Monsieur , courage & persévérance ; le monde n'est rien , sa figure passe , & Jesus-Christ demeure éternellement . Bienheureux ceux qui se cachent , & qu'une condition éclatante n'expose point au danger de se perdre en sauvant les autres . Je suis .

A Grasse ce 17. Août 1641.

LET T R E L X I I .

*A Mademoiselle Paulet , sur la conversion
d'un pecheur.*

M A D E M O I S E L L E ,

Votre Lettre du 30. du mois passé , m'apprend une conversion de laquelle j'ai loué Dieu de bon cœur . Certes ses jugemens

sur les hommes sont admirables & ses voies
 incomprehensibles. Il ne suit point les peti-
 res regles de la justice humaine , qui se mê-
 le insolemment de distribuer ses graces d'une
 façon bien éloignée de ses desseins. Il laisse
 tomber les cedres & élève des buissons
 pour les planter en sa sainte Maison , &
 leur faire porter des fruits dignes du Ciel.
 Il tourne les cœurs comme il lui plaît , & il
 fond les plus endurcis avec un souffle de sa
 bouche ; tandis que ceux qui paroissent tout
 de feu se transforment en pierres par une
 secrette punition de leur orgueil , & pour
 d'autres raisons qui ne laissent pas d'être
 justes , quoi qu'elles soient cachées. C'est
 pourquoi , il ne faut , ni haïr ni mépriser
 les plus grands pecheurs parce que l'on s'ex-
 pose au danger de haïr & de mépriser des
 prédestinez , & de perdre la grace si on la
 possède. Il faut beaucoup s'humilier au con-
 traire en les voïant , & entrer dans une crain-
 te respectueuse ; car qui nous empêche de
 commettre les plus énormes crimes , si ce n'est
 la grace , que nous ne pouvons avoir par
 nous-mêmes ; & qui est assuré , que la main
 qui le tient sur le bord du precipice depuis
 dix ans , le tiendra encore une minute : Qui
 sçait s'il ne reste pas en soi des inclinations
 corrompuës qui emporteroient l'ame à d'é-
 tranges desordres , si la bonté divine ne les
 arrêtoit. Benj soit donc nôtre Seigneur quand

il nous preserve, que toute la gloire lui en soit renduë, & pour nous croions & confessons que nous ne sommes que peché, & qu'il n'y a aucun bien en nous. Veillons & prions afin que nous ne tombions pas, & regardons toujours à nos pieds. Loin toute assurance orgueilleuse d'être hors de danger de commettre quelque peché que ce soit, car nul ne fait une offense, que tous ne fissent sans l'assistance de Dieu. Louions-le en ses miséricordes envers les pecheurs, & imitons les Anges qui s'en rejouissent dans le Ciel. Prions pour leur perseverance & offrons-nous à Jesus-Christ pour eux, afin de porter même leurs pechez passez; car l'Apôtre veut que nous portions les fardeaux les uns des autres. Et en effet la Communion des Saints, que nous professons de croire au Symbole, nous y oblige. Voila les dévises que vous aurez de moi pour cette fois. Je saluë de bon cœur celles qui en desirent. Elles sont à la source, & Monsieur Chapelain en a toujours de reserve. Je n'ai plus d'esprit depuis quelque tems; je voudrois bien avoir de la pieté & de la patience pour souffrir mes croix. Je suis.

A Grasse ce 16. Septembre 1641.

L E T T R E L X I I I .

A Mademoiselle de Ramboüillet. Utilité des douleurs pour le salut. Nécessité de la pénitence.

MADEMOISELLE ,

J'ai appris par Mademoiselle Paulet , qu'il vous étoit venu un mal à la jouë , qu'on vous l'avoit percé , & que vous vous en portiez bien. Je me rejoüis de vôtre santé , & je ne suis pas fâché de ces petites indispositions qui vous viennent de tems en tems ; car en verité j'aime vôtre ame plus que je ne vous puis dire , & je sçai qu'il est tres-bon & tres-necessaire , que la douleur la réveille quelquefois , & l'applique davantage à Dieu. Il est bien doux d'être dans l'aprobation generale des honnêtes gens , d'avoir tous les avantages de l'esprit & du corps : mais cela est bien dangereux pour le salut éternel , & pour cette vie , qui ne sera donnée ni à l'approbation des hommes , ni aux qualitez naturelles. C'est pourquoi la douleur est bonne , car on la peut offrir à nôtre Seigneur pour reparation du mauvais usage que l'on a fait des plaisirs quoique legitimes. C'est une maxime aussi véritable que Dieu même,

que sans pénitence on n'entrera point en Paradis. Nous n'avons gueres le courage de la faire de nous-mêmes, & jamais nous ne manquons d'excuses & de raisons pour la differer ou pour nous en exempter tout-à fait. N'est-ce donc pas une grande misericorde que de tems en tems il se presente une occasion de faire de nécessité vertu, & d'offrir à Jesus-Christ de petits maux, pour expier de grandes offenses. Vous êtes à Paris au tems de la misericorde, le Jubilé étant ouvert. Je vous conseille d'avoir une grande foi aux Indulgences, mais je vous conjure de tout mon cœur d'avoir un grand amour pour la sainte pénitence, sans laquelle les plus justes, disoit saint Augustin ne doivent pas sortir de cette vie. Or je ne parle pas seulement de la pénitence corporelle, où il faut apporter beaucoup de prudence, & qui produit souvent de tres-mauvais effets, comme la présomption de l'esprit, la censure des autres, la rigueur envers le pecheur, le chagrin & l'inquiétude. Je desire principalement la pénitence du cœur, qui forme après aisément tout le reste, & qui en un mot consiste à tenir le parti de Dieu offensé contre soi-même, à vouloir détruire en nous tout ce qui lui déplaît, & à considerer chaque peché qui nous a privez de sa grace, comme un nouveau titre par lequel nous lui voulons appartenir. Mais je ne son-

ge pas que mon Sermon est trop long : vous l'excuserez bien , & me ferez , s'il vous plaît , l'honneur de croire que je suis avec tout le respect que je dois & toute la passion dont je suis capable.

A Grasse ce 24. Septembre 1641.

L E T T R E L X I V .

A Mademoiselle de Messieres. Disposition d'une ame véritablement pénitente.

MADEMOISELLE ,

Je me réjouis d'apprendre qu'aux douleurs vous mêlez l'amertume de la pénitence. Je suis bien-aïse qu'au lieu d'occuper vos mains à m'écrire , vous les occupez à dresser votre Confession. La nature ne prend gueres de plaisir à remettre dans sa memoire les choses qui l'humilient ; ne vous étonnez donc pas si elle a de la peine à les mettre sur le papier , & plus encore à les dire. Dans l'état du peché nous sommes tout appliquez à nous-mêmes , tous remplis de nous , & dans une ardente envie d'être aimez & loüez des autres ; ou nous ne connoissons pas nos miseres , ou nous feignons de les méconnoître , & nôtre plus grand travail est à nous tromper , soit en nous persuadant que nous

avons les vertus qui nous manquent, soit en excusant nos défauts & les diminuant s'ils sont tels, qu'il nous soit impossible de n'en demeurer pas d'accord dans le fonds de notre conscience. Quelquefois nous passons dans une autre extrémité ; nous nous affligeons cruellement de nos pechez. Il nous semble alors que notre contrition est parfaite & cependant elle n'est bien souvent qu'un effet de notre tendresse naturelle, ou de notre orgueil interieur. Nous voyons la beauté de la vertu contre laquelle nous avons peché ; c'est une excellence que nous prendrions plaisir de posséder, & la privation nous en afflige, non pas pour l'amour de Dieu à qui nous déplaisons, mais pour l'amour de nous-mêmes, qui nous trouvons moins agreables après tant de resolutions de nous corriger, sans l'avoir fait, nos chûtes nous font voir notre foiblesse, & nous pensions être bien forts, de sorte que notre amour propre est humilié, en depit de lui. Il faut l'aneantir, s'il est possible, en la vûe de Jesus-Christ qui n'a jamais eu ni dessein, ni desir de se complaire en soi-meme, comme dit l'Apôtre. *Qui pourroit plus justement se complaire en soi, que celui qui avoit Dieu habitant corporellement en soi ?* Mais Jesus-Christ est l'Adam celeste, qui doit avoir des pensées & des maximes bien éloignées de celles de l'Adam terrestre. Celui

ci s'est perdu parce qu'il s'est arrêté à lui-même, celui-là pour nous sauver, ne se plaît qu'en son Pere, & ne se repose qu'en son sein. Le Pere dit, qu'il prend sa complaisance en lui, & lui ne prend ses délices qu'en son Pere. Ne nous plaisons donc point en nous, & ne nous inquiétons pas si fort, n'y voyant que des sujets de nous déplaire. Dans le peché il y a deux choses, ce qui offense Dieu & ce qui nous confond. Il faut détester mortellement ce que Dieu hait dans nôtre action, ce qui y est opposé à sa sainteté & ce qui nous prive de sa grace. Mais pour cette confusion, qui nous vient d'être tombez après tant de promesses & de résolutions, il faut l'aimer, & c'est la premiere disposition requise pour faire une bonne Confession generale, car elle nous remet toute nôtre vie passée devant les yeux, & l'amas de nos infidelitez nous troublera, si nous ne faisons cette distinction. Les pechez de cette façon servent aux Elus, & du plus grand de tous les maux on en tire un tres-grand bien. Dieu ne rejette jamais les larmes d'un cœur qui s'humilie, mais les larmes d'un cœur superbe lui sont en abomination. Vous n'aimez pas les longs Sermons, c'est pourquoi je finis celui-ci, & demeure.

A Grasse ce 24. Septembre 1641.

L E T T R E L X V .

A Mademoiselle Paullet. Necessité de profiter de tous les momens de la vie, pour expier ses pechez.

MADEMOISELLE,

Il y a deux ans aujourd'hui que Monsieur le Cardinal de la Vallette sortit de la vie & 36. que j'y entrai. J'espère que sa sortie à été en la grace de Dieu & je suis bien assuré que mon entrée à été dans la malediction, puisque nous naissons tous enfans d'ire & de peché. Le Bapême a effacé cette tache. Mais quand je considere, combien peu j'en conserve la sainteté & les pechez que j'ai commis en 36. ans, certes je suis bien épouvanté, & ne vois rien qui me puisse excuser d'une si horrible ingratitude, mais aussi ne faut-il pas chercher des excuses à ses offenses, il les faut pleurer, les haïr & s'en corriger; il faut tâcher de mieux achever ma carrière, que je ne l'ai commencée, & après avoir perdu tant d'années, profiter des heures & des momens. On n'est pas innocent quand on se contente de ne pas mal faire, il faut faire le bien, & la grace Chrétienne nous oblige d'operer. C'est une eau qui se corrompt, si

elle ne coule sans cesse, si toujours elle ne monte vers sa source, qui est Dieu. Car venant de lui elle doit retourner à lui, & nous ne pouvons, sans sacrilege l'arrêter de nous-mêmes; c'est toutefois ce que nous faisons souvent, si nous n'y prenons garde & en cela les plus spirituels sont trompez. Nous ne devons plus avoir de nous-même, si nous sommes véritablement à Jesus-Christ; car Jesus-Christ lui-même n'a point eu de soin humain, ayant privé son humanité sainte de la subsistance naturelle, qui étoit son soi-même, pour subsister en la personne divine, qui lui étoit un soi-étranger, mais son soi-adorable, mais un soi qui fait que l'homme est Dieu. Qu'est-ce que nôtre nous-mêmes qu'un cloaque d'impureté, qu'une masse de corruption, c'est un neant & voiez comment l'édifice que l'on y fonde peut subsister. David dit en un endroit de ses Pseaumes que les enfans des hommes sont trompeurs en leurs balances. Il y en a une version qui porte, que si d'un côté de la balance on mettoit les hommes, & de l'autre la vanité elle-même, les hommes seroient encore plus legers. Dieu nous fasse donc la grace de bien mourir à tout ce que nous sommes par nous-mêmes pour vivre en Jesus-Christ qui est la vie, la voie & la vérité. Je suis en lui.

A Grasse ce 28. Septembre 1641.

L E T T R E L X V I .

*A Monsieur Thomassin Seigneur de la Garde,
Président au Parlement de Provence ; sur
le jour de son Baptême , Renouvellement de
sentimens Chrétiens en ce jour.*

M O N S I E U R ,

Le jour où nous sommes est celui de mon Baptême. Les anciens Chrétiens en faisoient une grande fête tous les ans , & j'estime que cette coutûme étoit tres-sainte. Nous avons raison de pleurer le jour de nôtre entrée dans la vie , parce que nous naissons ennemis de Dieu. L'éclat de la pompe sur laquelle naissent les enfans des Rois, n'efface pas la tache de leur origine , & si d'un côté ils sont heritiers d'une Couronne temporelle , de l'autre ils sont esclaves de la mort & du peché. Mais par le Baptême nous sortons de la malediction ; nous devenons membres de Jesus-Christ , & composons un Ordre sacré de nouvelles creatures, qui n'appartiennent plus à la vieille génération du premier homme ; car ce Sacrement opere des effets de mort & de vie en même tems. Il détruit la vie d'Adam & nous fait mourir à son esprit & à ses maximes , pour introdui

K

re en nous la vie de Jesus-Christ. Nous sommes , dit S. Paul , baptisez en la mort de Jesus - Christ , & il ne faut pas seulement entendre ces grandes paroles de quelque representation exterieure , qui consiste en ce que Jesus-Christ a été enfermé dans le sepulchre, & nous, nous sommes plongez dans les eaux du Baptême par trois fois selon la pratique ancienne ; cela seroit bien peu de chose. Il faut donc tenir pour certain que la mort de Jesus-Christ opere dans l'ame du baptisé d'une façon admirable. Or que peut operer cette mort, que la mort ? Qu'est-ce que la mort, sinon la destruction de la vie, & quelle vie en nous est contraire à Jesus-Christ sinon la vie d'Adam ? Nôtre mort n'opere rien , au contraire , elle est la fin de nos operations ; mais la mort de Jesus-Christ est divine & énergique , & par elle il a commencé d'entrer dans ses operations divines d'une façon digne de lui ; car par sa mort il leve l'empêchement à la sanctification des hommes , il satisfait pour eux à son Pere , il dépouille lui-même la similitude de peché , & aussi il reçoit toute-puissance au Ciel & en la terre , sur les Anges , & sur les hommes ; il est après s'être donné pour eux , en état de se donner à eux selon la Loi des sacrifices ; enfin son Pere l'établit Chef d'un nouveau Corps qui est l'Eglise. Ce Corps a plusieurs membres

& ces membres sont formez par le Baptême. Ces membres doivent mourir & puis revivre en lui , par lui & de lui comme il vit en son Pere , par son Pere, & pour son Pere. Voiez comment cette verité subsistante , on peut accorder la vie de la nature avec la vie Chrétienne ; je dirai plus, comment l'innocence morale peut suffire à une personne baptisée pour être agreable à Dieu ? Les creatures font chacune ce que Dieu leur a marqué. Le Soleil non seulement se leve le matin , il fournit toute sa carrière , il vient au midi & puis il se couche. Dans l'ordre de la grace où nous entrons par le Baptême , faisons ce que cet ordre exige de nous , & ne le confondons pas avec celui de la nature même en sa pureté. Souvenons-nous que nous sommes consacrez par le Baptême à la sainte Trinité , au Nom de laquelle il nous est donné , & que nous composons de cette sorte une Hierarchie nouvelle , qui ne cede pas à celle des Anges ; car ils ne sont créez qu'en l'honneur de ses perfections essentielles. Les Seraphins , par exemple , en l'honneur de l'amour increé , qui est un attribut commun aux trois Personnes. Mais les Chrétiens regardent Dieu comme Pere , Fils , & Saint Esprit ; & au Baptême Dieu comme Pere , Fils & Saint Esprit se donne à nous , agit en nous , entre en nous , & y grave un caractere divin , qui est com-

me le Sceau de nôtre consecration. A quel honneur est-ce être appelé , quels hommages , quels sentimens doivent être les nôtres pour une si grande grace ? à quelle sainteté ne sommes-nous pas obligez , & comment pouvons-nous user de nôtre ame pour nôtre propre satisfaction , ou pour celle d'autrui , n'étant plus à nous-mêmes , mais au Pere , au Fils & au Saint Esprit , pour être en un continuel état de servitude envers eux , pour recevoir leurs influences , & imiter autant que nous le pouvons leurs ineffables processions ? & la vie qu'ils ont l'un dans l'autre ? Faut-il s'étonner , si devant que de recevoir le Baptême on fait faire une renonciation solennelle , au diable , au monde & à ses pompes ? Peut-il y avoir quelque société entre la lumiere & les tenebres ? & y a-t-il rien que l'on ne doive quitter de bon cœur pour devenir membres de Jesus-Christ ? Plaîse au Pere des lumieres de renouveler en moi l'esprit que j'ai reçu , il y a 36. ans en ce Sacrement , dont je vous entretiens ; demandez-lui cette grace pour moi & avec une ferveur égale à mes besoins. Je vous ai écrit les mouvemens de mon cœur sans ordre & sans artifice , vous m'avez témoigné que de tems en tems cela ne vous seroit pas desagréable. Je suis.

A Grasse ce 29. Septembre 1641.

L E T T R E L X V I I .

*A Monsieur Molè premier Président de Paris,
sur sa promotion à la Charge de
premier Président.*

M O N S I E U R ,

Comme je suis au bout de la France , les nouvelles du monde y arrivent bien tard ; c'est pourquoi vous ne trouverez pas étrange , que je sois des derniers à me réjouir avec vous de vôtre promotion , à une dignité où tous les gens de bien souhaittoient de vous voir , il y a long-tems. Elle ne vous apportera que de nouveaux soins. Elle vous ôtera vôtre repos , mais elle vous donnera aussi moïen de deffendre l'innocence opprimée de corriger beaucoup d'abus, & d'appuier les bonnes intentions de ceux qui travaillent pour la gloire du Fils de Dieu, & pour le salut du prochain. L'Eglise aura en vous un Protecteur de sa liberté & de ses droits , & conservant l'autorité du Prince vous sçaurez bien maintenir celle de Jesus-Christ par qui les Princes regnent , & dont ils sont enfans aussi-bien que leurs sujets. C'est ce que j'attens de vôtre pieté , & je me promets encore que vous me ferez l'honneur de me considérer toujourns comme celui qui est.

A Grasse ce 21. Decembre 1641.

K iij

L E T T R E L X V I I I .

A Mademoiselle de Gournai. Eloge des Pièces Poétiques & de l'esprit de cette Demoiselle.

M A D E M O I S E L L E ,

Vôtre dernière est accompagnée d'un présent digne de votre esprit, & dont je vous rends mille graces. Mais elle me parle d'un autre que je n'ai point encore vû, & dont la perte me seroit tres-sensible, puisque tout ce qui part de vos mains m'est précieux. Si Camusat l'a reçû, il me l'envoiera dans la première balle de Livres qu'il fera pour moi. Je vous en remercie par avance, & je vous prie de croire, que je vous considère comme une personne extraordinaire, & que je voudrois qui eût beu dans la fontaine Jouvence, aussi-bien que dans celle de Permesse. Car en vérité vous devez long-tems vivre pour faire l'honneur de votre sexe, & de votre siècle. J'ai reconnu Horace dans l'Ode que vous avez traduite, & il parle aussi délicatement François que Latin. Sa version n'est pas un Ouvrage moins difficile, que l'imitation de Pindare, & si celle-ci est jugée par lui-même une entreprise d'Icare, vous faites voir que celle-là est encore

au deffous de vos forces. Pour moi j'entreprends de parler de beaucoup de fujets qui surpassent les miennes ; mais je crois y être obligé. Ce choix ne m'étant pas libre , je passerai pour obéïffant & pour fidele , plutôt que pour temeraire. Les roses du Paradis terrestre , doù vous dites que j'ai tiré mes fleurs , étoient sans épines , & il n'en est pas de même de vos Vers ; mais elles sont bien seantes sur le Calvaire , & nôtre Maître en est couronné. J'ai plutôt songé à toucher les cœurs que les oreilles , & j'aime mieux qu'il y ait du feu dans mes écrits que de la lumiere. Un autre reparera mes fautes & je n'en ferai point jaloux. Je suis.

Ce 30. Décembre 1641.

L E T T R E L X I X .

A Monsieur d'Andilly. Compliment sur un Livre qu'il avoit composé.

MONSIEUR ,

Je n'ai pas encore reçu le riche present que vous avez fait au Public , qui est autant un Ouvrage de vôtre pieté que de vôtre esprit. La premiere m'empêchera de lui donner les loüanges qu'il merite quand je l'aurai lû. Et le second d'y trouver matiere d'e-

xercer la censure fidelle, que vous me demandez. Il est à ce que j'apprens dans une approbation si generale des plus honnêtes gens, que vous auriez sujet d'être satisfait, si vous cherchiez vôtre satisfaction dans l'estime des hommes, qui pour être veritable & raisonnable ne laisse pas d'être vaine. Il y a des fumées puantes, & des fumées qui sentent bon, mais toutes se dissipent bien-tôt; il n'y a que celle de l'encens que nous offrons à Dieu, qui ne se perd point en s'élevant vers lui; cet encens, n'est pas seulement la priere, mais aussi le rapport que nous faisons à la grace de l'honneur que l'on nous rend. & de tout ce que nous produisons digne de quelque loiiange. Il n'est pas moins ennemi de ceux qui adorent leur esprit, que de ceux qui adoroient leurs Idoles, & je crains bien que plusieurs, qui ne voudroient pas avoir dit une parole contre la pureté, ne soient coupables devant lui de cette fornication interieure que l'on commet par l'amour propre & l'admiration secrette de soi-même; je la crains pour moi plus que pour les autres, car quoi qu'on soit peu aimable, l'état du peché, où se trouve la nature, ne laisse pas de nous attacher si fortement à nous-mêmes, que nous idolâtrons nos défauts. Priez Dieu qu'il me délivre de cette peste, & continuez à travailler pour lui. Je suis de tout mon cœur.

A Vence ce 24. Mai. 1642.

L E T T R E L X X .

*A la Reverende Mere de Roury , Supérieure
des Filles de la Visitation de Grasse. Pen-
sées Chrétiennes sur le jour de la mort de
Jesus - Christ.*

MES TRES-CHERES FILLES ,

Je prie nôtre Seigneur qu'il vous donne sa sainte benediction. C'est Jeudi que nous celebrons le départ ou plutôt le triomphe de nôtre Maître. Si ce n'étoit qu'un départ nous aurions sujet de nous affliger avec les Apôtres ; mais puisque c'est un triomphe, il faut nous en réjouir avec les Anges , & montrer que nous aimons le Triomphateur. Depuis qu'il est ressuscité , il est comme en un état de violence ; car vivant de la vie de la gloire il devoit être dans le lieu de la gloire. La terre est pour les enfans des hommes qui vivent de la vie du vieil homme , mais le Ciel est le séjour des enfans de Dieu qui sont vivans de la vie de Dieu. Et Jesus-Christ est le premier né de ces enfans ; la terre n'a jamais merité de le porter , mais elle l'a merité encore moins depuis qu'il est ressuscité , parce qu'il n'a plus rien de la vieille creation , comme elle réjouissons.

nous que nôtre Maître aille prendre possession de la place qui lui appartient , & disons avec l'Epouse , *Fuiez , fuiez mon bien-aimé d'un pas plus léger que les Faons d'une Biche.* Quoi qu'il nous quitte il ne nous abandonne pas ; & bien-tôt nous serons consolez de l'absence d'un Dieu , par un Dieu en l'avènement du saint Esprit. Une excellente disposition pour bien recevoir l'un , est de bien celebrer l'Ascension de l'autre , de benir le Pere éternel qui retire son Fils dans son sein , de benir le Fils qui s'éleve par sa propre vertu au dessus des Cieux , de monter avec lui ; car où est le Chef , là doivent être les membres. Nos corps demeureront ici , & nos cœurs le suivront par leurs desirs & leurs aspirations , pour grossir la troupe des captifs qui l'accompagnent. Je suis en lui.

A Vence ce 26. Mai. 1642.

L E T T R E L X X I.

A Monsieur de Saint - Adrian. Qu'un Chanoine ne doit point sans raison quitter son emploi pour se retirer dans la solitude.

MONSIEUR ,

J'ai appris avec beaucoup de joye de Monsieur l'Archiprêtre de Beziers, que vous avez

enfin resolu de sortir de vôtre solitude, pour venir rendre à vôtre Eglise le service que vous lui devez. En cette occasion je n'ai pû m'empêcher de rompre le silence que j'ai gardé avec vous depuis nôtre commune perte, puisque vous vous rapprochez du commerce des hommes, duquel vous vous étiez si fort éloigné. Vous me permettrez de vous dire que j'avois trouvé vôtre retraite dans la continuation un peu étrange, & que mille fois j'ai pensé vous en écrire mes sentimens dans la confiance de nôtre ancienne amitié. Je rendois grâces à nôtre Seigneur de vous avoir fait connoître la vanité des grandeurs de la terre en la mort d'une personne, qui étoit arrivée au comble de celles de sa condition, & en la chute de sa Famille. Vôtre douleur me paroissoit bien digne de vôtre generosité, & je prenois part à la joie que vous goûtiez dans vôtre nouveau genre de vie; mais d'un autre côté je confiderois que ce n'est pas assez de faire le bien, si ce bien n'est accompagné de ces circonstances necessaires, que nos obligations doivent toujours prévaloir sur nos sentimens & nos humeurs, & que vous vous trouvez lié à un Benefice. C'est en le servant que N. Seigneur veut vous sanctifier, & non pas dans le repos de la solitude. La grace Chrétienne ne tire personne de sa condition, au contraire elle veut que l'on

y demeure , & il y a un tres-grand peril d'en sortir pour suivre les inclinations que la nature nous donne , ou que quelque rencontre dans la vie nous fait prendre. Or si cela est veritable des conditions qui nous exposent en quelque façon au danger du peché , & qui nous attachent à la terre & nous dissipent l'esprit , que devons nous juger de la condition Ecclesiastique , qui est toute sainte de sa nature , dont toutes les fonctions portent à la sainteté , & qui nous oblige heureusement d'être appliquez à Dieu durant toute la journée. Cela est encore plus veritable pour les Chanoines , dont la vie se passe presque toute dans le Chœur à chanter les loüanges de Dieu ; c'est à dire à faire le métier des Anges. L'étude , les œuvres de charité , les conversations vertueuses emportent ce qui reste de tems ; enfin on est obligé à l'innocence dans la profession où la Providence a daigné nous appeller. Quelle raison donc pouvez-vous avoir de ne le pas faire , & qu'y devez-vous raisonnablement craindre ? Vous ne vous sentez pas digne d'avancer dans les Ordres sacrez , direz-vous , il est bon d'avoir cette pensée , & ce seroit une horrible arrogance de se croire assez pur pour un Ministère si saint ; mais vous vous y trouvez engagé , & il faut avec humilité pratiquer les vertus , & tâcher d'acquiescer les dispositions qu'il demande , si-

non au degré de perfection qui seroit nécessaire , au moins selon nôtre fragilité. Saint François se contenta d'être Diacre , je loüe la sainte apprehension , qu'il eut de la dignité Sacerdotale ; mais blâmerons-nous tant de millions de Saints qui l'ont sanctifiée & choisie ? N'avez-vous pas dessein de vous sacrifier tout entier à Dieu ? c'est l'esprit de la Prêtrise que l'immolation de soi-même , alors on immole Jesus-Christ pour autrui & pour soi. Quiconque travaille sérieusement à bien faire cette oblation interieure , est dans la voie de bien faire l'exterieure , & a sujet de se confier en la bonté du Fils de Dieu , qui nous rend dignes Ministres en son Testament , & ne nous trouve pas tels. Enfin vous avez une Epouse qui vous demande du service & de bons exemples pour vos Confrères. Il est doux d'être aux pieds de Jesus-Christ avec Magdelaine ; mais l'amour cherche la gloire du bien-aimé , & non pas ses propres consolations. Il est tems que vous retiriez la lumiere de dessous le boisseau & que vous fassiez part aux autres de ce que vous avez appris dans l'Hermitage. Vous êtes , ce me semble , plus propre à la vie d'un Chanoine , qu'à celle d'un Solitaire , & vous devez vous défier de l'inclination presente que vous pouvez sentir à cette dernière. La melancholie tuë en chatoüillant , & ce que l'on croit être un mouvement de grace ,

peut être un effet de cette humeur, que l'on ne dompte pas aisément, quand on lui a laissé prendre empire dans l'ame. Je vous écris aussi confidemment que je vous parlois, quand une plus heureuse saison nous faisoit rencontrer en même lieu. J'espère que quelque favorable rencontre me donnera encore cette joie quelque jour. Cependant je vous conjure de m'aimer, & de croire que je suis.

A Tarascon le 1. Juillet 1642.

L E T T R E L X X I I.

Ludovico Valesio Principi Prov. Pro-regi
Antonius Godeau E. G. S. P. D.

*A LOUIS DUC D'ANGOULÊME.
Lettre de compliment.*

SCio apud te Excellentissime Princeps, inter arma, nec leges, nec Musas filere; has enim in quarum sinu educatus fuisti, itinerum, laborumque individuas comites semper adhibes. Fidenter igitur mitto ad te Pastorale carmen, cujus argumentum voluptatem, mœstitiamque tibi allaturum non dubito. Deflet enim immaturum obitum Eminentissimi viri, cum quo summam necessitudinem habebas. Dignus sanè quem tu & om-

nes boni , propter morum candorem , eximias animi dotes , sed præcipuè ob invictam in amicitiiis colendis & retinendis fidem, observarent & diligerent. Fœlix si spartam , quam natus erat ornare voluisset , & capiti infulato , pileoque illo , qui jam diademati par erat , redimito , galeam nunquam imposuisset. Sed difficilè est naturam expellere , bellicososque spiritus cohibere , quos familiarium adulatio , gloriæ cupido , & alia ridentis fortunæ, aulæque blandimenta fovent. Viveret & labenti familiæ opem tulisset. Jam enormis casus , quem tot alii vel præcessère vel secuti sunt , Magnates , Principesque admonet quam fluxa sint & caduca , natalium splendor , potentia, opes, clientelæ , honores , cæteraque quibus inhiare solent , & plusquam par est , fidere. Nulla unquam ætas vidit , humanarum vicissitudinem tot tantaque exempla. Alia forsitan sequentur nec mitiora , nec minora. Sed quid opus est futura mala animo suo damno perspicaci accersere. Satis est ità obfirmare animum , ut venientibus non concutiatur. Homini verè christiano constat , nihil temerè evenire , sed cuncta procedere occulto simul & justo amantissimi patris judicio , qui ut loquitur Augustinus , ordinem medendi non accipit ab ægroto. Ludit in orbe terrarum , non tantùm quia orbis gubernatio illi ludus est , non cura aut la-

bor ; sed quia prudentes hujus sæculi, ludos facit , illorum consiliis illudit sæpè & corrumpit , cum debitas ambitionis , crudelitatis impietatisque pœnas exigere illi visum est. His probè instructus , Princeps excellentissime, boni Imperatoris munere fungeris , & veri Christiani officium diligenter imples ; reddis quæ sunt Dei , Deo , nec histrioniam agis , cum in publico Religioni vacas. Hoc fundamento domus tua innixa nunquam corruet , sed surget altius , liliaque sua in dies lætiora videbit. His armis Provinciam ab hostium impetu facilè defendes , nostrisque Musis ostium & sedes securas conservabis. Tui semper amantes , erunt tuasque laudes canendas summa cum voluptate suscipient. Scis illas nec fordidas , nec illiberales , decet enim Virgines Jove natas, esse animo verè Regio. Vale Principum decus & nos ama , nam te colimus & amamus.

Grasse die 13. Augusti an. Incarn. 1642.

L E T T R E L X X I I I.

A Monsieur de Thomassin Président au Parlement de Provence. Du détachement de toutes les choses du monde.

M O N S I E U R ,

Je ne demande de place en vôtre cœur que

celle, que Jesus-Christ m'y voudra donner, & s'il ne peut souffrir aucune creature avec lui, je vous conseille de les en chasser toutes, & de le réserver uniquement pour ce divin Hôte. Les sujets ne doivent pas trouver étrange, si leur Roi ne les fait point asseoir sur son Trône; mais les hommes doivent bien être obligez à sa bonté. Ils doivent être dans une grande admiration de sa misericorde, quand ils voient qu'il leur demande avec tant d'ardeur, ce qu'ils sont trop heureux qu'il reçoive: quand il se montre jaloux de ce qui ne merite pas d'être aimé de lui: & qu'il ne nous deffend d'être attachez aux choses perissables, que parce qu'il veut que nous soions à un Dieu éternel; & c'est surquoi nous ne faisons point de reflexion. Pourvû que nos attachemens ne soient point vicieux dans leur objet, ils nous semblent licites; mais ne regardons pas les chaînes que nous recevons; il nous suffit de prendre garde à la main qui les donne, & toutefois il est vrai que nous volons nôtre cœur à Dieu, aussi-bien quand nous l'engageons trop à une personne vertueuse, que quand nous l'engageons à celle qui ne l'est pas. L'un de ces larcins est plus honnête que l'autre, mais il est toujours larcin. Il ne nous est pas permis de faire choix entre deux crimes, il les faut abhorrer également; il ne nous faut pas contenter d'une ardeur

mediocre , au service d'un aussi bon Maître que le nôtre , il faut tâcher qu'elle soit extrême , il faut monter par le plus noble chemin , qui est celui du parfait amour , & laisser l'office de Marthe pour celui de Magdelaine. C'est le sujet de l'Evangile de ce jour. Marthe servoit nôtre Seigneur & se mettoit en peine pour le bien recevoir chez elle. Voila une action tres-loüable & tres-sainte; mais Magdelaine , la laisse songer au ménage, elle ne se met point en peine de lui preparer un festin , elle veut qu'il l'a nourrisse , & elle est à ses pieds pour entendre cette parole qui est le Pain de vie ; elle ne regarde que son Seigneur , & pourvû qu'elle lui témoigne son amour , il ne lui importe que ceux de sa compagnie l'estiment incivile. Aussi reçoit-elle l'approbation de cette bouche sacrée , & cette bienheureuse oisiveté est non seulement deffenduë ; mais loüée au dessus du travail de Marthe. Plût à Dieu que nous eussions une fois bien medité ces paroles ; *une seule chose est necessaire*. Nous trouverions le repos , où nous trouvons l'agitation ; du sujet de mépris , où nous en pensions voir de reverence ; des raisons de détachement , où nous nous figurons des liens legitimes ; nous ferons un innocent usage de nous-mêmes , & de tout ce qui est hors de nous-mêmes , ou nous ne craignons rien , ou nous craignons sans inquiétude. Nous aimerons

les maux qui nous defesperent , nous tâcherons de gagner ce que nous méprifons. Tout nous paroîtroit au deffus de nous. Tout nous paroîtroit au deffous de Dieu; nous ne craindrions pas que rien nous manquât , parce que Dieu feroit en nous ; & le cœur de l'homme étant changé par la grace , cefleroit en un fens d'être le cœur de l'homme. Toute nôtre Religion eft dans l'unité , il n'y a qu'un Dieu , qu'un Redempteur , qu'un Esprit , qu'une Foi , qu'un Batême , qu'une Eglife , & qu'une chofe neceffaire. Les Chrétiens n'ont qu'une chofe à faire pour être dignes enfans de leur Pere , & cette chofe eft de l'aimer. Pour parler de cet amour il le faudroit fentir ; c'eft pourquoi je me vois contraint de m'en taire. Tous les bons Peintres ont été les Martyrs , s'il n'eft dans le cœur, il ne vient point fur la langue. Je prie nôtre Seigneur qui l'a fait defcendre en terre, de le repandre dans vôtre cœur & dans le mien.

Le 15. Août 1642.

L E T T R E L X X I V .

*A Monsieur de T*** Evêque de N*** Consolation à un Evêque , dont le Beaufrere étoit disgracié & peut-être condamné comme criminel.*

M O N S I E U R ,

J'ai long-tems balancé si je devois écrire après l'effroïable calamité qui vient de tomber sur vôtre tête. Ce n'est pas que je craignisse d'avoir commerce avec le Beaufrere d'un criminel malheureux , & de me ruiner à la Cour , si ma Lettre venoit à être surprise ; car outre que je n'y ay aucunes esperances , je sçai qu'on ne pouvoit trouver mauvais , que je prisse part à vôtre affliction , perdant de cette sorte une personne qui vous étoit si chere. Ma principale consideration étoit , que je serois peut-être un consolateur importun , qu'en voulant esfaïer de fermer vôtre plaïe je l'ouvrerois de nouveau , & que je vous détournerois de l'occupation interieure où vôtre cœur seroit avec Dieu , seul Medecin de semblables douleurs. Mais considerant d'un autre côté , le caractere que j'ai l'honneur d'avoir commun avec vous , la nature de vôtre affliction , & l'amitié particuliere dont nous

faïsons profession , je n'ai pû me refoudre à demeurer muet , & j'ai crû même être obligé de vous témoigner que je pleurois vos pertes. Elles font telles en toutes leurs circonstances , qu'on ne peut s'en imaginer de plus grandes , & je vous confesse que la seule pensée de leur cruauté , me fait fremir d'horreur. Vous pouvez dire que la main du Seigneur vous a touché , & même qu'elle s'est appesantie sur vous , qu'elle a fait passer sur vôtre tête tous les flots de sa colere , & vous a jetté en haute mer à la merci d'une redoutable tempête. Mais en disant que c'est la main du Seigneur qui vous a ainsi traité , c'est vous consoler & faire une leçon de patience , car cette main est & souveraine & paternelle ; comme souveraine elle peut fraper qui bon lui semble , en quelle part il lui plaît , en quel tems & de quelle façon elle veut. Qui lui osera demander pourquoi elle use de ses droirs sur les creatures ? Qui sera si sacrilege que de l'obliger à suivre nos inclinations , à nous conserver ce qui nous est cher , à ne nous priver que des choses indifferentes , & à rendre nos pertes honorables & delicieuses ? Comme paternelle, elle ne nous donne que des coups salutaires, quoi qu'ils soient rudes , elle guerit d'un côté si elle blesse de l'autre , elle nous approche de son sein , quand il semble quelle nous repousse en fureur , elle nous dé-

tache de l'amour dangereux des objets, quoique legitimes , afin , comme dit saint Augustin , que par les amertumes de la perte , nous n'aimions pas l'hôtellerie au lieu d'aimer la patrie où nous sommes obligez de tendre: il appelle ces amours où les plus justes sont sujets , des amours de Babylone , & veut que le citoyen de la celeste Jerusalem les retranche , s'il a envie de revoir son païs. Il ajoute en un autre endroit ces belles paroles : *Multi flent fletu Babylonico , quia gaudent gaudio Babylonis.* Vous n'êtes pas de ce nombre, car vos larmes sont tellement poussées hors de vos yeux par les legitimes sentimens de la nature que la grace conduit leur course, les empêchant de se déborder. Vous sçavez bien sacrifier les victimes précieuses, que la mort vous a ravies , avec la tranquillité que demande la sainteté de ce sacrifice , & accorder les mouvemens d'un bon pere & d'un fidele Beaufrere, avec la constance d'un saint Evêque. Nôtre consecration , Monseigneur , nous fait mourir une seconde fois au monde après la premiere mort du Batême , & celle-là est plus generale que celle-ci. Car quand nous sommes baprisez nous renonçons à l'affection du monde , mais non pas absolument à l'usage de plusieurs choses du monde ; la liberté nous demeure de nous marier , de nous mêler de plusieurs affaires , la grace Chrétienne ne retirant personne de

sa condition , & n'en imposant aucune par nécessité ; mais quand nous sommes consacrez Prêtres , & principalement Evêques , nous mourons à nous-mêmes , car nous ne pouvons plus disposer de nos corps : nous mourons à plusieurs divertissemens licites aux autres ; car nous ne les pouvons plus prendre : nous mourons à nôtre país , à nos parens & à nos amis ; car il faut tout quitter pour son Epouse. Vous voiez même qu'en nos signatures , nous ne mettons pas , ou nous ne devons pas mettre le nom de nos Familles. Dans le mariage charnel , c'est la femme qui prend celui de son mari , mais en ce mariage spirituel l'Epoux prend le nom de l'Epouse , parce qu'elle est plus sainte & plus digne que lui ; c'est avec elle qu'il se doit consoler de toutes ses pertes, ou plutôt il doit croire ne pouvoir plus faire d'autres pertes que celles des ames qui lui sont commises. Un Romain se consolait des malheurs de sa maison par les prosperitez de la Republique , à plus forte raison un Evêque se doit-il consoler de ses douleurs domestiques, par la paix & le bon ordre de son Eglise. Ce n'est pas qu'on nous doive obliger d'être insensibles , mais nous sommes obligez de vaincre nos sentimens, & d'en user selon Dieu. C'est ce que vous faites à un point , qui vous fait meriter de grandes louanges , mais je sçai que vous vous con-

tentez de les meriter & que vous ne les pouvez souffrir. J'aime donc mieux vous donner des preuves de la part que je prens en vôtre affliction, que de vous écrire un Panegyrique. J'ai été plus long que je ne pensois à le faire, mais le plaisir de vous entretenir m'a emporté, & j'ai crû que vous ne trouveriez pas ma longueur ennuyeuse, ou du moins que vous la pardonneriez aisément à mon zele. Dieu veuille vous continuer l'esprit de force qu'il vous a donné jusqu'à cette heure, & à moi me donner de plus agreables occasions de vous témoigner que je suis.

L E T T R E L X X V.

A Mademoiselle de Humieres. Obligations à un Evêque de remplir ses devoirs auquel il est obligé par son Ordination, & aux Chrétiens de remplir ceux auxquels ils sont obligez par le Baptême.

MADEMOISELLE,

Je prie nôtre Seigneur de vous donner sa sainte benediction. J'ai scû par Mademoiselle Paulet que souvent vous vous informez de mes nouvelles. Je vous suis obligé de ce souvenir, qui me fait croire que vous l'avez devant nôtre Seigneur. Il est
vrai

vrai que les Evêques & les Prêtres par leurs Offices doivent presenter à Dieu les prieres du peuple. Le Fils de Dieu est debout à la droite de son Pere, dit S. Paul, pour y exercer les fonctions de son Sacerdoce éternel, & comme il ne peut plus l'offrir d'une maniere sanglante, il faut qu'il s'offre avec son corps mystique qui est composé de membres glorieux & de membres qui combattent encore sur la terre. Les Evêques l'y representent & y continuent son Ministère, l'offrant à l'Autel, & avec lui eux-mêmes & les fideles. Mais comme cette offrande se doit faire en sainteté, ils ont besoin que l'on prie pour eux. Aussi l'Apôtre demande souvent à ceux auxquels il écrit, l'assistance de leurs oraisons, afin qu'il ne mette point d'obstacle aux succez de la predication Evangelique. Hélas ! si un homme ravi au troisième Ciel, instruit par Jesus-Christ même & donné à l'Eglise pour convertir les nations & faire triompher la Croix de la puissance de l'enfer & de la terre, craint d'empêcher que l'Evangile ne prospere dans sa bouche, que dois-je dire ? & que dois-je faire ? Certes je dois dire que je ne puis rien faire sans lui, ny pour autre que pour lui. Demandez pour moi cette pureté d'intention & cette claire connoissance de ma foiblesse. Je lui demanderai pour vous que vous marchiez d'une façon digne de vôtre vocation

par le Baptême. Vous êtes appelé à la sainteté, par le Baptême : vous avez été enseveli avec Jesus-Christ, & sa mort a operé en vous une mort admirable qui vous a donné la vie. Vous vous êtes obligé de porter continuellement la mortification de Jesus en votre corps mortel & de vous crucifier avec lui. Quelles promesses ! quelles obligations ! mais il vous crucifie encore d'une façon particuliere, & vous marque au coin de la Croix ; il vous y attache, il vous y cloüe ; quelle faveur ! répondez y fidelement & humblement. Souvenez - vous que la plus sainte Croix de nôtre Maitre étoit interieure, & que deux larrons furent crucifiez comme lui. Ce n'est ni par les pieds, ni par les mains que l'on marche dans ses voies & qu'on travaille pour lui. C'est avec un cœur purifié de tout amour des creatures, de tout attachement à soi-même, & même du desir de la grace d'une conduite particuliere, de certaines faveurs extraordinaires pour lesquelles il faut avoir une sainte indifference. Enfin d'user de la grace pour Dieu & non pas d'en jouïr. Car cette grace, quoi qu'elle nous mene à Dieu, n'est pas Dieu, & l'homme ne doit jouïr que de Dieu, à cause qu'il est fait pour Dieu, & que Dieu seul, comme la seule beatitude, le peut remplir, & rendre bienheureux. Les personnes du siecle trouvent ces maximes bien rudes ; mais elles ne peuvent bien juger des voies de Dieu, en les

examinant par les lumieres de la science humaine ou de la raison corrompuë. Vive Jesus crucifié , vivent les épines & les clous , vivent les sacrées plaïes , vivent ceux quiles aiment , & les adorent. Je suis..

A Vence le 29. Octobre 1642.

LET T R E L X X V I.

A Madame de Longueville. Mépris de la beauté. Que l'on doit peu se soucier qu'elle soit flétrie par la maladie. N'être qu'à Dieu seul.

MADAME,

J'ai appris en même tems vôtre maladie & vôtre guerison. Cette nouvelle m'a épargné beaucoup de douleur & d'inquiétude , vous honorant comme je fais , & comme vôtre vertu & vôtre bonté pour moi m'y obligent avec tant de raison. Je loïie Dieu de ce qu'il conserve vôtre vie , dont j'estime qu'il sera glorifié & toute la Cour instruite. Pour vôtre visage , un autre que moi se rejoüira avec plus de bien-seance de ce qu'il ne sera point gâté. Mademoiselle Paullet me le mande. J'ai si bonne opinion de vôtre sagesse , que je crois que vous eussiez été aisément consolée , si vôtre mal y eût laissé des marques ; elles sont souvent des

caractères , qu'y grave la divine miséricorde pour faire lire aux personnes qui ont trop aimé leur tein , que c'est une fleur sujette à se flétrir , devant que d'être épanouïe , & qui par conséquent ne mérite pas qu'on la compte au rang des choses que l'on peut aimer. Le miroir en ces rencontres est un Prédicateur excellent contre la vanité , que donne cet avantage fragile , à celles qui pensent par son moïen regner sur ceux que la fortune à fait leur maître ; si on songeoit à dérober les cœurs au Souverain Estre, ce seroit une impiété ; si on vouloit être admirée & regardée , ce seroit une vanité indigne d'une ame Chrétienne ; car Dieu est la seule beauté qu'il faut que nous regardions & que nous aimions ; & si la nôtre détourne les autres de ce devoir par nos artifices & avec complaisance de nôtre part , c'est un vol sacrilege qu'il faut détester. Vous n'avez pas besoin de ces leçons , & je m'affure que comme vous voulez être toute à Dieu , vous souhaitteriez que tous lui fussent fideles , & qu'il n'y eût d'admiration , de gloire , & d'honneur , que pour cette beauté qui ne change jamais , cette grandeur qui ne craint point l'inconstance , & les embuches , cette vérité que rien ne peut tromper , & qui est la regle immuable de nôtre conduite. Après vous avoir garantie du danger où on vous a vûë , vous vous

devez encore davantage à lui , & vôtre infidélité seroit plus grande , si vous ne vous serviez pour lui de la vie qu'il vous a laissée. Tout autre emploi est vain , & porte son suplice avec lui-même par les inquiétudes & les autres peines secretes de l'esprit. Faites-vous sainte au Nom de Dieu , cela n'est pas si mal-aisé , que l'on pense , car tous les Chrétiens sont appellez à la sainteté , & leur sanctification est la volonté de Dieu. Or être saint , ce n'est rien autre chose qu'aimer Dieu souverainement, sans attachement à la terre , usant des choses de ce monde & n'en jouïssant pas ; parce que nous ne devons jouïr que de ce que nous devons aimer, & qui nous peut rendre heureux par sa jouïssance. Cette chose est Dieu seul & si nous nous contentons d'une moindre, nous sommes plus lâches qu'un Prince , qui étant né pour commander à un grand Estat, se contenteroit d'être Seigneur d'une grande cabane. Mais je ne songe pas qu'au lieu d'une Lettre, je vous écris un Sermon. Excusez , Madame , un Evêque qui fait son métier, encore que vous ne soïez pas de mes brebis , je ne puis m'empêcher de suivre l'inspiration interieure , que nôtre Seigneur me donne pour contribuer de tems en tems par quelques paroles & par quelques avis , à vous fortifier dans son service. Je crois que vous ne l'aurez pas desagreable , & que vous me continuerez toujours vos

bonnes graces , comme à celui qui est avec un profond respect.

A Grasse ce 13. Décembre 1642.

L E T T R E L X X V I I .

A Monseigneur le Cardinal de Lion. Consolation sur la mort du Cardinal de Richelieu son Frere.

M O N S E I G N E U R ,

Puisque mon éloignement m'empêche de pouvoir témoigner de bouche à votre Eminence, l'extrême douleur que m'apporte la nouvelle de la mort de Monseigneur le Cardinal Duc , j'ai crû être obligé de le faire par cette Lettre. Mais quand je cherche des termes dans mon esprit , pour dire ce que je sens , les larmes me viennent aux yeux , & les soupirs à la bouche , & j'ai de la peine à les retenir tandis que j'écris ces lignes. Je suis François & j'aime ma Patrie. Cette seule qualité , Monseigneur , me peut & me doit rendre inconsolable. Mais je suis obligé à son Eminence de l'honneur & du bien que je possède. J'en ai reçu des témoignages d'affection & d'estime que je prise encore plus que la Mitre & que les rentes , jugez donc si je puis être

touché mediocrement , & en état d'exprimer ma douleur ; elle m'ôte l'esprit avec la parole, & je ne puis rien ajoûter dans un si grand trouble , sinon que je suis avec une extrême passion.

A Grasse ce 16. Décembre 1642.

L E T T R E L X X V I I I .

A Madame d'Eguillon. Consolation sur la mort du Cardinal de Richelieu.

M A D A M E ,

Ce n'est pas pour vous consoler que je vous écris , c'est plutôt pour vous témoigner que je suis inconsolable. Il est vrai que nos pertes sont bien differentes ; mais la reconnoissance , le devoir & l'inclination me donnent , si je l'ose dire , des sentimens qui ne cedent gueres en violence à ceux du sang & de la nature. Je pleure donc en vous écrivant , & je ne vois point de raison qui ne m'oblige à faire durer la cause de mes larmes. Je demande à Dieu seul la force de soutenir un coup de tempête si effroïable , parce que c'est lui seul , qui peut me rendre le calme & fermer une plaie si cruelle. C'est sans doute à ce Medecin que vous avez recours , c'est à lui que vous ouvrez vôtre

cœur , & c'est en sa presence que vous gémissez : Plaise à sa bonté de recevoir en odeur de sacrifice vos larmes & vos gemissements , pour le repos de l'ame de ce grand & de ce cher Oncle , dont il s'est servi pour de si grandes choses. En l'état où me met la douleur , je ne puis que pleurer , & non pas faire un Panegyrique ; la simple narration de sa vie sera le meilleur que l'on puisse dresser à sa memoire. Pour moi je ne sçai ce que je fais , ni ce que je dis , j'ai l'esprit abîmé de tristesse , & ma main tremble si fort qu'à peine puis-je écrire que je serai toute ma vie.

A Grasse ce 16. Décembre 1642.

L E T T R E L X X I X .

A Monsieur de Chavigni , sur le même sujet.

M O N S I E U R ,

Je ne sçai si ma douleur garde la bien-seance , mais elle ne se peut empêcher de faire retentir ses plaintes jusques à vos oreilles. La perte que je viens de faire en la mort de Monsieur le Cardinal me trouble de telle sorte, que n'en pouvant parler assez , il faut que j'en écrive. Comme vous avez eu part aux obligations dont je lui suis redevable , je crois être obligé de vous

témoigner ma reconnoissance par mon affliction. Je me persuade que si quelque chose peut adoucir la vôtre, c'est de voir que ses serviteurs sentent, comme ils doivent, un si grand coup, & qu'ils ne peuvent choisir une personne qui reçoive plus volontiers le tribut de leurs larmes : les miennes couleront long-tems, & je ne crois pas, que la Philosophie m'oblige de les arrêter. Quand mon cœur ne les tireroit pas de mes yeux par ses propres sentimens, ceux des intérêts de la France en prolongeront le cours, & je serois affligé du malheur de ma Patrie, si je ne l'étois du mien. Je ne scai ce que je dis, & il vaut mieux que j'aïlle à l'Autel, offrir à Dieu cette grande ame, & le prier de repandre ses infinies miséricordes sur elle. Je l'espere avec confiance, & je vous supplie de croire que je suis avec le respect que je dois.

A Grasse le 16. Decembre 1642.

LETTRE LXXX.

A Monsieur de Noyers, sur le même sujet.

MONSIEUR,

Dans l'horrible douleur que je sens de la mort du plus grand des hommes, & à qui j'avois des obligations si particulieres, je ne

puis m'empêcher de vous donner des témoignages de mon trouble , & de mon inconsolable affliction. Je ne sçai si la bienveillance est violée en cela , & si je ne suis point trop libre , mais je ne puis retenir mon cœur , & en l'état où je suis , je ne vois que ma perte , je ne songe à autre chose , & je ne puis ni parler ni écrire que de mon malheur. Je sçai quel coup vôtre cœur a reçu ; & il me semble que je soulage le mien , en me plaignant à vous ; je ne trouve de consolation nulle part qu'à l'Autel , où l'immolation de la victime qu'y s'y fait , m'enseigne à supporter les morts de cette nature , & à sacrifier à Dieu les choses les plus cheres. C'est lui qui m'ôte toutes mes joies & tout mon tresor en une seule personne ; c'est lui seul aussi qui me peut enseigner à bien recevoir un semblable depouillement. Plaise à sa misericorde de donner la paix à celui qui travailloit tant pour la donner à l'Europe , & qui a fait de si grandes choses pour sa gloire. Les Autels rétablis dans la Rochelle & les autres Villes Huguenotes, demandent pardon pour lui , & j'ai confiance qu'elles l'ont obtenu. Ainsi les Cedres tombent , ainsi la figure de ce monde passe , mais la memoire de ce grand homme ne passera point. Plaise à Dieu , qu'il soit aussi élevé dans le Ciel qu'il l'étoit sur la terre. Les larmes qui me tombent des yeux m'em-

DE M. G O D E A U. 251
pêchent d'en dire davantage , & me con-
traignent de finir par la protestation d'être.

A Grasse le 16. Décembre 1642.

L E T T R E L X X X I .

A Madame . . . , sur le même sujet.

MA D A M E ,

Puisque mon éloignement de dix à onze lieues m'empêche de vous rendre en personne les très-humbles devoirs, auxquels la mort de son Eminence m'oblige ; je me persuade que je dois vous les rendre par mes Lettres , & qu'elles ne vous seront pas desagrees. Ma douleur est trop vive pour me laisser la liberté de vous dire de belles choses , & il ne s'en presente à mon esprit que de tristes. J'aurois un grand champ si je voulois parler des vertus de celui que vous pleurez , mais ce seroit un moien de vous faire pleurer davantage. Vous en aviez plus de connoissance que moi , & sans vous rien apprendre de nouveau je vous ferois de nouvelles blessures. Dieu seul est capable d'en fermer de pareilles , & j'apprens que c'est de sa seule main que vous attendez cette cure. Ceux qui ont un cœur Philosophe , peuvent s'adresser à la Philosophie pour être consolez

dans leurs afflictions , mais ceux qui l'ont Chrétien ne reçoivent des remedes que de la main de Jesus-Christ ; il est venu sur la terre faire particulièrement l'office de Medecin , parce qu'en la terre il n'y avoit que des malades. Tous les jours il l'exerce pour ceux qui lui ouvrent leur sein , qui gemissent en sa presence , & qui en se plaignant ne laissent pas de baiser la main , qui les a frappez. Elle est toujourns juste , quoi qu'elle ne soit pas toujourns caressante , elle est toujourns paternelle , quoique toujourns elle ne verse pas des fleurs sur nos têtes. Elle seroit cruelle si elle n'avoit jamais d'épines , & nous aurions sujet de craindre que ses benedictions temporelles ne fussent toutes les faveurs qu'elle nous veut faire ; ne ferions-nous pas les plus miserables du monde , quoi que les plus élevez , si toute nôtre grandeur se terminoit en la terre ? Estre dans la vigueur de la santé , dans la reputation generale des hommes , dans leur adoration , dans le pouvoir , dans les richesses , dans les plaisirs , sans aucun mélange d'amertume ; est-ce être conforme à Jesus-Christ traité comme un imposteur , calomnié comme un impie , abhorré de ceux auxquels il faisoit tant de bien , exposé à tant d'outrages , enfin mort sur la Croix. Tous ne la peuvent pas porter d'une égale pesanteur , mais tous doivent aimer celle que la

Providence leur taille, & en faire un usage fidelle. C'est ce que vous faites de la vôtre, Madame, & je mets cette grace au dessus de toutes vos grandeurs. Si en cette occasion vous murmuriez, je vous croirois digne de perdre ce qui vous reste, & je craindrois que vôtre foi ne fût éteinte avec une vie, qui devoit être plus longue pour la gloire de la France selon nôtre jugement; mais qui l'a été assez pour faire, que jamais la memoire du grand Cardinal de Richelieu ne meure parmi les hommes. Dieu qui l'avoit élevé, le pouvoit abaisser, & il a voulu le retirer au point de sa plus haute gloire. Il est mort d'une mort paisible qui est celle des Justes, & nous avons tout sujet d'esperer que Dieu lui aura fait misericorde. Pour moi j'estime sa tranquillité & sa resolution en ce passage, une des plus grandes faveurs que la divine bonté lui a jamais faites; car c'est ce qui couronne tout le reste, & je ne vois rien de si épouventable, qu'une mort subite pour un Ministre d'Etat. L'Histoire n'a point d'exemple, ou fort peu, d'une fin si heureuse, & cette seule raison vous doit mettre les actions de grace dans la bouche, & en bannir les cris & les plaintes. Vôtre ame n'est pas une ame commune, & elle a reçu des onctions si grandes de la grace, qu'elle se trouvera forte en cette rencontre & s'atta-

chera à Dieu plus fortement qu'elle n'a jamais fait. Hors de lui, Madame, tout appui fût-il d'une colonne, est l'appui d'un roseau. C'est ce qui l'offense davantage, & ce qu'il pardonne le moins; car se fier en un autre qu'en lui, c'est, pour dire la vérité, se faire un autre Dieu que lui. Après cela que peut-on commettre qui ne soit léger en comparaison. Cependant on n'y prend pas garde, & on ne songe qu'à d'autres pechez, qui sont plus visibles, parce qu'ils sont moins interieurs. Je n'avois resolu que de vous faire un compliment de six lignes, & insensiblement je vous écris un Sermon. Excusez, Madame, ma liberté & ma confiance, ou plutôt l'extrême passion avec laquelle je suis, &c.

A Grasse le 26. Décembre 1642.

L E T T R E L X X X I I .

*A Monsieur le Marechal de Guiche ,
sur le même sujet.*

M O N S I E U R ,

Ce n'est pas pour vous consoler de la mort de Monseigneur le Cardinal que je vous écris, c'est pour mêler mes larmes avec les vôtres, & vous témoigner ma douleur. La

vôtre a raison d'être grande , mais ce qui la doit adoucir , ce me semble , est de voir que toute la France pleure la même perte. Il ne l'avoit pas seulement deffenduë de ses anciens ennemis, il l'en auroit renduë triomphante. Elle avoit commencé de rendre à l'Espagne ce qu'elle en avoit reçuë durant la Ligue , & ses prétentions à la Monarchie universelle étoient reduites à la deffensive. Dieu achevera son ouvrage , s'il lui plait , & cependant j'espere qu'il aura mis en repos celui qui en avoit si peu pour le bien de cet Estat. Sa mort fait la plus belle partie de sa vie , & je la compte pour la plus grande grace qu'il ait jamais reçûë. Avoir à rendre compte de tant de choses & être surpris , c'est une chose effroïable ; mourir avec tant de connoissance , de paix & de resignation , c'est au contraire un bonheur au dessus de la pourpre, & du Trône même. Les larmes m'empêchent d'écrire davantage. Je vous supplie de me faire l'honneur de croire que je suis.

A Grasse le 26. Décembre 1642.

L E T T R E L X X X I I I .

A Madame de Choisi. Consolation sur la mort de sa Sœur.

MADAME ,

Je viens d'apprendre la triste nouvelle de

la mort de Mademoiselle vôtre Sœur, & je vous confesse que j'en ai ressenti le coup d'autant plus vivement qu'il m'a surpris d'une façon si extraordinaire. Mais j'ai été aussi fort consolé d'apprendre par Mademoiselle de Paulet, les saintes dispositions dans lesquelles elle a fait cette dernière action de la vie, qui en est ou le bonheur ou le malheur éternel. Il n'importe, Madame, que la carrière soit longue, pourvu qu'on la finisse bien, & d'ordinaire la plus courte est la plus sainte & la plus souhaitable. Combien avez-vous connu de personnes qui n'ont vieilli que pour survivre ou à leurs biens ou à leur réputation, ou à leur félicité. Mais ce qui est le plus considérable, quel usage fait-on de la vie, & sur tout dans le grand monde où Mademoiselle de Belebat tenoit si bien sa place. Quel y est l'emploi des journées, & combien de personnes y meurent sans avoir vécu, après le tems qu'emportent les nécessitez de la vie, les obligations civiles, les divertissemens, & les affaires. Que reste-il ? & combien en emploie-t-on pour la gloire de Dieu, & pour son salut ? Qu'est-ce que tout cet éclat, que mensonge ? tous ces plaisirs, que trouble, & que sujet de dégoût ; toutes ses intrigues, que folies, que bassesses, que trahisons. La condition de fille a ses incommoditez ; celle des femmes n'a-t-elle point les siennes ? La condition

du mariage qui est de sa nature la plus douce de toutes les societez, n'est-elle pas devenue la plus insupportable ? à qui fait-on justice soit pour la reputation , soit pour l'amitié , soit pour les autres choses ? Quelle Famille n'a maintenant des maux à supporter ou à craindre. Où l'interêt n'altere-t-il point la bonne intelligence entre les plus proches ? Enfin en quelle condition ne court-on pas fortune de perdre & le Ciel & la terre en même tems ? Jugez , Madame , si on doit beaucoup aimer un país si dangereux , & si Dieu n'a pas fait une grande misericorde à Mademoiselle vôtre Sœur de l'en retirer. Elle en avoit eu du dégoût un peu auparavant sa mort. Elle en connoît aujourd'hui parfaitement la vanité , & au lieu de vous affliger , je crois , Madame , que c'est un exemple domestique , qui vous doit apprendre , que la vie n'est qu'un vent , & que la mort ne respecte ni la jeunesse , ni la beauté , que la principale sagesse consiste à vivre selon les maximes de l'Evangile ; & que la véritable pieté , consiste à se conserver pur de l'amour du siècle , & de tout ce que l'on y estime. Cela est bien difficile au país où vous êtes ; aussi ne voit-on pas qu'il en soit sorti beaucoup de Saints. Si quelques - uns y entrent & s'y conservent , on les peut canoniser dès la terre. Tâchez à être de ce nombre , & faites que vos per-

les & vos pierreries deviennent un jour des reliques ; c'est une haute ambition , mais elle est p'topre à un cœur véritablement Chrétien. Je suis.

A Vence le 15. Février 1643.

L E T T R E L X X X I V .

A une Religieuse de la Visitation. Avis sur sa conduite.

MA TRES-CHÈRE FILLE ,

Je prie nôtre Seigneur de vous donner sa sainte benediction. J'ai reçu la Lettre que vous m'avez écrite, qui m'apprend le spirituel & le temporel de vôtre Maison. Le premier est sans doute le plus important , & celui qui doit servir de fondement au second. Car les Monasteres de la Visitation ne sont pas des Assemblées de Filles qui veulent vivre dans les commoditez & les delices du siecle , & qui songent à amasser beaucoup de biens , soit par le ménage soit par d'autres voies. Ce sont des Familles d'Epouses de Jesus-Christ & des Filles de la sainte Vierge , qui se sont retirées du monde , comme d'une maison qui menace de ruïne ceux qui l'habitent , & qui est exposée à toutes les injures , non pas de l'air que nous res-

pirons , mais des puissances de l'air & des tenebres ; comme parle l'Apôtre ; & où il ne souffle que des vents de corruption. Votre premier dessein est de glorifier celui à qui vous vous êtes données , & de porter en vos corps la mortification du sien , afin que la vie soit manifestée en vous. Votre ambition est , non pas à qui viendra aux premières places , mais à qui sçaura mieux demeurer à la dernière ; & vous n'avez autre prétention de gain que de ces richesses incorruptibles , que les voleurs ne peuvent ôter , & dont la soif est aussi sainte que celle des richesses terrestres est blâmable & criminelle. Dans ces pensées ne vous inquiétez point pour le temporel de votre Maison ; mais laissez-en le soin à celui qui le prend pour les nids des oiseaux , & qui n'a jamais permis , que ceux qui mettent leur confiance en lui , fussent trompez en leurs espérances. Ce n'est pas à dire qu'il ne faille être prudente œconome , & prendre garde de ne pas faire un Hôpital de votre Monastere. Car quand les choses nécessaires manquent aux filles , il est impossible que la parfaite regularité se puisse garder , qu'il ne s'eleve des plaintes , & que la Communauté ne soit troublée d'apprehension , sans parler de l'inquiétude d'une Supérieure , qui est inévitable en cette occasion , & qui souvent la porte à des choses mal-seantes , comme les

emprunts frequens , lesquels donnent aux
 feculiers des avantages qu'ils ne doivent pas
 avoir , & forcent à des complaisances dont
 la suite peut être dangereuse. Pour éviter
 ces malheurs prenez garde à deux choses , à
 ne pas vous charger de filles que vous ne
 puissiez entretenir de leur Dot , & à ne pas
 contumer leur Dot en bâtimens : aussi en la
 reception des filles ne considerez le Dot que
 par accident & en dernier lieu ; car il y a
 grande difference entre une fille riche &
 une fille appelée à la vie Religieuse. Ne de-
 sirez pas d'être accommodées tout d'un coup
 d'un logement , d'Eglise , de meubles, &c.
 Mais allez tout doucement, & portez en es-
 prit de penitence les privations de ce qui
 vous seroit necessaire. Il manquoit plus de
 choses sans doute à la Maison de S. Joseph,
 qu'il n'en manquera jamais à la vôtre , si on
 peut dire que quelque chose manquoit à une
 Maison où étoit l'Enfant Jesus qui est la
 source de tout bien , & l'unique tresor du
 Ciel & de la terre. Je crois que ce divin
 Enfant habite au milieu de vous , & avec lui
 croïez avoir tout. C'est le Maître que vous
 devez consulter pour votre conduite , & lui
 seul vous peut apprendre cet art des arts,
 qui est le regime des ames. Or pour profiter
 des leçons de cet Enfant celeste , il faut être
 un enfant en simplicité & en pureté ; car
 il n'aime que les personnes qui ont ces dis-

positions. Si vous lui demandez conseil avec un esprit de suffisance, & plein de l'opinion de vôtre propre force & de vôtre lumiere, il ne vous repondra point; vous croirez qu'il vous aura parlé, & ce n'aura été que vôtre amour propre. Les enfans charnels ne songent pas à ce qu'ils disent, & ils suivent l'impetuosité du premier mouvement, mais les enfans spirituels doivent resister à la violence de leur esprit & se soumettre à la conduite de celui de Dieu avec tranquillité. Ils sont doux, ils sont faciles, ils n'ont rien d'affecté, rien de dissimulé, rien de presomptueux, rien d'aigre, rien de soupçonneux, rien de malin, rien de leger. Avec ces qualitez croïez ma chere Fille, que vous entendrez l'Enfant adorable qui habite parmi vous, & qu'il vous entendra. Demandez-le par une priere humble & assidüe, & croïez qu'il ne refuse rien à cette sainte importunité. Je suis en lui.

A Vence le 21. Février 1645.

LET T R E L X X X V.

A Monsieur Balzac. En quoi consiste le veritable bonheur. Avantage des infirmittez.

M O N S I E U R,

Je ne puis recevoide plus fâcheuses nou-

velles d'un côté, que celles de la continuation de vos maladies; mais de l'autre je ne puis apprendre rien de plus agreable, que celles de vôtre patience. Estre malade, souffrir la douleur, c'est un effet de nôtre humanité, que le peché a renduë sujette aux infirmités & à la mort; mais ne murmurer pas dans les douleurs de la goutte & de la pierre, laisser souffrir au corps tout ce que la bouë est capable de souffrir, & voir venir la dissolution sans se troubler, conserver la tranquillité d'esprit, & composer en Vers & en Prose des Ouvrages excellens, être agreable dans les conversations, & ce qui est beaucoup plus considerable benir la main de Dieu qui frappe si rudement, la baiser & l'aimer avec tendresse, être attaché à lui & non pas à ses maux; c'est sans doute un effet admirable de la grace de celui qui a voulu se faire homme, afin que nous ne fussions plus hommes. C'est dans son Evangile seul que nous trouvons des Regles de la veritable sagesse, & la resolution de cette question si agitée entre les Philosophes, en quoi consiste la felicité. Aristote l'a mise, comme vous sçavez, en l'action de l'ame selon les vertus, & a voulu que les biens de la fortune & du corps, les richesses, les honneurs, les dignitez, & la santé entraissent dans la composition. Je lisois ce matin une Epître du grand saint

Gregoire à Philagrius, dans laquelle parlant de cette opinion , il l'accuse d'avoir parlé d'une façon sordide & abjecte d'une chose si excellente , exclüant de la fecilité ceux qui sont pauvres, malades & affligez. Il préfere les Stoïciens qui renfermoient la beatitude dans l'ame de leurs sages , & vouloient que sans richesses , sans charges publiques , sans reputation , sans plaisirs , sans force du corps , sans bonne santé , il fût heureux. Mais à dire la verité , ces Philosophes parloient plus magnifiquement que sagement , & ils faisoient , comme vous avez dit fort agreablement , un Dieu ou une statuë de leur sage , plutôt qu'un homme ; car ils ne vouloient pas seulement qu'il souffrit la douleur , sans perdre la patience , mais qu'il n'avoüât pas qu'elle fût douleur. Or la sagesse a-t-elle quelque pouvoir de changer la nature des choses , & d'empêcher que ce qui ruïne l'harmonie du corps humain , ce qui en divise les parties , ce qui est contraire à leur constitution ne soit trouvé rude par les sens , qui en cette rencontre doivent faire leurs fonctions naturelles. Epicure , selon saint Augustin , eût Philosophé sur ce point plus raisonnablement que tous les autres , s'il eût reconu une Providence divine pour le gouvernement des choses du monde. En effet il établissoit la felicité des choses dans la paix parfaite du corps & de l'ame , ce

qui comprenoit une exemption des passions & des maladies , qui alterent la constitution de l'un & empêchent les fonctions de l'autre ; c'est ce qu'il appelle volupté , & c'est ce qui aiant été si mal expliqué par les Stoïciens au peuple , à fait passer ce buveur d'eau , & ce mangeur de racines pour un pourceau ; vous sçavez le mot ,

Epicuri de grege porcum.

Nôtre cher Monsieur Gassendy l'a fort docement deffendu de cette calomnie , mais elle est trop vieille pour être dissipée dans les esprits populaires ; & le plus absteinent des Philosophes passe toujours pour un Docteur de debauches & pour un débauché. Ne croïons donc , Monsieur , ni Aristote , ni Zenon , ni Epicure ; en effet ce ne sont pas nos maîtres. Nous en avons un dont la doctrine ne nous peut être suspecte , & dont l'autorité nous doit être sacrée , c'est Jesus-Christ dans son Evangile qui declare heureux ceux qui pleurent , & ceux qui souffrent ; qui prononce des maledictions terribles contre ceux qui rient maintenant , & qui ont leur consolation dans leurs biens. Il est certain que de tous les biens de la vie naturelle , le plus doux & le plus essentiel est la santé du corps ; mais pour la vie chrétienne c'est d'ordinaire un fort grand empêchement à la veritable pieté. Car cette santé qui rend le corps vigoureux , le rend insolent

insolent ; lui fait chercher tous les plaisirs dont il est capable , & secouïer toute sorte de joug qui le veut soumettre. La chaleur du sang envoïe des vapeurs au cerveau quë l'obscurcissent & qui empêchent l'entendement de raisonner juste. Les passions sont enflammées & ne peuvent endurer que la sagesse les arrête , la force presente fait que l'on n'apprehende point les maux avenir. Mais quand le corps est abbatu par les maladies ; quand la douleur refroidit le sang ; quand l'infirmité s'oppose à tout ce que l'on desire , quand on voit la mort plus proche qu'on ne l'avoit jamais vüe , on est sans doute plus capable de regler ses passions ; on voit mieux la verité des choses ; on est plus en état de reconnoître leur vanité & leur mensonge ; on se détache plus aisément de l'amour de la vie presente qui n'a plus rien d'agreable ; enfin on est plus propre à la Philosophie chrétienne. Zenon même avoit choisi son Academie dans un lieu qui n'étoit pas fort sain , estimant que la Philosophie qui est une méditation de la mort, est mieux apprise par ceux qui en sont proches par leur mauvaise santé , que par ceux qui en sont éloignez par une constitution de corps fort robuste. Nôtre saint Bernard a eu la même pensée , car il a bâti tous ses Monastères dans des situations humides , basses & mal-saines. Et je pense avoir lû une Epître

de lui par laquelle il s'oppose au changement d'une de ses Maisons où on lui mandoit que les Moines étoient toujours malades. Vous avez donc sujet , Monsieur , de benir vos infirmités , & vous voiez bien de quels maux elles vous délivrent si vous les comparez à ceux qui vous attachent dans vôtre lit ; vous trouverez quelques rudes qu'ils puissent être , qu'au lieu de chaînes de fer , vous n'en portez que de roses. Il faut bien qu'elles soient de cette sorte puisque vôtre esprit est si libre & si enjoué. Vôtre Socrate , & vôtre Aristote ne se sentent ni des nuits passées sans dormir , ni de la migraine , ni des douleurs de la sciatique , ni de la vieillesse , si ce n'est par leur sagesse & par leur gravité. Ils paroissent être des productions de vôtre tête la plus libre qu'elle ait jamais été ; de vos humeurs les plus tranquilles ; de vôtre sang le plus pur , & de vôtre Printems le plus fleuri. Mais ce qui me donne plus de joie est que je vois des traces de confiance chrétienne & prise dans l'Evangile, La Philosophique pourroit suffire , si après cette vie nous devions aller aux champs Elysiens. Mais comme nous devons ou aller en Paradis , ou descendre en enfer , je benis Dieu de ce qu'il vous donne la patience qui opere cette esperance laquelle ne nous confond point. Vous voulez bien que je finisse par ce mot de mon Maître , & que

DE M. G O D E A U. 267
je vous diſe que je ſerai toute ma vie , &c.

Le 13. Mai 1647.

L E T T R E L X X X V I.

*Au même , Description du ſéjour de l'Angou-
mois & de ſon País.*

M O N S I E U R ,

Je ne puis me conſoler d'avoir fait un voiage en Gascogne ſans m'en retourner par Angoulême , mais un engagement que j'avois à Toulouse pour y faire les Leçons ordinaires à ceux qui devoient recevoir les Ordres ſacrez en ces Quatre-tems m'en a empêché. Notre cher , Monſieur l'Archevêque en eſt abſent , & il ſe trouve engagé dans cette mer annuelle des Eſtats de Languedoc , où le meilleur Pilote a bien de la peine à conduire un Vaiſſeau que preſque tous les mariniers veulent perdre. Il s'eſt déjà ſi mal trouvé d'une Aſſemblée qui devoit être moins perilleuſe , que je ſuis aſſuré qu'il n'eſt en celle-ci qu'avec beaucoup de chagrin & d'inquiétude. Mais laissons-là les Eſtats de Languedoc ; parlons de votre ſolitude que j'avois une merveilleuſe envie de voir. O que je me fuſſe agréablement promené dans les allées de ce jardin, & ſur le rivage de cette belle riviere où

vous avez si doctement & si délicatement rêvé. J'aurois trouvé les eaux de vôtre Charente plus claires que le cristal dont nous formons tous les ruisseaux dans nos Vers. Je les aurois préféré à cette fontaine où l'on dit que les poissons mêmes deviennent Prophetes. J'aurois interrogé tous les oiseaux de vos prairies & de vos bocages pour apprendre d'eux quelque chose de ce qu'ils vous auroient ouï dire. Enfin j'aurois respiré vôtre air comme un air de science, d'éloquence, de délicatesse, d'urbanité, pour en remplir le vuide de mon esprit qui est devenu rustique dans les montagnes. Mais je n'aurois pas eu besoin de consulter des maîtres inanimés. Vous en êtes un vivant qui eussiez instruit mon ignorance & contenté ma curiosité ; j'eusse trouvé dans vos papiers les fleurs, l'or, l'argent & les pierreries. J'y aurois repris le feu que j'avois autrefois & que la solitude à presque tout à fait éteint. Mes Muses s'y seroient non seulement ajustées, mais elles s'y seroient renouvelées. Enfin je me serois chargé de richesses pour tout le tems que j'ai à passer dans mon desert où je ne vois que,

*Des monts pendants en precipices ,
Qui pour les coups de desespoir ,
Aux Amants sont si propices.*

Si le Soleil n'éclairoit ce desert de ses purs rayons ; s'il n'en bannissoit le Prince Borée

& toute sa famille ; si dans quelques petits valons il ne portoit des jassemins & des oranges , il seroit tout à fait insupportable : mais ces douceurs temperent toute son austerité. L'Hyver qui est mon ennemi , aussi bien que le vôtre & celui de la nature, n'oseroit descendre du haut de la montagne , & il en laisse le pied exempt de toutes ses violences. Il n'y regne que des Zephirs tièdes qui entretiennent la verdure de nos prairies, & excitent les oiseaux à chanter lorsqu'ils se taisent ailleurs. Il y tombe quelquefois des pluies qui sont des orages , mais nos ruisseaux n'en sont enflés que cinq ou six heures , & ils semblent ne faire du bruit que pour nous réveiller. On se promene tous les jours , dans un petit espace à la verité , mais en recompense il a une vûë la plus magnifique du monde , car on découvre trente lieues de mer ; des Villes aux deux bouts , & des montagnes éloignées dont le sommet blanchissant se va perdre dans les nuës. Cette mer nous est assez proche pour nous apporter ses commoditez , & assez éloignée pour ne craindre les Pirates d'Alger. C'est une chose bien honteuse pour la France que de voir la liberté avec laquelle ces ennemis du nom Chrétien la courent depuis la perte de nos Galeres. Tous les jours nous apprenons qu'ils ont fait des esclaves en terre , & ravagé de petits lieux qui sont situez sur le

bord sans trouver aucune résistance. Il n'en étoit pas ainsi du tems du Cardinal de Richelieu. Nous étions les maîtres de la mer aussi bien que de la terre. Nos Galeres dans le Port de Marseille donnoient la chasse aux Galeres d'Alger, de Tunis, & de Tripoly. La bannière de France couvroit la Méditerranée, & en rendoit la navigation sans danger. Mais ce grand homme n'est plus, & nous sommes maintenant le jouet de ceux dont nous étions autrefois la terreur. Les Chrétiens qui battirent les barbares, gemissent maintenant dans leurs prisons. Ces Corsaires ne font point d'autre commerce que de la liberté de nos garçons, & de la pudicité de nos filles; & partans de leur Port ils divisent leur proie, tant ils sont assurez de piller Marseille; quand on envoie un Vaisseau en Levant on se console par avance de sa perte. Mais je m'égaré bien loin, mon cher Monsieur; & il vaut mieux que je me retire de la mer de peur de tomber dans la calamité que je déplore. Je suis. Ce 27. Septembre 1649.

L E T T R E L X X X V I I .

*Au même, sur sa retraite aux Capucins
d'Angoulême.*

MONSIEUR,

J'ai appris la retraite que vous avez faite

dans le Monastere des Capucins d'Agoulême, mais avec vous les Muses Latines & Françoises, la Rhétorique, la morale, la politique & l'éloquence s'y sont retirées. Je ne sçai pas quelle dispense ont eu les bons Peres d'y recevoir tant de pucelles, & comment ils les pourront loger toutes dans leur Dortoir. Mais ce sont d'honnêtes filles que vous avez renduës aussi modestes que leurs Novices. Parlons sérieusement. Je ne puis assez louer votre dessein. On va de Balzac au Temple de la Renommée. On trouve dans ses jardins & sur les bords de la Charante les Muses en juppe & en robes d'assemblée; mais on va plus droit d'une cellule de Capucin dans le Ciel. On rencontre plus sûrement dans le Cloître la pénitence & la solitude qui sont deux compagnes fort fideles & deux guides fort assurez pour le voïage de l'autre monde. En ce país on ne parle ni Grec ni Latin, ni Italien, ni François: On n'y connoit ni la pompe des Vers ni la majesté de la Prose. On n'y fait ni Lettres fortes, ni billets galants, ni sonnets achevez, ni élegies delicates. On n'y examine point les phrases: On n'y mesure point les periodes: On n'y regarde que les œuvres, & plus elles auront été basses & humbles, plus y seront-elles approuvées. On y demande compte des pensées, non pas si elles ont été hautes, mais si elles ont été innocentes. On y éplu-

che les paroles , non pas si elles ont été élégantes , mais si elles ont été sinceres & honnestes. On y sonde l'esprit , non pas pour juger s'il a bien raisonné , mais s'il a fidelement crû. On y regarde le cœur , non pas s'il a été grand & courageux , mais s'il a été chaste , humble & patient. Enfin ce n'est ni par les regles d'Aristote , ni par celles de Cicéron , ni par celles de Virgile que s'instruit & se juge nôtre procès , mais par les regles terribles de l'Evangile. Je les appelle terribles parce qu'elles font fremir la nature qui les abhorre , qu'elles condamnent tout ce que le monde nous fait aimer , & qu'elles attirent sur nous, quand elles sont violées, une épouventable condamnation. La jeunesse, les affaires, les plaisirs, mille autres occasions nous empêchent de songer à ces regles divines, tant s'en faut que nous songions à les pratiquer. Mais quand la vigueur de cette jeunesse est passée ; quand nous sortons de l'embaras de ces affaires ; quand nous nous dégoûtons de ces plaisirs ; quand nous nous separons de ces occasions, nous nous apercevons des fautes que nous avons faites, en ne les suivant pas : & bienheureux sommes-nous, si Dieu nous fait la grace de pleurer ces fautes & de les expier par la penitence. Or le País où nous les avons faites, n'est gueres propre à les reparer. L'air où nous avons été long-tems malades, ne peut nous

rendre la santé, il faut en venir respirer un qui soit plus pur. La compagnie des anciens infirmes, est capable de nous infecter; ou si nous guerissons, nous demeurons toujours en langueur. Il y a mille chaînes que l'on ne peut bien rompre, on les traîne, ou l'on s'amuse à les dénoier; & bien souvent tandis qu'on les dénoie, elles se fortifient de nouveau. Ainsi il vaut mieux prendre la fuite que de faire une retraite, & laisser son bagage, plutôt que de s'exposer pour le sauver à être repris des ennemis. Une entière solitude ne vous étoit pas propre, la grande compagnie vous étoit perilleuse: vous avez donc fort sagement fait de choisir une vie qui ait les douceurs de l'une, & qui n'ait pas le trouble de l'autre. Vous serez Hermite dans la Cellule que vous avez fait bâtir, & vous aurez le plaisir innocent d'une société sainte dans la conversation de vos hôtes. Du lieu où leur Maison est située vous considerez non seulement une grande & riche allée sous un pré; mais tout le monde entier avec toutes ses grandeurs & toutes ses couronnes. Vous serez, s'il faut ainsi le dire, à moitié chemin du Ciel, & vous y converserez par la prière. Les jours s'y écoulent sans ennui, & vous n'y serez point incommodé par les voleurs du tems, qui ne laissent pas d'être enfin importuns, encore qu'ils soient agreables. Vous aurez le loisir de faire la visi-

te de vous même, de vous tâter de tous côtez, & de vous accuser, de vous juger & de vous condamner; afin que le Juge Souverain vous absolve. Vous aurez moïen de lui exposer toutes vos foibleſſes, de lui manifester tous vos beſoins, de le conſulter ſur tous vos doutes, de l'invoquer dans toutes vos peines. Il vous repondra ſans doute, & un moment de ſon entretien, vous ſera plus delicieux ſans comparaiſon, que l'entretien de tous ces honnêtes gens de Grece & de Rome, qui vous ſont ſi familiers. En verité je vous porte envie, & je voudrois bien pouvoir être en état de datter mes Lettres de vôtre Cellule du Convent des Capucins d'Angoulême, au lieu du Palais Epifcopal de Vence. Ce Palais, j'appelle ainſi une Maiſon aſſez petite, ne me peut cacher toutes les fois que je le voudrois; il faut que la charité & la civilité l'ouvrent à toute heure, & que je me ſacrifie ou à l'importunité des fâcheux, ou à la neceſſité des miſerables. Celle-ci eſt aiſée à ſouffrir, mais je ne ſuis pas encore bien accoutûmé à celle-là. Tous les jours il m'eſt dur d'entendre des raifonnemens de travers, des jugemens extravagans, & de mauvaiſes railleries. Je ne trouve perſonne qui m'entende, & qui connoiſſe ni nos amis du tems paſſé, ni nos amis du monde preſent. Ciceron & Virgile y ſont bien connus de nom, mais toute la familia-

fité avec eux à cessé depuis les Classes. Pour nos Muses elles n'ont pas encore passé la Durance, & les noms de Malherbe & de Lingende, & de Chapelain y sont aussi inconnus, que ceux de Lycophon & d'Hesiodé. Il est vrai que le vôtre y est venu, & j'ai trouvé un adorateur de vos Ouvrages parmi une grande multitude qui ne connoissoit d'autre éloquence que celle de rien dire. Nôtre pauvre Théologie n'y est pas plus en honneur, & plus en crédit. L'éloquence de nos Chaires, est la croix des oreilles, & le naufrage du sens commun. La politique y est telle que vous vous pouvez imaginer, & toutes-fois elle y fait la suffisante, & se mêle quelquefois de regler le Cabinet. Je ne me fauve de tout cela que par le silence, ou par des monosyllabes qui d'ordinaire ne sont gueres plus à propos que ce que l'on m'a dit. Aux heures qui me restent libres, j'ai mes illustres morts qui me consolent de la perte du tems que j'ai faite avec les vivans. J'en ai amassé un assez bon nombre, & j'ai tâché qu'ils fussent tous de bonne compagnie. Mais je les quitterois tous pour la vôtre, si je pouvois transporter vôtre Cellule dans le Convent de cette Ville, car les Canons me deffendent de songer à transporter mon Siège. Je suis.



L E T T R E L X X X V I I I .

*Au même , sur l'Oraison Funebre de Monsieur
l'Evêque de Bazas ; & des Oraisons
Funebres en general.*

M O N S I E U R ,

Encore que l'Oraison Funebre que j'ai faite de Monsieur l'Evêque de Bazas ait eu quelque applaudissement à Paris , je n'ai osé l'en croire digne , jusqu'à ce que l'approbation m'en soit venuë d'Angoulême. Mais à cette heure que je sçai qu'elle vous a plû , je pense qu'elle me peut plaire , & qu'il ne m'est pas permis de craindre d'être flaté par un Juge si habile & si fidele tout ensemble. Vous sçavez combien ces Pieces sont difficiles , soit parce que les Auditeurs ne sont pas ordinairement bien disposez à entendre les loüanges du mort , soit parce que son merite est trop commun , soit parce que sa vertu est extraordinaire , soit par la malignité naturelle des hommes qui prend plus de plaisir à une Satyre mal faite , qu'à un Panegyrique bien travaillé. Quand le mort a attiré la haine & l'envie publique , il faut qu'un Orateur soit merueilleux , pour être écouté sans indignation. On ne sçauoit

souffrir que l'on jette des fleurs sur le tombeau de celui que l'on juge indigne même de la sépulture. La liberté de railler est revenue, on ne craint plus les cendres du défunt, dont on redoutoit l'autorité; & comme on ne se peut venger des maux que l'on a soufferts, ou de la calamité publique, que par les reproches & les railleries, on est bien plus disposé à les entendre, qu'à écouter des Eloges. Si la personne n'est pas odieuse, mais seulement d'un mérite ordinaire, l'éloquence qui le veut relever, fait mal au cœur, & excite plutôt le mépris que l'admiration. Si la vertu est tout-à-fait hors de l'ordre commun, il faut pour la mettre en son lustre, se servir de tous les secrets de cet art, qui se vante de parler des choses hautes, encore plus hautement qu'elles ne sont. Les Oraisons Funebres que nous faisons dans nos Eglises, ont encore cela de difficile, qu'elles ne doivent pas demeurer tout-à-fait dans les termes d'une harangue oratoire, comme elle devroit être si on la prononçoit dans une Academie. C'est en effet un Sermon, où l'on est obligé de prendre un texte de l'Ecriture sainte & dont la fin principale est plutôt l'instruction des Auditeurs, que la louange du mort. Ainsi l'éloquence se trouve resserrée dans des bornes fort étroites, & ne peut recevoir ni toute la force des figures, ni toutes les beautés de l'élocution, ni toute

la delicateſſe des penſées , que ſouffriroit la Tribune aux Harangues de la vieille Rome, où les Empereurs mêmes ne dédaignoient pas de paroître pour louer leurs parens. Le Prélat dont j'avois à parler étoit ſans doute un homme excellent , & je ne crois pas avoir fait pour lui ce que l'éloquence ſe vante de faire , qui eſt d'agrandir les choſes. J'ai ſongé ſeulement à les dire de telle forte que non ſeulement je finiſſe ſon portrait au naturel , mais que je donnaſſe aux Prélats qui m'écoutent un modele de conduite en cette Aſſemblée. Si vous me demandez ce que l'on en doit eſperer ; je ſuis bien fâché de vous répondre , rien de bon. Il eſt vrai que nous avons commencé avec quelque vigueur , mais il ſouffle de certains vents de l'autre côté de la riviere qui reſſemblent à votre vent d'Amir , c'eſt à dire qui ôtent la force , & preſque la reſpiration. Meſſieurs les Cardinaux ont prétendu une place à part , dans le Service que nous avons fait pour Monſieur l'Archevêque de Bourdeaux , ce qui aſſurement n'eſt fondé ſur aucune raiſon. Car nous en avons un pour Préſident , lequel en cette qualité , doit être à nôtre tête , & ce feroit une choſe fort extravagante d'en voir deux autres ſeparez de lui. Le Clergé de France aſſiſte en Corps , & ſi Meſſieurs les Cardinaux ne veulent pas en paroître membres en cette occaſion , ils

n'ont que faire de si trouver. Mais je crois que leur Pourpre ne perdra rien de son éclat, quand elle se joindra à nôtre Violet, & qu'il leur doit suffire de présider à ceux, après lesquels autrefois ils signoient, & étoient assis dans les Conciles. Nous avons même des exemples d'une Assemblée, où Monsieur le Cardinal de la Valette se mit à la tête des Evêques dans une pareille rencontre, sans songer à cette distinction. Cependant la pluralité des voix l'a emporté sur ceux qui ont deffendu la dignité de leur ordre, & l'on a pris un temperamment honteux aux Evêques de France, dont vous aurez ôïi parler. Si la complaisance à fait faire ce faux pas dès le commencement, que ne fera-t-elle point dans la suite, lorsque l'intérêt particulier y sera joint, & qu'il s'agira de donner pour recevoir. En verité je ne vois guere de gens, de qui on doive raisonnablement esperer, qu'ils gardent quelque temperamment entre les necessitez du Clergé & celles du Roïaume, pour secourir celui-ci, sans achever d'accabler celui-là. Le peuple qui gemit sous l'oppression, croit que nous sommes seuls capables de le soulager, & il remettroit volontiers sur nous toutes les charges qu'il porte. Mais jusqu'ici avons nous vû que ces charges aient diminüé, quelques sommes que nous aïons donnez ? on les ménage si mal que nous en

sentons l'accablement , & que l'Etat n'en sent point du tout de profit. Tout se mange en avances & en remises , qui ne sont point nécessaires , & encore après tous ces efforts nous sommes des serviteurs inutiles , & à peine nous en sçait-on quelque gré : Car pour toutes ces immunités que l'on nous accorde , la même main qui les donne , les retire , & ce sont des titres honorables dans nos Archives, qui ne produisent aucun effet. Dans les Provinces , nos Curez & nos Beneficiers demeurent toujours exposez à la violence de ceux que l'on n'oseroit aujourd'hui appeller par leur nom , & qui de Harpies publiques & de Fleaux de leur pais , qu'ils sont , se disent Traitans , & se font considerer comme les Colonnes de l'Etat. Les Evêques gemiront toujours sous l'autorité de la Justice temporelle , qui n'est , ce semble, appliquée qu'à ne laisser pas échapper une occasion de les mortifier. Mais il faut vivre dans la lie de Romulus , puisque nous y sommes engagez , & tâcher de s'y enfoncer le moins que l'on pourra. Pour moi , comme j'ai un fort petit Diocèse , j'ai peu d'affaires , & ainsi je ne me trouve point engagé en des occasions de me broüiller avec mon Parlement, on n'y a pas encore ouï parler de mon nom, & j'apporte tous mes soins à me conduire de telle sorte que l'on ne l'y entende jamais. Saint Ambroise dit que nôtre

Seigneur n'est pas *circumforaneus*, les Evêques ne le doivent pas être à son exemple, & il n'y a rien de plus honteux que de voir à la suite d'un Conseiller, ceux aux pieds desquels la Religion l'abaisse. Il y a sans doute des affaires de telle nature que l'on est obligé de les poursuivre. Mais la plupart les peuvent éviter, ou par la prudence, ou par le desintéressement, & il y a toujours une maniere Episcopale de les deffendre, dont il ne faut jamais s'éloigner. Voilà bien des matieres dans une Lettre, mais l'amitié est babillarde, & mon cœur prend plaisir de se décharger avec vous de tout ce qui le presse. Je suis.

ce 15. Novembre 1646.

L E T T R E L X X X I X.

*A Monseigneur l'Evêque de Il rend
compte de sa conduite dans l'Assemblée
du Clergé.*

M O N S E I G N E U R,

Vous avez trop de bonté de vous mettre en peine sur le bruit qui a couru jusqu'à vous, que j'étois mal à la Cour pour les affaires de l'Assemblée, & il est raisonnable que je vous en rende compte. J'y suis venu sans aucune

prétention, & quoique l'on ait tâché de m'en faire concevoir par des assurances d'y réussir, je n'ai pas toutefois changé de maximes. Ma pauvreté m'a paru plus douce que l'attente d'une Abbaïe, & que son acquisition aux dépens de ma conscience & de mon honneur. Du Fauxbourg saint Germain, j'ai toujours considéré les collines de Grasse comme une retraite fleurie de jassemains & couronnée d'orangers, où j'aimois mieux vivre dans une frugalité honnête, que de demeurer à Paris dans une abondance honneuse. Mes parens & mes amis me tentent, je l'avoüe, de m'y retirer, mais je résiste à la tentation, & mon devoir jusqu'à cette heure est plus fort que ni la nature, ni l'amitié. Ainsi je n'ai considéré que mes obligations principales dans les résolutions qu'il a fallu prendre dans l'Assemblée. La première pierre, où j'ai chopé au gré du Ministère, a été l'affaire des Cardinaux dont vous êtes instruit; mais cette affaire à la bien prendre n'est pas personnelle. C'est une dispute de dignité, que chacun est obligé de conserver; & quand on le fait avec toute la civilité que l'on peut, comme nous en avons usé de cette sorte, il me semble qu'il n'y a pas lieu de prendre l'opposition pour une injure; c'est toutefois ce que l'on a fait, & d'une façon assez étrange. Mais comme j'ai la consolation d'avoir fait ce que je croïois

être obligé de faire , & de me trouver du sentiment des plus grands Prélats de l'Assemblée , je me refous aisément d'endurer cette colere ; & je ne me mets point en peine du tout de l'appaiser. Je ne crains point que la foudre tombe sur ma tête , & je me soucie encore moins qu'une meilleure Mître que la mienne s'en éloigne. Il en est de même des Mîtres que des femmes ; vous sçavez le mot de cet Ancien , qui en aiant épousé une fort petite disoit , que de deux maux il avoit choisi le moindre. En verité la Mître est un grand mal à qui la connoît , & la plus petite est donc le mal le plus suportable ; de sorte que c'est la bien mal connoître que d'en souhaiter une plus pesante. Ne vaut-il pas mieux n'avoir qu'un petit troupeau que vous conduisez vous-même au bord des ruisseaux , & dans les prairies , & dont vous connoissez toutes les brebis , qui vous flâte , qui vous obéit , & vous laisse le tems , ou de chanter sur le chalumeau , ou de dormir à l'ombre ; que d'avoir plusieurs troupeaux errans dans les plaines & sur les montagnes , que vous ne pouvez jamais assembler , qui n'entendent point vôtre voix , qui ne reconnoissent point vôtre houlete & qui vous obligent à courir nuit & jour après eux , pour empêcher , qu'ils ne s'égarerent. L'explication de cette parabole n'est pas difficile. Les grands Siéges ont leur éclat , leurs richesses , &

leur autorité, mais ils ont leurs peines & leurs contradictions. Vous en sçavez des nouvelles, & plus d'une fois vous avez soupiré après une houlette, qui eût moins de brebis à mener. Comme je n'ai donc point de prétentions de changer la mienne, n'y d'y joindre aucune autre chose, qu'ai-je à craindre ? que me peut-on faire ? qu'est-ce qui me doit empêcher de m'acquitter de mon devoir ? la satisfaction de ma conscience & l'approbation des honnêtes gens, ne valent-elles pas mieux que cent Abbayes ? si j'avois fait ce que l'on vouloit, je vous avouë que le lendemain je m'en serois enfui, & que je n'aurois pas eu la hardiesse de paroître devant mes amis. J'ai l'ame encore trop tendre, j'ai encore trop de pudeur pour faire une pareille resolution. Il faudroit m'y être accoutumé de meilleure heure ; il faudroit avoir d'autres amitez, & d'autres compagnies. Mais qu'eussiez vous jugé de moi, Monseigneur, vous qui portez de si glorieuses marques de la generosité Episcopale ? Quand il a été question de délibérer sur des affaires d'importance, j'ai toujours pensé à vous, & vôtre souvenir m'a mieux fortifié contre toutes mes foiblesses, que ne l'étoit ce Roi de Pologne, par l'image de son pere qu'il portoit à son cou, & qu'il baisoit toujours avant que de donner bataille. Je regardois la place, d'où on vous avoit chas-

Ce, je tâchois de m'y mettre, & j'y trouvois, ce me semble, quelques esprits de constance, de generosité qui servoient à me rendre constant & genereux. Mais dequoi vous sert, me disent quelques-uns, d'avoir une generosité inutile, & une constance infructueuse? y a-t-il de la prudence à combattre un torrent que vous ne pouvez arrêter, & au contraire qui vous emporte? ne vaudroit-il pas mieux avoir quelque condescendance, & se réserver à un meilleur tems? On a toujours, Monseigneur, apporté ces méchantes raisons dans routes les Assemblées, soit Ecclesiastiques, soit politiques; & on y a toujours dû repondre aussi, que la generosité & la constance ne se mesurent pas par le succès; que la verité, pour n'avoir point de suite, ne perd rien de sa force & de sa dignité; que la justice, fût-elle toute seule, doit toujours être la maîtresse; qu'il vaut mieux être Caton abandonné de tous dans le Senat, qu'un de la troupe servile des Senateurs, qui l'emportent par le nombre de leurs suffrages; que les loix du devoir ne se peuvent violer ni differer, quand elles doivent être gardées; que les événemens ne sont qu'en la puissance de celui dont nous sommes les Ministres, & qu'on les peut souhaiter heureux, mais qu'on les doit souffrir tels qu'ils arrivent: qu'enfin si chacun s'attend à son compagnon, jamais il ne se

fera rien , & qu'il faut donner l'exemple ; quand on ne le peut recevoir. C'est ainsi que je vous ay oüi autrefois repondre, & comme vous voïez , je me fers de vos armes , pour me deffendre. Un jeune soldat comme moi , peut-il mieux faire que d'emploïer celles d'un vieux Capitaine qui a blanchi sous le harnois. De tems en tems je vous rendrai compte de nos batailles , car de songer aux victoires , ce n'en est pas la saison. Je suis.

A Paris ce 19. Mai 1646.

L E T T R E X C.

Au même ; sur ceux qui font leur Cour pour obtenir des grâces & des Benefices.

MONSEIGNEUR,

Vous me demandez des nouvelles du monde , comme si j'en étois : mais vous croïez que parce que je suis à Paris , j'en dois être informé , & que je suis obligé de vous en rendre compte. Toutefois il est vrai que je suis presque Hermite dans cette grande Ville , & que n'aïant ni commerce avec la Cour, ni curiosité , je ne sçai rien de ce qui se passe, ou je ne sçai que fort peu de chose. Vous sçavez que mes maximes ont touïjours été de connoître fort peu de gens , & de conver-

ser encore avec moins : ma condition , mon âge , le changement de la Cour , m'obligent encore à être plus retiré ; & de cette sorte je suis un fort mauvais faiseur de Gazettes. J'admire quelques - uns de Messieurs nos Confrères qui tous les jours réglement vont se montrer dans une Antichambre , où les éperons déchirent leurs souânes , & où ils sont mêlez parmi la troupe des demandeurs , des solliciteurs , & des mécontents , sans rien demander ni solliciter pour eux-mêmes. Il faut bien , ou être empêché de sa contenance , ou être né à la servitude , pour se rendre si assidu à faire la Cour ! Car pour ceux qui ont des prétentions déclarées , puisqu'on ne peut obtenir les choses que par l'importunité , je ne m'étonne pas qu'ils s'obstinent aux portes , & qu'ils perdent beaucoup de bonnes & d'agreables heures pour faire réüffir leurs desseins. Ce n'est pas que je puisse approuver ni les interêts où ils s'engagent , ni les moïens dont ils se servent pour les poursuivre. Ils sont assurément trop bas , & trop indignes de leur Ministère , pour être excusés ; & je les juge d'autant plus dignes de condamnation , que soit par leur naissance , soit par l'état de leurs affaires , beaucoup se peuvent aisément passer de ce qu'ils demandent. C'est en ces lieux là que les nouvelles se débitent , & c'est où je ne vas point. Une porte fermée me choque tel-

lement l'imagination , que je suis long-tems à me remettre. Un Garde , une calaque , une carabine me déreglent l'esprit , & me mettent en état de ne sçavoir plus ni où je suis , ni ce que je dis. Les bassesses que je vois faire me serrent le cœur , ou me l'enflent de telle sorte , que je sens en moi une alteration qui incommode ma santé. Je veux parler & je ne sçai ce que je veux dire , parce que je n'ose pas parler comme je voudrois , & que je ne puis parler comme les autres parlent. S'il m'échape quelque mot de complaisance , c'est de si mauvaise grace qu'il vaudroit mieux que je me teusse. Enfin je suis le plus méchant esclave du monde , & le plus né à la liberté. Je ne sçai si c'est orgüeil , si c'est trop bonne opinion de moi-même , si c'est rusticité , si c'est foiblesse de courage , ou si c'est moderation d'esprit , si c'est generosité & quelque jugement de la verité des chose : mais ce que je sçai fort affurement , est que je ne puis , ni ne veux , ni ne dois changer de maniere d'agir. J'y trouve le repos d'esprit , j'y trouve ma commodité , j'y trouve la satisfaction de ma conscience , j'y trouve l'approbation de beaucoup d'honnêtes gens ; & ces choses me font beaucoup plus douces que quelques mille livres de rente davantage , qu'il me faudroit attendre long - tems , pour suivre avec ardeur , & recevoir avec bassesse. Je ne
raisonne

raisonne pas en cela par les Regles Chrétiennes & Clericales , qui condamnent ces sortes ; de prétentions comme abominables , je raisonne seulement par les regles naturelles & du sens commun , qui veulent , ce me semble , que l'on cherche le solide , & que l'on renonce au superflu qui coute trop & qui inquiète autant qu'il accommode. N'est-il pas plus doux & plus facile de se passer de certaines choses , qui ne sont point nécessaires , que de faire le valet cinq ou six ans , souffrir des rebuts , essuier de mauvaises humeurs , languir dans des esperances incertaines , & enfin arracher plutôt qu'obtenir ce que l'on a poursuivi , en le recevant tout-à-fait de mauvaise grace. Si j'avois faim , on me feroit plaisir de me donner un pain ; mais je n'aimerois pas qu'on le trempât dans la bouë , ou qu'en me le jettant à la tête on me fist une bosse. Je m'étonne encore plus que ceux qui peuvent donner , le veüillent faire d'une si mauvaise sorte : car pourquoi corrompent-ils ainsi leurs bien faits ? pourquoi veulent-ils eux-mêmes diminuer le prix de leurs presens ? pourquoi font-ils de la liberalité , qui est l'action d'un Heros , une action de Marchand & de Banquier ? pourquoi , s'ils ont envie de faire des créatures , font-ils des ennemis , ou des ingrats excusables , qui croient ne leur devoir rien , parce qu'ils ont trop acheté ce qu'ils ont

reçû ? pourquoi se privent-ils du plus doux plaisir dont un honnête homme soit capable , qui est de donner d'une belle maniere ? En verité , Monseigneur , il faut qu'il y ait dans ces ames quelque chose de fort bas & de fort éloigné de l'élevation de leur fortune. La baze est sans doute plus grande que la statuë ; la fortune à fait l'habit , mais la nature n'a point travaillé à faire le corps ; le Palais est vaste , mais l'hôte est petit ; la riviere est enflée , mais le canal est étroit. Enfin le rôle est extraordinaire , mais l'acteur est mediocre. Je ne voudrois pas d'un autre côté , qu'un Prince ni qu'un Ministre donnassent sans choix , & que leurs bienfaits s'écoulassent de leurs mains sans mesure. Vous sçavez le mot de Tacite , *perdere sciret , donare nesciret*. Cette fureur de donner est ignorée par l'avare , mais elle n'est pas bien entenduë par le prodigue ; il ne faut être ni crible ni reservoir , les graces doivent couler sur les hommes de merite , comme par un arrousoir , qui les humecte & non pas qui les accable. Leur prix vient de la main qui les distribuë plutôt que d'elles mêmes , & il y a une maniere qui en releve le merite de la moitié. Peu de personnes dans le monde ont eu cet art de bien faire ; & quoi que Seneque ait fait des Livres , des Bien-faits , ce n'est pas où on l'apprend. Il faut que la nature en soit la

maîtresse, & il semble qu'elle soit jalouse de cet avantage, & qu'elle veuille se réserver à elle seule la gloire de faire le bien parfaitement. Disons mieux, Monseigneur, il n'y a que Dieu qui le sçache, & c'est sa propriété naturelle d'être véritablement bien-faisant & bien-faïcteur. Il prévient nos demandes, il ne nous laisse gueres demander, il nous apprend à demander, il nous accorde toujors plus que nous ne demandons, il nous apprend à bien user de ce qu'il nous donne. Cependant il n'y a gueres d'hommes qui voulussent lui faire la cour pour obtenir son Roïaume, comme il la faut faire à un homme pour obtenir une miserable Charge, ni prendre autant de peine à faire leur devoir par un motif de pieté, qu'ils en prennent à y manquer par une complaisance criminelle. Mais je ne prens pas garde qu'aïant commencé une Lettre, je m'engage dans un Sermon, & qu'il est tems de la finir par la protestation sincere d'être toute ma vie, &c.

A Paris ce 23 Juillet 1646.

L E T T R E X C I .

A Monsieur de Thomassin Président au Parlement de Provence. De l'usage ancien de souhaitter les bonnes fêtes. De l'Histoire Ecclesiastique des premiers siècles.

M O N S I E U R ,

Je vous souhaite les bonnes fêtes. J'avois crû jusqu'à cette heure que cette civilité venoit d'Italie , & avoit pris sa naissance au païs des grimaces & des ceremonies. Mais j'ai trouvé dans saint Gregoire de Nazianze & dans Theodoret, des Lettres qu'ils écrivoient , par lesquelles ils répondent à ceux qui leur avoient fait cette sorte de souhaits en la solemnité de Pâques ; ce qui montre que cette coûtume est ancienne. Je voudrois bien que cette Lettre fût telle que vous en puissiez dire ce que le premier Pere, que je vous viens d'alleguer, dit d'une de son ami. Votre Lettre est une Fête; mais elle n'a rien qui lui puisse faire meriter ce nom. Je n'ai plus cette gaieté d'esprit qui se répandoit dans mon stile , & ce certain je ne sçai quoi si agreable que l'on trouvoit autrefois dans mes Ouvrages. A quel jeu l'ai-je perdu ? je me trouve fort empêché à vous répondre.

Je ne sçai si l'âge m'a refroidi l'imagination , si la solitude m'a engourdi l'esprit , si la discontinuation d'écrire avec quelque soin m'a ôté ma facilité ancienne , ou si l'étude plus sérieuse que je fais presentement , & la nature des Ouvrages que je compose me rendent plus pesant , ou si vous voulez plus sérieux. Il est vrai que je suis maintenant engagé dans une route où je ne trouve ni ruisseaux de cristal , ni prairies émaillées , ni fontaines argentines , ni ombres agreables , ni moissons dorées , ni bergers dansant avec des bergeres , ni troupeaux , ni chalumeaux , ni musettes ; mais bien des fleuves de sang , des deserts affreux , des sables brûlans , des rochers terribles , des lions , des ours & des panthères , des bourreaux , des chevaliers , des fournaises & des rouës. Vous devinez bien que je veux parler de l'Histoire Ecclesiastique , où je me suis engagé. Ses premiers siècles ne contiennent que des persecutions & des Martyrs ; en quelque lieu que l'on aille , on ne voit que des potences ; le sang coule de tous côtez , on entend les mêmes accusations , & les mêmes réponses : ce sont les mêmes arrêts , & les mêmes supplices. Or comment l'esprit le plus fleuri du monde ne se sécheroit-il pas parmi tant d'objets lugubres. Quel moïen de chanter parmi les cris & les gemissemens de tant de personnes innocentes qui meurent ? est-il possible

qu'une plume toujours trempée dans le sang, trace des caracteres qui ne soient pas funestes ? ne me demandez donc rien de joli, de doux & d'agréable. Si je voulois faire des Vers, je crois qu'au lieu des noms de Tircis, de Lycidas, de Sylvandre, j'emploïerois ceux de Néron, de Domitien & de Severe; au lieu de parler de Philis, de Sylvie & de Diane, je parlerois visiblement d'Agnes, d'Agathe & de Cecile. Il vaut donc mieux que je ne m'embarque pas à faire un mélange si ridicule, & que je demeure avec mes tyrans, mes bourreaux & mes Martyrs. Quand j'aurai passé ces trois siècles & que je viendrai à Constantin, l'air s'éclaircira, les foudres ne gronderont plus, les feux s'éteindront, les rouës seront brisées, l'Eglise se presentera à mes yeux en habit de gloire, couronnée de diamans, vêtue de pourpre, le Sceptre à la main, & sur un Trône de pierreries. Elle n'aura autour d'elle que de jeunes filles couronnées de fleurs, que de jeunes garçons habillez comme pour un jour de fête, ou que des vieillards graves & joieux tout ensemble qui lui serviront de conseillers. On n'entendra raisonner dans ses Temples & dans les places publiques que des Cantiques de joie. Enfin toute l'année sera un jour de fête publique. Alors comme les objets qui frapperont nos yeux seront plus agréables, nôtre esprit

pourra devenir plus gai , & nous pourrons vous écrire des Lettres telles que vous les demandez ; cependant contentez-vous de nos airs tristes , & accommodez-vous avec nôtre deuil.

A Vence le 24. Décembre 1663.

L E T T R E X C I I .

A Monseigneur l'Evêque de Châlons sur Marne. Il l'exhorte à s'opposer aux mauvaises maximes des Casuistes.

M O N S E I G N E U R ,

Je viens de recevoir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , & je me réjouis extrêmement d'y avoir vû le zele que vous avez pour la deffense de la verité , qui est attaquée si insolemment. Mais me permettez-vous de vous demander , si c'est assez à un Evêque de gémir , & s'il n'est pas obligé de faire quelque chose davantage pour la deffendre. Si l'exemple des Curés de Paris , qui s'en remüent , ne nous oblige pas à faire de nôtre côté nôtre devoir ? si pouvant par l'autorité que Dieu nous a donnée nous opposer à la naissance de cette erreur , nous ne le devons pas faire vigoureusement ? Si parce que le tems est

mauvais , nous devons être foibles ? si voiant que la Sorbonne est empêchée d'agir , nous devons nous taire , & attendre une occasion plus favorable de deffendre la verité ? Quand arrivera - t - elle ? cependant l'erreur triomphe , & le mensonge s'établit. Je vous prie , Monseigneur , de vouloir faire un peu de reflexion sur mes doutes ? vous êtes un grand Prélat par vôtre siège & par vôtre pieté , & le témoignage , qu'en cette rencontre vous rendrez à la verité , lui sera tout-à-fait avantageux. Pour moi , encore que le mien ne soit pas beaucoup important , je suis resolu de le rendre avec toute la force que je pourrai. On me mande que Messeigneurs de Sens , de Beauvais & d'Angers feront la même chose. En voila assez avec vous pour empêcher la prescription de l'erreur. Excusez ma liberté qui ne vient que du particulier amour que je vous porte , & de la passion avec laquelle Je suis.

Ce 28. Avril 1662.

L E T T R E X C I I I .

*A Madame . . . Consolation sur la mort du
Marquis de Richelieu son gendre.*

M A D A M E ,

J'ai appris par cet ordinaire la mort de

Monsieur le Marquis de Richelieu. Quand il n'auroit porté que ce nom , je suis trop obligé de l'honorer pour n'avoir pas pleuré sa perte. Mais il étoit vôtre gendre , & vous avez tant de sujet de le regretter , que je ne puis m'empêcher de vous témoigner la part que je prens en vôtre douleur. Elle est si raisonnable , qu'on ne la peut condamner sans être barbare : mais plus elle est juste , plus aussi le sacrifice que vous en ferez à Dieu , lui sera-t-il agreable , & rémoignera-t-il vôtre soumission aux ordres de sa Providence. Abraham n'eût jamais été le pere des fideles & de la Foi , s'il n'eût sacrifié son fils au premier commandement qu'il en reçût. Dieu n'exige pas de nous maintenant que nous sacrifions nos proches de cette façon ; mais quand il les sacrifie lui-même , il veut que nous consentions à ce sacrifice , & que nous lui donnions ce qu'il prend : mais ce qu'il prend , il nous l'a donné , il en est donc le Maître , & il faut croire qu'il est aussi juste en nous l'ôtant , qu'il a été bon en nous le donnant. Que s'il nous l'ôte par colere , le meilleur moïen de l'appaïser est de le benir en cette privation. Ainsi de quelque côté , Madame, que vous puissiez regarder ce coup , vous êtes obligée de baiser & d'adorer la main qui vous frappe. Vous êtes à la source des consolations : vous les pouvez prendre dans vous-même , &

j'aurois mauvaise grace de me mêler de vous en donner, moi qui suis un homme de montagne & qui ai oublié le langage de la Cour; mais je n'oublierai jamais mon devoir, qui veut que je sois toute ma vie.

Ce 28. Avril 1662.

L E T T R E X C I V .

A Monsieur . . . sur le même sujet.

M O N S I E U R ,

C'est avec bien de la douleur que je romps le silence que j'ai gardé avec vous depuis mon départ de Paris, pour une occasion aussi triste qu'est celle de la mort de Monsieur le Marquis votre frere: mais comme ce n'est ni faute de respect ni oubli, qui m'a empêché de vous écrire, ce seroit faute de reconnaissance & un manquement inexorable, si je ne vous témoignoïis la part que je prens à la perte que vous avez faite. Quand il n'y auroit que le nom qu'il portoit, j'ai trop d'obligation de l'honorer, pour n'en avoir pas été touché: mais il vous étoit si proche & votre cœur est si tendre, que par cette raison je ne me puis dispenser de le pleurer avec vous. La pieté chrétienne ne deffend pas vos larmes, elle les permet à la

nature, & le Fils de Dieu les a voulu sanctifier par les siennes ; mais il faut pleurer comme lui, & entrer dans les dispositions saintes de la tristesse qu'il a voulu sentir pour son ami Lazare ; car les larmes que la tendresse seule, ou la bienséance arracheroient de nos yeux, sont indignes d'un Chrétien : des yeux qui doivent un jour voir Dieu, ne doivent pas se prophaner non plus par des pleurs humains, que par de mauvais regards. Et vous sçavez que l'Apôtre nous deffend de pleurer, comme pleurent les Gentils qui n'ont point d'esperance. J'aurois mauvaise grace d'en dire davantage à un homme qui en sçait autant que vous, & que Dieu fortifiera sans doute de son esprit en cette occasion. Je vous supplie de croire que je suis avec tout le respect que je dois.

Le 28. Avril 1662.

L E T T R E X C V.

A Madame . . . sur le même sujet.

M A D A M E ,

J'ai de trop étroites obligations d'honorer le nom de Richelieu, pour n'être pas sensiblement touché de la perte de ceux qui

N. vj.

le portent. J'ai donc appris avec douleur les nouvelles de la mort de Monsieur le Marquis vôtre Neveu ; & j'ai cru qu'encore que vous eussiez sujet d'être mal satisfaite de lui , que je devois en cette occasion vous témoigner mon ressentiment. La mort qui a glacé le sang dans ses veines , aura réchauffé le vôtre ; & je ne doute point que vous ne l'aïez pleuré. Je voudrois bien n'avoir pas commencé à vous écrire par une si triste occasion ; mais je ne pouvois que rompre mon silence après l'avoir gardé si long-tems , par respect plutôt que par paresse , ou par oubli : j'ai de trop grandes obligations à vôtre bonté pour être capable de ce dernier deffaut. Mon cœur qui en conserve toujours la reconnoissance conserve aussi la fidélité de ma memoire & tout indigne que je suis , je me souviens de vous très-souvent au saint Autel. Ce n'est que par ce moiën que je puis m'acquiter de ce que je vous dois & vous faire paroître que je suis avec passion.

Le 28. Avril 1662.

L E T T R E X C V I.

*A Monsieur l'Abbé Thomassin, sur le style
des Prédications.*

M O N S I E U R ,

Je demeure d'accord avec vous que le style de Prédicateur de l'Évangile doit être éloigné de toute afféterie ; qu'il ne souffre point les ornemens de l'éloquence du Barreau , & bien moins les descriptions de la Poësie ; l'endroit du Sermon de Monsieur * * * est assurément fort fleuri , & ces fleurs vous ont piqué comme si elles étoient des épines , parce que vous croïez qu'il les ait cueillies dans son imagination ; elles sont d'un jardin plus noble , & que vous respecterez sans doute quand vous sçaurez que c'est dans une Homélie de saint Chrysostome au peuple d'Antioche , qu'elles ont cru , & qu'il n'a fait que les transporter en nôtre langue , il est vrai , qu'il y a mêlé quelque chose du sien qui en altere un peu la beauté ; mais on doit pardonner cela à un jeune homme , qui a l'imagination vive & qui ne sçait pas encore s'arrêter dans la carrière lorsqu'il est une fois échauffé. J'ai voulu revoir le lieu de ce saint Docteur , & j'ai trouvé qu'il parloit ainsi. » Le feu servoit aux trois »

» jeunes hommes comme une muraille ; la
 » flamme fut pour eux une robe , & la four-
 » naise une fontaine. Elle les reçût liez &
 » elle les rendit libres , on les jetta dans son
 » sein comme mortels , & elle s'abstint de
 » toucher à leurs corps , comme s'ils eussent
 » été immortels. Elle reconnût la nature ,
 » mais elle rendit du respect à la piété. Le
 » Tyran attacha leurs pieds , & ces pieds at-
 » tacherent la force du feu. Chose admira-
 » ble , la flâmme délie ceux qui sont liez , &
 » elle est liée elle même ! La religion des
 » criminels changea la nature des choses ;
 » que dis-je , elle ne changea pas la nature ;
 » mais la laissant en son entier , elle en
 » adoucit la violence ; car elle n'éteignit
 » pas le feu , mais elle rendit son ardeur inu-
 » tile , & ce qui est de plus merveilleux , cela
 » ne se fit pas seulement en leurs corps ,
 » mais en leurs habillemens & en leurs chau-
 » fures , comme il étoit arrivé dans les vête-
 » mens de saint Paul , qui chassoient les dé-
 » mons , & dans l'ombre de saint Pierre
 » qui faisoit fuir la mort. Je ne sçai com-
 » ment m'expliquer parlant d'un miracle
 » qui est au dessus des paroles ; car la force
 » du feu étoit éteinte , & n'étoit pas éteinte.
 » Elle étoit éteinte pour leurs corps qu'elle
 » n'offensoit pas , & quand elle rompoit
 » leurs liens , elle n'étoit pas éteinte. Elle
 » rompit les liens de leurs pieds , & ne tou-

cha pas le talon. Voïez quelle étrange proximité, le feu n'est pas changé & privé de sa force, & il n'ose agir par de-là les liens. Le tyran lie & la flamme détache, afin que d'un côté la cruauté du barbare paroisse; & de l'autre l'obéissance de l'Element. Et pour quelle raison pensez-vous qu'avant que de les jeter dans le feu, il les fit lier? La Providence le permit ainsi, afin que le miracle fût plus grand, & que l'on ne pût s'obscurcir les yeux & se tromper. Car si ce feu n'eût pas été un feu véritable, il n'eût pas rompu les liens, & ce qui est de plus considerable, il n'eût pas brûlé ceux qui étoient proche de la fournaise. Mais pour montrer la puissance de Dieu il fit consumer ceux qui étoient dehors, & obéit à ceux qui étoient dedans. S. Chrysostome poursuit cette Histoire presque dans le même style jusqu'à la fin de l'Homelie, vous voïez, Monsieur, comme il se jouë & comme il jette les fleurs à pleines mains. Si un Evêque prêchoit maintenant de cette maniere, on l'accuseroit sans doute & avec raison de manquer à la gravité Episcopale. Aussi quand saint Chrysostome prêcha dans Constantinople, ce fut avec moins d'ornemens, encore que ce fût toujours avec soin & avec des beautez que j'aime mieux appeller naturelles que recherchées. Mais ses Homelies au peuple d'An-

tioche étoient les premières productions publiques , la plupart avoient des sujets capables de recevoir beaucoup d'ornemens , & qui demandoient que l'on leur déploïât toutes ses richesses. Il faut encore considérer que les oreilles des Auditeurs de cette Ville demandoient d'être chatoüillées agréablement , & que les Medecins sont obligez de condescendre un peu au goût de leurs malades. Vous voïez par là que l'éloquence peut être conduite sur la Chaire , & que le style n'est pas Apostolique , parce qu'il est barbare ou negligé , mais parce qu'il a l'air & qu'il est animé de l'esprit de l'Evangile. L'Apôtre saint Paul parle aux Juges de l'Arcopage, & devant le Roi Aggripa, d'une autre façon qu'il ne parloit dans les communes Assemblées des fidelles : mais en quelque maniere qu'il parlât le S. Esprit parloit toujours en lui , il ne faut donc pas blâmer tous les Prédicateurs qui s'expliquent agréablement , ni louer tous ceux qui font profession de se negligier tout-à-fait. Il y a des personnes qui ne peuvent mal parler : & voudriez-vous que pour prêcher elles corrompissent leur langage ? Vous prononcerez contre vous-même un arrêt que vous ne pouvez executer. Il y en a qui ne peuvent s'expliquer que fort bassement ; & seroit-il raisonnable de faire de leur défaut une vertu ? Ce qui fait la difference du Pré-

dicateur Evangelique, & du Prédicateur du monde, est la fin de l'un & de l'autre; car si cette fin est celle qu'il doit avoir, je veux dire la gloire de Dieu & le salut des ames, il bannira de son discours tout ce qui lui est contraire, & emploiera tout ce qui l'y peut faire arriver. Et certes les pensées curieuses, les subtilitez de la science humaine, le fard de l'éloquence profane ne peuvent ni glorifier Dieu, ni instruire les Auditeurs. Ces choses affoiblissent, comme dit l'Apôtre, la vertu de la Croix de Jesus-Christ, & il n'est non plus permis de les employer maintenant, qu'il l'étoit alors que cette Croix commençoit à être prêchée. Ce n'est pas avec les belles paroles que le Prédicateur persuadera aux hommes de l'embrasser. La nature l'abhorre, & si elle n'ose lui fermer les oreilles, elle lui ferme le cœur. Mais quand j'en parle de la sorte, je ne prétends pas dire que le Prédicateur doive toujours parler de la même sorte. Comme les Auditeurs sont differens de condition, d'humeur & d'esprit, il faut qu'il s'accommode à leur capacité, qu'il s'éleve avec ceux qui peuvent suivre son élévation, & qu'il s'abaisse avec les simples, qu'il bégaie avec ceux-ci, & ne leur dise que ce qu'ils seront capables de comprendre; la charité fait un saint Protée de celui en qui elle se trouve; & elle lui donne toutes fortes de formes. Elle parle toutes sortes de

langues; elle s'étend, & elle se racourcit; elle est hardie; & elle est timide, elle parle, & elle sçait se taire. L'amour propre au contraire est toujours égal à lui-même, c'est à dire toujours en garde, toujours soupçonneux, toujours se cherchant lui-même: il est donc bien-aisé de connoître quand l'un ou l'autre fait parler un Prédicateur. La Comedie ne se peut joüer long-tems, ou ne se joüe que tres-difficilement & très-rarement; en cette occasion l'esprit de la charité se fait connoître & il exhale un certain air que l'on sent & que l'on ne peut bien expliquer. Ceux qui ont le corps naturellement puant ont beau se parfumer, la mauvaise odeur quand on en approche, se fait toujours sentir à ceux qui ont le nez tant soit peu delicat. Il en est de même des Prédicateurs qui cherchent à plaire aux hommes, & à faire leur fortune par la Prédication, pour peu que l'on ait de lumiere des vertus de Dieu, on les reconnoît facilement, le peuple le plus ignorant s'en apperçoit & on est dégoûté sans sçavoir dire pourquoi. Nous avons vû, & nous voïons tous les jours dans les grandes Villes, des hommes fort méchans Orateurs suivis d'une grande foule; & d'autres fort excellens abandonnez, ou écoutez seulement des curieux, qui encore confessent, que parler comme ils parlent ce n'est pas prêcher, & que le discours qui leur

plaît, ne les touche point. Certes il n'y a gueres de personnes qui se plaisent à être toujours en festins, & qui n'aiment mieux un ordinaire réglé, qui entretient leur santé & contente la nature. Je dis tout de même, que peu de gens aiment toujours ces Sermons qui sont comme des banquets preparez pour satisfaire le goût de l'esprit & la delicatesse des oreilles, & qui ne se plaisent davantage à entendre des Sermons solides, où la nourriture est propre pour nourrir l'ame & les remedes proportionnez à ses maux. Les Evêques entre les autres, qui sont les propres Pasteurs de leurs brebis, doivent aussi prendre garde de plus près à la maniere dont ils les nourrissent, je veux dire à la façon dont ils prêchent. Il y a une certaine maturité de stile & de pensées, s'il m'est permis de parler ainsi, qui se doit trouver dans leurs discours, & il faut qu'elle leur soit comme naturelle. Ils doivent parler comme aiant puissance, & non pas comme les autres Prédicateurs, qui ne l'ont qu'empruntée; je veux dire qu'en la representation des vices ils doivent employer l'éloquence, non pas avec artifice, mais avec l'autorité de leur ministere & l'ardeur de la charité Episcopale. Leurs armes doivent être plutôt fortes, que luisantes, parce qu'il faut que leur attaque soit un veritable combat, & non pas une fête de divertissemens.

On permet aux filles, qui ne sont pas encore mariées de se parer pour trouver un époux, mais quand elles l'ont rencontré, leur première parure ne leur est plus bien-séante, & elles lui doivent plaire par la gravité de leurs mœurs & par le soin de leur famille. Les Evêques ont épousé l'Eglise, ils l'aiment & ils en sont aimez, il n'est donc pas besoin qu'ils se fardent pour gagner ses bonnes grâces, il suffit qu'ils la nourrissent, qu'ils la deffendent, & qu'ils la conduisent sans affectation, sans vanité, & sans jalousie. Mais je ne songe pas, Monsieur, que je m'égare bien loin, & qu'il y a longtems, que je passe les bornes d'une Lettre. Pardonnez-moi cet emportement d'amitié. Quand je pouvois vous voir, vous sçavez bien que je vous faisois des visites fort longues, maintenant que je ne puis vous entretenir que par Lettres, ne vous étonnez pas si elles ne peuvent finir. Cette conversation est un doux remede contre le chagrin de ma solitude, & vous avez trop de bonté, pour l'envier à celui, qui est avec tant de passion.

L E T T R E X C V I I.

*A Monsieur l'Abbé de Thomassin, Deputé
à l'Assemblée generale du Clergé de France.
Réflexions judicieuses & chrétiennes sur la
mort du Cardinal de Mazarin, & autres
Seigneurs.*

M O N S I E U R,

Vous avez raison de dire que la mort de * * * est un grand exemple de la vanité des grandeurs humaines. Vous sçavez qu'autrefois ceux qui triomphoient à Rome étoient suivis de soldats qui avoient la liberté de dire contre eux toute sorte de railleries, & qu'ils ne s'étonnoient pas des plus sanglantes. Mais la mort a voulu elle-même troubler le triomphe & enlever le triomphateur. A quel plus haut degré de gloire pouvoit monter un Ministre que celui ou * * * se trouvoit élevé. Il venoit d'achever un ouvrage que tout le monde souhaittoit & dont tout le monde avoit perdu l'esperance. La Paix qu'il avoit concluë étoit si glorieuse pour la France, que l'Histoire ne nous donnoit point d'exemple d'une pareille. La façon de la traiter avoit été extraordinaire & tout-à-fait surprenante. Ces grands politiques, qui se vantoient d'avoir toujourns re-

gagné par les Traitez ce qu'ils avoient perdu à la campagne, & qui étant contraints de nous ceder le prix de la valeur, nous disputoient si hautement celui de l'habileté, ont été contraints pour ce coup de relâcher de leur fierté & de nous laisser étendre nôtre Jurisdiction bien avant dans leur País. Amiens n'est plus frontiere, & à mesure qu'il s'est éloigné des ennemis, la seureté s'est approchée de Paris de plusieurs journées; le Rhin d'un autre côté nous borne, & nous ne sommes plus obligez à en demander ou à en forcer le passage. Le Roussillon nous ouvre l'entrée de la Catalogne, & nous avons recouvré ce que le scrupule d'un de nos Rois nous avoit fait perdre. Il est vrai que nous avons rendu beaucoup de Places & en Italie & en Flandres, mais celles que nous avons conservées nous sont plus utiles pour nôtre seureté presente. Nous pouvions esperer de faire d'autres Conquêtes, mais dans la verité que sont toutes ces Conquêtes, qu'une glorieuse invasion du País d'autrui, & qu'un illustre brigandage, à qui nous préfererons toujours l'honneur de la Justice. Ne falloit-il pas enfin s'arrêter; ne devions nous pas craindre, que les poussant toujours plus loin, nos armes ne devinssent suspectes? Que nos Alliez ne se défiasent de nôtre secours, & qu'ils ne songeassent à se mettre en état de ne plus dépendre de nô-

tre bonne foi ? L'Histoire d'Italie nous fournit des exemples terribles de cette jalousie , qui a toujours été funeste pour nous. J'avouë encore que l'Espagne à fait un grand coup en cette Paix pour se tirer du mauvais état , où ses affaires étoient reduites. Mais un Ministre moins habile que * * * n'eût pas si avantageusement profité de cette foiblesse. La vicissitude des choses humaines est telle , que souvent en un moment les Princes abbatus se relevent , & ceux qui triomphent s'abbatent. C'est donc un grand secret de sçavoir prendre ce point , qui s'enfuit , & le tourner à son avantage. Qu'avoit donc à faire presentement * * * après avoir mis ce clou de diamant à la rouë de la fortune ? On peut parler ainsi en l'état , où se trouvoient ses affaires. Il n'y avoit point de sujet d'apprehender pour lui quelque tempête domestique , le maître du Vaisseau ne longoit pas à la former , & les Matelots , qui en pouvoient avoir le dessein , n'en avoient ni la force, ni l'habileté. Le * * * avoit fait une trop longue & trop dure experience des malheurs , qui suivent les guerres civiles. Il étoit comblé de gloire, elle l'avoit suivi dans le parti des ennemis , mais il avoit honte des grandes choses , qu'il avoit faites parmi eux. Ses Palmes quoi qu'éclatantes lui paroissoient flétries , parce qu'il ne les avoit pas cueillies dans un

legitime terroir. Qu'est - ce donc qui pouvoit le rembarquer dans la revolte , dont il étoit si genereusement sorti ? & sans ce Chef qui étoit capable de la former , tous nos Grands fussent toujourns demeurez dans le devoir ; ils eussent quelquefois grondé ; mais ils eussent toujourns secretement obéi. La rouë des affaires avoit pris un tour , qu'elle eût toujourns continué ; on eût toujourns vû la même difference du Roi & du regne. Il n'y avoit que la mort , qui put y apporter du changement ; encore a-t-elle été si respectueuse , qu'elle l'a laissé entrer couronné dans le tombeau , & disposer en mourant des Prélatures & des Gouvernemens. Mais ce qui surprendra davantage la posterité , est de voir que la mort n'a pas fini sa domination , & que le Prince fait encore executer ses volontez. Tous les raisonnemens des plus rafinez Politiques de la Cour , se sont trouvez faux jusques ici , bien loin d'avoir vû tomber la foudre sur sa Maison , dont ils croïoient qu'elle devoit être accablée , elle n'a pas seulement vû le feu d'un éclair ; au contraire elle s'est affermie d'une façon , que ce n'est plus que par elle-même qu'elle peut tomber. Et certes si le passé nous doit faire juger de l'avenir , je crains fort qu'elle ne tombe de cette sorte, Monsieur le Cardinal de Richelieu n'avoit-il pas fait tout ce que la prudence humaine peut

peut faire pour rendre la sienne inébranlable à tous les accidens de la fortune. Il avoit plusieurs sujets pour la soutenir ; Monsieur le Duc de Brezé l'eût assurément portée bien-haut , & on ne pouvoit ouvrir la carrière plus noblement qu'il avoit fait. Il avoit les belles qualitez de l'ame d'une façon si avantageuse , que s'il eût continué , on l'eût pu nommer un Heros à juste titre. Vous sçavez de quelle maniere il a fini sa course, & par quelle glorieuse mort il a trompé toutes nos esperances. De deux freres qui restoient , l'aîné est sans esperance d'avoir des enfans , & il a choisi un genre de vie , qui le retire des affaires & de la Cour. Son Cadet a fait le mariage que vous sçavez , il a des enfans à la verité : mais on ne sçait ce qu'ils seront, & ils n'auront apparemment jamais assez de bien pour soutenir la grandeur de leur nom. Monsieur d'Espernon ne vient-il pas par sa mort de faire finir une des plus Illustres Maisons de France, dans laquelle la faveur des Rois avoit fait entrer la Pourpre , des Duchez, des Gouvernemens , deux grandes Terres , & des richesses immenses. Du vivant de celui qui l'avoit faite, elle s'est vüe ébranlée par les disgraces , & par la perte de ses deux fils en un âge & dans une conjoncture d'affaires domestiques très-fâcheuse. Monsieur le Duc de Candale n'a-t-il pas été enlevé lorsque par sa valeur & par

ses autres bonnes qualitez il faisoit esperer, qu'il soustiendrait glorieusement la dignité de sa Famille. Si nous voulons remonter plus haut, qu'est devenuë celle de Monsieur le Marechal de la Roche-foucault ? elle a eu trois Cardinaux très-considerables par leur pieté & par leurs emplois, elle a eu des Ducs & des Generaux des Galeres ; elle possede encore des grands biens : mais la disgrâce du Cardinal, qui sembloit la devoir porter plus haut, qu'elle ne s'étoit jamais vûë, ne l'a-t-elle pas mise dans le point de sa dernière ruïne ? j'aime trop ce dernier, pour parler davantage de sa conduite, mais si elle n'a été imprudente, il est certain qu'elle est très-infortunée, & qu'il servit à la gloire & à la fortune de sa Maison. Voila, Monsieur, comme la Providence se jouë de la grandeur humaine, & comme elle se mocque des soins & des peines que prennent les Favoris pour faire de grandes Maisons. Il semble que ce sont des Palais enchantez, qui après avoir quelque tems trompé nôtre vûë, disparoissent & se réduisent en fumée. Vous me demandez si je ne ferai point de Vers sur la mort de * * * je vous reponds, que n'en aiant point fait durant sa vie, je ne m'aviserai pas d'en faire maintenant, qu'il ne vit plus. Il n'y a jamais eu que l'excellence de la vertu ou l'amitié, qui ait fait parler mes Muses, Pour

vous dire franchement la vérité, ni l'une ni l'autre de ces raisons ne les oblige pas à rompre le silence. Je ne fais point de censure de celui, que Dieu a jugé, mais aussi ne crois - je pas avoir des sujets de faire son éloge; je ne l'accuse pas avec le peuple, & je ne le justifie pas avec ceux qui l'ont flâ-té. Il avoit sans doute beaucoup de grandes qualitez pour un Ministre, mais il étoit plutôt un habile, qu'un grand homme, & qu'un homme de bien. La fortune a fait en lui un exemple extraordinaire d'une constance, qu'elle n'avoit jamais eüe pour personne, & a laissé peu de choses à faire à la vertu. Pour l'amitié, il est vrai, que si elle consistoit en belles paroles & en grandes promesses, je lui serois fort redevable. Mais comme elle est quelque chose de plus solide, je crois ne lui rien devoir, & si je voulois même, j'aurois assez de sujet de me plaindre. Mais comme je n'ai jamais eu de prétentions; il ne m'a pû tromper, si ce n'est qu'il ait peut-être eu envie de m'engager à prétendre, afin de me tromper. Je soupçonne fort, que l'offre, que vous sçavez, qu'il me fit faire avec tant de chaleur, ne fût un piège: je sçai bien que s'en étoit un tout assuré à mon innocence & à mon honneur: & peut-être quand j'eusse fait ce mauvais pas, en eusse été un à ce qu'on appelle fortune. Enfin Dieu l'a jugé, & j'a

cru qu'il avoit plus de besoin de prieres que de loüanges. J'ai été soigneux de le secourir par celles-là , & je prie Dieu qu'elles lui soient utiles. Je suis.

L E T T R E X C V I I I .

*Au même. Réflexions sur la vie & sur la mort
de Monsieur de Marca Archevêque
de Toulouse.*

M O N S I E U R ,

Il est vrai que ce n'est pas une chose étrange de voir mourir un homme de soixante & dix-ans ; la carrière est assez longue , & peu de personnes y arrivent avec autant de santé que Monsieur l'Archevêque de Toulouse : mais la conjoncture où elle a fini , est ce me semble assez remarquable , pour ne la laisser pas passer sans y faire reflexion. C'étoit un homme assurément d'un grand & rare mérite. Il avoit une parfaite connoissance de la science Ecclesiastique , une memoire prodigieuse , un jugement solide , un esprit net , & un débit facile ; qualitez qui ne se trouvent gueres ensemble. Il avoit encore de la bonté & de la douceur , & une certaine habileté dans les affaires pour trouver des expediens à toutes choses. Ses mœurs ont été innocentes & dans la Ma-

gistrature & dans la Prélature : mais si vous voulez que je vous dise mon sentiment avec liberté , il étoit plus propre pour celle-là que pour celle-ci. Ce n'est pas qu'il n'eût une connoissance exquisite des Conciles & de l'Histoire Ecclesiastique ; mais il a paru par sa conduite , qu'il n'avoit ni ce zele , ni cette fermeté pour soutenir les interêts de l'Eglise contre les Puissances séculieres , qui sont les qualitez les plus necessaires d'un veritable Evêque. Nous en avons vû un exemple bien remarquable en sa conduite dans l'affaire de Monsieur le Cardinal de * * * je ne veux pas l'accuser d'avoir songé dès nôtre Assemblée de 1655. à monter sur la Chaire ; mais si l'interêt propre ne le fit pas agir comme il agit , on ne le peut excuser d'avoir eu trop de complaisance pour le Ministre. Ce fut lui qui se rendit chef du parti contre l'exilé, il donna tous les biais pour faire prendre la conclusion que l'on prit : il fut & le Promoteur & le Solliciteur de cette délibération si peu honorable pour le Clergé de France , que je ne puis m'empêcher d'en rougir toutes les fois que j'y pense. Dieu me fit la grace de n'y avoir point de part : je ne marchandai pas entre les offres qui me furent faites , quoi qu'assez grandes , & mon devoir. Je m'en attirai la disgrâce du Ministre , mais je crus que je devois préférer l'honneur de mon Ordre à ma fortune.

Un grand emploi dans la Cour & dix mille livres de rente davantage ne valoient il pas à mon avis que je les achetasse à ce prix. Ceux qui opinoient conformément aux sentimens qu'on leur inspiroit, eurent honte de leur avis; ils l'avoient appris par cœur, & ils le recitoient comme un rôlet de Comédien. La calamité d'un Confrère de ce rang ne les toucha point. Leur propre peril, par cet exemple, ne fut pas capable de les porter à lui donner le miserable secours de leurs offices : enfin on n'a jamais vû affaire plus sérieuse, moins sérieusement & moins humainement traitée. J'ai toujours distingué la These generale de la particuliere, & sans vouloir justifier celui que l'on punissoit avant qu'il fût accusé, ce que je ne croïois pas que l'on pût faire, je soutiens que nôtre devoir & nôtre interêt nous obligeoit à ne l'abandonner pas de cette façon. Depuis ce tems-là on a vû par les effets de la deliberation, qui passa, qu'en effet elle étoit une pure illusion. Mais ne peut-on pas dire que la nomination de Monsieur l'Archevêque de Toulouse à l'Archevêché de Paris est celle d'un songe. Il a été felicité. Il a eu ses Bulles. Il s'est vû tout prêt de monter sur cette grande Chaire, & la mort l'a empêché de faire le pas qui restoit : elle a renversé tous ses desseins : elle a trompé toutes les esperances de ses parens : elle a

étonné tous ses amis. Si durant dix ans il avoit travaillé à en venir là , confessons que la Providence s'est bien mocquée de son travail , & qu'elle nous donne un grand exemple de la vanité des projets des hommes. Croïez-moi , le vrai chemin de l'Episcopat n'est pas celui que la plûpart tiennent en ce siècle : Si ce n'étoit qu'une dignité temporelle , on pourroit y tendre par la brigue , la faveur , la complaisance , & la lâcheté ; mais si c'est une dignité spirituelle & une continuation du Sacerdoce de Jesus-Christ, comme sans doute il n'est autre chose , je ne vois pas comment il est permis d'y arriver comme d'ordinaire on y arrive. Est-ce qu'il y a un autre Evangile , & d'autres Canons que les anciens ? mais je ne les ay pas encore vûs , & jusques à tant que je sois assuré que Dieu a changé l'ordre qu'il avoit établi , je m'arrêterai aux regles de mes peres. Mais s'il n'est pas permis de se procurer à soi-même un Siège vuide , si celui qui demande un Evêché vacant est déjà jugé , *Comme dit saint Bernard* , comment sera-t-il permis d'envahir la Chaire de son Confrère , & de se servir de sa science pour venir à bout de cette invasion. Tremblons , mon cher Monsieur , sous les jugemens de Dieu , qui laisse agir les hommes de cette sorte , & qui permet qu'ils réussissent ; mais tâchons à nous conduire de

telle sorte qu'il ne nous abandonne pas à nos convoitises deregées, mais qu'il daigne nous honorer par son esprit. Je suis.

L E T T R E X C I X.

A la Révèrende Mere Agnès Religieuse Carmelite. Esprit de sainte Thèrese, préférable à toute la Philosophie.

MA TRES-CHERE FILLE,

Je prie le saint Enfant de vous donner part en l'esprit de sa sainte Enfance. C'est le plus grand bien que je vous puis souhaiter, & celui seul assurément que vous souhaitez. En effet c'est l'unique trésor d'une ame véritablement chrétienne & d'une fille de sainte Thèrese. Tout l'esprit de la Philosophie & de la Théologie ne le vaut pas, & qui le posséderoit n'auroit plus rien à posséder sur la terre. Jesus Enfant paroît ignorant, mais son ignorance est la science de son Pere, & la doctrine des Anges & des hommes; elle confond la sagesse des hommes, & fait voir qu'elle est une véritable folie. Croïez, s'il vous plaît, que je ne vous ai pas oubliée devant Dieu: j'espère la même chose de vôtre charité. Les filles de sainte Thèrese sont les filles de l'Eglise qui doivent continuellement prier pour leur Mere

& pour ses Epoux , dans le silence & la retraite de leur folitude , tandis qu'eux sont dans le champ de bataille & aux mains contre les ennemis. Je suis bien-aïse que Monsieur * * * vous rende quelque service , il est plutôt mon Maître que mon disciple , & il ne faut nullement croire sur les choses qu'il vous pourra dire de moi ; car l'amitié l'aveugle , & lui fait faire de grandes hyperboles sur mon sujet. Je ne suis qu'un très-miserable pecheur & très-digne de pitié. Demandez donc à nôtre Seigneur qu'il me change , & qu'il me rende tout-à-fait sien. J'ai, ce me semble, quelque envie d'être à lui , mais je n'ai que des souhaits fort imparfaits , & je me trouve toujours moi-même à moi-même & en moi-même , ce qui est une grande misere. Je suis de tout mon cœur , ma très-chere fille ,

Vôtre très-affectionné serviteur
Antoine Evêque de Vence.

Le 3. Janvier 1665.

L E T T R E C.

*A Monsieur l'Abbé * * * Se défier des visions.*

M O N S I E U R ,

Je vous ai déjà dit mes sentimens sur le dessein dont vôtre dernière Lettre me parle.

O v

Vous ajoutez une circonstance qui est bien delicate, que le saint Enfant vous l'a lui-même dicté. Je ne veux ni ne dois rien dire sur un fait que j'ignore, qui peut être une vérité, mais aussi qui peut être une illusion, ou un effet de votre imagination vive, échauffée, & remplie de votre dessein. Nous n'avons en toute l'Histoire Ecclesiastique d'autre exemple que celui de sainte Brigitte qui reçût sa Regle du Sauveur, & celui de S. Pacôme qui la reçût d'un Ange. Les autres Fondateurs des Ordres qui sont dans l'Eglise ont dicté leurs Regles par l'inspiration de l'esprit de Dieu, que l'Eglise a approuvées. Jugez vous-même si vous n'avez pas sujet de vous défier de votre vision : mais si elle est telle que vous dites, le stile le fera connoître, & l'esprit du saint Enfant en animera la lecture, & inspirera au Pape à qui il appartient d'en juger, ou aux Evêques à qui vous communiquerez cet écrit, l'approbation qu'il doit avoir. Pour moi, comme un grand pecheur que je suis, je me repute très-indigne d'en porter mon jugement, je me conduis par l'esprit de la foi & de l'Eglise, & je m'arrête à la regle de saint Pierre qui parlant de sa vision sur la montagne de Thabor qui étoit très-veritable, ajoute, *Habemus firmiorem Propheticum sermonem cui benefacitis attendendo tanquam lucerna lucenti in caliginoso loco.* A Paris toutes les personnes de-

vôtes sont d'ordinaire amoureuses de ces choses extraordinaires, & principalement les femmes ; mais ce sont de mauvais juges , & il est besoin en ces occasions de consulter des hommes sages & solides qui n'aillent pas vite , & qui ne croient pas à tout esprit. Je vous écris suivant mon peu de lumière , & je demande à Dieu qu'il vous donne la sienne pour n'être pas trompé. Priez Dieu pour moi, je vous en conjure.

L E T T R E C I.

*A Monsieur l'Abbé * * * Il lui conseille de se retirer de Paris.*

M O N S I E U R ,

Je ne vous croirai loin de Paris que quand vous serez à Lyon. Cette Babylone a des charmes étranges pour retenir ceux-là même qui n'y veulent pas demeurer & qui la haïssent. Mais souvenez-vous que c'est toujours Babylone , quoique vous ne vouliez pas suivre les mœurs de Babylone , ni être de ses citoïens. Elle prend quelquefois la forme de Jerusalem , elle nous en propose les emplois ; mais il faut toujours la craindre & revenir au lieu que nous a marqué la Providence & nôtre ministere, qui est le plus assuré. Ne songez donc pas à vous engager

à des emplois ni pour un ni pour deux ans ; songez à bien executer vôtre principal dessein que le diable veut empêcher par toutes sortes de moïens. Le saint Esprit deffendit à saint Paul de prêcher en Bithymie, & toutefois il y étoit souhaitté, & il y avoit apparence qu'il y feroit du profit. Je me recommande à vos prieres.

L E T T R E C I I.

Au même. Il se défie des onctions & des consolations divines, que cet Abbé prétendoit avoir.

M O N S I E U R ,

J'aimerois mieux que vous me fissiez part de vos croix que de vos onctions & des caresses que vous recevez ; parce que ce premier état est le plus assuré, & le plus conforme à J. C. dont l'ame sainte a toujours été dans la tristesse qui s'accordoit avec la joie de sa beatitude. Toutefois puisque nôtre Seigneur vous traite avec ces douceurs, recevez les, mais sans vous y attacher en aucune façon & sans les goûter. Affligez-vous intérieurement devant lui de n'être pas digne de participer à son fiel & à son vinaigre. Demandez - lui humblement ce partage, & ne vous confiez point en vous-même dans

cet état. Au contraire tremblez toujours , mais d'un tremblement salutaire, & qui vous fasse tenir sur vos gardes , sans vous inquiéter , ni vous troubler. C'est une chose bien douce, que l'Enfant Jesus se familiarise avec vous ; mais il ne faut pas se familiariser avec lui : il lui faut dire comme saint Pierre , & dans son esprit , *Recede à me Domine quia ego homo peccator sum.* Il faut recevoir ce qu'il vous donne avec respect , mais avoir toujours la Croix en desir. Saint Paul parlant de ses revelations , dit qu'il ne parle pas comme un homme sage , & qu'il ne se glorifie que de ses tentations & de sa foiblesse. C'étoit un homme qui avoit été ravi dans le troisième Ciel , & qui ne pouvoit pas douter de la verité de ses visions ; cependant il ne s'y arrête point, & il souffre en même tems la plus douloureuse Croix qui pouvoit le tourmenter. Je me recommande à vos prieres.

L E T T R E C I I I .

*A Monsieur l'Abbé de Thomassin. Suiure
les ordres de la Providence.*

MONSIEUR,

Je reçûs la dernière Lettre que vous m'avez écrite en partant de Fréjus , je me rendrai à Aix à la mi - Septembre. Je

puis dire avec saint Paul , *Vado alligatus spiritu in Jerusalem quæ mihi eventura sunt , ignorans* ; Mais quoiqu'il arrive , Dieu en aura disposé , & je m'y soumets de bon cœur. Il n'y a rien de si doux que de se laisser conduire à la Providence , & d'accomplir du cœur , ce grand precepte , *siquere Deum* , au jour la journée , & sans inquiétude de l'avenir : hors de cela il n'y a point de tranquillité véritable. Nôtre prévoïance ne fait que nous troubler inutilement , & nous détourner de ce que nous avons à faire. Enfin soïons bien à Dieu , & nous jouïronsici d'un parfait repos. C'est le mot de saint Augustin , *ibi sit mens & hic erit requies*. Je suis de tout mon cœur.

L E T T R E C I V.

Au même. Réflexions à l'occasion de la fête de son Patron.

M O N S I E U R ,

Je vous écris le jour de mon Patron , qui est pour moi une fête de confusion & de crainte , car que ne vois-je en lui qui ne me condamne ? quelle innocence , & quelle penitence , & en moi combien de pechez & combien de delicateffe. Plaise au Sauveur me donner un peu de l'esprit de sa Croix &

de l'amour de ses abjections. Je crains toujours qu'on ne vous embarque trop avant sur la mer de Paris ,

*Où les jours les plus clairs sont sujets aux orages,
Et les plus douces mers aux plus tristes naufrages.*

Priez Dieu pour moi , s'il vous plaît.

L E T T R E C V.

Au même Réflexions sur la fête de la Resurrection de Jesus - Christ.

M O N S I E U R ,

C'est demain le commencement du regne du Fils de Dieu ; mais pour regner avec lui, il faut auparavant mourir avec lui. O que ce regne est bien plus excellent que cette mort n'est douloureuse ! Celle-ci a des amertumes mêlées de delices , & celui-là aura des delices éternelles sans amertumes. Nous ne mourons qu'à l'homme d'Adam, à l'homme miserable , à l'homme pecheur , & nous vivrons en Jesus - Christ l'homme nouveau , l'homme Dieu. Mourons donc volontiers , & tâchons d'entrer dans les sentimens du grand Docteur de la mort Chrétienne : *Mibi vivere Christus est & mori lucrum.* Je loue Dieu que vous soiez soulagé de vos incommoditez , mais ne vous laissez pas empor-

ter à vôtre ferveur ; il n'y a qu'en la charité où les exeez soient loüables : dans les mortifications & les exercices qui sont dans le sentiment , il les faut craindre, & quelque fois c'est ou tentation , ou un amour propre. Je me recommande à vos prieres.

Ce 4. Avril.

L E T T R E C V I.

Au même. Avis sur son retour.

M O N S I E U R ,

Voici Pâques qui approche , & c'est le tems que vous avez pris pour vôtre retour. Je crois que ce ne sera pas avec tant de satisfaction sensible que vous en avez presentement ; mais vous voulez être tout à Dieu , & moins on est à lui par sentiment, plus y est - on veritablement. Je dis sentiment le plus spirituel , car c'est celui dont il faut se défier davantage. L'apparence du profit que nous faisons est une tentation delicate , mais il n'y a point de sujet de craindre la tentation , quand nous faisons nôtre devoir aux lieux où la Providence nous l'a marqué : hors de là il faut craindre le bien que nous operons. Les Anges ne peuvent operer hors de la Sphere de leur

activité, & cette Sphere pour les Ministres de l'Eglise est leur Diocèse, hors de laquelle ils peuvent veritablement bien operer, mais aussi ne pas operer, *sicut oportet*. Vous sçavez que c'est le grand mot de saint Augustin. Je me recommande à vos sacrifices.

Ce 10. Avril.

LE T T R E C V I I.

Au même. Avis sur les Prédications.

MONSIEUR,

Dieu nous veuille donner une année sainte, & ainsi elle sera bonne. Je le remercie des benedictions qu'il donne à vos Prédications; mais la plus grande qu'il vous peut donner est de vous purifier de la complaisance & de l'amour propre qui est un venin si imperceptible que souvent il occupe tout le cœur lorsque l'on croit qu'il en est le plus exempt. Le Fils de Dieu avertit ses Apôtres de ne point songer à ce qu'ils doivent dire, & les Prédicateurs aujourd'hui ne devroient point songer à ce qu'ils ont dit, mais s'humilier beaucoup, & trembler quand on les louë d'avoir bien dit. Paris est le lieu, où la sentence de saint Augustin se verifie davantage, que les veritez Chrétiennes s'ap-

prennent plus sûrement qu'elles ne s'enseignent ; & si ce grand saint à tremblé en enseignant avec reputation , que ne devons nous faire , nous qui sommes si éloignez de son humilité. Je suis tout à vous.

Ce 2. Janvier 1666.

L E T T R E C V I I I .

Au même. Sainte réflexion d'un Evêque qui doit donner la Confirmation.

M O N S I E U R ,

Je ne puis partir avant la Pentecôte , car j'ai dessein de donner la Confirmation la deuxième fête dans Vence. Mais hélas ! quelle entreprise de donner le saint Esprit aux autres, & n'en être pas rempli le premier. Or pour en être bien rempli il faudroit être bien vuide de soi-même. Saint Augustin dit des Apôtres *multum pleni , quia multum vacui*. C'est à Jesus-Christ à nous vuidier de nous-même, & c'est toute la grace que je lui demande & pour vous & pour moi. Je suis de tout mon cœur.

Ce 4. Mai.

L E T T R E C I X.

*A Monsieur l'Abbè * * * Consolation sur une affliction arrivée au tems de la Passion.*

M O N S I E U R ,

Vous êtes bienheureux que nôtre Seigneur vous veuille donner au tems consacré à la mémoire de sa Passion , quelque part dans ses douleurs , & qu'il vous attache à la croix. Les visites du crucifié doivent plaire davantage que celles de l'Enfant & de l'Epoux ; car S. Paul ne dit pas qu'il soit Jesus Enfant, Jesus Epoux, mais Jesus crucifié ; & il le sçavoit mieux par la pratique que par la cōnoissance. La premiere grace publique de l'Eglise à été une grace de Croix & de martyre, c'est l'état & l'esprit de la Religion Chrétienne, & c'est le chemin Roïal qui conduit assurément à la vie. Ménagez vôtre santé , non pas pour vous , mais pour celui à qui vous êtes , & au service duquel il ne faut pas se rendre inutile. Je me recommande à vos saints sacrifices.

Le 14. Avril.

L E T T R E C X.

Au même. Faire sa Cour à Jesus-Christ plutôt qu'aux Rois.

M O N S I E U R ,

Il est bien plus sûr & plus agreable de

faire la Cour au saint Enfant qu'aux Rois de la terre. On est assuré d'en trouver l'accès facile , & d'être écouté & exaucé. Il ne faut point peser ses paroles & dissimuler ses sentimens. Il lit dans nos cœurs sans que nous parlions , & plus nous parlons simplement , plus aisément nous le persuadons. Dieu veuille benir vôtre dessein : mais je crains bien que ce soit un mal , *quod semper vetabitur , & semper retinebitur*. Je suis tout à vous.

Ce 10. Janvier.

L E T T R E C X I.

Au même. Etre uniquement attaché à Dieu est le vrai bonheur.

M O N S I E U R ,

Je me réjouis d'apprendre que vôtre santé corporelle se conserve , & que la spirituelle s'augmente. Ce sont les deux plus grands biens dont nous puissions jouir en la vie , ou pour mieux dire , dont nous devons user , puisque nôtre cœur ne doit être attaché qu'à Dieu par le saint Enfant ; qu'il nous tue pourvû qu'il regne , qu'il s'absente , qu'il s'approche , qu'il nous caresse , qu'il nous rebute , suivons sa volonté , abandonnons-nous à sa conduite & soions entre ses mains

comme des neants dont il fasse tout ce qu'il voudra. Il faut vous sçavoir sévrer vous-même. Les enfans naturels ne se sévrent pas eux-mêmes, au contraire ils veulent toujours demeurer à la mamelle de leurs meres ; mais les enfans spirituels la doivent volontiers quitter , car la trop grande douceur leur peut nuire ; le fiel de la Croix n'est jamais suspect , il ne plaît pas au goût , mais toujours il fortifie le cœur. Je suis.

Le 30 Octobre.

LET TRE C X I I.

Au même. Imiter Jesus - Christ.

M O N S I E U R ,

Nous voici au tems des delices , de la joie , & du triomphe des serviteurs du saint Enfant ; mais c'est un tems où il faut que le cœur parle beaucoup plus que la langue , pour imiter nôtre petit Maître, qui étant la parole éternelle du Pere , veut demeurer muet : O que cette conduite condamne bien nôtre empressement à parler de ses Mysteres ! ô que son silence est éloquent ! ô qu'il est admirable ! ô qu'il est saint ! ô quand produira-t-il dans nos cœurs un profond silence de toutes nos passions , de toutes nos af-

fections charnelles & terrestres ! ô quand
fermera-t-il absolument nos esprits , à tout
ce qui est du monde d'Adam ! & qu'y a-t-il
en ce monde malheureux digne que nous
l'écoutions , que nous le regardions seule-
ment , bien loin que nous le prisons , ou
que nous l'aimions. Quel exemple de son
inconstance ne nous donne l'avanture du
prisonnier qui va être jugé ? qui ne l'esti-
moit le plus heureux homme du monde ? la
scene ne changera jamais dans le monde ;
il n'y aura que les acteurs qui changeront ,
& peut-être y verrons-nous bien-tôt pleu-
rer ceux que maintenant nous y voïons rire.
La fortune publique semble fort assurée ,
mais il ne faut qu'un moment pour la trou-
bler , & ce moment est à craindre de la jus-
tice de Dieu , qui veut que les Grands le re-
connoissent & le servent à proportion des
graces qu'ils ont reçûës de lui. Enfin tout
ce grand monde n'est qu'une grande illusion ;
reconnoissons-là , détestons-là & attachons
nous au monde nouveau que le saint Enfant
vient de créer sur la terre , & qui est le
monde de verité & de justice. Je me recom-
mande à vos sacrifices.

Ce 3. Janvier 1665.

L E T T R E C X I I I .

*A Monsieur l'Abbé de Thomassin , depuis
Coadjuteur de Vence. Lettre de consolation
sur la mort de son pere.*

M O N S I E U R ,

Nous venons tous deux de faire une grande perte , vous d'un bon pere , & moi d'un cher & excellent ami. Je sçai bien que la nature rend la vôtre plus douloureuse , mais enfin elle arrive par la volonté de Dieu : & nous sommes tous deux obligez de nous y soumettre. Nous sommes tous deux Prêtres, & les Prêtres ont particulièrement reçu le commandement de Jesus-Christ de n'appeler personne sur la terre leur pere , c'est à dire de ne les pas aimer d'une affection charnelle qui tienne du vieil Adam. Or la douleur de la perte est de la nature de la possession ; *non est in carendo difficultas* , dit saint Augustin , *nisi cum est in habendo cupiditas*. Nôtre douleur doit donc être éloignée de toute la foiblesse du vieil homme & toute soumise à Dieu , puisque la possession doit être de la même sorte ; & ainsi il n'est pas besoin que l'on emploie beaucoup de paroles pour vous consoler. L'esprit du Sacerdote sera vôtre consolateur , & offrant à

l'Autel le Fils de Dieu au Pere Eternel ; vous lui offrirez Monsieur vôtre Pere. Cette oblation ne se fera pas sans douleur , mais elle rendra le Sacrifice plus pur & plus agreable. Quand on égorgéoit les victimes dans le Temple elles crioient & se débar-toient , & Dieu ne laissoit pas de les recevoir. Je suis de tout mon cœur.

Ce II. Avril.

L E T T R E C X I V .

A Monseigneur de Thomassin Coadjuteur de Vence. La qualité de saint doit être jointe à celle de Monseigneur ; ces noms connus de la terre ne sont que bassesse & misere.

M O N S E I G N E U R ,

Je suis ravi de vous pouvoir donner maintenant cette qualité , & je prie Dieu qu'elle soit suivie de celle de saint ; car les Monseigneurs de la terre , sans celle-là , ne sont que bassesse & que misere. Je vous envoie une Lettre pour le Roi , dans laquelle vous êtes interressé , & dont vous faites la meilleure partie. Avant que de revenir je vous conseille de faire une retraite à saint Lazare ou à saint Magloire, afin de vous remplir du feu de l'amour de Dieu , pour le repandre dans

nos cœurs , & particulièrement dans le mien
qui est tout de glace. Je suis tout à vous.
Antoine Evêque de Vence.

L E T T R E C X V .

*Au même. Les Ecclesiastiques doivent
renoncer à leurs parens.*

MONSEIGNEUR,

Je vous louë de la resolution que vous
avez prise de vous faire sacrer à Paris , & de
n'avoir pas considéré la complaisance des pa-
rens , de laquelle il est bon de faire un sacri-
fice à Dieu en cette rencontre. Les Prêtres
Evangeliques n'ont ni pere ni mere non plus
que Melchisedech , & leur Sacerdoce ne
peut être trop degagé des civilitez & des
pratiques du monde , qui leur doit paroître
excommunié. Je prie Dieu que dans vôtre
Sacre il répande toutes ses benedictions , &
qu'il vous fasse un homme nouveau.

L E T T R E C X V I .

Au même. Prieres & préparation pour le Sacre.

MONSEIGNEUR,

Tout le Diocèse sera en prieres durant le
P

tems de votre Sacre , & j'espere de la bonté de Dieu qu'il l'exaucera pour vous combler de ses benedictions , & pour vous amener en Provence où votre presence sera bien necessaire. Il faut se preparer beaucoup de moiens pour resister aux chagrins de votre solitude. Je vous en prepare un qui à mon avis ne vous sera pas defagreable , car je loge mon Seminaire en un lieu fort beau & fort retiré , & je me propose de m'y retirer & d'y achever ma course. *In nidulo meo moriar.* Je me recommande à vos prieres, & suis tout à vous.

30 Janvier 1672.

L E T T R E C X V I I .

A Monsieur Arnaud. Sentimens sur le Livre de Jansenius.

M O N S I E U R ,

J'ai reçu deux de vos Lettres , avec deux presens que j'estime beaucoup, & qui me font bien voir que le commerce que j'ai commencé avec vous m'apportera de grandes richesses. Vous êtes la source de celles que je prise davantage , & vous m'en devez faire part non seulement par liberalité , mais encore par charité , puis que je suis pauvre & aban-

donné dans ma solitude. Je ne ferai point grossir le nombre des suffrages pour Monsieur l'Evêque d'Ypres, car je n'ai pas assez de suffisance ni de reputation pour les rendre plus considerables. Mais il me doit importer fort peu quel compte on fera de mon approbation pourvû que je rende à la verité le témoignage que je lui dois. Ceux qui ont l'esprit du monde combattent les maximes de saint Augustin qui n'a suivi que celles de l'Evangile qui lui sont diametralement opposées. Ceux qui raisonnent selon le sens d'Adam & de la vieille creature, trouvent des pierres d'achopement dans une doctrine qui détruit la vieillesse de l'homme pecheur, pour établir la nouvelle creation, & former en terre ce nouvel ordre de personnes qui ne vivent plus ni selon elles, ni par elles, ni en elles, ni pour elles. Il seroit toutefois à souhaitter que cette question ne s'échaufât pas. Car j'ai peur qu'il ne sorte du haut de ces nuës plus de foudres que d'éclairs & que beaucoup en disputant de la grace ne la perdent & ne préjudicient à l'opinion par la maniere de la défendre. L'humilité est la premiere & presque l'unique disposition necessaire pour entendre ces propositions qui épouvantent tant de personnes. Car qui croit n'être rien conçoit aisément que rien ne lui est dû, & qu'il ne peut rien. Mais cette humilité n'est pas moins necessaire aux Maîtres

qu'aux écoliers , pour éviter les aigreurs & les transports où nous jette le zele trop ardent de la verité quand nous en faisons nôtre affaire propre & particuliere , & que l'Avocat se rend partie interressée. Mais c'est assez vous détourner de vos études. Je vous prie de m'aimer toujours & de croire que je suis , &c.

A Grasse ce 1. Mai 1642.

L E T T R E C X V I I I .

A Monsieur de Thomassin Président au Parlement de Provence. Consolation sur la mort de son frere.

M O N S I E U R ,

J'ai trop de connoissance de la force de vôtre esprit pour entreprendre de vous consoler sur la mort de Monsieur vôtre Frere. La nature vous rend sans doute cette perte sensible en laquelle la France se trouve interressée aussi-bien que vous ; puisqu'elle perd en lui une vertu extraordinaire , & une suffisance pour la paix & pour la guerre , dont elle a peu de pareilles : mais la grace chrétienne vous affermit sans doute , & sçachant qu'il étoit plus à Dieu qu'à vous , je me persuade que vous acquiescés volontiers à l'or-

être de la Providence qui vous le ravit. Dieu n'est pas obligé de suivre les mouvemens de nos inclinations , ou nos interêts ; c'est assez qu'il tire sa gloire de tout ce qu'il fait ; & étant Souverain de ses creatures , il ne faut point d'autre raison de leur usage que cette même Souveraineté. Pour moi je n'ai rien à faire qu'à vous témoigner combien je sens ce coup inopiné, & à vous renouveler les offres , que déjà vous avez eu agreable que je vous fisse, & je me plaindrois de vous, si en cette rencontre vous aviez quelque peine à user absolument de moi par quelque consideration de mes interêts , que je mets au dessous des obligations dont je me sens redevable à l'honneur de vôtre bienveillance , & qui font que par tout je proteste hautement d'être, &c.

A Vence le 1. Mars. 1669.

L E T T R E C X I X.

A Madame de Nouveau. Consolation sur la mort de son Mari.

M A D A M E ,

Je viens d'apprendre dans la Lettre d'un de mes amis la mort de Monsieur de Nouveau : j'ai crû qu'après avoir prié pour le repos de son ame , je devois vous témoigner

la part que je prens en une affliction qui ne peut qu'elle ne trouble le vôtre ; mais quand vous aurez donné à la douleur ce que vous lui devez , il faudra rendre à Dieu ce qu'il demande de vous ; sçavoir , la soumission à sa volonté , qui est toujourns juste , & toujourns avantageuse pour le salut des Chrétiens , qui la sçavent reconnoître. Si d'un côté nous perdons quelques avantages pour la terre , de l'autre nous en gagnons de plus grands pour le Ciel. Le coup qui nous fait crier , nous guerit dix plaies pour une qu'il ouvre , & sa main est toujourns la main d'un pere , que la bonté & la sagesse conduisent également. Jesus-Christ est le premier Epoux , auquel vôtre ame s'est donnée au Baptême. Cet Epoux ne pouvant mourir veut aussi , que vôtre obéissance à ses desirs soit immortelle , & qu'à son égard vous ne croiez jamais être veuve. Tout passe en la terre , tout s'enfuit , il n'y a que des ombres & des apparences de grandeur & de contentement. Et heureux celui qui met routes les prétentions en celui qui demeure éternellement , qui ne passera point quand les Cieux passeront , & qui seul merite nôtre respect & nôtre amour. Je le prie qu'il vous console & qu'il vous benisse. Je suis.

Vôtre tres-humble serviteur.

A Grasse le 23. Juin 1639.

LETTRE CXX.

A Monsieur Mayne. Lettre de compliment.

MONSIEUR,

Je ne puis écrivant à Madame la Comtesse de Saint Paul vous oublier, j'ai besoin de vous afin qu'elle excuse ma paresse, & reçoive agréablement mes devoirs; mais sans cet intérêt je desirerois avec une ardente passion que vous m'aimiez toujours, & que vous croïiez que je ne perds pas le souvenir des hommes qui vous ressemblent. Je n'ai pas les belles qualitez de l'ame, mais je les aime en autrui & les révère; j'ajoute qu'une inclination particuliere vous donna mon cœur dès la premiere vûë. Je crois avoir quelque part dans le vôtre, & que vous ne jugerez pas de la sincerité du mien par mes Lettres. Je ne sçai comment il arrive, que j'écris le moins à ceux, auxquels je voudrois & aimerois mieux écrire. J'aurois bien plus de joie, si j'étois moins éloigné de vôtre entretien; mais il faut demeurer au poste, où nous met la Providence. En nôtre desert nous n'avons que l'écho des tempêtes, qui se forment dans vôtre climat. La derniere qu'une mort imprévûë à appaisée, n'est-elle pas un long & inépuisable su-

jet de reflexions sur la vanité des choses de ce monde & l'erreur des raisonnemens de l'esprit humain ? La politique du Ciel est bien différente de la nôtre, & si en ce siècle les hommes ne se détrompent de l'estime de la grandeur & de la confiance en leurs forces, je ne sçai quand ils se pourront desabuser. Heureux qui se peut cacher. Je suis

A Grasse ce 19. Août 1641.

L E T T R E C X X I.

A Monsieur le Marechal de Guiche. Compliment Chrétien sur le Bâton de Marechal de France.

M O N S I E U R ,

Les nouvelles du monde arrivent si tard dans mon desert, que depuis deux jours seulement j'ai sçû l'honneur dont le Roi a recompensé vôtre vertu. Celui que vous me faites de m'aimer m'oblige d'en avoir une joïe toute particuliere, & je me persuade que vous n'aurez pas desagreable que je vous en rende témoignage. J'estime peu de chose d'arriver aux premieres Charges de la Couronne, si on n'y arrive par le merite comme vous: & si elles ne reçoivent autant d'éclat pour le moins de celui à qui on les don-

ne, qu'elles lui en peuvent apporter. Mais j'aurois mauvaise grace à vous louer, & vôtre modestie ne souffriroit pas que je vous dise tout ce que je pense sur ce sujet. J'aime mieux vous avertir que le Bâton que vous avez reçu n'est pas fait de bois incorruptible, & que ces fleurs de Lys dont il est semé, ne sont pas éternelles. Comme Chrétien vous êtes appelé à porter le Sceptre, & toutes les grandeurs de la terre sont petites en comparaison de celles où vous avez droit de prétendre sans ambition. Celles-là doivent servir à nous acquérir celles-ci, & qui ne s'en sert pour cette fin, est plus digne de pitié que d'envie. Cela n'est pas si difficile que l'on s' imagine. La grace chrétienne ne tire personne de sa condition, elle fait des Saints dans les armées, aussi bien que dans les Cloîtres. Tout fidele est soldat, & le Ciel ne se gagne que l'épée à la main. Mais je ne m'apperçois pas qu'au lieu d'un compliment je vous écris un Sermon. Vous excuserez, s'il vous plaît, un homme qui fait son métier & lui ferez l'honneur de croire qu'il est.

A Vence le 14. Octobre 1645.

L E T T R E C X X I I .

*A Monsieur de Balzac ; il lui rend compte
de ses travaux.*

M O N S I E U R ,

Encore que vous aïez fait vœu de n'écrire à personne , & de garder le silence , je n'estime pas que vous deviez avoir scrupule de le rompre pour moi ; car outre que comme Evêque , je vous en puis donner dispense , je suis un Hermite , & vous sçavez que dans les deserts les plus austeres , les Hermites faisoient des Conférences ; je ne veux point que vous me disiez ce que vous croïez de la fortune d'Espagne , encore que vôtre politique soit excellente , & qu'elle me pût instruire. J'aime mieux vous demander des nouvelles de vos études , de la vieille Rome , du país de l'éloquence ; enfin de ces belles Lettres que vous servez encore en Amant , quoi que vous les possediez comme un legitime mari. Je souhaite tous les jours que Balzac fût dans nos plaines , où l'ombre des Orangers lui inspireroit des pensées plus précieuses que tout l'or de leur fruit. Mais ce souhait me regarde principalement puisque je pourrois jouïr de vôtre conversation , & m'y sauver de la barbarie qui m'en

vironné. Je veux vous rendre compte de mes occupations ; j'ai achevé la vie de S. Paul en Prose , ou plutôt l'Histoire des premières années de l'Eglise ; j'ai tâché de l'écrire d'un stile qui eût la clarté pour tout ornement. Après , sans y penser , j'ai tourné cent Pseaumes de David , & j'ai préféré la Version à la Paraphrase. Plût à Dieu que je vous peusse avoir pour Censeur de vive voix de tous ces Ouvrages. Je trompe ainsi l'ennui de ma solitude , & me confirme tous les jours dans la resolution de me cacher au monde. Mais je sortirois volontiers de mes tenebres s'il falloit vous témoigner en quelque occasion combien je suis.

A Grasse ce 25. Janvier 1642.

L E T T R E C X X I V .

A Monseigneur le Comte d'Alex Gouverneur de Provence ; sur la traduction des Pseaumes en Vers.

MONSEIGNEUR,

Vous recompensez avec une reconnoissance si magnifique les petits presens que l'on prend la liberté de vous faire , que si je continuë , je crains d'être plutôt Marchand que liberal ; mais il est juste que l'on gagne avec

les Princes , & je serai bien-aïse de vous devoir beaucoup. Vôtre Lettre adoucira long-tems les chagrins de ma solitude, elle commence d'être fleurie & de bonne odeur, mais ses délices sont mortes, quand on ne peut pas dire à un autre que ce sont des délices innocentes. Les Muses qui comme filles aiment les bouquets, me tiennent quelquefois compagnie ; je leur donne un entretien qui n'est pas si agreable que celui de la Mufette & du Chalumeau ; car je les oblige d'accorder leur voix delicate aux sons de la Harpe de David qui sont quelquefois bien hauts pour des gorges si delicates. Les marmites de Moab, les soutiers qu'il faut jetter aux nez d'Idumée, Og, Bazan sont d'étranges ornemens pour ces Demoiselles, qui à peine trouvent assez doux les noms des Olympes, des Sylvies, des Amyntes, des Lys, & des Roses. J'espere que dans peu de tems elles pourront quitter les rivages du Jourdain pour revenir aux bords de la Seine, où elles trouveroient des vestiges de la magnificence des Valois, & peut-être seroient-elles assez bonnes pour m'aider à dire avec quelque ornement que je suis.

A Vence ce 13. Mai 1642.

LETTRE CXXV.

A M. P. Les dons de la grace ne détruisent pas ceux de la nature.

M.

Vous ne pouvez me témoigner mieux que vous êtes extrêmement sçavante dans la matiere , dont mes deux Lettres vous ont entretenuë , que par la confession que vous faites avec tant d'humilité de n'y pouvoir répondre , de n'avoir pas les mêmes sentimens, de Dieu & de me demander mes prieres. Je ne voudrois pas que mes loüanges vous fissent courir fortune de perdre le thresor que vous cachez , & qui ne se peut gueres bien conserver , s'il n'est caché. Toutefois je ne puis m'empêcher de vous dire que je pense un peu connoître vôtre ame , & que je la crois remplie d'autant de chaleur que par l'entretien j'y ay découvert de lumiere. Vous n'avez pas un esprit qui s'attache aisément à toutes choses , & cette disposition naturelle quand elle est fortifiée de la grace , fait qu'on pratique plus facilement le parfait amour de Dieu sur toutes choses. Car bien que cet amour soit infiniment au dessus de la nature , & que Dieu l'épanche dans les cœurs selon la me-

sure de sa liberalité , il est certain toutefois qu'il ne détruit pas la nature , mais qu'au contraire il la perfectionne , & que pour nous laisser agir plus librement il s'accommode à nos inclinations, & diversifie les attraits selon qu'elles sont différentes. La Magdeleine & saint Paul aimoient parfaitement leur Maître. Ce cher Maître avoit retiré l'un & l'autre d'un état déplorable. L'un & l'autre marchoit par un même chemin , & aspiroit à la perfection d'un même objet , mais Magdeleine alloit à Dieu comme un grand fleuve vers la mer , paisiblement & sans se détourner. Paul au contraire y alloit comme un torrent. Magdeleine demeure assise aux pieds du Sauveur , Paul court par toute la terre. Magdeleine l'écoute , Paul le prêche. Magdeleine n'en parle qu'aux échos de sa sainte solitude , Paul harangue dans l'Areopage , reproche aux Maîtres de l'Univers leur idolâtrie , & fait entendre le Nom de Jesus dans la Capitale du monde. C'est peut-être pour cette diversité d'attraits que l'Écriture appelle Dieu un Soleil. Le Soleil envoie ses mêmes rayons sur les mêmes matieres. Mais bien que les formes , qu'ils y introduisent soient precieuses, elles ne le sont pas toutes également. Il forme l'argent aussi-bien que l'or , & les Emeraudes comme les Diamans ; aspirons à être Diamans plutôt qu'Emeraudes ; mais ne faisons

point de reflexion sur nous , pour nous voir, si nous sommes Diamans ou Emeraudes. Travaillons toujourns & laissons à Dieu le soin de la moisson: tandis que nous considerons ce que nous avons gagné, nous laissons échapper une occasion de gagner davantage. On avanceroit chemin tandis qu'on demande combien on a fait de lieues , & combien il en reste. C'est assez que Dieu nous connoisse ; il tiendra plus fidelement compte de nôtre bien , que nous-mêmes. Car c'est ordinairement l'amour propre , qui veut nombrer nos richesses spirituelles , & il en arrive de même , que de l'argent des Rois , dont il demeure toujourns quelque partie à ceux par les mains de qui il passe.

Du 28. Août 1634.

LETTRE CXXV.

A Monsieur le Prince de Monaco , sur la declaration de ce Prince pour la France contre la Maison d'Autriche.

MONSIEUR,

Après ce que vôtre Excellence à fait pour la France , il semble que tous ceux qui l'aiment vous doivent rendre quelque témoignage de leur ressentiment , & qu'on ne

peut assez louer une action si genereuse. Vous aviez trop de lumiere & d'experience, pour ne voir pas que cette grande masse, que l'ambition d'Espagne avoit élevée en si peu de tems à une si effroyable grandeur, sans se soucier de la bâtir sur des fondemens justes & solides, se demettoit de toutes parts, & s'en alloit tomber par terre. Vous êtes trop bien instruit dans les maximes de la veritable politique, pour ignorer que Dieu a mis des bornes aussi bien aux Empires qu'à la mer, & que ceux qui entreprennent de les étendre sans son ordre, en voulant usurper le bien d'autrui, exposent leur en proie, & après des desseins imaginaires de Conquête sont reduits d'ordinaire aux termes d'une honteuse deffense. Vous sçavez qu'il n'y a pas une autre Justice pour les Princes que pour les particuliers, & comme ceux qui édifient bâtissent en vain leur maison, si Dieu ne la bâtit en même tems; c'est-à-dire, s'ils ne la fondent sur l'équité: de même ceux-là assemblent inutilement des Provinces pour en faire un grand Corps, si le Roi des Rois n'est appelé au conseil; je ne dis pas à ce conseil de conscience, comme on la pratique en Espagne; mais comme je le trouve dans l'Evangile. Je n'y vois point, qu'il soit permis à un Empereur Chrétien & Catholique de favoriser l'établissement d'une heresie nouvelle,

pour broüiller l'Empire , & profiter de la division. Encore moins y trouvai-je , que le pillage de la Ville , où est le siège de la Foi , soit licite ; bien moins que la captivité du Vicaire de Jesus-Christ , soit juste , si ce n'est , que pour l'excuser , on veuille alleguer les Processions qu'il faisoit en Espagne pour la delivrance de celui qu'il tenoit prisonnier. Je n'y rencontre pas non plus les maximes de Philippe I I. par lesquelles il entretenoit contre un Prince Catholique la revolte de ses Sujets , & abandonnoit la guerre de Flandres contre les rebelles Heretiques , pour favoriser ceux de France. La Conquête du Portugal celebre par la mort de tant de Religieux , à aucun desquels il ne pardonna , dit un Auteur du tems , est aussi fort difficile à trouver dans la sainte Ecriture. Elle enseigne aussi peu le secours donné à ceux de la Rochelle , & le Sac de Mantouë ; l'usurpation du Piémont & la tyrannie de l'Allemagne. Que pouvoit-on attendre de tant de perfidies & de violences , que la confusion de leurs Auteurs & la ruïne de l'édifice dont elles étoient le fondement ? Vous faites partie de l'Histoire ; car en dépit de Dieu , qui vous avoit fait maître Souverain , les Espagnols vous avoient rendu esclave , & on pouvoit dire , que Monaco n'étoit pas votre Place Capitale , mais votre prison. Les soldats , qui la gardoient , affié-

goient, vôtre personne, & ce qui sembloit être une marque de grandeur étoit une véritable servitude. Vous aviez autant de maîtres que de Capitaines, & de personnes de commandement, & vous sçavez mieux que moi quelle complaisance il falloit avoir pour supporter leur arrogance & leur melancholie. Les Vaisseaux qui se sauvoient de l'orage dans vôtre Port, en excitoient un autre dans vôtre Maison. Il leur sembloit que vous deviez reparer toutes leurs pertes, rafraîchir toutes leurs Armées, & défraier tous leurs Ambassadeurs. Enfin vous faisiez d'ordinaire l'honneur de la Couronne, d'Espagne sans qu'on vous en remerciât seulement. Mais je ne dois pas repeter ce que vôtre Excellence a si admirablement bien représenté dans ce Manifeste, où vous faites paroître que vôtre esprit seconde vôtre courage. La clarté du premier vous aiant fait penetrer la decadence du Parti que vous suiviez; vous a fait en même tems voir la feuereté & la gloire de celui que vous vouliez prendre. Vous avez considéré que la France avoit un Prince qui ne goûte pas même les voluptez legitimes, & dont la pieté est aussi solide qu'éclatante, qui delibere sagement au conseil, & execute plus genereusement à la campagne; qui ne songe point à la Conquête, mais à la défense de ses Alliez oppressez, qui ne veut point profiter de leur

foiblesse , ni s'approprier ce qu'il fait semblant de deffendre. Aussi le bonheur des événemens a repondu & repond tous les jours à la justice des entreprises & à l'incomparable prudence de ce grand Ministre qui est au dessus de toutes nos loüanges. Nos ennemis qui ne peuvent resister par la force , ont eu recours aux trahisons domestiques. Ils ont cru se pouvoir dédommager par les derniers coups de leur politique , de toutes leurs pertes. La victoire au premier avoit d'abord favorisé la revolte , mais comme si elle eût été surprise , elle repara par la mort de celui , qu'elle venoit de couronner , le mal , qu'elle avoit fait , & alla au devant de ceux qui le doivent suivre. Ce pauvre Prince qui a été la victime de leur ambition , meritoit une meilleure fortune , & la France ne laisse pas de le pleurer comme malheureux , encore qu'il fût criminel. C'est le second de ce nom , que leurs artifices ont perdu ; mais ils n'ont pas tiré grand profit de leur perte. Leur seconde fusée a été aussi malheureuse , & la prise de Perpignan nous venge assez de leur mauvaise intention. Si après cela ils ont encore bonne opinion de leurs forces , je suis d'avis qu'on leur laisse le plaisir de cette folie , & qu'on ne travaille pas à guerir des malades incurables. La Providence sçait quelles en feront les suites ; mais la prudence humaine peut sans présom-

prion deviner qu'elles seront grandes. Si l'Italie est jalouse de sa liberté, c'est maintenant qu'elle la peut recouvrer sans peine. Celui qui la chargeoit de chaînes, les doit craindre pour lui même. Celui qui faisoit trembler Rome & Venise, tremble dans Madrid, & cette Nation dominante se voit reduite aux petites bornes de la Castille. Le Portugal lui enleve les Indes Orientales, & ses Sujets d'Hollande travaillent à le chasser du nouveau monde, tandis qu'on le dépouille en celui-ci. Ainsi vous êtes sorti d'un Maison menacée de ruïne, ou plutôt vous avez delivré la vôtre d'une ruïne évidente. Vous n'avez pas abandonné l'Espagne dans son malheur, mais vous vous en êtes servi contre l'injustice de son usurpation, vous ne lui avez ôté que vôtre bien : Enfin sans changer de Maître puisque vous étiez un Souverain opprimé, vous avez quitté un Tyran foible, & pris un Protecteur victorieux. Vous connoissez déjà la difference de l'un & de l'autre. Celui-là vous donnant une Toison, vous écorchoit, celui-ci vous a donné le Saint Esprit, qui est le Dieu de l'amour & de la Paix. L'Ordre de celui-là étoit une chaîne, l'Ordre de celui-ci est un caractere d'honneur, par lequel un Roi qui n'a personne au dessus de lui que Dieu seul, fait des freres & des compagnons, & non pas des esclaves. Mais ce qui vous doit, ce

me semble , flâter davantage , est la haute estime qu'il fait de vous , & de laquelle il donne tous les jours des preuves publiques. L'Ordre & la qualité de Duc & Pair sont des choses communes à vôtre Excellence avec d'autres ; mais dans son esprit vous tenez un rang particulier & digne de ce que vous êtes. Vous avez laissé à toute la Cour une opinion de sùffisance & de generosité , qui est d'autant plus glorieuse pour vous , qu'on ne la peut soupçonner de flâterie. Vôtre second voïage vous fera mieux connoître , & Paris est un digne théâtre pour vôtre vertu. Cependant que vous vous y préparez , & que tous les honnêtes gens vous y attendent , pour vous y admirer , permettez-moi de vous rendre mes très - humbles devoirs par cette Lettre puisque je ne puis le faire encore de bouche. Aiant l'avantage d'être vôtre voisin je crois être obligé à des respects plus particuliers , outre ceux que tous les bons François vous doivent après une action qui vous comblant de gloire met cette Province en plus grande seureté. J'ai cru aussi que vous recevriez de bon cœur les Livres , que je vous envoie. Encore que vôtre langue ne soit pas Françoisë , vôtre oreille ne laisse pas , à ce que j'ai appris , de goûter les delicatesses de nos Vers & de nôtre Prose. Il n'y en a guere dans mes Ouvrages , mais la sainteté de la matiere releve les

défauts de la forme. Vous verrez à la tête un grand nom que vous respecterez avec toute l'Europe, & dont on peut dire des choses excessives sans excès. Dans le corps vous y lirez les loüanges de celui qui fait regner les Souverains & qui les humilie, ou les élève comme il lui plaît. Ce n'est pas merveille qu'un homme bégaië en parlant de Dieu, & un homme qui a si peu de suffisance, comme moi. En verité j'ai beaucoup de passion d'avoir quelque part en vos bonnes graces, & de témoigner que je suis de vôtre Excellence.

L E T T R E C X X V I.

A Monsieur l'Abbé de Cerisy. De la fermeté que doit avoir un Evêque.

M O N S I E U R ,

Vôtre Lettre est contraire, ce me semble à elle-même, & exprimant d'une façon admirable vos pensées, ne répond pas à vôtre intention; car en même tems qu'elle me découvre vôtre humilité profonde, & par cet exemple me fait une leçon de cette vertu, elle me tente de vanité par les loüanges qu'elle me donne, & ruine ce qu'elle a commencé à édifier. Il est vrai que ma condition, on m'oblige d'être tel que vous dites,

qu'un Evêque qui doit confirmer les autres en la Foi , & la répandre dans les autres par la parole , doit en avoir une solide , qui ne s'ébranle de rien , & qui par sa fermeté assure ceux qui ont sujet de dire à nôtre Seigneur , *Je crois Seigneur , aidez mon infirmité , & augmentez ma Foi* ; il doit être une source de pieté , où tous ceux qui lui sont commis puissent abondamment trouver l'ardeur du véritable zele pour servir Dieu. En un mot si par la nature il est homme , par la grace il devrait être un Ange ; puisqu'il exerce les fonctions de l'Ange du grand conseil , & est envoié par lui vers les hommes, comme il a été envoié par son Pere. Mais je me vois si éloigné de cet état , que j'ai plus de sujet de rougir de honte , me regardant dans vôtre Lettre , que de me flâter , & concevoir quelque bonne opinion de moi-même sur celle que vous en avez. Nous ne sommes en effet que ce que nous sommes devant Dieu , & les yeux de celui qui habite en sainteté , & qui veut que ses Prêtres soient saints , parce qu'il est Saint , sont si penetrants & si purs , qu'ils voient dans le fonds de nos cœurs , ce que nous ne pouvons voir que par sa lumiere. Nous pensons bien souvent avoir bâti or , argent & pierres précieuses sur le bon fondement , comme dit saint Paul , & nous n'avons bâti que foin , bois & chaume. Heureux si par le feu de la

penitence nous sommes sauvez , & si les taies nous tombent des yeux , pour voir les impuretez, qui offensent un Dieu si pur. Heureux si étant Prêtres, nous nous souvenons toujours des paroles, qui nous ont été dites en nôtre consécration : *Imitami qui tractatis*. Nous immolons Jesus-Christ, si nous nous immolons les premiers à ce divin Prêtre, qui est le Sacrificateur & la Victime. Heureux si par nôtre condition étant séparés du monde, nous le sommes d'esprit & de cœur. Ce que vous avez vû à Lyon, est une excellente quoique funeste glose du mot de l'Apôtre : *Præterit figura hujus mundi*. Qui eût dit que celui qui étoit monté à une si haute faveur, eût dû monter sur un échafaut, & que le Prince, qui en avoit fait son idole, en dû faire en si peu de tems l'exemple de sa Justice ? qui n'eût cru que cette grandeur, au lieu de passer ne dû s'accroître, & que celui, que la fortune avoit pris, comme en dépit de lui, pour le mettre sur nos têtes, dû comme en dépit d'elle mettre sa tête à nos pieds ? où se porte l'esprit humain quand Dieu l'abandonne à sa propre conduite ; que ses jugemens sont profonds, & qu'il est horrible de tomber entre ses mains ! qu'il sçait d'une admirable façon humilier la puissance qui semble ne vouloir point dépendre de lui, & qu'en la chute d'un Cedre, il donne des leçons à d'autres.

d'autres. Toute cette faveur passée ne paroît-elle pas un phantôme, une figure creuse & vaine, un songe fugitif, une ombre légère? Dieu qui est l'éternelle vérité, ne passe point, & pour devenir immuables, d'inconstants que nous sommes, il faut nous attacher fortement à lui, qui ne peut changer. J'aurois eu beaucoup de joie de vous dire de bouche ce que je vous écris en courant; mais Dieu ne m'a pas voulu donner cette consolation. Elle m'eût été non seulement agreable, mais nécessaire; car dans ma solitude j'ai besoin, que l'on me réveille & que l'on m'échauffe. Je ne parle pas pour l'amitié que je vous porte & que je vous dois; car sans me servir de tous les beaux termes du monde, je proteste sincèrement & en vrai Chrétien que je suis avec plus de passion que je n'ai jamais été.

A Grasse le 7. Octobre 1642.

LETTRE CXXVII.

*A Monseigneur * * * sur la condamnation
du Rituel d'Alet.*

MONSEIGNEUR,

Je suis très - persuadé de l'utilité du Rituel de Monseigneur l'Evêque d'Alet, & con-

Q

vaincu des maximes qu'il enseigne , & j'ai vû avec douleur la censure que le Pape en a faite , par surprise sans doute. Mais enfin la censure porte le nom du Pape , & comment des Evêques particuliers peuvent-ils se joindre en grand nombre pour donner une Approbation publique à un Ouvrage , que le Pape a si solennellement condamné ? N'est-ce pas se vouloir séparer de lui publiquement ? n'est-ce pas l'obliger à se porter aux extrêmités pour deffendre son autorité mortellement blessée , par ceux qui sont ses inferieurs , & qui comme tels ne peuvent & ne doivent pas justifier ce qu'il condamne ? Les autres Evêques de France , & des autres Provinces Chrétiennes approuveront-ils cette conduite ? le Roi la soutiendra-t-il ? & s'il ne nous soutient , où en serons-nous ? Assurement il demeurera bien plutôt du côté du Pape , que du nôtre , & il aura beaucoup d'apparences de raison d'en user ainsi. Ceux qui sont persuadés qu'ils doivent déferer à la censure , ne se ramèneront pas par nos Approbations , & sans Approbations le Livre conservera son credit & sa veneration parmi ceux qui l'ont reçu. Ainsi je ne vois pas quel fruit elles pourront produire , & je crains beaucoup de maux , qu'elles pourront causer. Vous sçavez bien que selon la pensée de saint Augustin , la rupture de l'unité est le plus grand mal qui

puisse arriver dans l'Eglise; & elle est inévitable si on fait ce que vous me proposez. Ne vaudroit-il pas mieux écrire une Lettre au Pape que beaucoup d'Evêques signeroient, par laquelle on lui représenteroit que sa censure a fait beaucoup de mauvais effets en France, & scandalisé les personnes de piété, qui sont persuadés de la vérité de la doctrine du Rituel de Monsieur d'Alet? qu'il est entre les mains de tous les gens de sçavoir & de piété qui l'estiment infiniment: que sa condamnation détruit tout le bien que Monsieur l'Evêque d'Alet a établi dans son Diocèse, & y renverse toute la discipline Ecclesiastique: Après quoi on suppleroit le Pape de se vouloir donner la peine de faire examiner ce Rituel par des personnes non suspectes; ce qui lui fera connoître que l'on a surpris sa Sainteté, & lui fera chercher quelque tempéramment juste & raisonnable, qui décharge ce Livre de la tache outrageuse de sa censure, & conserve toutefois l'autorité du Pape qui l'a censuré. Cependant les Evêques peuvent recommander ce Livre à leurs Prêtres, & en parler comme d'un Ouvrage bon & utile, & tout-à-fait Orthodoxe. Voilà mon sentiment, Monseigneur que je soumets à votre prudence, & à votre jugement. Monsieur d'Alet ne voudroit pas assurément, que pour l'amour de lui nous nous commissions avec le Pape,

& excitassions quelque tempête , que nous ne pourrions pas appaiser à nôtre avantage. Je ne suis point deffenseur de l'autorité immoderée des Papes & de leurs entreprises , mais j'aime la paix de l'Eglise , & je donnerois volontiers ma vie pour la conserver.

L E T T R E C X X V I I I .

A Monseigneur le Prince ; sur la mort de Monseigneur le Prince de Conti.

M O N S E I G N E U R ,

J'avois trop d'attachement à la personne de Monseigneur le Prince de Conti , & je prens trop de part dans tout ce qui arrive à la Maison de V. A. pour n'être pas très-sensiblement touché d'une si grande perte. La Religion en sa mort perd un grand appui, l'Estat un grand Prince , & V. A. un frere très-cher & très-accomplis. Tous ceux qui aiment l'Eglise , le doivent regretter. Tous ses serviteurs , au nombre desquels il me faisoit l'honneur de me tenir , ne peuvent qu'ils ne le pleurent amèrement. Vôtre A. le pleurera comme un Heros Chrétien , & n'aura pas nos foiblesses. Ce qui nous doit consoler , c'est l'esperance , que nous pouvons concevoir , que maintenant il est

Roi dans ce Roïaume , dont S. Augustin dit , *que la verité est le Monarque , la charité la Loi , & l'éternité la durée.* Tous les autres Roïaumes en comparaison de celui-là ne sont que bien peu de chose. Je suis.

MONSEIGNEUR, de V. A.

Trés-humble & très-obéïssant serviteur
Antoine Ev. de Vence.

Ce 13. Mars.

LETTRE CXXIX.

*A Madame la Duchesse de Longueville,
sur le même sujet.*

MADAME,

C'est moins pour consoler Vôte Altesse que pour lui témoigner la douleur que je sens de la mort de Monseigneur le Prince de Conti , que je prens la liberté de lui écrire. La Religion & l'Estat font une si grande perte en sa Personne , qu'un Evêque qui doit aimer l'un & l'autre ne peut en être mediocrement touché ; mais la profession particuliere que je faisois d'être son serviteur , & la part que je prens dans tout ce qui vous arrive , m'obligent à un ressentiment plus grand que celui des autres. Je le pleure donc , Madame , pour l'amour de l'Eglise,

pour l'amour de vous , & pour l'amour de moi. Le premier sujet de ma douleur est le plus sensible , & le plus important. Car si je ne le regrettois que comme frere de V. A. & que comme un Prince qui me faisoit l'honneur de m'aimer , ce ne seroit qu'une douleur naturelle ; mais je le regrette comme un Prince , en qui Dieu avoit fait paroître la puissance de sa grace, & l'immensité de ses misericordes : mais c'est par ces mêmes raisons que je ne le dois pas regretter, & que V. A. doit être consolée de sa perte. Car c'est ce qui nous doit assurer , que maintenant il est Prince ou plutôt il est Roi dans un Roïaume où tous les sujets sont Rois , & où il voit l'Eglise qu'il a deffenduë sur la terre , victorieuse de ses ennemis & triomphante. Si les Chrétiens selon le sentiment de l'Apôtre ne doivent pas pleurer comme les Gentils qui n'ont point d'esperance , vous , Madame , qui avez sujet de concevoir une si ferme esperance du salut de ce cher frere , pouvez-vous le pleurer comme pourroit faire une autre sœur ? vous ne le pleurez pas sans doute de la sorte. Vos larmes ne sont pas le sang de vôtre cœur qui n'est rempli que du sang de Jesus-Christ. C'est à lui , à qui depuis long - tems vous sacrifiez toutes choses. Certes ce dernier sacrifice est douloureux ; mais plus il sera sensible , plus sera-t-il agreable à celui qui veut bien que

P'on sente la douleur de l'immolation. Mais je ne m'aperçois pas que je vous détourne des actes de ce sacrifice par une Lettre qui ne vous dit rien de nouveau. Je finis donc , & je prie V. A. de croire que je serai toute ma vie avec un profond respect.

L E T T R E C X X X.

*A Madame la Princesse de Conti ;
sur le même sujet.*

M A D A M E ,

Ce n'est pas simplement pour rendre à V. A. un devoir de respect , que je prens la liberté de lui écrire ; & c'est bien moins pour la consoler. C'est la douleur que je sens de la perte , que fait l'Eglise en la personne de Monseigneur le Prince de Conti , que je crois être obligé de vous témoigner. S'en étoit un zélé Protecteur , & un intrépide Défenseur dans le Languedoc , où il avoit trouvé l'heresie audacieuse & insolente , & où il l'a si fort humiliée. Mais il ne l'a pas moins fortement combattuë par les exemples de sa pieté , qui étoient tout-à-fait extraordinaires. On peut le nommer un Evêque au dehors de l'Eglise , comme le grand Constantin se nommoit lui-même. Ce titre qui lui étoit si justement dû , est plus

glorieux sans comparaison que celui de Prince du Sang, ou de Conquerant. Etre né de la Famille Roïale, c'est un grand avantage de la nature. Conquerir des Provinces, c'est un effet de courage, ou de bonne fortune, & quelquefois, il y a autant d'injustice que de valeur; mais aimer, & deffendre l'Eglise comme faisoit vôtre très-illustre Epoux; vivre dans la Cour selon les regles les plus étroites de l'Evangile; donner d'aussi extraordinaires exemples de pieté qu'il en donnoit; gouverner avec autant de sagesse & de justice, qu'il faisoit, sont des effets d'une grace très-rare & très-particuliere. C'est sans doute, Madame, ce qui nous le doit faire pleurer. Mais c'est aussi ce qui nous doit consoler en même-tems. Les Chrétiens ne doivent pas pleurer leurs morts comme les Gentils qui sont sans esperance de les revoir dans un país plus heureux que le siecle present. Et comment donc nous seroit-il permis de le pleurer, à nous qui pouvons concevoir une si raisonnable esperance de son salut? C'est sans doute selon le sentiment du grand Apôtre, Madame, que vous pleurez. Le lien qui vous attachoit ensemble étoit trop pur, pour vous donner des sentimens ordinaires. Vous l'aimiez comme celui qui vous representoit Jesus-Christ qui ne meurt point, & que l'on ne peut perdre que par le peché. Vous le consideriez plus

tôt pour être unie à lui dans le Ciel , que pour participer à sa grandeur sur la terre. Les Lys de la Couronne qu'il a mis sur vôtre tête , ne vous ont jamais ébloüie ; vous les avez considerez comme des fleurs de peu de jours ; & vous avez toujourns soupiré après cette couronne qui ne peut être enlevée : Vous avez travaillé avec lui pour l'emporter , & il en est maintenant en possession. Il vous la montre du haut du Ciel , & il vous exhorte à l'attendre patiemment. Attendez-la donc, Madame, & faites-nous voir l'exemple d'une Veuve Chrétienne , comme vous l'avez fait voir d'une Princesse , qui sçavoit toutes les regles du Christianisme. Je suis avec tout le respect que je dois.

L E T T R E C X X X I.

Au R O Y. Il demande à sa Majesté un Coadjuteur.

S I R É ,

Vôtre Majesté qui vient de placer beaucoup de nouveaux Evêques en divers postes , fait prendre la hardiesse à l'Evêque de Vence de la supplier très-humblement de le vouloir soulager dans le sien , en lui donnant un Coadjuteur qui soit capable d'en supporter le travail. Il y a déjà trente-six ans qu'il

en fait les fonctions , sans que l'on l'ait gueres vû hors de son Diocèse ; mais l'âge de soixante-six ans , des vertiges continuels , & les autres incommoditez qui suivent la vieillesse , le rendent desormais incapable de s'acquiter de ses devoirs comme il voudroit & comme il se sent obligé de faire : c'est ce qui l'oblige de se jeter aux pieds de vôtre Majesté , & de la supplier très-humblement de le vouloir considerer comme un Veteran qui ne se dégoûte pas de la Milice , mais qui n'en peut pas supporter le travail , & de lui donner tel Successeur qu'elle voudra choisir. Il ne doute point que le S. Esprit ne lui inspire de faire le choix d'un personnage capable de regir le Diocèse de Vence , & d'y maintenir l'ordre que celui qui a gouverné jusqu'à present a tâché d'y établir pour la gloire de Dieu , & pour le salut des ames , c'est la seule chose qu'il considere , & qui lui tient au cœur , ne faisant aucune reflexion sur sa pauvreté , ou sur les autres raisons domestiques qui le pourroient détourner de la resolution qu'il a prise. Il espere employer utilement le repos , que lui laissera un Coadjuteur , & sa plume ne sera peut-être pas inutile , ni pour le service , ni pour la gloire de vôtre Majesté , à laquelle il souhaite la conservation de sa précieuse santé , l'augmentation de sa gloire , la continuation de ses prosperitez , & le souverain

bonheur du Ciel , après qu'elle aura long-
tems jouï de ceux de la terre.

S I R E ,

De V Ô T R E M A J E S T É ,

Le très-humble, très-obéïssant &
fidele sujet & serviteur , Antoine
Evêque de Vence.

LET T R E C X X X I I .

Au R O Y ; sur la mort de la Reine Mere.

S I R E ,

Je ne sçai si je ne peche point contre le
respect, que je dois à V Ô T R E M A J E S T É
prenant la hardiessè de lui écrire , dans la
malheureuse conjoncture de la mort de la
Reine sa Mere. Mais la part que ses verita-
bles serviteurs doivent prendre en la douleur
qu'elle ressent , la veneration que j'avois
pour sa Majesté defunte , les obligations
particulieres , dont je lui étois redevable ,
& la perte generale que fait l'État , ne
m'ont pû permettre de garder le silence. Je
n'entreprends pas de consoler V. M. d'une
si grande perte ; Je ne lui pourrois rien dire
que d'autres ne lui aïent dit avec plus de
force que moi. Elle a un esprit si éclairé ,

qu'il trouve dans lui-même toutes les raisons qui peuvent servir à soulager sa douleur. Elle a tant de piété, qu'elle est parfaitement soumise aux ordres de la Providence, qui est la Maîtresse de la vie des Rois & des Reines, comme de la vie du moindre de leurs sujets. Elle a un cœur si ferme, que les plus grandes afflictions ne le peuvent ébranler, Elle a tant de sagesse, qu'Elle sçait accorder parfaitement les tendresses de la nature avec la fermeté de la constance. Saint Loüis dont Elle porte le nom, & qui est un Patron qu'Elle veut sans doute imiter, reçût la nouvelle de la mort de la Reine Blanche sa mere, tandis qu'il étoit en Orient, pour faire la guerre aux Infideles. Elle étoit la meilleure mere; & lui le meilleur fils du monde. Elle lui avoit, conservé sa Couronne comme l'a fait celle, que pleure V. M. contre les efforts de ceux, qui l'a lui vouloient ôter tout-à-fait, ou en diminuer notablement la puissance & la splendeur. Elle avoit une passion pour sa gloire, qu'on ne peut exprimer. Il fut donc très-sensiblement touché de sa mort; mais aussi-tôt qu'il eut appris cette fâcheuse nouvelle du Legat du Pape; il se jeta à genoux, & il adora le jugement de Dieu, qui lui ôtoit une si bonne & si excellente mere qu'il lui avoit prêtée; ce fut le mot, dont il se servit. En effet, SIRE, Dieu ne donne pas aux Rois de telles meres

pour demeurer toujours avec eux, c'est assez qu'il les leur prête pour les servir en des tems perilleux, où ils ont besoin de leur amour, de leur prudence, & de leur courage; après cela il les retire à soi, pour les récompenser des services qu'elles leur ont rendu. Il n'y a point de Reine, qui ait tant de rapport avec Blanche de Castille, que la Reine vôtre mere. La Minorité de V. M. & celle de S. Loüis ont été agitées des mêmes tempêtes; elle les a heureusement surmontées, & vous a remis entre les mains le Sceptre aussi paisible, qu'elle l'avoit reçu pour le soutenir durant vôtre bas-âge. Maintenant V. M. n'a plus besoin d'une autre main que de la sienne pour en porter la pesanteur. Elle est toute seule le Pilote du Vaisseau, qui sous la conduite d'un si grand Prince n'a plus rien à craindre; Elle se souvient des maximes de pieté pour Dieu, de zele pour la Religion, de tendresse pour ses peuples, & d'innocence pour sa vie particulière, qu'elle lui a inspirées. N'étoit-il donc pas tems, SIRE, que Dieu mît cette grande Princesse en repos, dont la passion inquiète pour V. M. l'empêchoit toujours de jouir. On peut dire que la gloire est entrée avec elle dans son tombeau. Le deuil public de la France, les gemissemens des pauvres, les benedictions des peuples, sont des marques certaines de sa vertu. On pourroit lui ren-

dre les honneurs , que l'on doit aux Reines ; mais si on ne la regardoit comme une Reine admirable , ces honneurs n'auroient que de la pompe du dehors , les cœurs ne feroient pas touches comme ils font. Les langues feroient libres, & on ne pourroit pas s'empêcher de blâmer ses mauvaises actions, ou sa mauvaise conduite. Mais la tristesse est autant dans les cœurs , que sur les visages. Tous parlent de sa pieté , de son zele , de sa liberalité , de sa clemence , de sa bonté , & de sa charité , en des termes qui ne sont point suspects de flâterie. Chacun regarde cette mort comme funeste à la France. Dieu par sa misericorde , SIRE , veuille empêcher ce mauvais présage. La Reine vôtre mere étant devant Dieu , comme il y a tout sujet d'esperer , qu'elle y est, le priera continuellement pour la conservation de V. M. pour la paix , & pour la gloire du Roïaume ; elle attirera sa benediction sur Vôtre Roïale Personne , elle lui obtiendra la continuation des lumieres qu'elle fait paroître , & l'execution du grand dessein de reformer tous les desordres de son Roïaume , à quoi elle travaille si dignement. Enfin , SIRE , par sa protection vous serez un grand Roi & un grand saint. Elle ne veut pas l'un sans l'autre pour V. M. , parce qu'elle l'aime maintenant d'un amour purifié de toute imperfection. Elle desire davantage de

vous voir avec elle aux pieds du Trône du Roi des Rois , que sur le trône de tout le monde. Le monde present n'est qu'un phantôme , qui s'évanoüit dans peu de tems ; mais le Roïaume de Dieu , où l'on n'arrive que par l'innocence de la vie , subsistera éternellement. Excusez-moi , SIRE , si j'entretiens si long-tems , & si mal V. M. & faites-moi , l'honneur de croire que je suis avec un respect & une passion que je ne lui puis dire.

LETTRE CXXXIII.

A la REINE ; sur la mort de la Reine Mere.

MADAME ,

C'est peut-être manquer de respect que de prendre la hardiesse d'écrire à V Ô T R E M A J E S T É dans la conjoncture presente de la mort de la Reine mere , mais la part que tous les bons François doivent prendre en la violente douleur qu'en ressent V. M. ne m'a pû permettre de me taire. La charité oblige les Evêques de pleurer avec ceux qui pleurent , à plus forte raison doivent-ils mêler leurs larmes avec les larmes des grandes Reines leurs Maîtresses telle qu'est V. M. Ce n'est pas assez pour eux de pleurer avec elles , il faut qu'ils tâchent d'arrêter leurs

larmes. La nature, l'amitié, & mille autres raisons en tirent des ruisseaux des yeux de V. M. Il y auroit de l'inhumanité à les blâmer. La pieté Chrétienne même les autorise parce qu'elles viennent d'une source Chrétienne. Si elles ne procedoient que de la seule tendresse naturelle, ou de quelque intérêt, elle ne les pourroit approuver, & tout ce qu'elle pourroit faire ce seroit de les souffrir. Les larmes, MADAME, sont une chose plus precieuse que d'ordinaire on ne pense. Dieu dans l'Ecriture sainte témoigne qu'il entend leur langage & qu'il les met en sa presence. David ne les emploïoit que pour demander pardon à Dieu de son peché. Elles sont un don du saint Esprit, & un don delicieux & amer tout ensemble, qu'il ne fait qu'aux ames d'élite. Les Chrétiens peuvent donc pleurer les morts, mais non pas les pleurer toujourns inconsolablement. Votre Majesté sçait aussi bien que moi cette verité. Elle a donné à la nature en cette occasion ce qu'elle demandoit; mais assurement elle fera ce que la pieté Chrétienne & la fermeté de son cœur desire d'elle. Le Sang de Castille qui coule dans ses vaines est tendre, mais il est genereux. Il sçait s'affliger comme s'affligeoient autrefois les Heros. Il est vrai, MADAME, la perte est grande; mais aussi V. M. peut-elle faire un grand sacrifice en cette occa-

tion. La Reine son illustre Tante n'est pas perdue pour elle. Les véritables Chrétiennes s'absentent de la terre quand elles meurent, mais elle ne perissent pas. Elles prennent seulement le devant dans la Patrie Céleste où elles attendent celles qu'elles laissent dans le monde. Nous avons, MADAME, tout sujet de croire que cette grande Reine que V. M. pleure y est arrivée. Je n'entreprends pas de faire ici son Eloge, il surpasse la force de mon esprit qui est devenu sauvage entre mes rochers & mes montagnes. Il suffit de dire que sa charité excessive & véritablement Royale, lui a préparé tant d'amis dans les Tabernacles éternels, que sans doute ils l'y auront reçue en triomphe : Et que ne doit attendre V. M. de sa protection en cette bienheureuse demeure, où elle est toute puissante auprès de Dieu ? Elle attirera sur sa Royale Personne toutes sortes de bénédictions. Elle lui conservera ce grand Roi que la Providence a réservé pour elle, & qu'elle lui a donné par plusieurs miracles. Elle lui gardera ce précieux Dauphin que Dieu lui a donné, sans le lui faire acheter par autant de larmes & une attente aussi douloureuse que la Reine Mere avoit acheté le sien. Elle lui inspirera ce même zèle & cette même charité qui brûloit dans son cœur. Recevant de si grands bienfaits V. M. peut-elle se plaindre qu'elle

se soit éloignée pour quelque tems de la terre. Elle avoit assez travaillé pour le bien de l'Etat. Le tems du repos & de la Couronne étoit venu , & V. M. doit remercier Dieu qui le lui a donné dans l'éternité. Pardonnez-moi , M A D A M E , si j'abuse du loisir de V. M. & faites moi l'honneur de croire que personne en France n'est avec plus de passion , de respect & de verité que je le suis.

L E T T R E C X X X I V .

A Monsieur de Vaugelas. Utilité d'apprendre à bien parler. Remarques sur le langage.

M O N S I E U R ,

Il y a long tems que vôtre liberalité m'a fait un grand present , en m'envoiant le Livre de vos remarques sur nôtre langue ; mais il y a fort peu de jours que je l'ay reçû après une longue attente. Ce que j'en avois déjà vû , ce que j'en avois oüi dire à ceux qui en peuvent être les Juges , & qui en sont les admirateurs , m'avoit donné une étrange impatience de le lire tout entier. D'abord il semble que la matiere non seulement n'est pas fort importante , mais qu'elle est tout-à-fait inutile & indigne d'un homme de vôtre âge , de vôtre condition , & ce qui est

plus confiderable , de vôtre vertu & de vôtre esprit. La parole est fans doute ce qui distingue l'homme des animaux ; mais c'est pour faire paroître une autre distinction incomparablement plus noble , qui est celle de la raison , par laquelle il est auffi éloigné d'eux , qu'il s'approche de Dieu qui est la raison surpême , la Souveraine intelligence , & la source feconde & inépuisable , où toutes les creatures intelligentes puissent la science & la lumiere ; de forte que le soin principal de l'homme qui se trouve en ce dernier rang semble devoir être , non pas de parler , mais de raisonner , non pas de travailler à des expressions éloquentes pour faire entendre ses pensées , mais à bien penser , & à emporter l'esprit de ceux qui l'écoutent par la force du raisonnement , qui est , s'il est permis de parler ainsi , l'Hercule des esprits , & le dompteur des monstres spirituels , qui sont l'ignorance & la vanité. En effet nous voïons que ces Philosophes , que l'antiquité a presque confideré comme des Dieux cachez sous une forme humaine , ont fort negligé ce soin des paroles, & cet Art qui les a pour son objet, j'entens la Grammaire ; ils l'ont confideré comme l'enfance de toutes les disciplines, où il étoit auffi honteux à un esprit sage de demeurer, qu'à un homme - fait de porter l'habit d'un enfant , & de s'occuper aux exercices & aux

jeux de cet âge. Les Egyptiens qui ont été les Peres des sciences , & à qui les Grecs doivent toutes leurs richesses , avoient inventé des caracteres hieroglyphiques non seulement pour cacher leurs mysteres au peuple, mais pour abbreger les paroles & signifier par une seule marque , ce que plusieurs termes devroient expliquer , & ce que souvent elles affoiblissent. Car il est certain que l'entendement , comme d'un ordre superieur à l'imagination , contemple des veritez , fait des reflexions , tire des consequences & forme des idées que les paroles qui appartiennent à cette derniere faculté ne peuvent expliquer. Car dependant toutes de l'établissement des hommes, comment pourroit-on expliquer ce que l'on trouve de nouveau dans une science , si on n'invente des mots ? & comment ces mots pourroient-ils répondre à toute l'étendue de la connoissance de leurs inventeurs , & les faire entendre aux autres qui les peuvent rejeter par la seule raison de leur nouveauté ? que si à la peine de trouver des termes propres , il falloit que le Philosophe ajoûtât celles d'en trouver d'élegants , & qui contentassent les oreilles les plus delicates , il n'y a point de doute que ce second travail seroit plus grand que celui que les choses auroient coûté ; & que même on n'y pourroit réüssir. Si le choix des termes est absolument necessaire quelque part ,

c'est sans doute dans la Poësie dont ils font la principale beauté. Toutefois vous sçavez qu'un grand Poëte dit que la piece de Théâtre, dont on lui demandoit des nouvelles, étoit achevée, & qu'il n'y avoit plus que les Vers à faire; c'est qu'il sçavoit fort bien que le Poëte est celui qui fait, c'est-à-dire qui invente, & non pas celui qui lie des Syllabes les unes aux autres, & qui n'a que des paroles qui remplissent la bouche, sans remplir l'esprit. L'élocution donc a été la partie dont les grands Maîtres des hautes disciplines ont fait le moins de compte, & qu'ils ont laissée aux esprits du dernier ordre. Les Courtisans qui ne se sentoient pas assez honnêtes gens, pour prétendre aux bonnes graces de Penelope, firent l'amour à ses suivantes. Ainsi ceux qui n'ont pas les facultez de l'ame propres aux hautes sciences, s'arrêtent à l'éloquence laquelle comme une Courtisane aiant plus de fard que de véritable beauté, donne plutôt dans les yeux des hommes ordinaires, que cette sévère Philosophie, laquelle comme une de ces Dames de l'ancienne Rome ne se pare que d'ornemens graves, & dignes de sa majesté. Que si ce soin de devenir, & de paroître éloquent est traité de cette sorte par les sages, que sera-ce de ces petits soins plus bas & plus pueriles que l'on prend des termes, & de cette diligence scrupuleuse à les

peser tous dans une sévère balance , comme si on pesoit de l'or pour en faire ou de la monnoie , ou une statuë pour un Temple ? Les Auteurs qui en ont traité , s'en moquent les premiers , & Quintilien entre les autres en dit des choses agreables dans ses institutions , qui vous sont si familiares. Il se moque de ceux qui languissent au choix des mots , qui jamais ne peuvent contenter leur oreille , qui se défient de tous , qui les tournent , & les retournent , & qui a force de les renverser & de les changer de place , ou pour les placer avec une diligence trop affectée , rompent le beau feu de l'Oraison , en énervent la force , éteignent sa lumiere , & dégoûtent les Auditeurs , au lieu de les emporter. Un homme qui disputant le prix de la course dans les jeux Olympiques , voudroit arrêter ses chevaux au milieu de la course , parce qu'ils ne coureroient pas de bonne grace , leur ôteroit toute leur ardeur , & se priveroit du fruit de la victoire. Il en est de même de l'Orateur qui prétend à une couronne plus noble que celle d'un exercice , dont des bêtes meritoient le principal honneur. Il faut qu'ils songent à emporter l'esprit de ceux qui les écoutent , ce qui est la plus illustre victoire du monde , & pour l'obtenir ils doivent se laisser les premiers emporter à cette noble chaleur de l'éloquence qui passe sur les petits scrupules

des Grammairiens , & voient leurs regles au dessous de soi , comme Daphnis avoit les nuës sous ses pieds dans nôtre Virgile ; autrement sa vigueur s'enerve ; le corps de l'Oraison a de beaux traits , mais il n'a point de nerfs & de muscles ; il est paré , mais il n'est pas armé , ou s'il a des armes , elles sont bonnes pour un jour de fête & non pas pour la bataille. Il faut que les termes se presentent , & non pas les aller chercher : car leur choix fait la grace du discours , quand ils suivent naturellement la pensée , & non pas quand on les affecte. L'affectation est bien-tôt reconnüe , & elle engendre la défiance dans l'esprit de ceux qu'on entreprend de persuader , qui croient que ce qui est le plus simple est le plus vrai , & que tout ce qui est composé , est suspect de fausseté. La beauté d'un homme est formée de ce qui compose sa force. Le tein delicat d'une femme lui siéd mal , & le soin qui rend celle-là agreable , rend celui-ci non seulement effeminé , mais laid. Hercule étoit veritablement le fils de Jupiter , quand il paroissoit vêtu de sa peau de Lyon , la massuë en main , & dans la negligence bien sceante à un dompteur de monstres ; mais quand il étoit vêtu en femme , & qu'il filoit , c'étoit un monstre ridicule , digne qu'un autre Hercule lui mit les fers aux pieds. Et n'est-ce pas manier la quenouille pour un

homme de grande érudition que de tâter & retâter des mots , & les ajuster dans une période comme une petite Demoiselle fait sa coëffure au miroir, tout le long d'une journée pour plaire à quelque mauvais galant. Souvent on ne réüffit pas en ce soin ; & quand on y seroit heureux , Quintilien dit de ce bonheur : *Abominanda hac felicitas qua & cursum dicendi refranat , & calorem cogitationis extinguit , morâ & diffidentiâ.* Nous pouvons aisément prouver cela par une expérience de nôtre tems ; car comme le scrupule des termes de jour en jour devient plus grand, pour ne pas dire moins raisonnable ; comme il semble qu'on y prend à tâche de mettre & la Prose & les Vers dans une étroite prison , sous pretexte de les empêcher de courir avec trop de liberté , nous ne voïons de grands Ouvrages ni en l'un ni en l'autre genre ; & il y a même plusieurs personnes doctes qui croient que ceux qui tâchent d'établir ces regles si austeres , se sentent trop foibles pour entreprendre rien de grand , & qu'ils veulent faire une loi de leur impuissance , & couper les pieds à ceux qui iroient où ils ne peuvent aller. On dit qu'il vaudroit mieux donner des aîles aux esprits , qui déjà ont du feu pour s'élever ; que la Poësie est devenuë un Art de joindre des rymes riches , au lieu qu'elle est un Art qui s'éleve jusqu'au Ciel , d'où il arrive qu'on

qu'on éteint son feu sous couleur de le rendre plus clair ; qu'on tarit la source d'Helicon , feignant de la purifier , & qu'on change sa trompette qui sonne la guerre , en un chalumeau qui n'est bon que dans les prairies à chanter les amours des bergers & des bergeres. On allegue Homere qui a mêlé dans son Poëme le modele des autres divers dialectes , ce qui devoit être aussi étrange aux oreilles critiques , que seroit , aux oreilles de nos Courtisans , le mélange de l'Idiome Picard , Provençal & Gascon , avec celui de la Cour. On ajoute que Virgile a affecté des termes bannis par l'usage de son tems , & on trouve en Ciceron même des negligences , qu'il avoit vûës sans doute ; mais qu'il avoit méprisées , ou peut-être laissées pour condamner le soin trop exact de ceux qui songeoient plus aux paroles qu'aux choses. Ce qui semble être le plus considerable en cet étude , est que dans les langues vivantes, on bâtit sur un sable mouvant , quand on entreprend d'y établir quelques regles , car l'usage , comme vous dites excellemment , en est le maître ; & où le trouvera-t-on cet usage ? sera-ce parmi les peuples de Paris , par exemple ? personne ne voudroit prendre un si mauvais juge ; c'est toutefois le peuple de la Ville Capitale du Roïaume , qui par toutes raisons devoit-être le plus poli. Dans Athenes , le vrai &

pur Attique se devoit trouver parmi la
 populace , puisque les femmes de basse con-
 dition y repreneient les Orateurs d'un mau-
 vais mot. A Rome, je crois que le peuple
 parloit mieux latin que beaucoup de maîtres
 qui l'enseignent. Cependant nos Parisiens
 ont un langage très-lourd , très-bas , & il ne
 faut selon vous les considerer en aucune fa-
 çon pour la langue. Allons du bas peuple
 dans le Barreau , qui est la patrie de l'élo-
 quence ; c'est - là , dit-on , que l'élocution
 est la plus barbare pour l'ordinaire ; mon-
 tons à l'Université , ce n'est pas , me repon-
 dra-t-on , le Pais François ; c'est le Pais
 Latin , & l'Antipode de l'éloquence du lan-
 gage. Toutefois les sciences s'y appren-
 nent , & on y étudie les langues à qui la nô-
 tre doit toutes ses richesses. Si nous entrons
 dans les Eglises , qui ne croira que les Chai-
 res des Prédicateurs sont aussi des Ecoles
 pour apprendre à bien parler ? Toutefois
 il est certain que c'est où d'ordinaire la fauf-
 se éloquence & le galimatias ont le plus de
 part ; je ne m'en étonne pas , car si nous
 considerons qui sont ceux qui les remplis-
 sent , nous trouverons que ce sont la plû-
 part des personnes qui n'ont jamais eu ou le
 tems , ou la commodité , ou l'envie d'avoir
 quelque commerce avec ceux qui sçavent
 parler. Des Ecoles de la Philosophie ils sont
 passez sur les bancs de la Théologie , & de

là ils ont commencé un exercice qui demandoit beaucoup d'autres choses que celles qu'ils y apportent. Leur naissance dans les Provinces éloignées a gâté leur langage dès le berceau, la coûtume les a fortifiez dans leurs fautes, & n'en aiant jamais été avertis, ou l'étant trop tard, ou ne voulant pas s'en corriger par paresse, faut-il s'étonner si leur discours peche contre toutes les regles de la bonne élocution. Ce n'est pas que je veuille comprendre tous les Prédicateurs dans ce nombre. Depuis quelques années nous en avons oüi dans Paris, qui n'avoient aucun des défauts dont j'ai parlé, & qui avoient un soin, & peut-être trop grand de la pureté de la phrase. Mais nous ne considérons pas ces personnes singulieres dans le plus grand nombre, qui devoit faire l'usage selon la force de ce mot. Les gens de Ville qu'on appelle, en seront-ils les dépositaires ? je ne crois pas que vous les voulussiez pour juges. Car ils sont presque tous composez de ceux que vous rejetez, de Magistrats ; soit de Justice soit de Finance, d'hommes d'affaires, ou de personnes privées ; & toute cette multitude a presque une corruption semblable pour beaucoup de façons de parler, d'écrire & de prononcer, que l'on ne veut pas recevoir pour bonnes. De leur côté ils ne peuvent aussi demeurer d'accord de parler mal, & ils trouvent toutes les

distinctions , & les regles qu'on leur veut donner , chimeriques , deraisonnables , & impossibles en leur pratique. Il ne nous reste qu'un Tribunal qui est celui des femmes & des hommes de la Cour. Je neveux pas blâmer celles-là pour ne paroître austere mal à propos ; mais en verité hors d'un très-petit nombre , je n'en connois point , & je crois connoître toutes celles qui peuvent avoir quelque voix en ces disputes, qui n'aient besoin d'apprendre à bien parler , plutôt que d'être capables d'en donner des regles par leur usage. Je ne vois pas même que les autres s'accordent le plus souvent , & chacune a ses goûts particuliers , parce que chacune a son esprit & sa delicatesse , qui n'a point de rapport avec les autres , & c'est d'ordinaire leur goût & leur delicatesse , qui les fait , ou recevoir , ou rejeter un mot , & des phrases entieres. D'où vient cette façon de parler si commune entre-elles, cela n'est pas de mon goût. Il faut sans doute pour bien juger d'une expression , de sa langueur , ou de sa force , de sa propreté , ou de son impropreté , connoître la nature de la chose qu'elle signifie , ou l'analogie qu'a cette phrase avec une autre de quelque langue étrangere , d'où elle sera peut-être heureusement transportée. Or vous m'avouerez bien , Monsieur , que peu ou point de femme à la Cour ont cette connoissance

qui n'est pas facile à acquérir , & qu'elles ont bonne grace souvent de n'avoir pas , ou du moins dont la bien - sceanee du sexe les empêche de faire parade. Les Grecs & les Latins ont - ils jamais en matiere d'élocution reconnu ces Juges , qui sont plus capables d'ordinaire de troubler la raison que de prononcer sur ce qui est raisonnable ? N'est - il pas aisé par la complaisance qui est si douce , & si ordinaire aux hommes pour elles , d'approuver la mauvaise façon de parler , de celles en qui ils ne veulent point trouver des défauts pour les faire faillir ? Les hommes de leur côté peuvent - ils raisonnablement s'attribuer le droit de bourgeoisie dans un païs , où ils sont si fort étrangers , je veux dire dans l'éloquence , & si vous voulez dans la Grammaire. La Cour n'est - elle pas un monde dans ce monde du Roïaume , composé de toutes les Provinces aussi - bien que de tous leurs vices ? les Gasçons en y entrant se purifient - ils si bien qu'ils ne leur reste plus des façons de parler de leur païs ? où est cette source de pureté , à l'entrée du Louvre , qui lave les Provinciaux de leurs pechez originels ? Allons aux Cercles , écoutons dans les Anti-chambres , penetrons dans les Cabinets ; vous sçavez mieux que moi , qui ne suis plus de ce Païs , qu'on y dit d'aussi mauvaises choses , & aussi mal qu'en autre endroit de la Ville. Il s'y trouve , je le sçai

bien , des personnes qui joignent toute la politesse du langage à la justesse du raisonnement , & qui possèdent éminemment ce bel air de conversation , qu'on sent beaucoup mieux qu'on ne peut l'exprimer ; mais ce petit nombre peut-il faire l'usage qui doit être une pratique publique & commune du plus grand nombre ? nous voilà donc réduits , ce semble , à être obligés de parler & d'écrire selon l'usage , & à ne le pouvoir trouver nulle part sans dispute & sans incertitude. C'est une fâcheuse condition , & il me semble qu'il vaudroit mieux négliger une étude qui est si incertaine , que d'y perdre beaucoup de tems , pour en recueillir pour tout fruit la risée des uns , & la résistance des autres. Il y a tant de choses plus nécessaires à sçavoir , ou pour l'instruction de l'esprit , ou la reformation de la volonté , ou pour le salut du prochain , ou pour l'éclaircissement & la défense de la vérité , que celui qui peut se rendre sçavant en quelque une , ou qui l'est déjà , semble faire une espece de larcin au public , quand il consomme son loisir en des observations de moindre importance , & que pouvant ouvrir au monde des mines d'or , il s'amuse à cueillir quelque petits cailloux reluisants & marquez , pour en faire un édifice sur du sable mouvant : mais , Monsieur , c'est assez me joüer , & parler contre mes sentimens ; il est tems que

Je me démasque , & que tout de bon je vous dise ce que je pense de vôtre Ouvrage ; il n'est indigne , ni de vôtre esprit , ni de vôtre âge , ni de vôtre condition , ni de vôtre vertu.

LET TRE CXXXV.

*A Monseigneur le Cardinal de Vendôme ;
sur sa promotion au Cardinalat*

M O N S E I G N E U R ,

Si la Pourpre dont vous venez d'être revêtu , n'étoit simplement qu'une couleur éclatante , je ne croirois pas avoir sujet de m'en beaucoup réjouir ; ni qu'elle ajoutât grand'chose à vôtre Manteau Ducal ; mais c'est une Pourpre-teinte dans le Sang de Jesus-Christ , elle vous fait Prince de l'Eglise. C'est ce qui me la fait considerer comme precieuse , & ce qui m'oblige de vous témoigner la joie que j'ai de vous voir en un si haut rang , non seulement comme vôtre serviteur particulier , mais comme un Evêque interessé pour l'Epouse du Fils de Dieu. C'est elle , que maintenant vous êtes obligé de défendre jusqu'à repandre vôtre sang pour elle : & comme par la grace de Dieu , elle n'est pas en necessité de recevoir ce service de vous , j'espere que vous la défendrez

plus paisiblement , mais non pas moins courageusement , si vous ne prenez pas l'Éminence dans vos Titres , vous la conservant dans vôtre vertu : & c'est ce qui vous fera véritablement grand devant Dieu , devant qui toutes les autres Grandeurs ne sont que poussière. Je lui demande de tout mon cœur , qu'il vous rende un digne Prince de son Eglise ; & je prie V. A. de croire que personne ne se réjoïit plus véritablement que moi de vôtre promotion , & n'est avec plus de respect.

L E T T R E C X X X V I.

A Monsieur du Plessis. Comment il faut qu'un Chrétien prenne les pertes & les afflictions.

M O N S I E U R ,

J'ai appris le desordre qui est arrivé dans vos affaires , & le coup dont Dieu vous a frappé. Cette nouvelle m'auroit plus sensiblement affligé , qu'elle n'a fait , si je n'avois appris en même tems de quelle façon vous l'avez reçu , & quel est l'usage que vous en faites. C'est une chose fâcheuse sans doute de perdre son bien ; mais cela n'est fâcheux qu'à ceux qui sont attachez à leur bien , & il n'y a difficulté de souffrir la perte , dit saint Augustin , que quand il y a

eu beaucoup de convoitise à jouir. Mais un vrai Chrétien ne veut jouir de rien sur la terre, il use simplement des choses, & il les tient toujours dans une dépendance absolue de la volonté de Dieu. C'est le grand secret pour demeurer en repos, quand on vient à en être privé. C'est un moïen de faire un sacrifice agreable à Dieu, & de participer à la pauvreté, à l'abjection, & aux souffrances de son Fils; & qu'y a-t-il de plus avantageux, & de plus souhaitable à un vrai disciple de Jesus-Christ, que cette conformité; la nature ne la peut goûter, elle la craint, elle la fuit, elle l'abhorre: mais un vrai Chrétien, ne doit pas vivre selon la nature. Depuis que le Fils de Dieu s'est fait Homme, les hommes doivent cesser d'être hommes, & il faut qu'ils suivent d'autres maximes, qu'ils changent de pensées, & de sentimens. Personne ne s'aviserait de choisir cet état nouveau; mais quand la Providence nous y met par les événemens de nôtre vie, nous devons la benir, & adorer les jugemens qui nous sont si avantageux pour le salut éternel. Tout ce que l'on peut en ce monde pour l'acquérir ou pour l'assurer, c'est un grand gain. Car qu'est-ce que l'on peut perdre que des biens périssables, qui passent & qui s'écoulent si vîte. Ce sont des chaînes dont on est déchargé, ce sont des poids pesans, dont on est délivré. Je

prie Dieu qu'il imprime bien ces veritez dans vôtre cœur , qu'il soit vôtre soutien , vôtre trésor , vôtre esperance , & vôtre unique amour. C'est en lui que je suis.

L E T T R E C X X X V I I .

A Madame du Plessis ; sur le même sujet.

M A D A M E ,

J'écris à Monsieur du Plessis une Lettre sur la nouvelle que j'ai apprise du coup dont Dieu à frappé vôtre Maison. Il vous fera sans doute part de ce que je lui mande , & je ne doute point qu'avant moi vous ne lui aïez dit les mêmes choses. Mais j'apprens que vous les pratiquez mieux que vous ne les dites , & c'est ce qui a beaucoup diminué ma douleur apprenant vôtre aventure. Car que peut-on souhaiter de plus avantageux à ses amis que le salut éternel , & qu'y-a-t-il qu'il faille leur souhaiter que cela ? Or rien n'assure tant ce salut que la perte des biens de la terre , parce que ces biens ou empêchent tout-à-fait d'y songer , ou du moins font qu'on y travaille avec plus de tiédeur & moins de pureté. Il y a un poison attaché aux grandeurs & aux richesses de la terre , qui altere le cœur s'il ne le corrompt tout-à-fait ; qui obscurcit sa

lumiere & qui retarde son vol vers le Souverain bien. Il faut pour aller à Dieu être déchargé du poids des richesses & des emplois du monde, & on avance dans le chemin de son amour à mesure que l'on est vuide de soi-même. Or rien ne vous remplit tant de nous-même que la prospérité du siècle, l'abondance & l'autorité. Heureux sommes nous donc quand la Providence ou diminue, ou nous ôte ces choses que nous ne quitterions jamais de nous-mêmes. Vous sçavez toutes ces veritez, Madame, aiant suçé il y a long-tems la veritable doctrine de l'Évangile & suivi d'autres maximes que celles du monde. Voici le tems de mettre la speculation en pratique & de faire voir que vous avez profité de l'École. Je prie le divin Maître qui y occupe la Chaire, de fortifier vôtre cœur contre cette grande tentation, & qu'il la fasse servir à vôtre avancement en son amour & au dégagement de l'amour du siècle. C'est tout le secours que je vous puis donner dans mon impuissance, qui n'empêche pas que je ne sois avec passion.

L E T T R E C X X X V I I I .

A Madame de Longueville ; sur la paix de l'Eglise de France en 1658. De la morale Chrétienne , & des Fastes de l'Eglise composez par l'Auteur.

M A D A M E ,

Recevoir des congratulations de la paix que Dieu vient de rendre à son Eglise, & les recevoir de la part de Madame la Duchesse de Longueville, c'est ajouter l'allégresse à la joie, & le triomphe à la victoire. Il est vrai que j'y prens une grande part, mais non pas comme en aiant eu à la guerre où je n'ai pas été digne de servir. En verité cette paix est un coup de la droite du Très-haut, & un coup qu'elle seule pouvoit faire. Dieu n'a jamais mieux fait paroître qu'il est le Protecteur de son Eglise, qu'il est le Maître des flots qui attaquent sa Nacelle, des vents qui grondent contr'elle, & des foudres qui la menacent ; que lui seul sçait tirer la lumiere des tenebres, & le calme de la tempête. L'en pouvons nous jamais assez benir, assez remercier, assez glorifier ? Que tous les Anges l'en benissent, que tous les Saints Evêques qui le contemplent dans le Ciel l'en remercient : Et nous autres adorons sa main toute-puissante qui

a fait en nos jours des choses si grandes. J'écris, selon votre avis, à Monsieur le Nonce, qui merite sans doute une grande loüange, d'avoir si genereusement & si sagement travaillé à cette grande affaire. Vous y avez aussi une grande part, Madame. C'est une benediction pour vous très-particuliere. J'espere que Dieu conservera en Candie Monsieur le Comte de S. Paul qui y est allé exposer sa vie pour son service, & que votre Altesse le reverra chargé de lauriers innocens & glorieux, ce qui ne se trouve pas toujours ensemble. J'ai entrepris une morale Chrétienne pour l'instruction des Prêtres de mon Diocèse; * c'est ce qui m'a diverti du travail de l'Histoire; je n'ai résolu que d'en faire encore deux siècles, car les autres sont des siècles, que je ne puis écrire sans larmes, sans horreur, sans indignation, tant les choses y sont alterées & corrompues. Les Fastes sont achevez, & je les fais mettre au net; mais n'est-ce point trop écrire, & ne vaudroit-il pas mieux achever ma vie, en silence, & dans la priere ? *Regnum Dei non est in sermone* : Aspirons, Madame, à ce Roïaume, vivons pour ce Roïaume, & n'estimons rien digne de nôtre amour, que ce Roïaume de paix, de justice, de charité, & de verité, je vous demande pardon de ma negligence à écrire à V. A. qu'elle croïe,

* Cette morale vient d'être donnée au Public.

s'il lui plaît , que j'ai toujours pour elle de la veneration , & que je suis aussi fortement que jamais.

L E T T R E C X X X I X .

A Monseigneur Bargellini Archevêque de Thebes , Nonce en France ; sur la paix de l'Eglise de France en 1668.

MONSEIGNEUR,

Le bruit de la paix , que Dieu vient de rendre à son Eglise de France , est venu jusqu'à cette extremité du Roïaume , où il a plû à la Providence de me placer ; en même tems j'ai appris avec quelle sagesse , quelle force , & quelle sincerité vous avez travaillé à ce grand ouvrage , & que c'est presque à vous seul , que l'heureux succès en est dû. Tous ceux , qui aiment l'Eglise , vous en benissent , j'ai cru que je ne me devois pas taire en cette occasion. Je prens donc la liberté de vous écrire pour vous congratuler de l'heureuse issuë d'une si difficile , & si importante negociation. Vous avez fait dignement l'Office de Nonce Apostolique , c'est-à-dire d'un Ange de paix. Vôtre prudence a conduit vôtre zele , vôtre fermeté a soutenu vos bonnes intentions , & Dieu a beni vos soins par un succès , que l'on peut

appeller un miracle. Il y avoit bien long-tems que tous les gens de bien demandoient à Dieu cette paix , mais elle sembloit tous les jours s'éloigner davantage ; il ne nous restoit plus que les larmes , & les gemissemens dûs à Dieu pour obtenir un bien si nécessaire , & qui n'avoit plus d'apparence. Enfin il a exaucé nos gemissemens , il a entendu la voix de nos larmes ; & lorsque nous lui disions , *Maître secourez-nous , car nous allons périr* , il a commandé aux vents , & à la mer , & la bonace s'est faite grande. Si les pieds de ceux qui annoncent la paix sont beaux , combien sont venerables les pieds de ceux qui font la paix , & qui la donnent ? que de loüanges , Monseigneur , ne meritez vous pas ? que de benedictions ? quelle gloire sera celle de vôtre Nonciature dans l'Histoire de l'Eglise , dans les dissensions passées avec les Heretiques ? Le Saint Siége a employé plusieurs grands Cardinaux , illustres par leur esprit , leur éloquence , & leur doctrine , mais peu ont réüissi à donner la paix ; celle que vous avez faite étoit plus difficile entre les domestiques de la foi , qu'avec des ennemis declarez , qui pensoient que leur guerre fût sainte : il a donc fallu une haute sagesse , une prudence consommée , une habileté extraordinaire pour achever heureusement une affaire si fâcheuse. Maintenant l'Eglise de France jouïra par

vous des fruits de cette heureuse paix. L'autorité du Siège Apostolique sera respectée de tous, & nous louerons tous le Dieu de verité d'un même cœur, & d'une même bouche. Je ne cesserois jamais de parler, si je voulois suivre le transport de ma joie. Mais cette Lettre est déjà assez longue, il est tems de la finir, & de vous assurer qu'entre tous les Prélats de France, il n'y en a pas un qui soit plus véritablement, & plus passionnement.

Ce 10. Mars 1669.

L E T T R E C L.

A Madame du Plessis de Guenegaud. Consolation sur la mort de son fils.

M A D A M E ,

J'ai appris par la Gazette, la mauvaise nouvelle de la mort de Monsieur votre fils. Elle m'a sensiblement touché pour l'amour de vous, dont je connois la tendresse pour un fils, si digne d'être aimé; mais je me suis consolé, connoissant votre pieté, qui vous rend soumise à la volonté de Dieu, que vous servez, & que vous aimez. Les peres, & les meres dans le Christianisme, n'engendrent pas des enfans pour le monde;

mais pour l'Eglise , & pour Dieu ; leur union étant un grand Myſtere en Jeſus-Chriſt , & en ſon Eglise. La vie des enfans eſt donc plus à Dieu , & à l'Eglise , que ny à eux-mêmes , ny à leurs peres , & à leurs meres. Quand donc ils la perdent pour ſa deſſenſe , ils paient une dette , & ſe doivent eſtimer bienheureux , que Dieu accepte leur ſacrifice , & leurs peres & meres doivent humblement aquieſcer à ce ſacrifice , & ſ'y joindre par leur ſoumiſſion. Monſieur vôtre fils étant brave , comme il étoit , ne pouvoit ſouhaitter une autre mort , que celle des braves dans le lit d'honneur. Mais étant Chrétien , comme il l'étoit , aiant appris de vous les veritables maximes du Chriſtianisme , bien éloignées de celles du monde , il devoit craindre , & il craignoit ſans doute ce lit d'honneur de la terre , qui eſt le lit de l'ignominie éternelle dans l'Enfer. Le voilà maintenant en aſſurance , il eſt mort en brave & en Chrétien au lit d'honneur pour le Ciel , auſſi-bien que pour la terre , & il eſt couronné des mains de la Foi , & des mains de la gloire. Quel ſujet de conſolation pour vous , Madame , qui lui voiez achever ſa carrière ſi honorablement , & ſi ſaintement. Il a donné ſa vie pour la deſſenſe de la Religion , & dans le Ciel il ſera le deſſenſeur de ſa Famille affligée , & perſecutée ; ce qui eſt le caractère d'une Fa-

mille Chrétienne. Quand la Maison de la terre est si solidement bâtie que rien ce semble ne la peut renverser , quand elle est élevée si haut, qu'elle ne peut monter davantage, il est fort à craindre , que la Maison du Ciel ne soit bien peu solide & bien basse , parce que les fondemens de ces deux édifices sont tous contraires les uns aux autres. Et de quoi sert à un vrai Chrétien d'être bien logé dans un País , où il ne doit pas demeurer , mais où il ne fait que passer , & où il doit vivre comme un pelerin , & non pas comme un citoïen ? il n'y peut rien perdre , parce qu'il n'y veut rien posséder , & que toutes ses prétentions sont en cette patrie , où on ne perd rien , & on ne possède que des biens grands, solides, veritables , & éternels. Portons-y tous nos desirs , Madame , & n'aimons que cela. Je suis de tout mon cœur en celui qui en est le Roi.

L E T T R E C X L I .

*A Messieurs * * * sur cette expression ; Le
Soleil fait le jour.*

MESSIEURS ,

Vous me faites beaucoup d'honneur de me prendre pour juge de la noble dispute , qui s'est élevée entre vous.

Non nostrum est tantas componere lites.

Comme le Soleil est le sujet de vôtre différent , il faudroit pour bien juger , avoir l'esprit plus lumineux que je ne l'ai

... Dans mon âge penchant ,

Et qui se voit si près de son triste couchant.

Je ne prononcerai donc rien comme Juge , & je me contenterai de parler comme un admirateur de ce bel Astre , je suis tout-à-fait partial pour lui , je voudrois qu'il fit toutes choses dans la Poësie , aussi-bien que dans la nature. Mais s'il n'a point de bornes dans celle-ci , il en a sans doute quelques-unes dans celle-là. Dire qu'il fait le jour , c'est parler proprement , & selon l'usage de toutes les langues , lequel est le Maître souverain en cela. Mais c'est encore faire entendre plus qu'on ne dit , il y a quelque sens plus beau , que ne porte de soi ce mot de faire. Je ne sçai si je m'explique bien , dire , que le Soleil peint les jours , c'est parler figurement , & emploïer une Metaphore , qui d'abord frappe l'imagination par sa nouveauté & semble exprimer un sens fort beau ; mais quand l'entendement considere de plus près cette locution , il en est assurément blessé , & la lumiere qu'elle porte , ressemble à celle d'un éclair , qui est plus vive , & plus resplandissante que celle du Soleil , mais qui éblouit , qui blesse les yeux , & qui disparoît

incontinent. La Métaphore hardie est comme le caractère de la Poësie , qui est différente de la Prose , en ce qu'elle ne dit jamais les choses par leur nom. Plus la hardiesse va loin , plus elle semble belle , & la surprise de l'imagination ou l'image nouvelle & extraordinaire qu'elle forme , fait que d'abord elle plaît. Il y a des langues , où elle regne plus impetieusement que dans d'autres. Elle est plus hardie dans la langue Grecque , que dans la Latine , & plus dans l'Espagnole , que dans l'Italienne. Le Tasse a des hardieses belles & nouvelles. Mais le Cavalier Marini en a de surprenantes , & de bizarres ; toutefois elles trouvent des Lecteurs à qui elles plaisent.

L E T T R E C X L I I .

*A Madame la Marquise de Ramboüillet ;
sur la mort de Madame la Marquise
de Grignan.*

M A D A M E ,

Encore que vous aïez le cœur d'une ancienne Romainne , il ne laisse pas d'être tendre , comme celui d'une bonne mere : & votre haute vertu n'a pas empêché en vous les sentimens de la nature dans la mort de Madame la Marquise de Grignan. Aussi

ne faut-il pas pour être la femme forte , être la femme insensible. La vertu des Chrétiens n'est pas la dureté d'une statuë , c'est une soumission genereuse & humble tout ensemble aux ordres de la Providence de Dieu; comme ils sont les ordres de nôtre Maître , ils doivent suivre sa volonté & sa sagesse , & non pas nos interêts , ou nos inclinations: Nous devons être assurez , qu'ils sont toujours justes & qu'ils servent à nôtre salut. S. Paul dit , que toutes choses cooperent en bien à ceux qui aiment Dieu ; & S. Augustin ajoute *même les pechez*. Or si les pechez , qui sont les ennemis de nôtre salut , nous peuvent servir pour nous sauver , à plus forte raison la mort des personnes , qui nous sont les plus cheres , nous y doit-elle être utile. Car ce n'est pas à proprement parler une mort & une perte , ce n'est qu'une avance du voïage vers la Patrie Celeste , à laquelle la Foi nous oblige de rendre tous par un desir continuel. Celui - là n'est pas veritablement Chrétien , à qui la vie presente n'est pas à charge , qui ne la porte pas en patience , comme un banissement , & qui ne desire pas d'en être delivré comme d'une prison. En tout tems elle a dû être ennuïeuse aux Chrétiens de bonne esperance , comme les appelle saint Augustin ; mais dans le siècle où nous sommes , elle me semble insupportable. *Heureux sont donc*

ceux que Dieu en retire ; congratulons - les de leur delivrance au lieu de les regretter, & rejoiiiſſons - nous de les ſçavoir en ſeureté. Si j'avois eu aſſez de force , j'aurois pris la poſte pour aller mêler mes larmes , avec les vôtres , plutôt que pour vous conſoler. Il faut que Dieu parle à votre cœur , plutôt que les hommes qui ne vous peuvent gueres dire de choſes , que vous ne puiſſiez vous dire à vous-même. Aujourd'hui j'ai prié au ſaint Autel pour le repos de l'ame de cette chere fille , & c'eſt tout ce qu'elle demande de moi. J'eſpere qu'il lui aura fait miſericorde, & je lui demande pour vous la grace de lui faire un bon ſacrifice de celle qu'il vous a priſe. Je ſuis.

L E T T R E C X L I I I .

A Monsieur le Comte de Grignan Lieutenant General ; & Commandant pour le Roi en Provence ; ſur le même ſujet.

M O N S I E U R ,

J'ai appris , que vous vous êtes retiré aux Chartreux pour vous conſoler avec Dieu dans cette ſainte ſolitude , de la perte que vous venez de faire. C'eſt en uſer comme un mari veritablement Chrétien , & m'ôter la peine de vous rien dire ſur un ſi doulou-

reux sujet. Toutes les raisons que d'ordinaire on apporte en ces occasions, n'ont gueres de force pour apaiser la douleur d'un cœur véritablement affligé ; si elles sont dites avec éloquence, elles peuvent bien divertir l'affliction pour quelque tems ; si elles sont solides & tirées de l'Écriture sainte, elles doivent convaincre l'esprit par leur vérité : mais si l'esprit de Dieu ne les y fait entrer & ne les y fortifie, elles ne le persuaderont jamais. C'est donc Dieu, Monsieur, qui doit être vôtre unique Conso- lateur. C'est dans la retraite parmi des bien- heureux morts au monde, qui sont enterrez dans leurs Cellules comme dans des tom- beaux, que vous recevrez la force de souf- frir la mort d'une femme, qui par tant de raisons vous étoit si chere. C'est-là que dans la separation de hommes & dans la priere vous lui ferez un sacrifice amoureux de la personne qu'il vous a prise. C'est-là que vous considererez que vôtre union étant plutôt pour le Ciel que pour la terre, vous ne devez pas vous affliger que vôtre com- pagne vous devance dans le voïage de la patrie, où vous tendiez tous deux, & où, quand vous vous retrouverez, vous serez joints d'un lien qui ne se pourra plus rom- pre. Je ferois grand scrupule de vous dé- tourner davantage dans vôtre retraite. Vous ne doutez pas que je n'aie senti vôtre afflic,

tion , & pour l'amour de vous & pour l'amour de la pauvre deffunte. Je l'ai aujourd'hui offerte au saint Autel , à son Juge , que j'espere qu'il sera son Sauveur. Je suis de tout mon cœur.

L E T T R E C X L I V .

*A Monsieur Meyronet Procureur General
à la Chambre des Comptes de Provence ;
sur la mort de son frere.*

M O N S I E U R ,

Je m'interesse trop dans les biens , & dans les maux qui arrivent à vôtre Famille , pour n'avoir pas été sensiblement affligé de la mort de Monsieur votre frere. C'est assurément une grande perte , & pour vôtre Maison , & pour la Province , mais à proprement parler , on ne perd pas ses parens , quand ils meurent en bons Chrétiens. Il n'y a que les pecheurs qui perissent , & saint Paul ne veut pas , que les Fidels pleurent leurs morts , comme faisoient les Gentils , qui n'ont point d'esperance. La mort de ceux-là n'est qu'un passage à l'éternité , ils ne s'en vont pas seulement , ils nous devancent de quelque tems , & ils nous vont attendre dans la Patrie , où nous ne pouvons plus être separez. C'est-là , où l'amitié fraternelle sera parfaite & incapable d'alteration

tion, ou dans la possession d'un même heritage, il y aura une union admirable des cœurs. La vie presente n'a jamais dû être agreable à un vrai Chrétien, qui la doit porter en patience, & desirer continuellement d'en être delivré comme d'un banissement. Mais nous sommes en un siècle, où il me semble, qu'elle n'a nulle apparence de seduction, comme parle saint Augustin, pour se faire aimer, *Heureux donc sont ceux, que Dieu en retire pour les placer dans ce Roïaume, dont le Roi est la verité, la Loi la Charité, & la durée l'Eternité; ce sont les paroles du grand S. Augustin, avec lesquelles je finis. Je suis de tout mon cœur.*

A Vence ce 9. Mai 1665.

LET TRE CXLV.



A Monsieur Meyronet Greffier des Estats de Provence; sur la mort de son fils.

MONSIEUR,

J'ai appris avec beaucoup de douleur la mort de Monsieur vôtre fils, & pour son merite propre, & pour vôtre consideration. La perte est sans doute grande, & vous avez raison d'en être touché. Mais si vous êtes pere, vous êtes Chrétien & enfant de Dieu,

il faut donc que la nature le cede en vous aux sentimens , & aux mouvemens de la Foi. Il faut que le pere charnel se conforme à la volonté du Pere celeste , & qu'il lui sacrifie par un acquiescement volontaire & amoureux , ce qu'il lui a pû prendre par le droit de sa puissance sur tous les hommes. Ce sacrifice est douloureux , je l'avouë , mais il en sera plus agreable à celui qui s'est sacrifié parmi les douleurs , & les opprobres de la Croix , lui seul peut , & doit être vôtre Consolateur , & tout ce que les hommes vous pourroient dire de plus beau & de plus fort sur ce sujet , pourroit bien endormir vôtre plaïe , mais non pas la fermer. Pour moi je le prierai au saint Autel de vous donner la grace de bien user de cette affliction & de mettre en son repos, l'ame de ce cher fils , que vous pleurez. Je suis de tout mon cœur.

A Vence ce 9. Mai 1665.

L E T T R E C X L V I.

*A Madame la Marquise de Ramboüillet.
Exhortation à ne point craindre la mort.*

MADAME,

J'apprens par toutes les Lettres qui me vien-

ment de Paris , que vous êtes toujours infirme , ces nouvelles ne peuvent que me donner beaucoup d'inquiétude pour une personne aussi delicate que vous êtes : car je n'en ay point du tout pour l'état de vôtre cœur ; il est Romain & Chrétien , ce sont deux grandes qualitez pour le rendre ferme & intrepide à la crainte de la mort : mais la derniere est celle dont je fais plus de cas , & qui peut aussi seule donner la veritable tranquillité d'esprit. Qui méprise la mort comme les Lucreces , & les Porcies , court risque de leur aller tenir compagnie en l'autre monde , mais qui la méprise comme les Agnés & les Agathes l'ont meprisée , est assuré d'aller au lieu où elles regnent , & où elles triomphent : elle ne se presente pas à nous sous un visage aussi horrible qu'elle leur a paru ; mais elle est toujours la plus terrible chose des choses terribles , si on ne la considere adoucie , comme elle est par le Christianisme , qui lui ôte toute sa laideur & toute sa terreur. Il la rend non seulement suportable , mais agreable à voir & à souffrir , il en fait de peine du peché qu'elle est de sa nature , un sacrifice à Dieu , qui est agreable à tous ceux qui l'aiment. Je lui demande tous les jours que pour nôtre consolation , il differe le vôtre encore long-tems ; j'entens pour l'accomplissement , car tous les jours je sou-

haite que vous le fassiez par les dispositions de vôtre cœur ; je suis de tout le mien.

A Vence ce 14. Août 1665.

L E T T R E C X L V I I ,

*A Madame la Comtesse de Gamache ;
sur la mort de sa mere.*

M A D A M E ,

Vous croirez bien sans doute , que je ne vous fais pas un compliment ordinaire , quand je vous dis que je prens une part toute particuliere dans la perte que vous venez de faire, mais que je vous explique les sentimens de mon cœur. Vous connoissez trop de quelle façon j'honorois & j'aimois Madame vôtre mere , pour douter que je n'aie pas senti sa mort très - vivement. Mais il faut pleurer chrétiennement la mort de nos amis Chrétiens. Vous êtes sa fille par la nature , mais vous êtes fille de Dieu par le Baptême. Cette seconde naissance , qui est spirituelle , vous oblige à des sentimens selon l'esprit , & à une tendresse qui n'ait rien de charnel ; & c'est selon ses maximes que vous devez sentir vôtre perte. Une des excellences de l'Evangile est qu'il élève toutes vos actions naturelles à un degré admirable

de perfection , & qu'il les rend toutes celestes. Les Gentils pleurent la mort de leurs parens comme des hommes de bon naturel. Les Chrétiens les pleurent avec des sentimens de grace & de sainteté. Ceux-là les regrettent comme croïant les avoir perdus ; & ceux-ci comme des personnes qui ont seulement pris les devants pour arriver à la commune Patrie. Certes si l'aumône en donne l'entrée , il y a raison de croire que Madame la Comtesse de Brienne y aura été reçûë en triomphe ; elle y aura trouvé un tabernacle éternel préparé pour elle par tant d'amis qu'elle s'est fait. Vous aviez sur la terre une mere qui s'appelloit la Bonne , & vous aurez dans le Paradis une mere Sainte. Elle vous y sera plus utile qu'elle ne l'étoit dans le monde , vous vous apercevrez bientôt de sa protection. C'est en cette occasion , où il faut montrer que vous êtes une fille digne d'elle , & pratiquer ce que vous avez appris en son Ecole. Vous l'avez vûë en beaucoup d'occasions fâcheuses si parfaitement soumise à la conduite de la Providence , & si dégagée de ses propres intérêts , qu'elle vous a laissé non seulement un exemple mais une Loi de faire la même chose en sa perte. Elle s'est sacrifiée à Dieu en mourant , & vous devez consentir à son sacrifice ; n'en souïller pas la sainteté par une douleur & des larmes , qui ne seroient

que naturelles. On accuse les femmes de pleurer aisément ; mais elles devraient être meilleures ménageres de leurs larmes ; ces larmes sont précieuses dans les yeux des Chrétiens , puisque Dieu les met , comme dit le Prophete , en sa presence , qu'il entend leur voix , & qu'elles fervent à la penitence. Il est vrai que s'il est jamais permis d'en repandre en abondance c'est à la mort d'une bonne mere. Mais à la mort d'une bonne Chrétienne , comme étoit Madame la Comtesse de Brienne , il faut qu'elles coulent avec reserve , & comme un trésor plutôt , que comme une pluye. Ce n'est pas ce qu'elle vous demande , elle est assurée de votre amitié ; mais elle attend vos prieres , elle exige de vous , l'imitation de sa constance , & de ses autres vertus. Pour moi je la confiderai toujours comme un grand exemple de son tems , & je prierai Dieu ardemment qu'il en donne quelqu'autre à nôtre Cour , qui lui ressemble. Je le supplie d'être vôtre Consolateur , & je suis.

Ce 26, Septembre 1665.

L E T T R E C X L V I I I .

*A Monsieur le Comte de Brienne , Ministre
& Secrétaire d'Etat , Commandeur des
Ordres du Roi ; sur la mort de sa femme.*

M O N S I E U R ,

Ce n'est pas pour satisfaire à un compliment ordinaire de civilité , que je me donne l'honneur de vous écrire , & que je vous dis , que je prens une part toute particuliere dans la perte , que vous venez de faire. C'est le langage de tout le monde , en ces occasions ; mais pour moi c'est le sentiment de mon cœur. J'avois tant de veneration , & si vous me permettez de parler ainsi , tant d'amitié pour Madame la Comtesse de Brienne , que je ne puis que pleurer sa mort très-amerement. Elle vous prive d'une excellente femme , & elle m'ôte une amie très précieuse ; mais ni vous ni moi , Monsieur , ne devons pas croire l'avoir perduë. Le mariage des Chrétiens qui est la figure ineffable de Jesus-Christ avec l'Eglise , doit être éternel , comme celui qu'il represente , la grace y a plus de part que la nature , & comme c'est elle qui doit unir les ames , elle ne paracheve son union que dans la gloire. C'est où nous avons grand sujet d'esperer

que Madame vôtre chere Epouse vous attend. Elle s'est fait tant d'amis par ses aumônes, pour la recevoir dans les tabernacles éternels, que si elle n'y a été reçûë par eux en triomphe, personne ne doit esperer d'y être jamais reçû. S'il y avoit un S. Paul vivant sur la terre, tant de pauvres qu'elle a revêtus lui pourroient montrer les robes qu'elle leur donnoit, & l'obliger à la ressusciter. Mais Jesus-Christ, qu'elle a revêtu en eux & à qui elle a donné non pas un verre d'eau froide, mais de l'or, des perles, & des diamans, la ressuscitera de la seconde resurrection, qui est le seul bien que nous lui pouvons souhaiter. La vie presente ne doit jamais être agreable à un vrai Chrétien, qui en attend une autre meilleure. Mais nous sommes en un siecle, qui a perdu, comme S. Augustin disoit du sien, l'apparence même de la seduction, *Bienheureux donc sont ceux, qui sortent d'un País si malheureux, mais qui en sortent, comme est sortie celle que nous pleurons, pleine de bonnes œuvres.* Je prie Dieu qu'il vous console & je suis.

Ce 26. Septembre 1665.

LETTRE CXLIX.

*A Madame la Duchesse d'Eguillon ; sur la
perte des esperances de sa Famille
par la mort de son Neveu.*

MADAME,

Comme je suis reculé au bout du Roïaume & que j'ai peu de commerce avec Paris, j'apprens bien tard les choses qui y arrivent. C'est ce qui me fait esperer que vous m'excuserez aisément, si je ne vous ay pas témoigné plutôt la part que je prens dans la perte que vous venez de faire. J'ai trop d'obligation de m'interresser en tout ce qui vous arrive, pour n'être pas touché de vôtre affliction. Je sçai quelle est vôtre tendresse ; & je considere toutes les circonstances qui peuvent augmenter vôtre douleur. Mais je sçai aussi quelle est vôtre pieté, & que vous êtes meilleure Chrétienne, que vous n'êtes bonne tante. En verité le coup que vous avez reçu, est de ces coups dont Dieu frappe les ames fortes, dont il veut éprouver la foi & la soumission à ses volontez. Mais l'épreuve de la tribulation doit, selon l'Apôtre, produire l'esperance & une esperance vive qui ne confond point. Ce sera sans doute ce qu'elle produira dans vôtre cœur, &

c'est la seule chose qui est capable de vous consoler ; car si vous ne regardiez que les espérances de la terre , qui sont toutes perduës , vous auriez raison d'être inconsolable , & que sont ces espérances de grandeur de Famille & de conservation de Maison , que des espérances de choses vaines & passageres ? Nôtre Famille est la société des Saints ; nôtre Maison est le Paradis , & tout ce qui nous y peut conduire est nôtre prospérité. Or rien ne nous y conduit plus sûrement que le renversement de nos desseins , & que les afflictions pareilles à la vôtre. Faire en ces occasions un sacrifice volontaire à Dieu de ce qu'il vous ôte par la conduite de sa Providence , c'est beaucoup plus gagner que perdre , c'est avoir plus de sujet de rendre des actions de grâces , que de faire des plaintes. Tous les Chrétiens sont enfans d'Abraham par la foi , & tous le doivent imiter dans le grand sacrifice , qu'il fit de son fils unique conçu par un miracle , & dans lequel il lui avoit été dit , que toutes les Nations seroient benies. S'ils ne sacrifient pas de leur propre main leurs enfans & leurs parens , les plus proches & les plus nécessaires à la conservation de leurs Familles , ils doivent consentir de bon cœur , que Dieu les sacrifie par la mort au tems & en la maniere qui lui plaît. Sa Providence pour nous est la Providence d'un Pere charitable , qui nous

ôte quelquefois des personnes , sur qui nous bâtissons de grandes esperances & qui nous eussent été des sujets d'affliction & de confusion. Laissez - le donc faire , Madame , & estimez-vous bienheureuse d'être marquée du Sceau de son Fils , qui est la Croix. Je le prie de vous la rendre douce , & je suis avec tout le respect que je dois.

Ce 25. Septembre 1665.

L E T T R E C L.

A Monsieur le Comte de Brienne ; sur la mort de Madame sa mere.

M O N S I E U R ,

Ce n'est pas pour vous consoler de la mort de Madame vôtre mere que je vous écris cette Lettre. Je sçai que Jesus-Christ à qui vous vous êtes donné , est vôtre Consolateur , que c'est à ses pieds que vous la pleurez , & je ne doute point que vous ne lui en aiez fait un amoureux sacrifice. C'est plutôt pour me consoler moi-même avec vous de la perte d'une amie si précieuse , & pour me fortifier par vôtre constance. Un tel fils que vous , n'a pas , à proprement parler , perdu une telle mere , il la considère comme aiant pris les devants pour arriver à

la Patrie après laquelle elle soupiroit , & après laquelle il soupire lui-même. Vous vous étiez déjà séparé d'elle , d'une manière qui montrait bien que vous ne la considériez que comme votre mere selon l'esprit du Christianisme le plus parfait. Vous ne pouviez voir auprès d'elle , que des exemples de pieté ; vous n'y eussiez trouvé aucun empêchement à vos exercices de devotion ; vous avez voulu néanmoins vous séparer d'elle , & venir dans une terre étrangere , que le Seigneur vous a montrée ; vous vivez parmi les Prêtres de Jesus - Christ , qui vivent selon l'esprit de la Prêtrise , & vous sçavez que cette Prêtrise ne connoît ni pere ni mere , & qu'elle n'est attachée qu'au Pere , qui est dans les Cieux. Les Chrétiens , dit l'Apôtre , ne doivent pas regretter leurs morts comme les Gentils , mais les Clercs de l'Eglise ne les doivent pas regretter comme les autres Chrétiens. On souffre en ceux-ci des tendresses & des foiblesses , qui ne sont pas pardonnables à ceux-là. La douleur , que l'on sent en la perte de quelque chose est là marque de la pureté , ou de l'impureté avec laquelle on la possédoit. Ceux qui au lieu d'user des creatures , en veulent jouir , sont inconsolables , quand quelque accident les en prive. Mais ceux qui n'en ont que le simple usage , sont toujours prêts de les perdre , & bien loin de murmurer contre Dieu

qui les leur ôte , ils le loüent & le benissent en ces occasions. Car quelque petit que soit cet usage , il ne peut jamais être tel , que l'esprit de l'Evangile l'ordonne , & sur tout à ceux qui en leur Ordination ont pris le Seigneur pour leur lot , & pour leur heritage. Ils ne doivent pas renoncer aux sentimens , & bien moins aux devoirs de la nature. Mais le peché a corrompu cette nature , en toutes ses loix , & le cœur humain ne sera jamais guéri de cette corruption , que par la mort. Quand donc la conduite de la Providence nous ôte des sujets d'attachement , qui paroissent legitimes , elle nous fait sans doute une grace , dont nous sommes obligez de la remercier ; il ne faut sans doute aimer que Jesus-Christ. Mais que l'on est heureux , quand on n'a plus autre chose en la terre à aimer que Jesus-Christ ! Je vous laisse à ses pieds , & je vous prie de vous y souvenir de moi , qui suis en lui.

L E T T R E C L I.

A Monseigneur le Chancelier. Remerciement du Privilege qu'il lui avoit accordé.

MONSEIGNEUR,

Le Privilege que vous avez eu la bonté de m'accorder pour les Ouvrages qui ont de-

ja été imprimé , & pour ceux que je composerai à l'avenir , est une Approbation bien glorieuse de mes travaux passez , & tout ensemble une puissante exhortation à travailler. La Providence m'a placé dans un Diocèse de si petite étendue , que les fonctions de ma charge me laissent beaucoup de tems pour mes études. J'essaie qu'elles soient utiles à l'Eglise , pour qui mon amour s'augmente tous les jours. Ne craignez donc pas , Monseigneur , que j'abuse du Sceau , je le considererai comme une chose sacrée , puisqu'il porte l'image du Roi , & comme une marque de vôtre estime & de vôtre affection , qui me sont deux choses extrêmement précieuses. Vous pourriez bien vous tromper en la première , mais j'ose dire que vous me devez la seconde , si c'est la meriter , que d'honorer vôtre vertu , comme je fais , d'avoir pour vous tous les respects imaginables , de prendre part en tout ce qui vous touche , de vous souhaiter toute la prospérité dont vous êtes digne , de prier Dieu continuellement qu'il vous conserve encore long-tems à la France , que vous servez si glorieusement , & d'être avec une ardeur.
&c.

L E T T R E C L I I .

A Monsieur l'Abbé de Thomassin. Lettre de saint Augustin à Boniface admirablement belle. Composition du Traité de morale.

M O N S I E U R ,

Je ne vous estime pas seul dans le lieu où vous avez passé quinze jours , puisque vous y étiez avec saint Augustin. Il est vrai que l'Epître à Boniface est admirablement belle , & qu'elle contient beaucoup de preceptes dont les grands de nôtre siècle ne sont plus capables. Il y a toujours eu de la malignité dans la grandeur & de l'opposition à l'esprit de l'Evangile , mais maintenant il y en a plus que jamais , & il semble que comme le monde va à sa fin , celui qui est dans l'élevation fait tous ses efforts pour dominer avec plus de tyrannie , & pour étouffer les maximes du Christianisme & le regne de Jesus - Christ , voiant qu'il s'approche. Que nous serons heureux , mon cher Monsieur , si nous nous trouvons du nombre des enfans de ce Roïaume qui y seront reçûs ! Et non pas de ceux dont il est dit , *Filii regni ejiciuntur foras*. J'ai veu la Lettre de Monsieur l'Abbé Fioc , les doutes qu'il forme sont fort raisonnables , & je croi que la veri-

table difficulté , est qu'il ne voudroit pas paier ma Bibliothèque ce qu'elle vaut , mais l'avoir pour rien ; je n'ai point voulu marchander avec lui , & je lui ay dit tout d'un coup le dernier mot ; ce n'est pas que s'il vouloit faire quelque avance raisonnable, je ne rabatisse aussi quelque chose : mais à mon avis nous ne ferons rien. Je suis tout à vous.

Depuis ma Lettre écrite , j'ai reçu vôtre dernière avec l'Histoire du Comte de Guiche , je vous renvoie celle de *Dona Olimpia* , mais je vous demande le Livre de la *Restitution des Grands* , qui me servira beaucoup dans l'Ouvrage de la Morale , auquel je travaille maintenant. Priez Dieu s'il vous plaît qu'il me donne assez de force pour l'achever , car c'est un grand dessein , & très-laborieux pour un homme de mon âge.

Ce 25. Mars 1667.

L E T T R E C L I I I .

A Monsieur l'Abbé de Thomassin ; comment les Evêques doivent complimenter les Grands sur leur élévation aux dignitez.

M O N S I E U R ,

Vous devez avoir reçu les deux Lettres

par lesquelles je vous mandois que j'ai le Livre de la *Restitution des Grands* : puisqu^e vous voulez avoir la bonté de remettre m^a Lettre à M. le C. de Vendôme , je vous l'envoie : & je vous remercie de ce bon office, que vous me voulez rendre; mon compliment est assez extraordinaire , & il est plus Episcopal que d'un bon Courtisan, aussi ne veux-je pas l'être , & je suis trop vieux pour apprendre cette mauvaise langue, on ne la parle qu'en la Ville de Babylone dont les Chrétiens ne doivent pas être Citoyens, & où des choses paroissent bien grandes & bien élevées qui sont très-petites aux yeux des habitans de Jerusalem. Tâchons d'être de ce nombre , mon cher Monsieur , puisqu'il n'y a que Jerusalem qui soit la vie éternelle , & que la pompe de Babylone sera bien-tôt détruite. Je suis tout à vous , & de tout mon cœur.

Antoine Ev. de Vence.

A Vence ce 27 Juin. 1671.

L E T T R E C L I V .

A Monseigneur le Coadjuteur (l'Abbé Thomassin son Neveu) il lui recommande de faire faire son Sacre sans pompe.

MONSEIGNEUR ,

Je ne vous écrivis point la semaine passée :

parce que je me trouvois un peu mal ; aussi-bien n'avois - je rien à vous mander , non plus qu'à cette heure. Il faudra que je sois bien incommodé , si je ne me trouve à vôtre Sacre , & je serois très-mortifié qu'un autre vous donnât la Benediction. Il faudra faire cette Ceremonie non pas selon le sentiment du monde , & de Messieurs vos Parens , qui voudront peut-être de la Pompe & de la magnificence , mais selon l'esprit Ecclesiastique , qui demande l'humilité , & le repos en cette occasion. Pour vos ornemens il ne faut pas non plus affecter de les faire fort riches , il suffit qu'ils soient propres ; nous ne sommes pas en une Ville de magnificence , & il vaut mieux que les pauvres se sentent de vôtre charité , que l'Eglise & l'Autel materiel. Je prie Dieu qu'il vous benisse , & je suis tout à vous.

Vous recevrez peut-être par cet ordinaire, une Lettre & des Vers d'un nommé Roi ; c'est un garçon simple , & qui n'est pas trop sage , non plus que bon Poëte , son pere l'entretient ici depuis seize-ans loin de sa Maison comme un imbecille. Vous pouvez donc le traiter avec un galimatias comme tel.

A Vence ce 9. Octobre 1671.

LETTRE CLV.

A Monseigneur le Coadjuteur. Un Evêque en se faisant Sacrer doit étouffer toutes les considerations de parenté.

MONSEIGNEUR,

Je vois bien que vous ne pouvez être à Aix avant la Toussaints ; Messieurs vos Parens , & vos amis auront sans doute une grande consolation d'assister à vôtre Sacre ; mais ce me semble , ce n'est pas une raison assez forte pour vous empêcher de vous faire Sacrer à Paris. C'est une action si importante qu'elle ne se peut faire avec trop de recueillement , & à Aix vous ne pouvez éviter un grand embarras , & une grande dissipation ; il faudroit que le tems fût bien mauvais pour m'empêcher de me mettre en chemin. Dans vôtre Sacre vous quitterez le nom de vôtre Famille pour prendre celui de vôtre Epouse. Cela vous doit apprendre à étouffer toutes les considerations de la parenté , qui songent plutôt à la vanité qu'à vôtre consolation ; je dirai à Messieurs du Chapitre ce que vous me mandez de l'affaire des Beneficiers , elle est assurément très-importante , & il faut bien prendre garde ; car de tous côtés , je vois des inconveniens

que nos Messieurs , ou ne prevoient pas ,
ou dont ils ne se soucient gueres.

J'ai acheté le Sol pour le Bâtiment des
Peres de la Doctrine Chrétienne , il est au
plus bel endroit de Vence , il ne reste main-
tenant que de l'argent pour commencer. Il
ne nous faudroit qu'un peu des roignes de
Versailles. Mais il faut se mettre à la con-
duite de la Providence ; *Quæ dedit velle ,
dabit , & perficere.* Adieu , mon très-cher ,
je suis tout à vous ; priez Dieu pour moi.

A Vence le 23. Octobre 1671.

L E T T R E C L V I .

*A Monseigneur le Coadjuteur. D'une Re-
quête à presenter au Roi pour avoir des Com-
missaires pour la reforme des Chanoines de
sa Cathédrale.*

MONSEIGNEUR ,

Je vous envoie une Requête qui est de
grande importance , & que je vous prie de
considerer attentivement , pour juger s'il la
faut presenter , ou la supprimer. Si le Roi la
vouloit repondre favorablement , ce seroit
une grande Piece , pour rétablir toutes cho-
ses dans nôtre Eglise. Il faudroit demander
pour Commissaires Monsieur le Cardinal

Grimaldi , Monsieur l'Evêque de Marseille ,
Messieurs d'André Conseillers au Parlement ,
& Monsieur le Président Galifet. La chose
est un peu extraordinaire ; mais elle est dans
la justice , & dans l'ordre , & je veux es-
perer que le Roi qui a de si bonnes intentions
pour l'Eglise n'en fera point de difficulté ;
nos Chanoines ne feront jamais rien qui
vaille , que par l'autorité Souveraine : &
à quoi peut-elle être mieux employée , qu'à
la reforme de tant d'abus dans une Eglise
Cathédrale ? Ce ne vous seroit pas une pe-
tite gloire d'avoir travaillé à ce retablis-
sement , mais ce vous seroit un grand sujet
de merite devant Dieu , & une extrême con-
solation pour moi qui suis tout à vous &
qui me recommande à vos Prieres.

Je vous prie de sçavoir de Monsieur de
Sainte Beuve si la Sorbonne n'a point fait
quelque Décret , contre les trois Contrats
que le Pere Bauny à inferez dans la Somme,
ou s'il n'y a point quelque Livre particulier
qui les condamne.

Antoine Ev. de Vence,

A Vence le 17. Septembre 1671.

L E T T R E C L V I I .

*A Monsieur de Lionne ; sur la mort de son
pere Secretaire d'Etat.*

M O N S I E U R ,

La nouvelle de la mort de Monsieur vôtre pere ma mis en état d'avoir besoin de consolation pour moi-même, bien loin de me laisser assez de liberté d'esprit pour vous en donner quelque'une. Le Roi a perdu en lui un très-grand Ministre , & un serviteur très-utile par sa grande capacité , & son intelligence dans les affaires : mais les amis , au nombre desquels il me faisoit la grace de me compter, ont perdu un homme dont l'amitié étoit pour eux aussi agreable & glorieuse qu'utile ; ma surprise à été grande & j'ai appris sa mort , aussi-tôt que sa maladie ; je lui ai rendu tout incontinent les devoirs que nous pouvons rendre à ceux que nous honorons , & que nous aimons , c'est à dire , que j'ai offert à Dieu pour le repos de son ame le sacrifice de l'Autel , il nous demande ce secours plutôt que nos regrets , & que nos larmes , qui ne sont bonnes que pour soulager un peu nôtre douleur. Je n'ai garde de condamner les vôtres , la nature veut que vous en répandiez , & ce seroit être bar-

bare que de vous les interdire , mais les
 Loix Chrétiennes vous obligent de les arrê-
 ter bien-tôt , & vôtre emploi veut , que
 vous trouviez vôtre consolation dans les
 affaires publiques. Un Secretaire d'Estat
 n'est pas à lui-même , mais au Roïaume ,
 & il n'y a proprement que les pertes publi-
 ques qui le doivent affliger. Mais la prof-
 perité des affaires du Roi est telle , qu'il ne
 s'offre maintenant que des sujets de joie.
 Monsieur de Lionne y a beaucoup contri-
 bué par ses conseils, & il a une grande part par
 son ministere à la felicité publique. C'est ce
 qui vous doit rendre sa perte plus suportable ;
 puisque c'est ce qui rend sa memoire plus
 glorieuse. Pour moi je me flâte que vous
 lui succederez aussi-bien en l'amitié , qu'il
 me portoit , qu'en sa Charge ; aussi aurai-
 je pour vous tout le respect que j'avois pour
 lui , & serai avec passion.

A Vence le 20. Septembre 1672,

L E T T R E C L V I I I .

A Monsieur le Coadjuteur de Vence. Sur diverses affaires. Il ordonne de se consulter sur l'opposition qu'il veut faire à la deliberation du Chapitre, pour le retranchement des distributions.

MONSEIGNEUR,

Je vous remercie de l'Approbation que vous m'avez envoïée, elle est digne de vôtre affection, & de vôtre esprit, mais l'Ouvrage pour lequel vous la donnez n'est pas digne d'elle.

Je ne sçai comment Joly pourra empêcher une Impression d'Hollande qui est un País étranger, s'il n'a pas un Privilege des Estats, assurément si on laisse aller Monsieur l'Archevêque de Toulouse, il fera bien du chemin en peu de tems; mais Dieu lui a prescrit sa carrière en son Diocèse, & hors de là il ne peut faire que de faux pas.

Je vous prie d'avoir la bonté de rendre ma Lettre au nouveau Monsieur de Lionne, j'ai parmi mes Livres les Actes de saint Charles de l'Impression de Milan, & lui-même de sa propre main à donné cet exemplaire à un de ses Curez en faisant sa visite.

Nôtre nouveau Chanoine se gâte, s'il n'est

n'est déjà tout gâté dans la maison de son Neveu.

Je vous envoie la copie de la Délibération que nôtre Chapitre a fait pour le retranchement de leurs Distributions ; la clause qu'ils y ont inserée , par laquelle ils s'exemptent de la pointe , est tout-à-fait contre le droit , & va ruiner l'Office divin dans nôtre Eglise. Ils n'ont pû faire cette conclusion sans moi , & je vous prie de consulter, comment je dois me gouverner pour m'y opposer. Il y a trois Chanoines qui s'opposent pour le retranchement des Distributions ; car pour l'Office ils ne s'en mettent pas en peine. Je crois que je dois faire presenter une remontrance au Promoteur , par laquelle il me represente les inconveniens qui peuvent arriver à l'Eglise , si la pointe est ôtée ; que peu de Chanoines assisteront aux Offices , que l'Evêque demeurera seul , & qu'au jour de Fêtes solennelles , il ne pourra plus officier, faute d'assistans. Adieu , mon très-cher , je suis tout à vous.

J'ai reçu l'Arrêt que vous m'avez envoyé , dont je vous remercie.

A Vence ce 29. Oâobre 1671.

L E T T R E C L I X .

*A Monseigneur le Coadjuteur ; sur des Lettres
Patentes pour des Monts de pieté.*

M O N S E I G N E U R , N

Beni soit Dieu de l'heureux succes qu'il a donné à vôtre poursuite des Lettres Patentes pour les Monts de pieté. J'écris à Monsieur le Chancelier sur ce sujet, qui est si favorable, que j'espere qu'il nous traitera bien au Sceau. Au pis aller, si nous en sommes quittes pour de l'argent, nous ne le devons pas plaindre ; car assurément nous aurons touûjours des Recteurs gens de bien & capables de bien exercer cette Charge. Cette affaire sera une benediction pour vous, & tout le Diocése vous en sera très-obligé, il sera en priere pour vôtre Sacre ; afin que Dieu vous remplisse de son Esprit, *Usque ad mensuram, coagitatam, & supereffluentem.* Je suis tout à vous, & me recomman- de à vos prieres.

Il faut expliquer à Monsieur le Chance- lier la façon, dont nos Monts sont établis, pour lui ôter tout scrupule.

L E T T R E C L X.

A Monsieur de Plaisance. Eloge de deux Livres de piété.

M O N S I E U R,

La joie , que me donne la nouvelle du rappel de Monsieur le Marquis de Casaux , me console de la perte que je fais de l'honneur de vôtre visite , & j'aurois été moi-même à Grasse lui témoigner ma satisfaction , si mes infirmités qui augmentent notablement m'eussent pû permettre de me mettre en chemin , je crois que vous aurez tous deux la bonté de m'excuser , si je ne porte pas à Grasse la moitié de moi-même , pour m'aquiter de mon devoir , je ne serois pas trop bon tout entier , mais il faut me conformer à la volonté du Maître , qui m'ôte presentement l'usage de ma tête , & de mes jambes. Je me réjouis de vôtre voiage de Paris , parce que j'espère que vous y verrez Monsieur Arnaud , qui vous fera connoître l'Auteur des deux Livres , que vous m'avez renvoiez , je ne doute point que leur lecture ne vous ait plû ; car leur doctrine est également solide , & agreable , la piété n'y est ny trop seiche , ny alterée par des ornemens étrangers , le Christianisme y est tout pur ,

& il s'y fait sentir d'une maniere touchante & convainquante, & capable de dissiper les tenebres qui pourroient rester dans vôtre esprit; il ne les faut pas negliger; car la lumiere de la grace est passagere, & comme elle vient tout d'un coup, elle disparoît de même, quand on la méprise. La priere est le moïen de la retenir, & Jesus - Christ qui frappe à la porte de vôtre cœur ne l'abandonnera point, si vous vous donnez humblement à lui, & si vous lui soumettez vôtre esprit, comme à celui qui est le Docteur de la verité, & la verité même; je le prie de tout mon cœur d'achever ce qu'il a commencé en vous, afin que ma joie soit parfaite, *Ut gaudium meum sit plenum*, vous me pardonnerez bien ces mots de Latin, qui sont de l'Apôtre, & vous croirez que je suis parfaitement.

L E T T R E C L X I.

*A Monsieur le Marquis de Casaux. Il le
congratule sur son rappel.*

M O N S I E U R ,

Je pense que vous ne trouverez pas mauvais que n'ayant plus ny tête ny jambes je ne porte pas à Grasse la moitié de moi-même pour vous aller témoigner la joie que m'a

donné la nouvelle de vôtre rapel ; il est vrai qu'elle est mêlée d'un peu de tristesse , nous privant de la présence d'une personne aussi considerable que vous , & pour qui j'ai tant de respect & de passion. Ce n'est point un compliment que je vous fais , c'est une véritable expression des sentimens de mon cœur, dans lequel je conserverai toujours vôtre souvenir , & un ardent desir , de vous pouvoir témoigner que je suis très - véritablement vôtre , &c.

L E T T R E C L X I I .

*An P. Provincial de la Doctrine Chrétienne ;
sur l'établissement des Peres de cette Congre-
gation dans son Diocèse.*

T R E'S REVEREND PERE ,

Je vous écris pour vous avertir de la resolution dernière que j'ai faite de loger vos Peres à Nôtre-Dame de la Rat , au lieu de la place de saint Michel. J'ai considéré que la Chapelle est toute faite , qu'elle est meublée des ornemens nécessaires , que la devotion du peuple y est établie , & que ceux qui voudront y venir se confesser le peuvent faire sans passer par la Ville , ce qui est fort commode & fort considerable ; d'ailleurs l'air est meilleur qu'à saint Michel , & il

m'est commode à cause de la proximité de mon jardin, pour y bâtir une petite retraite; le logement est presque tout fait, & devant six mois je verrai vos Peres logez, ce qui ne peut être en un autre lieu à cause de la dépense qu'il faut nécessairement faire pour bâtir une Maison de fonds en comble & une Chapelle. Je suis vieux & je serai bien-aise de voir vîtement mon ouvrage achevé, & non pas le laisser imparfait, ce qui mettroit toutes mes affaires domestiques en desordre. Il n'y a personne, qui n'approuve ce changement, & je vous crois trop raisonnable pour n'en être pas d'avis. Enfin c'est ma résolution dernière & je ne puis faire autre chose. Je crois que vous vous y accommoderez, & que vous ne me donuerez pas sujet de me plaindre de vous, & de me repentir du bien que j'ai voulu faire à la Congregation, laquelle j'ai preferé à toutes les autres, & à laquelle je continuerai toujours ma bonne volonté, pourvû qu'elle ne s'en rende pas indigne. Je suis de tout mon cœur,

LETTRE CLXIII.

*A Monseigneur le Coadjuteur. Excellente pensées
sur le Sacre d'un Evêque.*

MONSEIGNEUR,

Je n'ai point reçu de vos nouvelles par cet ordinaire, & je veux croire que vôtre Sacre vous aura empêché de m'écrire. On a publié par tout le Diocèse l'Ordonnance pour les prières publiques. J'espère que Dieu les exaucera, & qu'il vous remplira de l'esprit Episcopal, comme on le lui demandera, & comme il vous est nécessaire. Le Sacre d'un Evêque est comme sa conception & comme sa naissance: Et si ses dispositions se trouvent saintes, elles continuent toute sa vie, & même s'augmentent jusqu'à le rendre, un homme parfait, c'est à dire un homme de Dieu, comme le nomme l'Apôtre. *Usque ad mensuram ætatis plenitudinis Christi.* Je suis tout à vous.

Ce 26. Février 1672.

LETTRE CLXIV.

*A Monseigneur le Coadjuteur; sentimens
d'humilité & de pieté.*

MONSEIGNEUR,

Nous avons joint dans le Diocèse nos prie-

res & nos Sacrifices avec vôtre Sacre , & nous nous promettons de la misericorde de Dieu qu'elle vous fera un homme tout-à-fait nouveau pour la conduite de ce pauvre Diocèse. Il attend vôtre arrivée avec impatience , & pour moi j'en ai une que je ne vous puis exprimer ; car tous les jours je deviens plus impatient & plus inutile. Ce m'est sans doute une grande mortification de me voir en l'état où je suis , mais aussi m'est-ce un sujet de patience & d'humilité si j'en sçai bien user. Que l'homme est peu de chose ? que l'esprit humain est foible , & qu'il y a peu de sujet de se glorifier de ses plus belles productions ! Je me consolerais aisément de la perte de ces lumieres, pourvû que mon cœur ne perde pas la chaleur de l'amour de Dieu à qui je veux être toute ma vie.

Mandez - moi des nouvelles particulieres de vôtre Sacre , & comment tout s'est passé ; quels ont été vos consacrans , & où la ceremonie s'est faite.

Avant que de partir , je vous prie de voir Madame la Duchesse de Longueville , de recevoir ses commandemens. Adieu. Je suis tout à vous.

A Vence le 27. Février 1672

N O M

LETTRE CLXV.

*Au même ; sur son retour.***M**ONSEIGNEUR,

Je goute par avance la joie de vôtre retour, & je demande à Dieu un beau tems qui le facilite. Il me semble que ma santé va revenir, & que j'aurai des jambes pour me soutenir aiant en vous un homme qui m'aidera à soutenir le fardeau de ma charge. Que saint Gregoire, dont nous allons dire l'Office, nous a donné d'admirables enseignemens pour la bien soutenir, & qu'il est un exemple admirable pour ceux qui ont le rang de Pasteurs. J'espere sa protection, & je la demande pour vous & pour moi. Je suis tout à vous.

A Vence ce 12. Mars 1672.

LETTRE CLXVI.

*Vive consolation à une personne accablée
d'un grand coup.***M**ONSIEUR,

Je ressens si vivement la perte que vous

venez de faire , que je ne ſçai ce que je vous dois dire , mais tout ce que je vous pourrois dire ne peut affurement conſoler vôtre douleur. Il faut que Dieu ferme cette grande plaïe , ou qu'il l'adouciſſe. Il eſt la ſource de toute la paternité qui eſt au Ciel & en la terre , & le Pere primitif de tout les peres. De ſorte que comme c'eſt pour lui que les peres Chrétiens doivent aimer leurs enfans , c'eſt par lui qu'ils peuvent ſupporter leur perte , pour la ſupporter chrétiennement. La nature en ces occaſions a des mouvemens qui ſont au deſſus de toutes les maximes & de tous les raifonnemens de la Philoſophie. Or les conſeils qui viennent du dehors ſont trop foibles pour appaiſer le bruit qu'elle fait au dedans ; mais la grace de Dieu y remet toutes choſes dans l'ordre ſans qu'elle faiſſe connoître ce qu'elle fait. Elle n'attaque pas la douleur à force ouverte , mais elle la trompe & la ſurprend quelquefois : Elle laiſſe ſentir l'amertume du mal qu'elle guerit , & ne laiſſe pas ſentir la douceur de la guerison. C'eſt la maniere dont elle traite les ames fortes , & qu'elle veut conduire à une haute perfection. Elle brûle ſes victimes toutes pleines de vie & les fait ſurvivre à leur ſacrifice. Laiſſez - vous donc conduire par elle & ménagez bien cette grande occaſion de témoigner à Dieu vôtre fidelité. Il veut l'éprouver par ce grand coup de ton-

terre. Je voudrois bien être proche de vous maintenant pour pleurer avec vous & vous témoigner comme je suis véritablement.

LETTRE CLXVII.

A M. . . Consolation à un Evêque sur la mort de sa mere.

MONSEIGNEUR,

J'ai appris par cet ordinaire la mort de Madame votre Mere, & cette nouvelle m'a sensiblement affligé & pour vous & pour le public. Je sçai quelle étoit votre tendresse pour elle, & je n'ai point de peine à m'imaginer quelle est votre douleur en une si dure separation; mais je sçai encore mieux quelle est la fermeté de votre esprit & la force de votre cœur. Il est rempli de la grace Episcopale qui y purifie les sentimens de la nature & les soumet parfaitement à l'ordre de Dieu. Les Chrétiens sont obligez de pleurer leurs morts d'une autre façon que les Gentils qui n'ont point d'esperance, & les Prêtres de Jesus-Christ doivent regretter leurs peres & leurs meres d'une autre façon que le commun des Chrétiens. Car ils sont obligez à vivre détachez d'une façon parti-

culiere , vous sçavez ces veritez mieux que moi-& je ne vous en dois pas dire davantage , ni vous plaindre comme je ferois un autre. C'est le public , ce sont les pauvres qui doivent être plains , aiant perdu leur bonne mere. Certes s'il y avoit un saint Pierre sur la terre , je ne doute point qu'il ne ressuscitât Thabithe ; mais elle est plus heureuse de vivre avec Dieu , qui l'a retirée des miseres de cette vie. Si un verre d'eau n'est pas donné sans recompense aux petis de l'Evangile , quelles recompenses n'aura point reçu celle qui leur a donné tant de bien. Heureux êtes vous d'être le fils d'une telle mere. Je suis de tout mon cœur.

F I N.



TABLE DES LETTRES

Contenuës en ce Volume.

- I. LETT. *A Madame de Longueville ,
sur la mort de Monsieur son
Eoux ,* page 1.
- II. *A Monseigneur l'Evêque d'Autun , sur
la mort de Madame la Comtesse de Mo-
re sa Sœur ,* 4
- III. *A la Reine de Pologne , sur les révolutions
de Pologne ,* 6
- IV. *A Monsieur Balzac , pour le remercier
d'un Livre dont il lui a fait present.* 8
- V. *A Madame de la Villauclers , sur la
naissance de Monsieur son fils.* 13
- VI. *A Mademoiselle de Bourbon , sur le mé-
pris de la grandeur ,* 17
- VII. *A Monsieur Bouchard ; remerciement
d'un Eloge Latin. Projets des Poëmes de
Clovis & de la Pucelle ,* loëz , 19
- VIII. *A Madame la Princesse de Condé. Qu'il
n'y a nulle comparaison des richesses & des
grandeurs de la terre , avec celles du Ciel ,* 21
- IX. *A Madame de la Villauclers ; description
vive d'une personne pénitente ,* 24
- X. *A Monseigneur l'Eminentissime Cardinal
Bentivoglio. Il le remercie de son Histoire
dont il fait l'Eloge.* 27

T A B L E

- XI. *A Monsieur Habert Abbé de Cerisy, sur la mort de M. Habert son Frere,* 32
- XII. *A Monsieur d'Andilly, sur la mort de Madame d'Andilly sa femme,* 35
- XIII. *A Monsieur Bouchard, sur différentes nouvelles de Litterature, & particulièrement sur la Pucelle de Chappelain, sur M. Peyresc, & sur l'Histoire du Concile de Trente de Fra-Paolo,* 40
- XIV. *A Mademoiselle de Remboüillet. Exhortation à imiter l'humilité de l'Enfant Jesus,* 44
- XV. *A Mademoiselle Paulet, sur le même sujet,* 46
- XVI. *A Madame la Comtesse d'Alais, pour la disposer à souffrir chrétiennement les douleurs de l'enfantement,* 49
- XVII. *A Louis Duc d'Angoulême, Prince d'Alais Gouverneur de Provence, qu'il congratule de sa generosité,* 52
- XVIII. *A Monsieur *** Abbé. Exhortation à mener une vie chrétienne & conforme à son état,* 56
- XIX. *A Monsieur Giry (Louis) Avocat au Parlement, il le congratule sur la traduction des harrangues de Symmaque & de saint Ambroise, sur l'Autel de la victoire imprimée à Paris en 1636.* 61
- XX. *A Mademoiselle Paulet, fruits que l'on doit tirer de la méditation sur la Passion de Jesus - Christ.* 64
- XXI. *A Monsieur d'Andilly. Aimer sa*

DES LETTRES

- Solitude & les charmes de la grace*, 65
- XXII. *Au Cardinal de Bentivoglio; il souhaite que son Histoire soit bien-tôt achevée*, 68
- XXIII. *A Monsieur le Comte d'Alais Gouverneur de Provence, Loüis Duc d'Angoulême; éloge des vertus Chrétiennes de ce Prince*, 69
- XXIV. *A Madame la Comtesse de * * * Que la parfaite amitié est fondée sur le Christianisme*, 72
- XXV. *A Monsieur de Montmaur, sur la mort de Monsieur son pere*, 75
- XXVI. *A la Supérieure des Religieuses Bernardines d'Antibe, sur ses devoirs envers ses Sœurs en qualité de Supérieure*, 78
- XXVII. *A Monsieur d'Andilly, sur la défaite de nôtre armée commandée par Monsieur de Feuquieres le cinquième Juin. Sentimens que doit avoir un Chrétien sur les événemens publics de l'Etat*, 81
- XXVIII. *A Mademoiselle Panlet, sur les motifs que doivent avoir les Prêtres & les Auteurs Chrétiens en écrivant*, 84
- XXIX. *A Monsieur l'Abbé de Saint Nicolas, H. Arnaud, depuis Evêque d'Angers. Consolation sur la défaite de Monsieur de Feuquieres son parent*, 87
- XXX. *A une Religieuse; conduite qu'elle doit garder dans un Monastere où l'Observance n'étoit pas tout à fait réguliere*, 89
- XXXI. *A Monsieur d'Andilly, sur la mort*

T A B L E

<i>de Monsieur Arnaud son Frere ,</i>	95
XXXII. <i>A Monsieur l'Abbé de Saint Nicolas , sur la mort de Monsieur Arnaud ,</i>	98
XXXIII. <i>A Monseigneur le Cardinal Bentivoglio. Eloge de son Histoire ,</i>	101
XXXIV. <i>Au même , sur le même sujet ,</i>	102
XXXV. <i>A Madame de Rembouillet Abbessé d'Yeres. Avis salutaires sur les devoirs d'une Abbessé ,</i>	104
XXXVI. <i>A Monsieur Chappelain. Dispositions de Monsieur Godeau dans l'acceptation de l'Evêché de Grasse , ses sentimens pour le retenir ,</i>	123
XXXVII. <i>A Monseigneur le Cardinal Duc de Richelieu. Refus de l'Evêché que le Cardinal lui offroit ,</i>	131
XXXVIII. <i>A Monsieur * * * sur sa premiere Messe. Excellens effets de l'oblation du Sacrifice ,</i>	134
XXXIX. <i>A Monseigneur le Cardinal. Il se plaint d'une saisie faite des biens de l'Evêque & du Chapitre ,</i>	138
XL. <i>A Madame la Princesse. Consolation sur la maladie de Monseigneur le Duc son fils ,</i>	141
XLI. <i>A Mademoiselle de Bourbon. Réflexions sur l'état des Princes & des Grands ,</i>	143
XLII. <i>A Monsieur de Noyers Secretaire d'Etat , sur la saisie des biens de son Eglise ,</i>	145
XLIII. <i>Il remercie Monsieur Gassendi de son Ouvrage dont il fait l'Eloge ,</i>	150
XLIV. <i>A Monsieur de Noyers Secretaire</i>	

DES LETTRES

- d'Etat. De la Paraphrase de l'Auteur sur
les Epîtres de S. Paul. Eloge du Cardinal de
Richelieu & de Monsieur de Noyers , 152
- XLV. A Madame du Vigean. Consolation
sur la mort de son fils , 154
- XLVI. A Monsieur le Comte d'Alais. Con-
solation sur la mort de son fils , 159
- XLVII. A Madame la Comtesse d'Alais. Con-
solation sur la mort de son fils , 162
- XLVIII. A Monsieur de Chaudebonne. Il
le congratule sur sa conversion , & l'exhor-
te à continuer , 167
- XLIX. A Messieurs les Ecclesiastiques de
S. Lazare. Dispositions que doit avoir un
Prêtre , 170
- L. A Monsieur Fenicle. Sentimens de l'Auteur
sur ce qu'un Ministre de la R. P. R. avoit
dit ou écrit contre un Hymne qu'il avoit
composé sur la Vierge. Grandeur de la Vier-
ge. Caractere d'un bon Prêtre nommé le P.
Bernard , 172
- LI. A Mademoiselle de Paulet. Utilité des
croix ; qu'il les faut aimer , 176
- LII. A Monsieur Renat Prêtre. Des merites
du bon Prêtre Bernard , 180
- LIII. A Monsieur de Cerisai. Avis salutaires
pour continuer la vie Chrétienne qu'il avoit
commencée , 183
- LIV. A Madame de Villefavin ; sur les de-
voirs des Evêques , 186
- LV. A Monsieur d'Andilly. Des Stances

T A B L E

<i>Chrétiennes de Monsieur d'Andilly ; réflexions sur la mort de Monsieur de Saint Brieux. Devoirs des Evêques ,</i>	188
LVI. <i>A Mademoiselle de P . . . Consolation de la mort d'un Comte ,</i>	192
LVII. <i>A Monsieur le Chancelier. Consolation sur la mort du Marquis de Coëstin , tué au siège d'Aire , en Juillet 1641.</i>	195
LVIII. <i>A Monsieur Scuderi. Avis Chrétiens à Monsieur Scuderi sur ses Poësies ,</i>	197
LIX. <i>A Mademoiselle de Scuderi. Sentimens humbles de l'Auteur sur ses Poësies ,</i>	200
LX. <i>A Monsieur l'Abbé Thomassin. Avis pieux & salutaires , sur l'humilité que doit avoir un Ecclesiastique ,</i>	202
LXI. <i>Au même sur son Ordination ; instructions sur les devoirs de la Prêtrise ,</i>	205
LXII. <i>A Mademoiselle Paulet , sur la conversion d'un pecheur ,</i>	207
LXIII. <i>A Mademoiselle de Remboüillet. Utilité des douleurs pour le salut. Nécessité de la pénitence ,</i>	210
LXIV. <i>A Mademoiselle de Messieres. Disposition d'une ame véritablement pénitente ,</i>	212
LXV. <i>A Mademoiselle Paulet. Nécessité de profiter de tous les momens de la vie , pour expier ses pechez ,</i>	215
LXVI. <i>A Monsieur Thomassin Seigneur de la Garde , Président au Parlement de Provence , sur le jour de son Baptême. Renouvellement de sentimens Chrétiens en ce jour ,</i>	217

DES LETTRES

- LXVII. *A Monsieur Molé premier Président de Paris, sur sa promotion à la charge de premier Président,* 221
- LXVIII. *A Mademoiselle de Gournai. Eloge des Pièces poétiques, & de l'esprit de cette Demoiselle,* 222
- LXIX. *A Monsieur d'Andilly. Compliment sur un Livre qu'il avoit composé,* 223
- LXX. *A la Reverende Mere de Roury, Supérieure des Filles de la Visitation de Grasse. Pensées Chrétiennes sur le jour de la mort de Jesus-Christ,* 225
- LXXI. *A Monsieur de Saint-Adrian. Qu'un Chanoine ne doit point sans raison quitter son emploi pour se retirer dans la solitude,* 226
- LXXII. *A Loüis Duc d'Angoulême. Lettre de compliment,* 230
- LXXIII. *A Monsieur de Thomassin Président au Parlement de Provence. Du détachement de toutes les choses du monde,* 232
- LXXIV. *A Monsieur de * * * Evêque de * * * Consolation à un Evêque dont le Beaufrere étoit disgracié, & peut être condamné comme criminel,* 236
- LXXV. *A Mademoiselle de Humieres. Obligations à un Evêque de remplir ses devoirs auquel il est obligé par son Ordination, & aux Chrétiens de remplir ceux auxquels ils sont obligés par le Baptême,* 240
- LXXVI. *A Madame de Longueville. Mépris de la beauté. Que l'on doit peu se sou-*

T A B L E

<i>cier qu'elle soit flétrie par la maladie. N'être qu'à Dieu seul ,</i>	243
LXXVII. <i>A Monseigneur le Cardinal de Lion. Consolation sur la mort du Cardinal de Richelieu son Frere ,</i>	246
LXXVIII. <i>A Madame d'Eguillon. Consolation sur la mort du Cardinal de Richelieu ,</i>	247
LXXIX. <i>A Monsieur de Chavigni , sur le même sujet ,</i>	248
LXXX. <i>A Monsieur de Noyers , sur le même sujet ,</i>	249
LXXXI. <i>A Madame * * * sur le même sujet ,</i>	251
LXXXII. <i>A Monsieur le Marechal de Guiche , sur le même sujet ,</i>	254
LXXXIII. <i>A Madame de Choisi. Consolation sur la mort de sa Sœur ,</i>	255
LXXXIV. <i>A une Religieuse de la Visitation. Avis sur sa conduite ,</i>	258
LXXXV. <i>A Monsieur Balzac. En quoi consiste le veritable bonheur. Avantage des infirmités ,</i>	261
LXXXVI. <i>Au même. Description du séjour de l'Angoumois & de son Pais ,</i>	267
LXXXVII. <i>Au même sur sa retraite aux Capucins d'Angoulême ,</i>	270
LXXXVIII. <i>Au même , sur l'Oraison Funebre de Monsieur l'Evêque de Bazas ; & des Oraisons Funebres en general ,</i>	276
LXXXIX. <i>A Monseigneur l'Evêque de . . . Il</i>	

DES LETTRES.

- rend compte de sa conduite dans l'Assemblée du Clergé , 281
- XC. Au même, sur ceux qui font leur Cour pour obtenir des graces & des Benefices , 286
- XCI. A Monsieur de Thomassin Président au Parlement de Provence. De l'usage ancien de souhaiter les bonnes fêtes. De l'Histoire Ecclesiastique des premiers siècles. , 292
- XCII. A Monseigneur l'Evêque de Châlons sur Marne. Il l'exhorte à s'opposer aux mauvaises maximes des Casuistes , 295
- XCIII. A Madame . . . Consolation sur la mort du Marquis de Richelieu son gendre, 296
- XCIV. A Monsieur . . . sur le même sujet, 298
- XCV. A Madame . . . sur le même sujet , 299
- XCVI. A Monsieur l'Abbé Thomassin , sur le style des Prédications, 301
- XCVII. A Monsieur l'Abbé de Thomassin , Deputé à l'Assemblée generale du Clergé de France. Reflexions judicieuses & chrétiennes sur la mort du Cardinal de Mazarin , & autres Seigneurs , 309
- XCVIII. Au même. Reflexions sur la vie & sur la mort de Monsieur de Marca Archevêque de Toulouse , 316
- XCIX. A la Réverende Mere Agnès Religieuse Carmelite. Esprit de sainte Theresè , préférable à toute la Philosophie , 320
- C. A Monsieur l'Abbé * * * Se défier des visions , 321
- CI. A Monsieur l'Abbé * * * Il lui con-

T A B L E

<i>seile de se retirer de Paris ,</i>	323
CII. <i>Au même. Il se défie des onctions & des consolations divines , que cet Abbé prétendoit avoir ,</i>	324
CIII. <i>A Monsieur l'Abbé de Thomassin. Suivre les ordres de la Providence ,</i>	325
CIV. <i>Au même. Reflexions à l'occasion de la fête de son Patron ,</i>	326
CV. <i>Au même. Réflexions sur la fête de la Resurrection de Jesus-Christ ,</i>	327
CVI. <i>Au même. Avis sur son retour ,</i>	328
CVII. <i>Au même. Avis sur les Prédications ,</i>	329
CVIII. <i>Au même. Sainte réflexions d'un Evêque qui doit donner la Confirmation ,</i>	330
CIX. <i>A Monsieur l'Abbé * * * Consolation sur une affliction arrivée au tems de la Passion ,</i>	331
CX. <i>Au même. Faire sa Cour à Jesus-Christ plutôt qu'aux Rois ,</i>	331
CXI. <i>Au même. Estre uniquement attaché à Dieu est le vrai bonheur ,</i>	332
CXII. <i>Au même. Imiter Jesus-Christ ,</i>	333
CXIII. <i>A Monsieur l'Abbé de Thomassin . depuis Coadjuteur de Vence. Lettre de consolation sur la mort de son pere ,</i>	335
CXIV. <i>A Monseigneur de Thomassin Coadjuteur de Vence. La qualité de saint doit être jointe à celle de Monseigneur ; ces noms connus de la terre ne sont que bassesse & misere ,</i>	336
CXV. <i>Au même. Les Ecclesiastiques doivent renoncer à leurs parens ,</i>	337

DES LETTRES

- CXVI. *Au même. Priere & préparation pour le Sacre,* 337
- CXVII. *A Monsieur Arnaud. Sentimens sur le Livre de Jansenius,* 338
- CXVIII. *A Monsieur de Thomassin Président au Parlement de Provence. Consolation sur la mort de son frere,* 340
- CXIX. *A Madame de Nouveau. Consolation sur la mort de son Mari.* 341
- CXX. *A Monsieur Mayne. Lettre de compliment,* 343
- CXXI. *A Monsieur le Marechal de Guiche. Compliment Chrétien sur le Bâton de Marechal de France,* 344
- CXXII. *A Monsieur de Balzac ; il lui rend compte de ses travaux,* 346
- CXXIII. *A Monseigneur le Comte d'Alais, Gouverneur de Provence ; sur la traduction des Pseaumes en Vers,* 347
- CXXIV. *A M. P. Les dons de la grace ne détruisent pas ceux de la nature,* 349
- CXXV. *A Monsieur le Prince de Monaco, sur la declaration de ce Prince pour la France contre la Maison d'Autriche,* 351
- CXXVI. *A Monsieur l'Abbé de Cerisy. De la fermeté que doit avoir un Evêque,* 358
- CXXVII. *A Monseigneur *** sur la condamnation du Rituel d'Alet,* 361
- CXXVIII. *A Monseigneur le Prince ; sur la mort de Monseigneur le Prince de Conti,* 364
- CXXIX. *A Madame la Duchesse de Lon-*

T A B L E

<i>gueville , sur le même sujet ,</i>	365
CXXX. <i>A Madame la Princesse de Conti , sur le même sujet ,</i>	384
CXXXI. <i>Au ROY. Il demande à sa Majesté un Coadjuteur ,</i>	366
CXXXII. <i>Au ROY ; sur la mort de la Reine Mere ,</i>	371
CXXXIII. <i>A la REINE ; sur la mort de la Reine Mere ,</i>	375
CXXXIV. <i>A Monsieur de Vaugelas. Uti- lité d'apprendre à bien parler. Remarques sur le langage ,</i>	378
CXXXV. <i>A Monseigneur le Cardinal de Vendôme ; sur sa promotion au Cardina- lat ,</i>	391
CXXXVI. <i>A Monsieur du Plessis. Comment il faut qu'un Chrétien prenne les pertes & les afflictions ,</i>	392
CXXXVII. <i>A Madame du Plessis ; sur le même sujet ,</i>	394
CXXXVIII. <i>A Madame de Longueville ; sur l'Eglise de France en 1668, De la mo- rale Chrétienne , & des Fastes de l'Eglise composées par l'Auteur ,</i>	396
CXXXIX. <i>A Monseigneur Bargellini Ar- chevêque de Thebes , Nonce en France ; sur la paix de l'Eglise de France en 1668.</i>	398
CXL. <i>A Madame du Plessis de Guenegaud. Consolation sur la mort de son fils ,</i>	409
CXLI. <i>A Messieurs * * * sur cette expref- sion ; Le Soleil fait le jour ,</i>	402

DES LETTRES.

- CXLII.** *A Madame la Marquise de Ramboüillet ; sur la mort de Madame la Marquise de Grignan ,* 404
- CXLIII.** *A Monsieur le Comte de Grignan Lieutenant General, & Commandant pour le Roi en Provence ; sur le même sujet ,* 406
- CXLIV.** *A Monsieur Meyronet Procureur General à la Chambre des Comptes de Provence , sur la mort de son frere ,* 409
- CXLV.** *A Monsieur Meyronet Greffier des Estats de Provence ; sur la mort de son fils ,* 409
- CXLVI.** *A Madame la Marquise de Ramboüillet. Exhortation à ne point craindre la mort ,* 410
- CXLVII.** *A Madame la Comtesse de Gamache ; sur la mort de sa mere ,* 412
- CXLVIII.** *A Monsieur le Comte de Brienne , Ministre & Secretaire d'Etat , Commandeur des Ordres du Roi ; sur la mort de sa femme ,* 415
- CXLIX.** *A Madame la Duchesse d'Eguillon ; sur la perte des esperances de sa Famille par la mort de son Neveu ,* 417
- CL.** *A Monsieur le Comte de Brienne ; sur la mort de Madame sa mere ,* 419
- CLI.** *A Monseigneur le Chancelier. Remerciement du Privilege qu'il lui avoit accordé ,* 421
- CLII.** *A Monsieur l'Abbé de Thomassin. Lettre de saint Augustin à Boniface admi-*

T A B L E

- rablement belle. *Composition du Traité de morale,* 423
- CLIII. *A Monsieur l'Abbé de Thomassin; comment les Evêques doivent complimenter les Grands sur leur élévation aux dignitez,* 424
- CLIV. *A Monseigneur le Coadjuteur (l'Abbé Thomassin son Neveu) il lui recommande de faire faire son Sacre sans pompe,* 425
- CLV. *A Monseigneur le Coadjuteur. Un Evêque en se faisant Sacrer doit étouffer toutes les considerations de parenté,* 427
- CLVI. *A Monseigneur le Coadjuteur. D'une Requête à presenter au Roi pour avoir des Commissaires pour la reforme des Chanoines de sa Cathédrale,* 428
- CLVII. *A Monsieur de Lionne; sur la mort de son pere Secretaire d'Etat,* 430
- CLVIII. *A Monsieur le Coadjuteur de Vence. Sur diverses affaires. Il ordonne de se consulter sur l'opposition qu'il veut faire à la deliberation du Chapitre, pour le retranchement des distributions,* 432
- CLIX. *A Monseigneur le Coadjuteur; sur des Lettres Patentes pour des Monts de pieté,* 434
- CLX. *A Monsieur de Plaisance. Eloge de deux Livres de pieté,* 435
- CLXI. *A Monsieur de Casaux. Il le congratule sur son rapel,* 436
- CLXII. *Au P. Provincial de la Doctrine Chrétienne; sur l'établissement des Peres de*

DES LETTRES.

cette Congrégation dans son Diocèse, 437

CLXIII. *A Monseigneur le Coadjuteur.*

Excellente pensée sur le Sacre d'un Evêque, 439

CLXIV. *A Monsieur le Coadjuteur; sentimens d'humilité & de pieté,* 439

CLXV. *Au même sur son retour,* 441

CLXVI. *Vive consolation à une personne accablée d'un grand coup,* 441

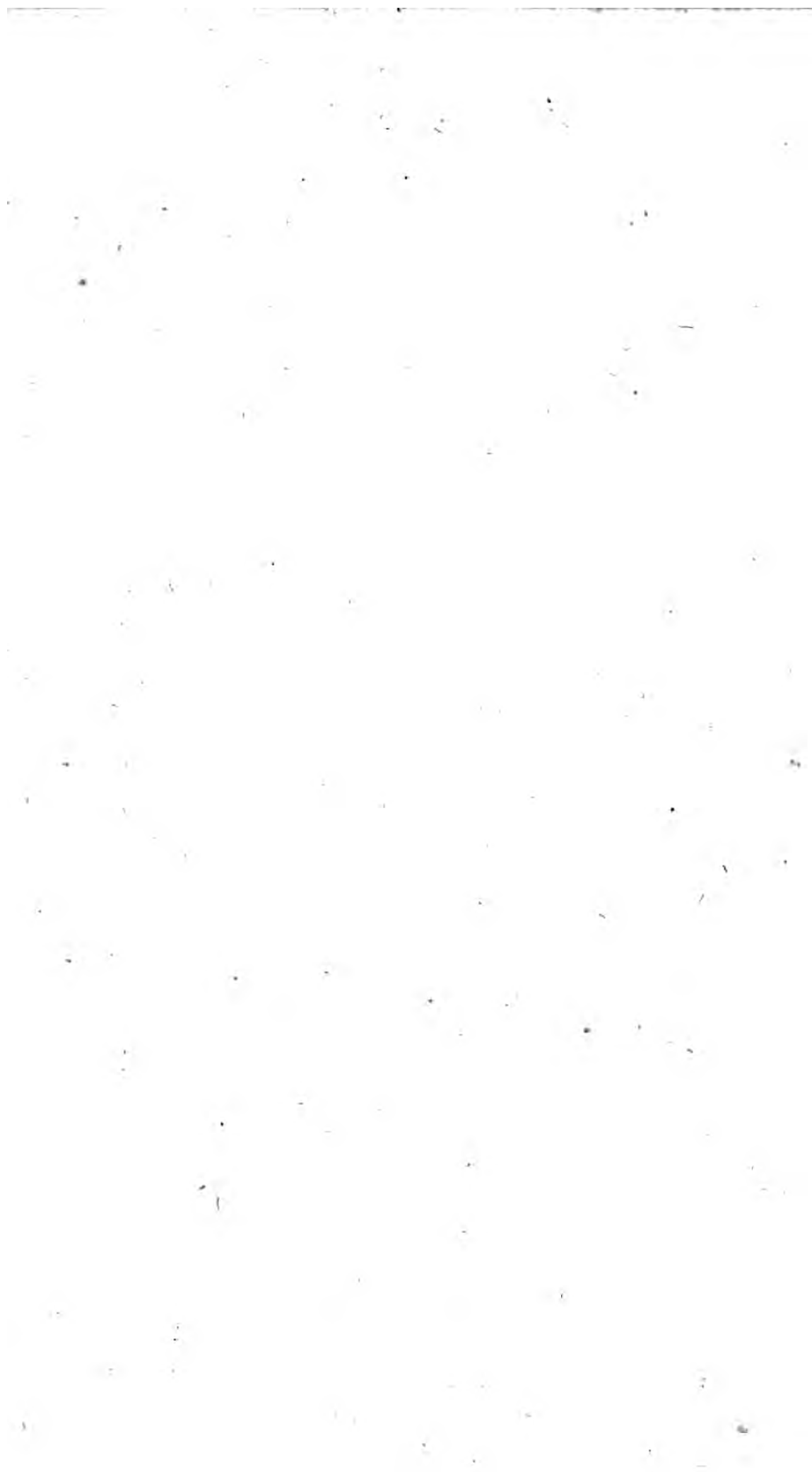
LXVII. *A M. . . Consolation à un Evêque sur la mort de sa mere,* 443

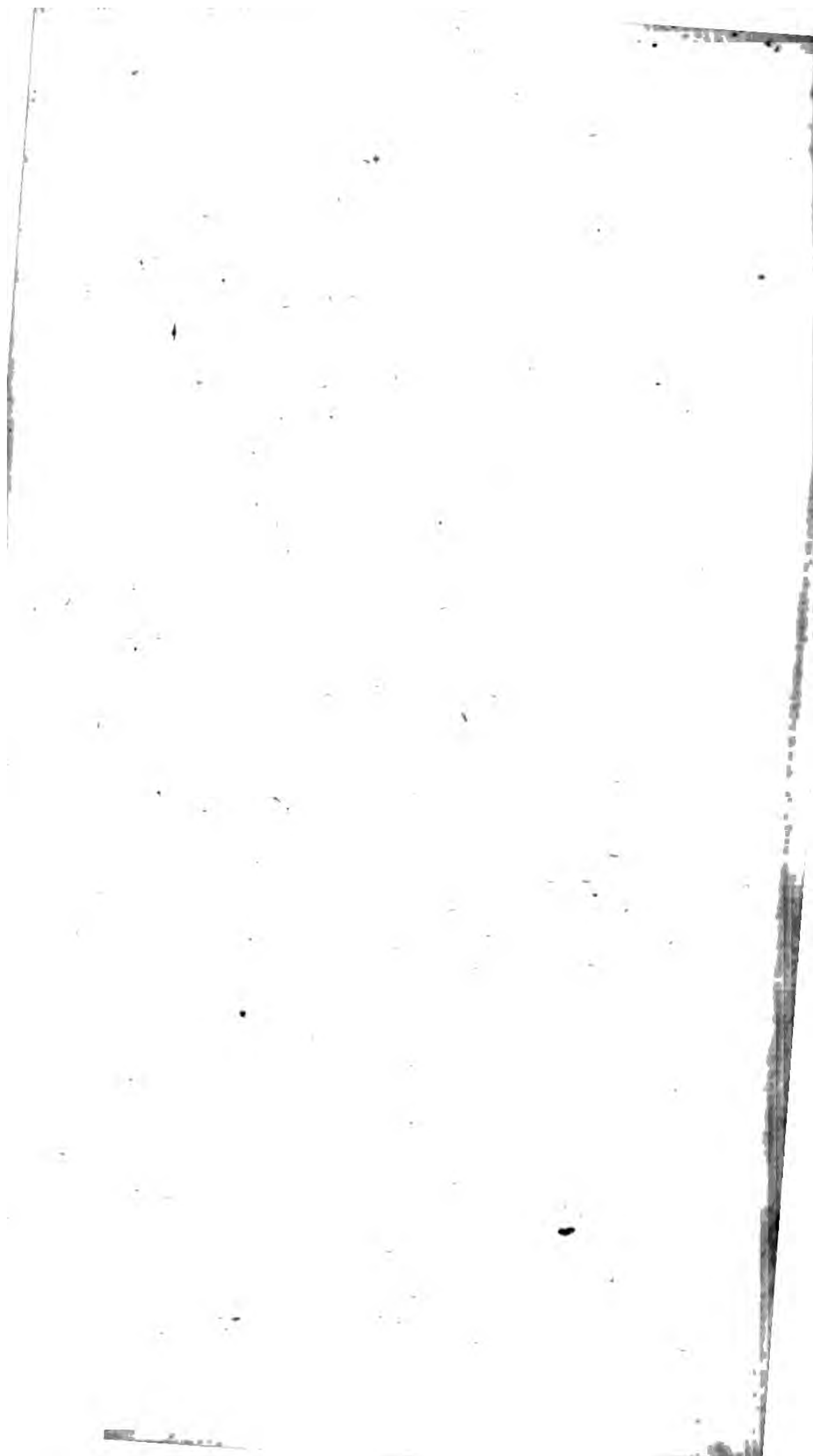
Fin de la Table,

A V I S.

ON trouvera chez les Libraires qui vendent ce Recueil de Lettres, la Morale Chrétienne, du même Auteur : In-douze, trois Volumes.

64656481





V. a. G.

